





TRIOMPHE

DE

L'ÉVANGILE.



TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE,
OU
MÉMOIRES

D'UN Homme du monde, revenu des erreurs du Philosophisme moderne;

OUVRAGE où l'on combat d'une manière victorieuse les sophismes de l'Incrédulité, et dans lequel on démontre la vérité de la Religion Catholique.

TRADUIT de l'Espagnol, sur la septième Édition,

Par J. F. A. B...... DES É.......

TOME TROISIÈME.



A LYON;
Chez BRUYSET AÎNÉ et BUYNAND.

AN XIII = 1805.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.
Isai. XII. 13.

LE TRIOMPHE
DE
L'ÉVANGILE.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

J'AI passé cette nuit dans une grande inquiétude ; mon cœur étoit oppressé : malgré ce que le Père m'avoit dit, je ne voyois aucun moyen de sortir du labyrinthe de ma déplorable vie. J'avois à diverses reprises cherché à me rappeler mes péchés et à les mettre en ordre : leur multitude m'épouvantoit, leur poids énorme m'accabloit ; quand je voulois les classer, leur nombre les confondoit dans ma mémoire.

Toute la nuit je me suis livré à ce travail ; mes efforts n'aboutissoient qu'à me présenter un amas confus d'horreurs. Semblables à une touffe serrée de buissons tellement entrelacés les uns avec les autres qu'ils ne laissent aucun intervalle et ne présentent qu'une masse où l'on ne distingue rien, mes crimes entassés se pressoient

et se confondoient. Je me perdois dans ce travail, et il ne se présentoit à mes yeux que la lumière funeste du désespoir. Dès que le Père fut arrivé, je lui exposai mes angoisses : si l'examen de conscience, lui dis-je, doit être aussi circonstancié, aussi détaillé que vous l'exigez, il me devient impossible ; il me faudroit raconter toute ma vie, et j'en suis incapable. Le Père sourit; et après m'avoir fait asseoir, j'espère, me dit-il, que nous viendrons à bout de cet examen, et sans que vous racontiez l'histoire de votre vie. A quoi se réduit cet examen pour la confession? à se faire connoître à son confesseur tel que le pénitent lui-même se connoît devant Dieu, dans ce qui a trait à la Religion et à ses préceptes ; tout ce qui ne les concerne point, est inutile : voilà la plus grande partie de l'histoire supprimée. La meilleure méthode pour cet examen, vous disois-je hier, est de diviser sa vie en quatre ou cinq époques, suivant l'âge qu'on a, et de ne point passer de l'une à l'autre, ni dans l'examen ni dans la confession, sans avoir fini la première. Ceci fixe les idées du pénitent et du confesseur, et présente le moyen le plus sûr d'éviter la confusion. Cette division établie, il faut s'examiner sur le période de sa vie qu'on embrasse, et s'en confesser comme si l'on se trouvoit à sa fin. Cette confession ne peut avoir

que deux objets : les péchés commis alors, et les dispositions intérieures de l'ame.

Quant aux péchés, il est difficile de les oublier, sur-tout lorsqu'ils sont graves ; et il convient de commencer par ceux-ci, par ceux d'entr'eux dont le souvenir est le plus pénible et le plus honteux : à peine les a-t-on déclarés, que le cœur se sent soulagé ; la liberté, le bien-être qu'il éprouve aident à confesser les autres avec plus d'ordre et moins de trouble. Quant à ceux qui sont de la même espèce, il n'est pas nécessaire de s'accuser de chacun en particulier, mais de tous ensemble. Celui qui a la funeste habitude de mentir, n'est pas obligé de détailler toutes les occasions où il s'est rendu coupable de mensonge.

Mais pour vous faire sentir la nécessité de distinguer les différentes espèces de péchés, supposons que quelqu'un de ces mensonges ait été accompagné de jurement, ou qu'il ait attaqué le prochain par quelque calomnie grave, il convient alors d'expliquer ces circonstances ; ce ne sont plus dès-lors de simples mensonges : dans le premier cas, c'est un parjure ; dans le second, une calomnie. On doit, à la vérité, en déclarer le nombre ; mais seulement quand on le peut et de la manière dont on le peut. Il est certainement très-difficile de le faire avec exactitude ; et la difficulté augmente lorsqu'il s'agit d'une habitude ou d'un

temps éloigné ; il suffit de déclarer à peu près pendant combien de temps et combien de fois on a péché. On n'exige enfin du pénitent que de dire avec sincérité ce qui peut s'approcher le plus de l'idée que sa conscience lui donne de sa conduite, pourvu qu'il ne cherche pas à tromper le confesseur, et qu'après un examen sérieux et sincère, il déclare ce qui lui paroît le plus vraisemblable.

Il faut qu'il explique ses dispositions intérieures qui peuvent avoir été très-coupables, sur-tout lorsque sa conduite extérieure l'a été. Quoique le confesseur puisse en juger par la déclaration des péchés, on doit cependant remarquer qu'elles sont ou générales et inséparables du péché, telles que l'oubli et le mépris de ses obligations, ou particulières et dépendantes des mêmes passions ; comme, par exemple, les mouvemens d'animosité, de vengeance, d'inimitié, d'envie ; il faut nécessairement déclarer ces dernières dispositions, sur-tout lorsqu'elles ont été violentes ; il faut énoncer, autant qu'il est possible, leur durée et leur degré de force : quant aux premières, comme elles sont une conséquence nécessaire du péché, il suffit de les confesser en général.

J'ajouterai qu'il peut être très-utile d'exposer les inspirations et les remords qu'on a sentis dans l'état du péché, l'usage qu'on a fait de ces

secours, et la manière dont on y a répondu. Ce soin contribue à éclairer le confesseur sur la conduite qu'il doit tenir, et à aider le pénitent à mieux user à l'avenir des graces de Dieu.

Nous serions très-heureux si nous déclarions nos péchés d'une manière aussi parfaite que l'a fait *St. Augustin* dans le Livre admirable de ses Confessions. On y trouve non-seulement sa confession d'environ trente ans, mais encore une relation très-circonstanciée de sa vie, depuis l'époque de sa conversion. Mais si nous retranchions de cet Ouvrage les élévations à Dieu et les réflexions du Saint, (en quoi nous perdrions beaucoup, parce qu'elles sont pleines de science et d'onction), si nous le réduisions aux actions et aux dispositions personnelles du saint Pénitent, il ne formeroit plus qu'une lecture de trois ou quatre heures.

Tous ne peuvent pas avoir le talent et l'intelligence de *St. Augustin ;* et je sais qu'il faut que le confesseur ait beaucoup de patience, surtout au commencement d'une confession. Un pénitent plein de confusion et navré de douleur, ne sait par où commencer ; il débute par beaucoup d'inutilités : si sa conversion n'est encore qu'imparfaite, les mouvemens de l'amour propre lui ferment la bouche, ou ne lui permettent de s'expliquer qu'à moitié ; il a besoin que le confes-

seur vienne à son secours et l'aide à vaincre sa honte.

Telle est aussi la fonction que Dieu nous a imposée, en nous plaçant dans le sacré Tribunal. Le Prêtre ministre de la pénitence, doit y être aussi celui de la douceur et de l'immense charité de J. C. Nous devons nous placer dans la même position où doivent être les pénitens humiliés. Que nous enseigne la Parabole du pasteur qui charge sur ses épaules la brebis égarée, si ce n'est à épargner aux pénitens toute l'âpreté du chemin et à le leur applanir, en le débarrassant de tous les obstacles ? Nous ne devons pas considérer notre peine, c'est la leur qui doit captiver toute notre attention. Sommes-nous autre chose dans cette fonction sacrée que les Ministres de Jésus-Christ ? Au Tribunal de la pénitence, nous n'écoutons nos frères, nous ne leur parlons qu'en son nom; je ne dis point encore assez : nous ne les écoutons, nous ne leur parlons que comme représentans de Jésus-Christ, et le pénitent doit nous considérer comme tels. Il faut donc que le confesseur ne respire que bonté, que charité, que patience, que douceur, que consolation, que le desir d'alléger le fardeau de la confession ; et que le pénitent de son côté soit plein de candeur, d'ingénuité, de franchise, de docilité, de confiance et de bonne foi.

Ah! Monsieur, combien la présence de J. C. fait disparoître de difficultés! elle les applanit toutes; combien est-il vrai que celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres! Ne pas le voir par-tout, principalement dans la confession, ce n'est pas le suivre. Comment l'homme qui se prosterne à ses pieds, pourra-t-il hésiter à lui déclarer le désordre de ses inclinations, de ses actions, des motifs qui l'ont fait agir, et l'abus qu'il a fait de lui-même, du temps et des biens de la fortune? il n'auroit que bien peu de foi s'il usoit de détours avec son Sauveur, s'il ne trouvoit la plus grande consolation dans la bonté qu'il a de l'écouter. Vous n'oublierez jamais, je l'espère, ce que je vous disois hier: qu'au Tribunal de la pénitence vous parlez avec Jésus-Christ; qu'il y est présent pour vous entendre; parce que là plus qu'ailleurs, deux personnes se réunissent en son nom; et que par un effet de sa miséricorde, il s'y tient caché sous l'apparence du Ministre qu'il a investi de son pouvoir, pour entendre la déclaration de vos péchés, devenue nécessaire pour en obtenir le pardon, et pour que vous puissiez dire avec vérité: Je vous ai fait connoître mon péché; je ne vous ai point caché mon injustice. Or vous ne pouvez le lui dire, que par le moyen du Ministre qui le remplace. C'est par lui qu'il reçoit votre confession;

par lui qui ignoroit vos péchés, et qui ne pouvoit les connoître que par vous; car on ne peut rien cacher à Jésus-Christ; on ne peut rien lui apprendre de nouveau. Vous voyez maintenant, qu'en reconnoissant la présence de J. C. dans le Tribunal de la pénitence, il ne reste plus aucune difficulté; et il ne peut plus y en avoir, si nous nous rappelons avec *St. Paul* que dans notre Religion *Jésus-Christ est tout, et se trouve dans tout* (*).

Ainsi, quoique la confession de ses péchés soit obligatoire, cette obligation, loin d'être pénible, devient un soulagement pour l'ame pénitente et fidelle. A la vue de son iniquité, elle succomberoit sous le poids de sa douleur, si la Religion ne lui avoit pas préparé cette consolation et cette ressource.

Que fera donc le pécheur vraiment affligé d'avoir offensé Dieu? J. C. ne lui demande pour le pardonner que de se montrer au Ministre de la réconciliation, tel qu'il se juge lui-même devant Dieu. C'est ce que l'ame pénitente doit faire par une confession claire et nette; une douleur sincère ne peut tenir un langage différent, et J. C. la presse de ne rien cacher de ce qui l'afflige. La confession doit être entière. Que gagneroit la douleur à dissimuler en rien ce qui la

(*) Aux Colosses. III. 2.

cause, lorsqu'elle ne peut trouver de soulagement que dans son aveu ?

Il faut donc révéler au confesseur tout ce qui nous trouble, tout ce qui dans notre vie peut avoir offensé Dieu. Vous connoissez déjà les moyens de vous examiner, et jusqu'à quel point vous devez pousser cet examen ; ce devoir ne s'étend pas au-delà. Si cependant vous croyez ne pas pouvoir remplir cette tâche, ou ce qui est plus naturel, si vous pensez que je puisse vous aider à la faveur de mon expérience, je suis prêt à faire tout ce qui vous plaira ; et voici la méthode que je vous propose :

Réfléchissez cette nuit, et partagez votre vie en quatre ou cinq époques fixes. Dès demain matin, après la Messe, nous nous réunirons, et nous commencerons par la première. Vous ne ferez que répondre à mes questions, et vous verrez qu'en peu de temps nous aurons arrêté ce compte. Cette époque terminée, nous en commencerons une autre ; et avec l'aide de Dieu, nous arriverons bientôt à la fin. Mais comme je ne voudrois pas abréger les instructions déjà commencées, et que je crois pouvoir vous dire encore des choses utiles, nous les continuerons le soir. De cette manière, tout se fera dans son temps. Je vous confesserai le matin, et le soir nous nous occuperons de l'instruction ; approuvez-vous cet arrangement ?

—Le saint homme me faisoit cette proposition avec tout l'intérêt, toute la chaleur d'une prière ; sa charité ardente, la force de sa vertu m'avoient pénétré. Je ne pus m'empêcher de m'attendrir ; je lui saisis les mains, je voulus les baiser ; mais lui, plus agile et plus accoutumé que moi aux actes d'humilité, prit les miennes et les baisa. Mon visage se couvrit de rougeur et de honte : pour la première fois de ma vie, je vis quelle est la supériorité immense de l'humilité sur l'orgueil. Après notre arrangement conclu, le Père me dit : A présent, Monsieur, faites-moi les questions que vous voudrez ; mais n'oubliez pas que nous sommes en présence de J. C.

—Faut-il, mon Père, lui demandai-je, déclarer dans sa confession, son nom, son état ou sa profession, et la situation de sa fortune ? Il est bien rare, me dit-il, qu'on soit obligé de dire son nom. J. C. ne l'a jamais demandé à aucun des malades qu'il a guéris ; et ce n'a pas été sans mystère. Il étoit le Sauveur de tous, principalement des Fidelles. *Venez*, disoit-il, *vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai* (*). En effet, J. C. ne nous appelle pas vers lui par nos noms, mais par nos nécessités. Ceux qui ont besoin de son secours, y ont droit. Jamais il ne se refuse à nos prières : celui qui ne lui demande

(*) Matth. XI. 28.

rien, est seul à se priver de ses bienfaits et de ses dons. Il est donc inutile de se nommer ; il ne s'agit pas de nom dans la confession ; tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu : ils ne diffèrent entr'eux que par les degrés différens de leurs nécessités et de leurs misères.

Mais comme J. C. veut connoître celles-ci par l'entremise du Ministre qui tient sa place, et que la profession du pénitent peut être ou la cause ou l'occasion de ses fautes, il faut la déclarer : 1.° L'état ou la profession peuvent être coupables en eux-mêmes ; et dans ce cas, ils doivent faire partie de la confession.

2.° Un état innocent en lui-même, peut devenir une occasion prochaine de péché pour le pénitent ; et dans cette supposition, il faut évidemment l'énoncer : la connoissance entière de la faute dépend de celle de l'état ; et il faut éclairer suffisamment le confesseur, pour qu'il puisse conseiller au pénitent ce qu'il doit faire, pour éviter que son état ne soit pour lui une occasion de péché.

3.° Lors même que l'état ne seroit pas vicieux en lui-même, ou une occasion prochaine de péché pour le pénitent, il n'en est aucun qui n'ait ses obligations particulières. La négligence à s'en acquitter est un péché dont il doit s'accuser ; elle peut être encore le principe de beaucoup

d'autres. Je ne vous répéterai point que tous les Chrétiens doivent faire servir leur état à leur sanctification ; mais pour vous montrer combien nous différons sur ce point du jugement de Dieu, je vous demanderai si l'on se fait scrupule de ses efforts pour s'élever et pour étendre ses relations avec les hommes, par l'autorité qu'on acquiert sur eux ? Pourvu que les moyens qu'on emploie ne soient pas répréhensibles, l'ambition n'est-elle pas regardée dans le monde comme une noble passion, comme la vertu des grandes ames ? et cependant dans la réalité, elle détruit toutes les idées que nous donne la Religion.

Je vous demanderai encore si l'on s'accuse des péchés de ses enfans et de ses domestiques que souvent ils n'auroient pas commis, si l'on avoit satisfait à l'obligation de les instruire et de surveiller leur conduite ; ces péchés que les pénitens regardent comme légers sont cependant énormes et capables de nous séparer de Dieu pour l'éternité toute entière. *Qui n'a pas soin des siens*, dit St. Paul, *et spécialement de ses domestiques, a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidelle* (*).

Et quel est-il ce péché qui entraîne après lui la renonciation à la foi ? Ce n'est pas tout que

(*) Timoth. V. 8.

d'habiller ses domestiques et de leur payer leurs salaires ; le point essentiel est que Dieu, le Père de J. C. soit glorifié en toutes choses, et nous en lui. Et à qui devez-vous ces soins ? généralement à tous ceux qui nous appartiennent, de quelle manière que ce soit. Pères et mères de famille, c'est à vos enfans, à vos parens, à vos domestiques, à vos apprentis, si vous en avez ! Grands du monde, c'est à vos vassaux, à tous les individus que vos dignités et vos emplois attachent à votre maison. Votre devoir envers toutes ces personnes, est d'employer vos soins pour que toutes glorifient Dieu par J. C. Tous ceux qui le négligent, se mettent dans le cas de ceux que l'Apôtre accuse d'avoir renoncé à la foi et d'être pires que les infidelles.

De-là vous conclurez, Monsieur, que dans le Christianisme l'opulence et les dignités sont plutôt un danger qu'un avantage, et que les idées qu'inspire la Religion sont incompatibles avec l'ambition et le desir de s'élever au-dessus des autres hommes. Cet exemple seul suffit pour vous montrer la grandeur des obligations qui tiennent à l'état qu'on suit et combien elles sont peu connues.

Le confesseur ne s'informera point des biens et de la fortune ; mais sans discuter pour le moment les moyens bons ou mauvais par lesquels

ils ont été acquis, il vous fera observer que les riches doivent aider aux pauvres à proportion de leurs facultés; que J. C. a fait un devoir de donner son superflu pour le pardon des péchés, et que ce superflu se détermine bien plus rigoureusement qu'on ne le juge d'après le luxe, le faste et la vanité mondaine. La Religion a donc dû en faire une obligation pour les riches.

Celui qui pourra dire à J. C. dans la personne de son Ministre avec autant de bonne foi que *Zachée* (*) : « Seigneur, je vais donner la moitié de mon bien aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rendrai le quadruple de ce que je lui ai pris » : Celui-là méritera que les ministres de Dieu ne lui parlent point de ses biens, qu'ils l'abandonnent aux saintes et généreuses dispositions de son cœur, et qu'ils se bornent à lui dire comme J. C. « Aujourd'hui le salut est entré dans votre maison. » Mais si le pénitent veut que nous adressions ces consolantes paroles, il doit se conduire comme *Zachée.*

Le confesseur ne s'informera pas plus des affaires domestiques de ses pénitens que de la valeur de leurs biens. Mais s'ils ont opprimé le pauvre, s'ils l'ont accablé de leur puissance, s'ils ont suscité ou soutenu des procès injustes, s'ils ont

(*) Luc. XIX. 8.

commis d'autres iniquités, n'est-il pas nécessaire de leur faire réparer ces torts ? Les confesseurs doivent-ils avoir un autre intérêt que celui de leurs pénitens ? Si ceux-ci cherchent J. C. dans leur personne, ce n'est que pour y trouver l'instruction et la consolation dont ils ont besoin; et il ne sauroit y avoir de curiosité dans J. C. Ses Ministres ne se permettront donc jamais des demandes qui n'auroient que ce but. Il est donc inutile de savoir le nom du pénitent; mais il ne l'est pas toujours de connoître son état, sa profession, sa fortune et ses affaires.

—Ne pourriez-vous pas, lui dis-je, m'indiquer une règle sûre pour distinguer les circonstances qu'il convient de déclarer et celles qu'il est permis de taire ? il en est qui sont si honteuses ! —Je ne puis, répondit le Père, vous en fournir d'autres que celle du Concile de Trente qui prescrit qu'on n'est obligé de confesser que les circonstances qui changent ou qui agravent le péché. Il est vrai qu'il en est qu'on ne sauroit déclarer sans honte; mais c'est cette honte même, c'est cette humiliation qui nous impose la nécessité de nous en accuser; et y a-t-il quelque difficulté que nous ne devions surmonter ? Pouvons-nous oublier que nous sommes aux pieds de J. C. et que c'est à lui que nous nous confessons en nous confessant à son Ministre ? Ne savons-nous pas que ce Mi-

nistre ne peut la révéler à personne ni nous en parler à nous-mêmes sans aller reprendre la place de J. C. Ce n'est point à lui, c'est à J. C. que nous avons confié notre secret ; c'est J. C. qui en est le dépositaire ; si son Ministre étoit capable de le révéler, il trahiroit J. C. lui-même. La religion du serment ne peut le dispenser de son devoir à cet égard ; et s'il étoit interpellé en justice au nom de J. C. de dire ce qu'il sait, il ne pourroit jamais rien révéler de ce qu'il a entendu en confession.

Mais j'en reviens à mon principe : qui peut trouver quelque difficulté à révéler à J. C. ce que J. C. sait mieux que personne ? Il exige seulement qu'on le lui déclare par son Ministre, parce que cette confession libre et volontaire est l'unique moyen d'obtenir son pardon. Si le pécheur réfléchit qu'il est aux pieds de J. C. lui-même, pourra-t-il penser à autre chose qu'à lui exposer ses misères, à épancher l'affliction de son cœur, à exprimer le regret d'avoir offensé un Dieu aussi grand et aussi digne d'amour, à se pénétrer de la crainte de l'offenser encore, et du desir de recevoir son absolution ?

Voilà ce que le pénitent doit faire pour obtenir de sa divine bouche ces paroles consolantes : « Va, mon fils, ta confiance en moi t'a sauvé ; je ne puis m'empêcher de répandre sur toi mes bénédictions.

bénédictions. Personne ne t'accuse ici que toi-même. J'ai fait disparoître tous ceux qui t'accusoient. Te voici seul avec moi; vois si ta conscience te reproche encore quelque chose. Si rien ne te condamne plus, tu ne subiras point non plus ma condamnation. Écoute ma sentence. Ce cœur qui si long-temps s'est éloigné de moi, sera fortifié par la plénitude de ma miséricorde. Lorsqu'il n'aura d'accusateur que lui-même, je ne lui inflige d'autre peine que celle de l'abandonner à sa douleur. Va, mon fils, et ne péche plus; c'est là toute ma vengeance ! » Telle est, Monsieur, la manière dont nous traite Jésus-Christ; il n'est point de difficulté qui ne s'évanouisse en sa présence.

— J'avoue, mon Père, que celui qui a eu la témérité de pécher, doit à tout prix confesser ses fautes à Jésus-Christ; mais lorsqu'il croit en lui-même pouvoir les excuser en certains cas....
— Ah ! Monsieur, interrompit le Père, celui qui s'accuse, gagne seul auprès de J. C. Que servit à *Adam* de s'excuser ? ses enfans ne peuvent que perdre à l'imiter; mais ils sont si foibles, que pour peu qu'ils pussent s'excuser, ils en abuseroient. Ils commencent par confesser leurs fautes; mais quand ils le peuvent, ils les attribuent à d'autres; et à force de les présenter comme coupables, ils oublient qu'ils le sont eux-mêmes. Cette funeste

disposition de leur amour propre les empêche de se corriger. Je suis naturellement vif, dira l'un; je ne me suis pas fait moi-même; je voudrois en vain me refondre; je ne suis pas maître de moi; je me mets en colère sans savoir comment; je dis des paroles offensantes, et il m'échappe malgré moi des juremens et des blasphèmes.

Telle est l'excuse que quelques personnes donnent à leurs vivacités, à leurs promptitudes et aux suites qu'elles ont eues, quoique très-graves: cela leur suffit, et ils croient que Dieu n'en demande pas davantage. Ils devroient penser que les fautes d'autrui ne justifient pas les nôtres; que la patience ne seroit pas une vertu, si elle n'avoit rien à supporter; que cette disposition auroit moins d'impétuosité, si loin de la fortifier par l'habitude, on l'avoit domptée par la résistance; et qu'enfin un défaut ne peut légitimement en excuser un autre, parce qu'on doit le corriger. Il me paroît donc qu'un pénitent peut rarement s'excuser; cependant je n'ose pas l'affirmer d'une manière positive; certains cas peut-être le lui permettent, et je ne veux point blesser la règle de la simplicité qui exige que le pénitent donne de lui-même au confesseur l'idée qu'il en a conçue.

Je dis la simplicité, parce qu'elle seule peut faire tolérer ses excuses : il ne suffit point qu'il ne veuille pas en imposer au confesseur, il faut

qu'il prenne garde à ne pas se tromper lui-même. Par exemple, une femme dit en confession qu'elle va au spectacle, parce que son mari le veut; mais ne le veut-elle pas aussi? Lui a-t-elle fait sur ce point les représentations convenables? lui a-t-elle fait entendre qu'elle avoit un vrai dégoût du théâtre? l'éprouvoit-t-elle en effet? Comment se fait-il que cette femme qui ne fait jamais que suivre sa volonté dans tant d'autres occasions, soit sur ce point si docile à celle de son époux? A-t-elle essayé par sa douceur, sa vertu, sa religion, de l'engager à lui laisser la liberté d'être Chrétienne? Croira-t-on facilement qu'un mari s'imagine que sa femme sera plus chaste, plus appliquée aux soins de la maison et à l'éducation de ses enfans, plus vertueuse enfin, en allant à la comédie? J'en dis autant de ses excès de luxe dans les vêtemens. Toutes ces excuses sont ordinairement vaines, et il ne faut pas beaucoup de pénétration pour en juger. Le confesseur doit sur-tout veiller à ce que le pénitent évite de se tromper lui-même. La véritable douleur ne songe point à s'excuser; loin d'atténuer ses fautes, elle les grossit à ses propres yeux, et c'est la disposition la plus essentielle pour la pénitence.

Il est une autre erreur bien commune chez les Chrétiens foibles et qui les éloigne des vrais effets et des fruits salutaires de ce Sacrement. Ils re-

gardent la confession comme un devoir pénible, comme un joug imposé par la Religion ; ils ne veulent pas comprendre que l'homme étant foible et Dieu saint et vengeur du péché, le Seigneur n'a pu mieux montrer sa miséricorde qu'en lui présentant un remède facile pour obtenir le pardon de ses fautes. Sans ce sacrement, que feroit un Chrétien, vieilli dans le péché, pénétré de douleur à l'heure de la mort et redoutant la justice Divine ? Si on lui disoit que J. C. est descendu sur la terre, qu'il peut aller se jeter à ses pieds et lui demander son pardon, cet espoir ne seroit-il pas sa plus douce consolation ? ne seroit-ce pas à ses yeux la plus grande des félicités que de se trouver à portée de parler à ce divin Sauveur ? D'une autre part, chargé des plus énormes péchés, ne seroit-il pas assuré qu'ayant le bonheur de se prosterner à ses genoux et de l'implorer, le divin Jésus le recevroit avec bonté, l'écouteroit avec patience, l'absoudroit de ses fautes et le combleroit de tous les biens de sa grace ? et voilà ce que les hommes ne connoissent pas, à raison de leur peu de foi. J. C. est dans le Tribunal de la pénitence ; il n'y est ni moins bon ni moins puissant que dans le Ciel ; il s'y rapproche de nous, et s'y met à portée de prêter l'oreille à nos besoins.

Si J. C. venoit sur la terre ou qu'il y fût resté

comme autrefois, ceux que la distance des lieux ou des obstacles particuliers en éloigneroient, se plaindroient de leur sort et envieroient celui des personnes qui l'entoureroient. Qu'a-t-il donc fait? Il s'est retiré dans le sein de son Père, et il s'est rapproché de tous par la foi. Il a disparu de la terre, mais pour nous donner à tous un égal accès au trône de sa miséricorde, sans que nous soyons forcés pour y arriver, de courir le monde ni de traverser les mers. Il a distribué par-tout ses Ministres; il les a mis à sa place; il les a revêtus de son pouvoir, et il a promis au pénitent que lorsqu'il iroit le chercher, il le trouveroit lui-même dans eux. Concevons donc que celui qui est à la droite de son Père, nous voit et nous entend, quand nous lui parlons dans le Tribunal. Je voudrois, Monsieur, vous pénétrer de cette vérité. Celui qui croit que Jésus est son Dieu, et qu'il a fait cette promesse, peut-il en douter un instant?

Qui ne reconnoît son ouvrage dans les effets journaliers de ce Sacrement? Qui pourroit, si ce n'est le Tout-Puissant, opérer les changemens qu'éprouvent tant d'ames, arrivant au Tribunal remplies de l'horreur des péchés qui peu de jours auparavant étoient la source empoisonnée de leur corruption, avec la componction dans le cœur et la honte sur le visage, et qui d'elles-mêmes

maintenant condamnent leurs injustices et dévoilent les iniquités qu'elles avoient jusqu'alors tenu cachées ?

Cette ame hautaine follement enivrée de l'amour d'elle-même et des plaisirs, méprisoit, il y a peu de jours, le Ciel et la terre : Vivons, se disoit-elle à elle-même, et jouissons de ce monde ; personne ne nous a donné des nouvelles de l'autre ; Dieu est trop éloigné de nous pour se mêler de nos affaires et s'offenser de nos divertissemens.

Ainsi parloit, ainsi vivoit cet insensé. Eh ! qui l'a changé en si peu de temps ? Ce qui lui avoit paru raisonnable, lui semble aujourd'hui l'effet du délire et le comble de l'horreur. Il déteste des plaisirs qu'il recherchoit avec avidité ; il n'y voit plus que de criminels amusemens ; ses anciennes idées ne lui présentent plus que folie et abomination ; ses passions qu'il caressoit avec indulgence, ne lui présentent plus qu'amertume et que fiel : il n'y pense que pour regretter de les avoir écoutées ; sa seule consolation est dans l'affliction qu'il en a conçue.

Qu'a-t-il fait pour changer ainsi ? Il est venu aux pieds de J. C. exposer à son Ministre les sujets de sa peine ; il a cru alléger sa honte à mesure qu'il la lui a découverte. Le confesseur a vu dans lui un spectacle digne de Dieu. Ce pénitent qui vient de déposer ces profanes orne-

mens, alimens de la vanité et symboles de l'orgueil, se trouve à ses pieds; il baisse à terre ces yeux mondains qui ne se tournoient vers le Ciel que pour l'insulter; il s'humilie, il se prosterne et débute par lui dire qu'il va se confesser à Dieu et lui découvrir ses iniquités en présence des Anges et de toute la Cour céleste.

Il invoque en particulier *Marie* la sainte Mère de Dieu, *St. Jean* le héros de la pénitence, tous les Apôtres, tous les Saints; il leur demande d'être les témoins de sa douleur. Comme il ne peut communiquer avec l'Église du Ciel que par celle de la terre, il prie celle-ci dans la personne de son Ministre, d'ouïr ses péchés. Ses cris sont les cris de la pénitence; il lui dit qu'il a beaucoup péché et de toutes manières, en pensées, en paroles et en œuvres, et qu'il va tout déclarer, quelque honte qu'il éprouve à le faire.

Il n'est plus, ajoute-t-il, qu'un monstre qui ne mérite que colère et châtiment; et pénétré de son indignité, il se frappe la poitrine comme pour maltraiter son cœur insensé. Il ne cherche point d'excuses, il s'avoue coupable; il n'attribue à personne ses désordres et ses offenses envers Dieu; elles sont sa faute, sa propre faute, et sa très-grande faute. Il se reconnoît indigne de pardon, et il ne l'attend que des prières du Ciel et de la terre, *ideò precor*. Foulant aux pieds son

amour propre, forçant les barrières de la honte, armé du courage que la foi seule peut inspirer, il découvre ses actions les plus secrètes qui ne peuvent être connues que de Dieu seul et de lui. Quel autre que le Tout-Puissant a pu opérer un changement aussi grand ?

Les incrédules nous demandent des miracles. En voilà un, peut-être plus étonnant que la résurrection d'un mort. Le mondain n'y fait aucune attention ; mais le Chrétien y réfléchit, il sait le reconnoître et l'admirer ; et les Ministres de Dieu qui le voient de leurs yeux, qui le touchent de leurs mains, y reconnoissent journellement la divinité d'une Religion seule capable d'opérer de telles merveilles. Le pénitent dans la personne duquel Dieu daigne les manifester, sujet encore à la foiblesse humaine, nous fait ordinairement cette question : Que pensez-vous de moi ? ne vous parois-je pas un monstre d'abomination ?

Ames bienheureuses ! ames chéries de Dieu, laissez, laissez ces idées importunes et vaines ; que pouvons-nous penser de vous, si ce n'est que vous êtes élues, et que nous voyons en vous des vases de miséricorde, dans lesquels le Tout-Puissant opère de grandes merveilles, et manifeste à nos yeux la gloire et la sainteté de son nom ? Pouvons-nous penser encore à ce que vous étiez ? Hélas ! nous savions que vous êtes hommes et

pétris d'argile. Nous ne pouvons plus nous occuper que de ce que vous êtes à présent par la grace de Dieu. Nous n'avons écouté le récit de vos déréglemens que pour admirer la patience de notre Sauveur : ce courage qu'il vous donne de vous confesser de tout sans rien dissimuler ; cette candeur, cette bonne foi qui vous inspirent la crainte si vive de ne pas vous confesser avec autant d'exactitude que vous le desireriez ; cette docilité à recevoir nos instructions, nos conseils et nos pénitences ; ce cœur naguères l'asile des plus venimeux serpens, ouvert aujourd'hui à l'innocence et à la grace, et n'aspirant qu'à croître en vertus : tel est le spectacle qui nous occupe et nous doit seul occuper, puisqu'il nous montre votre bonheur et l'étendue des miséricordes Divines.

— Vous relevez, mon Père, lui dis-je en l'interrompant, mon cœur abattu ; et certes il en avoit grand besoin. Vous verrez en moi ce que jamais vous n'avez vu, un monstre sans exemple. —Le Père me dit quelques paroles pour me tranquilliser, et continua ainsi : Après vous avoir exposé ce qu'il est nécessaire de savoir pour se confesser, je vous parlerai des différentes dispositions intérieures qui préparent l'homme à la conversion du cœur. Il faut être fermement persuadé que sans cette conversion le pardon des

péchés est impossible, et l'absolution inutile et sans fruit. La crainte des jugemens de Dieu et la foi qu'elle inspire, peuvent avoir une grande influence sur sa conversion. Il n'existe point de justice sans amour; mais cette crainte et cette foi nous y mènent : elles sont donc des moyens sains, utiles et nécessaires. Nous devons donc les nourrir, les fortifier dans notre cœur, et regarder la crainte de Dieu que la foi nous inspire comme le premier fondement de la vertu Chrétienne.

David disoit au Seigneur (*) : *Pénétrez ma chair de votre crainte : vos jugemens me font trembler.* Ce Prophète dont les Pseaumes respirent le plus grand amour de son Dieu, demande que ses os soient pénétrés de crainte, sur-tout de la crainte de ses jugemens et des châtimens qu'il réserve à ceux qui transgressent sa loi. J. C. l'auteur et le consommateur de notre foi, nous dit : Craignez celui qui peut livrer l'ame et le corps au supplice d'un feu qui ne s'éteint point. Ce souverain Maître ne manque pas de nous proposer la crainte comme un motif de la résolution où nous devons être de nous arracher l'œil ou de couper le bras qui nous scandalise, parce qu'il vaut mieux, nous dit-il, entrer dans la vie avec un œil ou un

(*) Pseaume CXVIII. 120.

bras de moins que d'être précipité dans les flammes éternelles avec l'un et l'autre. Sa Religion, est, il est vrai, toute d'amour et de charité; mais sans négliger de nous embraser d'un feu si Divin, ne perdons jamais de vue les justes motifs qu'il nous propose lui-même.

Le Concile de Trente nous dit (*): » Les hommes se préparent à la justice, lorsque excités et aidés par la grace, et persuadés par la foi, ils marchent vers Dieu par un mouvement libre de leur volonté, croyant aux vérités révélées, et convaincus sur-tout que le pécheur se justifie par la grace et la rédemption de J.C.; et quand considérant leur état de pécheurs, touchés de la crainte de la justice Divine, ils passent à la considération de sa miséricorde, et qu'animés par l'espérance ils se confient en elle, et espèrent que Dieu voudra leur pardonner leurs péchés à cause des mérites de J. C. et les réconcilier avec lui. » Observez, Monsieur, que ce Concile ne sépare point la crainte de l'espérance, et qu'il ne fait de l'une et de l'autre qu'un seul et même mouvement du cœur, dont la crainte est le principe, et l'espérance la fin.

La grace commence; car suivant notre foi, tout bon mouvement vient de Dieu. Cette grace

(*) Sess. V. Cap. VI.

est intérieure ou extérieure. L'intérieure, est cette émulation d'un cœur qui brûle de connoître ce qu'il doit faire pour se convertir. L'extérieure, c'est l'instruction même; le desir et le soin d'en profiter, en sont l'effet. Le premier fruit de cette grace, c'est la naissance de la foi dans une ame qui en étoit privée, ou sa résurrection et son réveil dans celle où elle étoit morte ou assoupie.

Le Concile ajoute en effet, que cette foi est le principe du salut, la racine et le fondement de toute justice. Et pourquoi? parce qu'elle nous découvre à la fois nos obligations et nos fautes, ce que nous devons être et ce que nous sommes; les avantages, les biens que nous perdons et les châtimens qui nous menacent; elle nous montre sur-tout que nous pouvons sortir d'un état aussi déplorable par la grace et la rédemption de Jésus-Christ.

La crainte est donc un don surnaturel de la foi; mais la foi ne nous la présente jamais sans l'espérance, parce que dès que l'ame a le sentiment de son inquiétude, elle cherche un remède qui la tranquillise. Le malheureux qui au milieu des ondes courroucées redoute à chaque instant la mort, ne s'attache pas avec plus d'ardeur à la planche qui peut le sauver du naufrage, que le pécheur à l'arbre de la croix que lui présente la foi. Plus sa crainte sera vive et pénétrante, plus

elle se livrera aux motifs de confiance en Dieu qu'elle doit avoir par l'entremise de notre divin Sauveur.

Je suppose qu'il aime encore le péché. Imaginez qu'en un instant Dieu pénètre l'homme le plus coupable, de la lumière de la foi qui lui découvre l'horrible état de sa conscience, et lui montre le châtiment qui lui est réservé ; qu'il voie l'enfer sous ses pieds, et qu'il entende avec autant d'émotion et d'effroi que *St. Jérôme*, l'épouvantable son de la trompette qui exprime ces mots : *Levez-vous, morts, et venez au jugement.* Il n'est encore ni changé ni converti ; mais, s'il n'est pas plus pervers qu'un démon, s'il ne dit pas comme *Caïn*, mon péché est trop grand pour être pardonné ; on ne peut admettre qu'occupé de ces terribles pensées, sa passion conserve son ancienne force.

Par où commence le péché, et par où finit-il? « Ils ont détourné les yeux pour ne pas voir le Ciel et pour ne pas se ressouvenir des jugemens de Dieu, dit l'Écriture, en parlant des infames vieillards qui calomnièrent la chaste *Susanne*.» On peut en dire autant de tous les pécheurs. Que de combats coûte le premier péché ! que de reproches nous fait notre conscience lorsqu'il a été commis ! Plût à Dieu que nous les eussions écoutés et qu'ils nous eussent fait plus d'impression que

la passion qui nous entraînoit ! mais le péché, en nous faisant oublier la voix des remords, les a tout-à-fait bannis, et nous a insensiblement induit à croire que la Religion et ses terreurs n'étoient que des chimères. Ce qu'il y a de pire, c'est que nous desirons trouver des raisons pour le croire. Et pourquoi ? parce qu'il est difficile que le péché soit accompagné de cette crainte ; de là vient que si sa perte nous a fait succomber, nous devons la recouvrer pour nous relever de notre chûte.

Il est certain que la crainte seule, quoiqu'elle soit un sentiment louable, ne convertit pas le cœur, parce qu'elle ne change point la volonté et qu'elle en suspend seulement les actes. Mais de ce qu'elle n'opère pas seule tout l'ouvrage, s'ensuit-il qu'elle n'y ait aucune part? Supposons une ame abattue par la crainte et qui dans le premier effet de ce sentiment, ne voit dans l'énormité de ses péchés que la proximité de son châtiment. Je maintiens qu'il est impossible qu'elle ne tourne ses regards vers la miséricorde Divine; mais il se peut que cette espérance soit foible, qu'elle ne l'envisage que dans l'éloignement, et qu'au contraire, elle regarde les châtimens qu'elle a encourus comme si prochains qu'ils lui paroissent prêts à fondre sur elle. Dans cet état d'abattement, elle demande si elle peut se confier dans cette miséricorde qu'elle a tant méprisée. Elle

ne doute point de son infinité, mais la crainte la prive de l'espérance.

Que lui dit la Foi dans cette situation désolante ? Espères, ton plus grand crime seroit de désespérer de l'infinité d'une miséricorde qui ne connoît pas de bornes. Et quand elle considère que le même Dieu qui lui imprime la crainte dont elle est pénétrée, lui permet ou plutôt lui ordonne d'espérer en sa bonté ; quand elle considère que ces mêmes terreurs qui la découragent, partent de sa main ; que Dieu ne l'effrayeroit point s'il ne vouloit l'appeler à lui ; que tous ses coups sont des dons de sa miséricorde et le fondement assuré de sa confiance ; quand enfin la Foi lui présente tous ces objets consolans, comme alors sa crainte enfante son espérance, elle commence à l'apprécier et à la bénir.

La crainte et l'espérance se disputent ainsi l'empire de ce cœur que la Foi leur a livré ; elles lui font éprouver un combat d'autant plus doux qu'il est plus pénible ; parce que plus il souffre, plus il s'abandonne à la douleur. Les larmes coulent en abondance, de fréquens sanglots se font entendre, ce cœur déchiré se livre aux prières ferventes, aux gémissemens ; et l'ame n'éprouve d'autre consolation que de s'ouvrir et de se livrer toute entière aux expressions de sa douleur. Elle se représente la félicité, la douce

paix des Justes, accompagnée de ce calme et de cette sérénité dont elle-même ne jouit pas encore; elle la compare aux soucis cuisans dont elle est dévorée; elle sent la différence qui se trouve entr'eux et elle; elle envie leur sort, et se promet enfin d'imiter leurs exemples.

Dès cet instant elle ne voit plus que délire et tribulation dans le chemin de la corruption; elle s'étonne d'avoir pu vivre dans un tel aveuglement. Si elle n'a pas déjà rompu ses chaînes, au moins elle en sent tout le poids; elle reconnoît combien ses fers sont honteux, et lève les yeux vers le Très-Haut, afin qu'il les brise de sa main puissante, et qu'il la mette en état de chanter dans sa gloire le cantique de sa liberté.

Dira-t-on qu'une crainte de cette nature n'opère rien sur le cœur, et ne le dispose point à la justice? Ce que je sais, c'est que la Foi Chrétienne ne peut en inspirer d'autre; et que si ses mouvemens ne sont pas toujours aussi vifs, ils sont toujours du même genre. Sans doute il faut quelque chose de plus que cette crainte des jugemens de Dieu, pour convertir entièrement le cœur du pécheur; et il est nécessaire que la justice y naisse, parce que seule elle peut produire l'amour Divin. Mais n'est-on pas obligé de rompre la terre et de la labourer avant de l'ensemencer? Je dis donc que rien ne peut

peut aussi bien rompre et préparer le cœur de celui qui a péché, que la crainte produite par la foi.

—Mais, mon Père, lui dis-je, il faudroit pour cela une foi très-vive; et si les Justes, enflammés de l'amour Divin, ont à peine cette espèce de foi, comment des pécheurs uniquement animés par la crainte, peuvent-ils l'acquérir? —Il est hors de doute, me répondit-il, que la foi doit être vive, c'est-à-dire forte et active. A quoi seroit bonne une foi morte et sans action? mais à quoi tient-il que la foi ne soit vive? Ce n'est certainement pas à la Religion que nous suivons, ni au nom de Chrétiens que nous portons, ni au serment que nous avons fait de la conserver dans le même état où nous l'avons reçue. L'Église ne nous l'a pas donnée morte, et son intention n'a pas été qu'elle s'affoiblît entre nos mains.

Sans doute la foi doit être vive; et pourquoi ne l'est-elle pas? Parce que nous ne nous lassons point de lui porter des atteintes mortelles, soit par nos désordres qui nous aveuglent au point de nous intéresser même à la perdre; soit par des conversations impies et licencieuses, où nous cherchons nous-mêmes les moyens de confirmer les doutes que nous ont inspirés nos passions; soit enfin par des lectures obscènes ou irréli-

gieuses qui corrompent à la fois l'esprit et le cœur. Pouvons-nous après cette conduite être étonnés que notre foi ne soit pas vive ? Eh ! comment pourroit-elle l'être, lorsque nous nous efforçons de l'étouffer ; quand nous nous applaudissons de n'en point avoir ou qu'au moins nous paroissons en tirer vanité ? Il est bien triste qu'il soit aujourd'hui de mode de se parer d'un délire aussi contraire au bon sens et à la saine raison.

Des hommes sans frein et sans instruction veulent s'ériger en maîtres, et professer leur incrédulité auprès de malheureux pécheurs que leur conscience tourmente. Ces prétendus docteurs non moins ignorans que leurs disciples, puisque dans toute leur vie ils n'ont pas donné un quart d'heure d'attention à ce qui devroit être l'unique étude de l'homme, voudroient à tout prix secouer le joug salutaire de la Religion ; ils parlent des objets les plus sacrés, et osent décider avec autorité. Une ironie, un bon mot, une raillerie sont pour eux des démonstrations ; et pourroient-ils en donner d'autres ? Mais l'ignorance réciproque des docteurs et des disciples n'exige rien au-delà. Ils rient de ces sottes plaisanteries ; ils applaudissent à ces misérables quolibets que la moindre instruction ou le moindre bon sens ne pourroient accueillir qu'avec le der-

nier mépris; et ils viennent nous dire ensuite que leur foi n'est pas vive! Comment le seroit-elle? ce qui devroit nous étonner, c'est qu'elle ne les ait pas entièrement abandonnés.

Si quelqu'un me disoit qu'il n'a pas une foi vive, je lui demanderois ce qu'il fait pour en avoir une de cette espèce? Je vous suppose, lui dirois-je, très-éloigné des excès contre lesquels je viens de m'élever; j'admets que vous avez de la foi, de la religion; mais vous passez toute votre vie au jeu, au spectacle ou dans la dissipation. Si la foi est à peine vivante chez le Juste qui ne néglige rien pour la conserver et la nourrir dans la retraite, par de pieuses lectures, par la méditation, par la prière, par la vigilance et la mortification de ses sens; comment vivroit-elle dans vous qui d'un côté vous livrez sans réserve à tout ce qui peut l'affoiblir, et qui de l'autre ne faites rien de ce qui pourroit la vivifier?

S'il me demandoit encore quel mal on peut trouver dans cette vie oisive, presque entièrement occupée de plaisirs, de soins inutiles; consacrée au luxe, à de frivoles conversations et à des dissipations de tout genre? Quel mal, lui répondrois-je! le plus terrible de tous, celui de donner la mort au principe essentiel de la vie,

à la foi qui est la vie du Juste, et sans laquelle tout est mort aux yeux du Seigneur.

Votre foi n'est pas vive ! Et parce qu'elle ne l'est pas, vous voulez ajouter la mort à la mort; parce qu'elle est sans vie, dans la crainte qu'elle ne ressuscite, vous travaillez à détruire ses dernières racines et à ne lui laisser aucun moyen de revivre ? Si dans cet état de mort où elle est réduite, vous éprouvez encore de ces élans qui vous font tressaillir ; si ses cris vous forcent encore à l'écouter et à la craindre ; si trop foible pour vous convertir, elle vous inspire encore quelquefois le désir de votre conversion ; si elle vous oblige à faire, malgré vous, quelques pas vers le bien : que ne produiroit-elle pas, si vous lui permettiez d'agir librement ; si vous vous borniez à ne pas lui résister ; si vous la laissiez opérer à son aise ? Vous ne le voulez pas, parce que vous sentez qu'elle prendroit trop d'ascendant sur vous ! et il vous sied bien de me dire que votre foi n'est pas vive : est-ce sa faute ou la vôtre ? Cessez de lui résister ; ne la combattez pas, ne l'étouffez pas ; et vous verrez qu'étant le principe de la vie et de l'immortalité, elle se ranimera pour vous conduire au chemin de la vie éternelle.

La vérité sur cet objet, Monsieur, est dans ce que nous dit le Concile : « Les hommes se dis-

posent à la justice par la foi qui leur inspire la crainte des jugemens de Dieu ; cette crainte les obligeant à recourir à la miséricorde Divine, les élève jusqu'à l'espérance. » Tel est l'ordre que Dieu a établi pour la conversion du pécheur, et il faut le suivre avec fidélité. Appliquons-nous donc à cultiver les précieuses impressions de la foi, et à fuir tout ce qui jusqu'à ce moment, les a affoiblies ou rendues inutiles. Entretenons-les par la retraite, l'oraison, les saintes lectures ; la semence de la foi, à l'exemple du grain de moutarde, d'abord la plus menue des semences, parviendra jusqu'à la hauteur d'un grand arbre. L'essentiel est de ne pas contrarier son action. Si ceux qui se plaignent de leur peu de foi, consultoient leur propre conscience, elle leur feroit la même réponse que moi.

—Mais, mon Père, repris-je, comment cette crainte peut-elle se concilier avec la confiance ? Si le pécheur, à la vue des désordres de sa vie, ne peut se défaire de la crainte, le Juste qui a toujours vécu dans l'innocence, ne doit avoir tout au plus que la confiance. Ah ! s'il m'étoit possible de recommencer le cours de ma vie, je vivrois, je crois, de manière à m'exempter des inquiétudes et des terreurs qui maintenant m'assiégent et me dévorent. —Comment, Monsieur, me répondit le Père, vous ne pouvez

concilier la crainte avec la confiance? Et moi, je ne vois point comment on peut les séparer, si l'on entre bien dans le but de l'une et de l'autre.

Quiconque examinera avec soin notre divine Religion, trouvera que nous n'avons ni ne pouvons jamais avoir rien à craindre de Dieu, et que nous avons tout à craindre de nous-mêmes. Dieu est souverainement bon, il est la bonté par excellence. S'il est terrible dans sa justice, c'est que nous le forçons à l'être; il ne l'est jamais que par nous. Dieu aime les ames qu'il a créées à son image, comme s'exprime l'Écriture; et c'est parce qu'il les aime, qu'il veut que toutes se sauvent, que toutes parviennent à la connoissance de la vérité : mais si nous n'avons rien à appréhender de Dieu, nous avons tout à redouter de nous-mêmes.

Le Juste craint, parce que n'étant que corruption et foiblesse, il peut chanceler et tomber. Le pécheur craint, parce qu'il ne peut se relever de lui-même de ses péchés ou de ses chûtes, et qu'il ne peut non plus éviter les justes châtimens qu'il mérite. L'un et l'autre doivent se défier d'eux-mêmes. Le Juste doit sans cesse rendre des actions de graces à Dieu, prier, veiller, marcher avec attention, mortifier ses sens et garder son cœur avec une sollicitude

continuelle. Le pécheur doit s'affliger, implorer le Seigneur, gémir, se rappeler les désordres de sa vie dans l'amertume de son ame, vivifier sa foi et se pénétrer de crainte en pensant aux châtimens éternels qui l'attendent. Comme l'un est tombé à terre, et que l'autre peut glisser et tomber aussi, la Foi dit à tous les deux : *Empressez-vous, efforcez-vous ;* faites tout ce qui dépend de vous ou pour vous soutenir ou pour vous relever.

Mais vous, Monsieur, qui trouvez tant de peine à concilier là crainte avec la foi, si Dieu vous assuroit aujourd'hui, par le ministère d'un de ses Anges, qu'il vous a pardonné et qu'il vous rendra éternellement heureux, seriez-vous alors certain de votre bonheur? — Sans doute, mon Père, lui répondis-je; si je pouvois être bien assuré que ce ne fût pas une illusion, je serois criminel de me refuser à cette certitude. — Eh bien! répliqua le Père, vous ne seriez pas plus sûr alors que vous ne l'êtes aujourd'hui de sa miséricorde, et il n'est pas possible que vous le fussiez davantage. En effet, quel seroit alors le fondement de votre assurance? sans doute la parole de Dieu et la vérité de ses promesses. Or, sa bonté et sa miséricorde ne sont pas moins certaines, ou pour mieux dire, la vérité de ses promesses et sa miséricorde ne sont pas deux choses diffé-

rentes. Et parce qu'aujourd'hui il ne vous propose que sa bonté pour motif de votre confiance, parce qu'il veut que votre sacrifice soit entier, parce qu'il exige que sa bonté seule vous inspire cette confiance ; ne lui offrirez-vous pas ce sacrifice de justice ?

—Hélas ! mon Père, repris-je, quelle confiance peut avoir un homme dont la vie toute entière n'a été qu'une suite continuelle d'iniquités ; un homme dont les péchés se sont plus multipliés que les cheveux de sa tête ? Si Dieu me voit tel que je me parois à moi-même, puis-je ne pas être à ses yeux un objet de colère et de fureur ? —Si Dieu vous voit, répondit le Père : ah ! sans doute il vous voit mille fois mieux que vous ne pouvez vous voir vous-même. Eh ! que deviendriez-vous, s'il permettoit que vous vous vissiez tel que vous êtes ?

Pouvez-vous penser, Monsieur, que Dieu cherche dans l'homme ce qu'il est ou ce qu'il a été, pour exercer sa miséricorde ? Le cœur humain n'est que corruption, et la vie la moins coupable ne pourroit inspirer le plus léger motif de confiance. Remarquez un autre caractère de notre foiblesse : l'homme ne peut définitivement régler ses comptes avec Dieu ; il ne peut, non plus, se résoudre à les régler avec lui-même. Et qu'en résulte-t-il ? que plus il s'examine, plus il dé-

trouvre en lui de misère et de corruption, et qu'alors son trouble et son découragement s'augmentent. Quittons donc ces vaines terreurs, ces défiances injustes qui ne sont point inspirées par la foi, et qu'elle doit elle-même régler. Loin que notre courage se laisse abattre par la connoissance de nos misères, elle doit au contraire animer notre confiance et notre espérance en la bonté Divine. Et pourquoi? parce que c'est Dieu qui nous l'a donnée.

L'Écriture nous présente à cet égard une réflexion pleine de raison et de sens. L'Ange du Seigneur apparoît à *Manué* père de *Samson*, et lui annonce qu'il aura un fils. *Manué* qui ne le reconnoît pas, le prie d'attendre un moment pour assister au sacrifice qu'il va offrir à Dieu en actions de graces. Quand le feu fut bien allumé, l'Ange entra dans les flammes et disparut. *Manué* et sa femme frappés de surprise et d'épouvante, se jettent le visage contre terre, et le mari dit : préparons-nous à la mort, parce que nous avons vu Dieu. Ce discours étoit indigne d'un bon Israélite. Sa femme lui répondit avec plus de justesse : si Dieu avoit voulu nous ôter la vie, nous auroit-il envoyé son Ange? Cette réponse s'applique aux ames qu'un mouvement naturel trouble et abat.

Qui vous a donné, continua le Père, cette

connoissance qui vous cause aujourd'hui tant d'agitation? votre ame l'avoit-elle, lorsqu'elle étoit plongée dans le péché, lorsque vous vous regardiez comme le seul homme raisonnable, lorsque vous contestiez si orgueilleusement les maximes de l'Evangile, lorsqu'enfin vous fermiez les yeux avec tant d'obstination à la lumière qui vous découvre aujourd'hui vos erreurs et vos péchés? Qui donc vous a ouvert les yeux, qui vous a frappé des rayons de cette lumière? Étiez-vous meilleur, aviez-vous la vue plus claire quand vous en étiez privé? Quoi! parce que Dieu vous fait connoître maintenant votre état, parce qu'il vous montre votre foiblesse et votre misère, parce qu'il ne vous a pas laissé ignorer combien vous avez besoin de son secours, parce qu'en un mot il vous a détrompé et que vous ne pouvez plus vous dissimuler que vous ne pouvez rien sans sa grace: vous vous regardez comme un homme perdu, vous ne voyez plus de motif de vous tranquilliser. Je vais mourir, dites-vous, parce que j'ai vu le Seigneur. Dieu se laisse-t-il voir à ceux qu'il veut perdre? et cette connoissance même qu'il vous donne de la profondeur de vos misères, ne vous annonce-t-elle pas qu'il cherche à vous pardonner?

Quand le pécheur regarde ses inquiétudes, ses

terreurs avec cet esprit ; quand au lieu de vouloir se les cacher, il travaille à pénétrer avec les yeux de sa douleur jusqu'au plus profond de sa conscience ; loin de se décourager à la triste vue de ses plaies, le sentiment de sa propre foiblesse le précipite plus fortement dans les bras de Dieu. Il dit, comme la femme de *Manué :* si le Seigneur avoit voulu me perdre, m'auroit-il envoyé son Ange ? La cause de ma perte, a été de m'obstiner à ne pas voir ce qu'il daigne me montrer. Ainsi, le vrai pénitent s'élève de la crainte à l'espérance, de l'espérance à l'amour, et l'amour consomme la justice. La Foi commence l'œuvre, et la même Foi unie à la Charité, la perfectionne.

Nous avons parlé de la crainte et de l'espérance ; c'est par l'une et l'autre que nous pouvons arriver au but que nous devons atteindre. Il est un autre moyen plus immédiat, plus efficace et tellement nécessaire, qu'on ne peut parvenir sans lui à la parfaite conversion du cœur. Ce moyen, c'est l'amour ; l'amour qui justifie à coup sûr le pécheur, qui d'esclave du démon, le change en enfant de Dieu qui lui rend tous les biens, tous les droits que lui donna le baptême, qui en fait enfin l'héritier de Jésus-Christ, et le compagnon des Esprits célestes.

Mais comme l'amour a différens degrés, nous

traiterons demain cet objet. Vous n'oublierez pas le nouvel ordre que nous nous sommes proposés. Le matin, je viendrai vous aider à vous examiner, et l'après-midi nous parlerons de l'amour Divin. —Je renouvelai au Père les expressions de ma reconnoissance, et il se retira. Ce Père, mon cher *Théodore*, est un Ange de Dieu, je ne peux douter qu'il ne soit descendu du Ciel pour venir à mon secours. Je ne saurois t'exprimer combien il console mon cœur. Que serois-je devenu sans ses conseils et ses réflexions ? Quand je considère la différence qui se trouve entre lui et moi, entre lui et toi, entre lui et tous ceux qui vivent dans un si déplorable aveuglement; il me paroît qu'il est bien plus au-dessus de nous que le ciel ne l'est de la terre. Ah ! *Théodore !* que ne donnerois-je pas pour que tu l'entendisses ! Adieu.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

QUE nous sommes ignorans et bornés lorsqu'engagés dans les chaînes du vice, nous ne connoissons que les plaisirs grossiers qu'il nous présente ! Si tu pouvois te faire une idée de la joie et du ravissement que j'ai éprouvés ce matin, lorsqu'après mon entretien avec le Père, j'ai vu qu'avec son secours et ses généreux efforts, la première époque de ma ténébreuse vie étoit débrouillée et mise en ordre ; tu concevrois alors qu'il existe des plaisirs moraux, des plaisirs du cœur, que la chair et le sang ne peuvent jamais éprouver.

Combien les hommes gouvernés par l'esprit de Dieu sont supérieurs, ou plutôt d'un ordre plus élevé que les hommes conduits par l'esprit du monde ! Vas voir ces philosophes profonds, ces brillans génies, ces esprits pénétrans et subtils, qui parlent avec tant d'assurance, qui dissertent avec tant d'orgueil, qui captivent avec tant de succès la raison des sots et des insensés, dont le langage orné d'un éclat trompeur, décèle néanmoins si souvent leur frivolité et leur imposture. Supposes-toi près d'eux, sur le point

de mourir, ou livré à l'affliction et à la douleur; implores leur assistance : tu verras alors qu'ils ne sont rien, et qu'ils ne peuvent ni nous secourir ni nous consoler.

Au contraire, les hommes de Dieu, simples, modestes, humbles dans leur extérieur et modérés dans leurs discours, ne se vantent jamais, ne promettent rien, se regardent comme incapables de tout; mais a-t-on besoin d'eux et implore-t-on leur secours ? alors ils s'élèvent, le brasier ardent de la charité les échauffe; ils sont tout feu, toute ardeur, et ces mêmes hommes qui auparavant paroissoient des êtres inutiles, sont ceux qui prodiguent les conseils les plus vrais et les plus solides; les amis les plus ardens du malheureux, les plus empressés à le secourir; tandis que les impies fanfarons du monde, l'abandonnent et fuient dans les occasions les plus essentielles. Le Ciel semble seconder les efforts de celui qui parle en son nom, et lui donner ces puissans moyens de consolation qui manquent aux autres.

Comment pourrois-je te peindre le zèle, la charité, la tendre affection de mon bienfaicteur ! Un mois auparavant, je l'aurois regardé de l'œil du mépris le plus profond, je me serois moqué de lui, à peine aurois-je daigné l'envisager; aujourd'hui je le révère comme un homme supérieur à tous ceux que j'avois estimé; je ne

me trouve pas digne de baiser la trace de ses pas.

Avec quel amour, quel intérêt, et en même temps avec quelle sagacité, quelle adresse il fouilloit jusqu'aux replis les plus secrets de mon cœur ! Je me suis livré à lui tout entier; il me questionnoit; je lui répondois avec simplicité et bonne foi, et je ne sais comment ses demandes, toujours faites à propos, me rappeloient une foule de choses que sans leur secours j'aurois, je crois, oubliées. Enfin son inépuisable patience et sa méthode, ont su débrouiller le chaos de mon premier âge; il m'a semblé que je n'ai rien omis de tout ce que je pouvois lui dire, et j'ai pu croire qu'il a été satisfait.

Ainsi, ce que je regardois comme impossible se trouve déjà comme fait. Cette route si escarpée, si pénible à descendre, est devenue plus aisée, à l'aide des sentiers où je suivois mon guide, et il m'a prouvé qu'il étoit très-exercé dans ce genre de travail. L'épreuve de ce matin a doublé mon courage : j'ai vu que la même méthode me conduiroit en peu de temps au bout de mon entreprise. Le Père me répétoit souvent : ne vous fatiguez pas l'esprit : dès que vous êtes décidé à ne rien cacher au confesseur et que vous ne négligez rien pour vous rappeler vos fautes, il n'importe pas que vous oubliez telle

ou telle chose ; le point essentiel, c'est que vous soyez navré d'avoir offensé Dieu ; que vous preniez la ferme résolution de ne plus rien faire qui puisse l'offenser ; que vous espériez en sa miséricorde et en son pardon ; sur-tout que votre cœur se convertisse, que vous vous déterminiez à changer de vie, et à observer la loi du Seigneur dans toute son étendue : voilà ce qui vous importe. Une omission, plusieurs omissions même, à moins qu'elles ne soient l'effet d'une négligence coupable, n'altèrent point la vertu du Sacrement; mais il n'est point de bonne confession, point d'absolution efficace, sans une entière et vraie conversion.

Enfin le Père s'en alla, il m'avoit consolé. Nous convînmes que je tâcherois dans la journée de me ressouvenir des autres péchés de la première époque de ma vie que nous avions terminée ; que le lendemain matin, nous entreprendrions la seconde, et ainsi de suite, en continuant le soir ses instructions. Il revint en effet le même jour, et commença ainsi :

—Hier, je vous ai proposé de vous entretenir de la nécessité de l'amour de Dieu, dans le sacrement de Pénitence. La crainte, avons-nous dit, commence l'œuvre, l'espérance la continue, et celle-ci produit l'amour qui pardonne et justifie. C'est J. C. lui-même qui a instruit ses Ministres

Ministres de la nécessité de cet amour, dans la première absolution qu'il a donnée parmi les hommes ; dans celle de la femme pécheresse, il dit (*) : *Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Par-là, il nous a appris que l'amour est la condition la plus essentielle pour recevoir avec fruit les absolutions qui devoient se donner dans la suite des siècles.

Ce divin Maître n'a pas dit : Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a craint ma justice ; parce qu'elle a renoncé publiquement à ses péchés et à sa mauvaise vie ; parce qu'elle est venue se jeter à mes pieds et les arroser de ses larmes. Sans doute, sa bonté attachoit aux signes extérieurs de sa douleur le prix qu'ils méritoient ; mais le pardon fut le fruit de son amour. L'amour étoit le principe qui donnoit du prix à tout le reste, la condition essentielle pour l'absolution.

Ainsi, quoique le Concile de Trente ait décidé que la crainte prépare et dispose le pécheur à la justification, il n'a pas entendu dire que la crainte seule, sans être accompagnée du saint amour, puisse nous faire obtenir le pardon des péchés. L'Apôtre dit : que la loi, c'est-à-dire la crainte, peut commencer l'ouvrage ; que, comme

(*) St. Luc, VII. 47.

notre instituteur, elle a, soit de gré, soit de force, de l'empire sur nous (*). *Lex pædogogus ;* mais qu'elle ne nous conduit pas au terme de la perfection (†), *nihil ad perfectum adduxit lex.* Aussi l'Esprit Saint ne place la crainte qu'au nombre des dispositions qui préparent à la justification, en tant qu'elle excite le pécheur à s'élever jusqu'à l'espérance ; et qu'en commençant à aimer Dieu, comme l'auteur et la source de toute justice, il conçoit une telle haine pour le péché qu'il parvient à le détester.

Je n'ajoute rien à ce que dit le Concile, et je vous prie, Monsieur, de bien remarquer les quatre degrés qu'il indique avec tant de précision, tous antérieurs au Sacrement. Observez encore l'ordre dans lequel il les place pour nous conduire des uns aux autres. Le premier est la crainte qu'inspire la foi ; crainte qui épouvante, qui abat, qui bouleverse l'ame ; mais comme elle ne fait que la terrasser, de ce degré le pénitent passe au second, qui est l'espérance. Celle-ci console, elle anime le cœur, et lui inspire assez de confiance en Dieu pour croire qu'il daignera lui pardonner à cause des mérites de J. C. Mais comment espérera-t-il de Dieu ce pardon, s'il ne

(*) Aux Galat. III. 24.
(†) Aux Hébr. VII. 19.

commence à voir en lui le Dieu de son cœur, le Dieu bon et miséricordieux, le Dieu de son espérance dans toute l'éternité ? Il s'ensuit de là que le troisième degré est un commencement d'amour qui conduit l'ame à Dieu, comme à l'auteur de toute justification, comme à celui qui doit opérer la sienne, la délivrer de sa colère, et la faire participer à toute sa félicité. Ce troisième degré conduit progressivement au quatrième, parce que si l'homme aime le Dieu de son cœur, l'auteur de toute justice, il doit nécessairement détester l'iniquité que Dieu déteste; et voici ce que dit le Concile (*) : Que *le pénitent, par la raison qu'il aime Dieu, abhorre et déteste le péché.*

La contrition est donc la partie principale de la pénitence, et si principale que rien ne peut la suppléer. Elle peut avoir une telle intensité que dans le cas où il seroit impossible de recevoir le Sacrement, elle pourroit le remplacer, pourvu toutefois que le pécheur eût le desir et fût dans la résolution sincère de le recevoir dès qu'il lui seroit possible.

—Pourriez-vous, mon Père, lui dis-je, me définir exactement la contrition ? Je ne puis vous en donner, me répondit-il, une meilleure définition que celle même du Concile. La contrition,

(*) Conc. de Trente, Sess. XIV. Chap. IV.

dit-il, est la douleur de l'ame, l'horreur des péchés commis et la résolution de ne plus les commettre. Et il ajoute que ce mouvement de contrition a toujours été nécessaire pour obtenir le pardon des péchés, d'où vous devez conclure que le Concile ne parle pas dans ce moment de cette contrition éminente et parfaite dont il fait ensuite mention, et qui suffit seule pour justifier, avant même que le Sacrement ait été reçu ; mais de celle qui est d'une nécessité indispensable pour obtenir la rémission des fautes, et qui doit être une douleur intime de l'ame.

La crainte ne suffit donc pas; ce n'est point assez que d'après cette crainte on prenne la résolution de ne plus retomber dans le péché : il faut que l'ame s'afflige, que le cœur soit pénétré de douleur, attendu qu'il ne peut y avoir sans cette douleur ni changement ni conversion. Et quel doit être l'effet de cette douleur ? une haine du péché qui aille jusqu'à la détestation; sentiment plus fort qu'une haine commune et ordinaire. Autant on a aimé le péché, autant on s'est complu à le commettre; autant le pécheur véritablement contrit doit l'abhorrer et le détester : et quoique naturellement le cœur ne répète pas des actes qu'il a en horreur, le Concile ajoute en termes exprès, qu'à cette douleur que produit la haine, doit se joindre la résolution de ne plus pécher,

Un mouvement passager qui n'excluroit la volonté de pécher qu'autant de temps qu'il subsiste, qui ne produiroit pas un changement entier, et qui laisseroit le cœur dans son premier état, ne seroit donc pas suffisant pour former la contrition. Il faut que la volonté de ne plus pécher s'établisse dans le cœur, et qu'il soit aussi déterminé, aussi résolu à renoncer au péché, qu'il l'est à ne faire rien de ce qu'il abhorre, rien de ce qu'il sait devoir lui être funeste. On se feroit illusion à soi-même, si l'on pouvoit penser qu'une volonté momentanée pourroit suffire, lorsqu'on n'arrache pas du fond du cœur l'amour dominant du péché.

On ne peut aimer ce qu'on déteste ; et il ne suffit pas de changer de disposition par l'éffet des circonstances actuelles, il faut que cette disposition amène un changement intérieur et durable à jamais. Le marchand que la crainte du naufrage porte à jeter ses ballots à la mer, les y jette volontairement, et prête lui-même ses mains à cette opération; mais abhorre-t-il les biens dont il se prive? les déteste-t-il? non: telle est l'idée que nous devons avoir de la contrition, lorsqu'elle n'est pas vraie. Toute disposition de l'esprit qui ne va pas jusqu'à la haine et à la destruction de l'amour dominant du péché, n'est point la contrition dont le Concile établit la nécessité pour en obtenir la rémission.

J'ai déjà dit que cette contrition est une douleur de l'ame. Je dois ajouter qu'elle est ou doit être une douleur d'avoir offensé Dieu, inspirée par sa grace et supérieure à toute autre : cela est si nécessaire, que de là dépend toute l'efficace et tout le fruit du Sacrement. Qui dit douleur, dit un acte de la volonté, une affection du cœur qui s'afflige et se détermine à changer de conduite. Ce n'est ni la simple connoissance, ni l'idée de la laideur ou de la difformité du péché ; ce n'est pas non plus ce simple déplaisir de la raison qui, quand elle est droite et saine, ne peut manquer de reconnoître le désordre du péché et de le condamner. On peut être affecté de cette manière sans être réellement contrit : toutes ces affections peuvent entrer dans l'entendement sans arriver jusqu'à la volonté ; on peut avec tout cela aimer toujours le péché, y être encore attaché, et continuer à s'y complaire ; et c'est ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent. Il faut donc que la volonté opère, et que le cœur se convertisse par un repentir actif et véritable ; il faut que la douleur nous conduise à ce vrai regret de nos fautes qui, pour cela, s'appelle contrition. Tant que la volonté ne change point, tout le reste est insuffisant pour se rendre agréable à Dieu, et tel qu'on doit chercher à l'être à des yeux qui sont la pureté même.

Il ne suffit pas encore d'une douleur simplement naturelle ; il faut qu'elle soit d'un ordre surnaturel, c'est-à-dire relative à l'offense de son Dieu ; dépourvue de ce caractère, elle n'est qu'une douleur infructueuse et sans effet. Il y a plus, et ceci est bien essentiel, cette douleur que ressent la volonté, qui a été inspirée par le Saint Esprit et qui naît du regret d'avoir offensé Dieu, doit être souveraine, c'est-à-dire plus forte qu'aucune autre douleur ; en sorte que ni revers, ni infortune, ni aucune disgrace dans la vie, de quelque nature qu'on la suppose, ne puissent nous en inspirer une, je ne dis pas supérieure, mais même égale à celle que nous devons ressentir de l'offense faite à Dieu et de la perte de sa grace.

Il faut que cette douleur m'afflige plus que la perte de toute ma fortune, fût-elle immense. Il faut qu'elle me cause plus de peine que la plus grande offense et le plus grand opprobre, qu'un abandon universel et la plus étroite misère, que le mal le plus violent, le plus aigu, qui me tourmenteroit sans relâche ; que la mort d'un père, d'un fils, d'un ami, de ce qu'on a de plus cher au monde ; que le danger enfin le plus éminent de perdre la vie. Si ma peine ne surpasse pas toutes ces sortes de peines, elle est insuffisante ; et non-seulement je n'ai pas la véritable contrition, je

suis encore privé de cette attrition qui est nécessaire au sacrement de Pénitence, et qu'on ne regarde que comme une contrition imparfaite.

—Ah! *Théodore*, ces paroles me firent trembler; et ne pouvant plus me contenir, je m'écriai : Eh! qui pourra se confesser bien, si tout ce que vous me dites est indispensable? Dieu peut-il l'exiger de l'homme qui n'est que misère? Il y a de quoi troubler le monde entier, de quoi jeter dans le désespoir. —Tranquillisez-vous, me répondit-il, je n'ai pas fini de m'expliquer; vous verrez que j'ai raison, et qu'avec tout cela vous ne perdrez pas l'espérance. Vous dites que cela peut désespérer; mais qui? les ames mondaines qui n'ont jamais connu Dieu, qui jamais n'ont cherché à le connoître; les ames noyées dans les plaisirs, nourries des illusions de l'amour propre; les ames livrées à la dissipation, qui ne jettent qu'à la hâte un regard superficiel sur les vérités de la Religion, qui sont sans cesse distraites par les objets matériels sur lesquels se fixe exclusivement leur attention. Voilà les seules personnes qui peuvent s'effrayer de mes discours, qui doivent trembler au moment où elles entendent ces vérités.

Mais je leur dirai avec *St. Augustin :* Donnez-moi une ame qui aime Dieu, une ame pleine de l'esprit du Christianisme, telle enfin que toutes

devroient être. Si par un effet de la fragilité humaine ou par la surprise de quelque passion, elle avoit le malheur de tomber dans le péché; dites-le moi: revenue à elle-même, et convertie à Dieu par sa grace, n'éprouvera-t-elle pas la peine et le déplaisir dont j'ai parlé, et dont je soutiens l'absolue nécessité? Quand nous voyons *David* couché sur la cendre, et s'humiliant devant Dieu; quand nous voyons *St. Pierre* couvert de honte, et versant des larmes amères; quand nous voyons *Magdeleine* prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosant des larmes de l'amour et du repentir; pouvons-nous croire que quelque chose au monde leur eût causé, je ne dis pas plus, mais autant d'affliction que leurs péchés? Pouvons-nous imaginer aucun intérêt capable de surpasser celui d'appaiser leur divin Sauveur, et de rentrer en grace auprès de lui? Et nous, incomparablement plus pécheurs que ces illustres pénitens, n'avons-nous pas des motifs plus forts et plus pressans de nous affliger? Que nous manque-t-il donc? plus de sincérité dans le cœur, un desir plus vif de notre conversion.

Cependant, Monsieur, ne vous alarmez pas: vous et beaucoup d'autres, vous pourriez, je l'avoue, vous décourager avec raison, si cette douleur, nécessaire pour la pénitence, consistoit

dans une peine sensible ; parce que la sensibilité ne dépend pas de nous, et que souvent nous sentons plus vivement les maux de cette vie ou certains événemens douloureux, que les péchés que nous détestons et qui nous causent un chagrin réel. Ce n'est donc point sous le rapport de la sensibilité que notre contrition doit être une douleur supérieure à toute autre douleur ; c'est par la détestation de la volonté, par la préparation de l'esprit qui doit prendre sur l'ame l'empire qui lui appartient, et par la disposition intérieure du pénitent à supporter tous les genres de maux, et à accepter toutes les espèces d'adversités et de disgraces, plutôt que de consentir à un seul péché mortel.

Dans cet état de l'ame, il est clair que le pénitent déteste le péché par-dessus tous les autres maux, et qu'il voudroit, au prix de tous ces maux, effacer les péchés qu'il a commis. Il n'est pas pour cela nécessaire de sentir les mêmes agitations, d'éprouver la même désolation que nous cause la nouvelle d'une grande infortune, d'un affreux désastre. Il suffit, pour être contrit, d'avoir cette haine et cette douleur du péché, que les théologiens appellent *appréciative*, parce qu'elle soutient les droits de Dieu, et qu'elle prouve que notre cœur lui donne une préférence entière et absolue. Voilà, Monsieur, ce qui doit

vous tranquilliser, vous et tout le monde, puisqu'il n'y a personne qui, avec l'aide de Dieu, ne puisse avoir ce genre de douleur.

Il est vrai que pour l'avoir, il faut s'appliquer et s'efforcer. *Si vous ne vous sentez pas appelé de Dieu*, disoit St. Augustin, *agissez; priez, faites instance.* Les hommes éprouvent souvent un tel aveuglement de cœur, qu'on peut craindre qu'il ne leur manque la contrition nécessaire pour le pardon des péchés dans le sacrement de Pénitence; mais c'est par leur faute. Et comment pourroient-ils avoir cette contrition, si l'on en juge par la manière dont quelques-uns se préparent à la confession ?

Ils y viennent souvent avec une telle précipitation, qu'ils ne se sont pas donné le temps de penser à ce qu'ils vont faire. Ils s'approchent du Tribunal avec indolence et avec une telle froideur, qu'on voit bien qu'ils ont oublié que la confession est l'un des plus importans et des plus sérieux exercices de la Religion; et comme ils ne sont accoutumés ni au recueillement ni aux actes que le cœur touché de la grace produit en nous, ils se bornent aux formules usitées qu'on trouve dans les livres de piété; ils les lisent ou les récitent de mémoire, sans s'y affectionner intérieurement, et presque sans les comprendre. C'est ce qui n'arrive que trop souvent, même

parmi les gens de distinction. Nous leur demandons s'ils sont contrits et repentans, s'ils ont une sincère douleur de leurs péchés; ils nous répondent sans hésiter qu'ils le croient ainsi: mais, à parler franchement, peuvent-ils se le persuader eux-mêmes?

Qu'est-ce qu'une douleur sincère? c'est un changement du cœur si complet qu'il l'éloigne des objets qui lui étoient auparavant le plus agréables. Il faut que par la force, par la supériorité de sa douleur, ce cœur abhorre ce qu'il aimoit auparavant, et qu'il aime ce qu'il abhorroit; qu'il devienne, en un mot, un cœur nouveau. Quel effort de l'ame ne suppose pas un changement de cette nature? quel sacrifice de ses goûts? quelle victoire sur ses passions? Un triomphe de cette espèce peut-il résulter de réflexions froides et foibles, ou de mots prononcés sans intention? Je sais que les opérations de la grace ne sont pas soumises au temps; mais je sais aussi que dans son cours ordinaire, la grace n'agit qu'avec poids et mesure.

La grace a ses moyens d'insinuation, ses degrés d'avancement et d'accroissement. Elle prévient, elle soutient, elle aide à consommer l'œuvre; mais elle exige que le pénitent s'aide de son côté, qu'il rentre en lui-même, qu'il élève son cœur, qu'il déteste ses fautes, qu'il porte sans cesse ses

regards sur toutes les considérations qui peuvent lui servir à s'éloigner du péché et à le lui faire abhorrer ; qu'il insiste sur les motifs capables de lui inspirer l'amour, le respect et l'obéissance à l'égard de Dieu, son créateur et son rédempteur ; qu'il ait enfin recours à ce même Dieu, et qu'il lui ouvre son cœur, pour qu'il l'amollisse et le convertisse. Or, tout ceci peut-il être l'ouvrage d'un seul instant, pour les pécheurs surtout, qui dans le cours d'une année s'approchent bien rarement du sacré Tribunal ?

—Mais, mon Père, lui dis-je, ce que vous me dites me fait trembler. D'après cela, il y a donc bien peu de bonnes confessions ? —Il n'y a, répondit-il, que trop lieu de le craindre ; et je n'ose guère dire ce que j'en pense ; mais comme le confesseur ne peut lire dans l'intérieur du pénitent, il est obligé de croire ce qu'il lui affirme. Il cède, il lui donne l'absolution sans répondre de rien, parce que Dieu seul peut juger de sa valeur ; il ne sait que trop que par une suite des mauvaises dispositions de celui qui la reçoit, sans qu'il soit dérogé ni aux promesses de Jésus-Christ, ni à la puissance de ses Ministres, tout ce qui se délie sur la terre, n'est pas toujours délié dans le Ciel.

—D'après cela, lui répliquai-je, il faut beaucoup de temps pour se préparer à la confession.

—Sans doute, il faut tout celui qui est nécessaire pour rendre la confession bonne, et surtout pour s'assurer de sa contrition, autant qu'il est moralement possible. Je parle d'une possibilité morale, parce qu'en blâmant la négligence à se préparer, je n'approuve point l'excès contraire, qui seroit une inquiétude qui dégénéreroit en scrupule. La prudence Chrétienne tient un milieu entre ces deux extrêmes, et ne doit point franchir les limites de la raison. Lorsque, d'après ses moyens, le pénitent peut penser qu'il a fait tout ce qu'il pouvoit, il doit, dans cette position, se confier en Dieu et calmer ses inquiétudes, au lieu de se tourmenter inutilement par une défiance trop excessive de lui-même.

Mais comment nous empêcher de déplorer notre misère ? N'est-il pas étrange, qu'en ayant tant et de si forts motifs de douleur, qu'un seul devroit suffire pour déchirer nos cœurs, après avoir offensé Dieu, l'homme s'excite si difficilement aux mouvemens d'une juste componction ? N'est-il pas étonnant, que nous ayons besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations pour réveiller des idées qui ne devroient jamais s'éloigner de notre esprit ; et qu'il nous faille faire des efforts pour en ressentir l'impression ? Comment se peut-il que nous oublions tellement et si vîte un Dieu créateur, conser-



vateur et rédempteur ; un maître si grand, un père si tendre ; et que nous perdions si-tôt le souvenir de sa libéralité, de sa sainteté, de sa justice et de toutes ses innombrables perfections ?

Comment la simple pensée des droits qu'il a sur notre cœur, ne nous présente-t-elle pas tout de suite l'injustice et l'horreur de tout ce qui l'offense et nous sépare de lui ? comment ne nous noyons-nous pas dans les larmes ? comment n'éclatons-nous pas en gémissemens et en sanglots ? Que manque-t-il à Dieu pour mériter notre amour ? n'est-il pas assez bon ? n'a-t-il pas assez fait pour nous ? ne nous comble-t-il pas de biens tous les jours, n'est-il pas disposé à nous en faire de plus grands encore dans tout le cours de l'éternité ? Ah ! notre insensibilité est presque aussi incompréhensible que sa miséricorde !

Si la douleur d'avoir offensé Dieu est telle que je l'ai dit, elle produira infailliblement la résolution que nous appelons *propos*, et qui est une ferme et constante détermination de ne plus offenser Dieu en aucune manière, et d'avoir soin de se maintenir dans sa grace, en se corrigeant de ses vices et en renonçant à ses mauvaises habitudes. Cette disposition est si essentielle que, sans elle, notre contrition ne seroit qu'une con-

tradiction manifeste. Comment pourroit-on concilier une volonté, détestant les péchés commis, et en même temps disposée à les commettre de nouveau ? Une volonté abhorrant souverainement le péché, parce qu'elle le considere comme le plus grand des maux, et l'aimant néanmoins de telle sorte qu'elle consente à s'en souiller encore à la première occasion ; ce seroit vouloir, et ne vouloir pas ; ce seroit vérifier la parole du Prophète (*) : *L'iniquité s'est mentie à elle-même.* Ce seroit faire à la majesté Divine la même insulte que feroit à son souverain un vassal rebelle qui venant implorer sa clémence, lui déclareroit en même temps que, malgré ses soumissions, il n'est pas moins prêt à reprendre les armes contre lui, lorsqu'il en trouvera l'occasion.

Ainsi pour que la douleur soit suffisante et que Dieu puisse l'accueillir, elle doit être indispensablement accompagnée du propos de ne plus pécher. La première disposition suppose la seconde, et elle ne peut en être séparée. C'est pour cela que le Concile définit la contrition : une douleur du péché jointe à la résolution de ne plus le commettre. Que cette résolution doive être expresse et formelle, ou qu'il suffise qu'elle soit

(*) Pseaume XXVI. 12.

virtuellement

virtuellement comprise dant l'acte de détestation et de douleur ; la chose est indifférente, puisque cette résolution est toujours nécessaire. Mais lorsqu'il s'agit d'un objet aussi important que celui de recouvrer la grace de Dieu, le meilleur et le plus sûr c'est de lui dire comme *David* : « J'ai juré, Seigneur, et je jure de nouveau d'observer dorénavant vos divins préceptes et d'obéir en tout à votre loi, comme j'y suis obligé. » Il faut ajouter à ces paroles du Roi pénitent : « parce que j'ai eu le malheur de manquer à cette loi sainte, je forme le propos de m'observer mieux à tel ou tel égard, et de porter la plus grande attention à m'éloigner du péril. Oui, mon Dieu, je le veux, je le desire, et je suis résolu à le faire. Vous, qui voyez le fond des cœurs, vous verrez aussi l'étendue et la fermeté du mien. »

Cette protestation renferme deux propos ; l'un général, l'autre particulier. Le général embrasse sans exception tous les péchés qui nous privent de la grace de Dieu, parce que s'il y avoit un seul péché mortel qu'on ne se proposât pas d'éviter, la résolution seroit vaine, elle seroit dépourvue du vrai motif qui peut faire son mérite, savoir que le péché offense Dieu et qu'il lui déplaît. Comme ce motif convient également à tous les péchés, il est évident que s'il nous déter-

mine à nous abstenir des uns, il doit nous déterminer de même à nous abstenir de tous. Celui qui feroit sur ce point quelque distinction ou quelque réserve, cesseroit d'avoir ce motif en vue, et sa résolution deviendroit tout-à-fait illusoire.

Le propos particulier est celui qui insiste spécialement sur les péchés que nous sommes le plus habitués à commettre, et dont nous nous accusons. Comme ils nous font connoître le genre de mal auquel notre foiblesse nous entraîne le plus, ils demandent naturellement de notre part plus de vigilance et de précaution. Mais nous sommes obligés de détester également toutes sortes de péchés, et de dire à Dieu avec l'accent d'une résolution courageuse : Seigneur, je ne vous offenserai plus.

—Eh! quel est l'homme au monde, m'écriai-je, qui osera parler à Dieu de cette manière? Comment la frêle argile aura-t-elle l'audace de dire : je suis de pierre, je suis d'acier? Quand je me supposerois dans l'intention la plus sérieuse et la plus efficace de ne plus pécher, quand je me sentirois un instant le courage de souffrir la mort plutôt que de retomber dans l'iniquité; qui peut répondre de l'avenir? qui peut prévoir dans quelles circonstances il se trouvera? qui pourra s'assurer de lui-même? Le

pourrai-je, sur-tout moi, malheureux, qui ai consumé ma vie dans les horreurs du péché et dont le cœur est entièrement corrompu ? moi qui ai contracté l'habitude de ne réprimer aucune de mes inclinations vicieuses, qui ai constamment cédé à tous mes desirs déréglés, qui n'ai jamais su ni me modérer ni me corriger sur rien ?

Comment un malheureux tel que je suis aura-t-il le front de dire à Dieu : je vous promets de ne plus vous offenser ? Suis-je assuré, dès cet instant, d'avoir assez de force et de constance pour surmonter le torrent des vices qui m'ont maîtrisé ? L'homme qui n'a été qu'une foible poussière, deviendra-t-il marbre ? Je crois, mon Père, que celui qui parleroit ainsi, seroit un téméraire et un présomptueux. S'il est nécessaire d'avoir ce sentiment dans le cœur, je suis bien malheureux ; car bien loin de l'avoir, je n'ai que celui de la crainte, de la méfiance de mon excessive foiblesse et de mon ancienne corruption. Non, je n'oserai jamais parler ainsi au Dieu scrutateur des cœurs ; je croirois lui mentir. Je prononçai ces paroles avec une telle vivacité, que je me levai sans m'en appercevoir et si subitement que le Père ne put me retenir. Après m'avoir entendu, il me pria de m'appaiser. Il me dit qu'il s'étoit mal expliqué ; et m'ayant fait rasseoir, il me parla ainsi :

—A Dieu ne plaise que je blâme des sentimens si justes et si véritablement chrétiens. Cette crainte, cette défiance de vous-même que vous montrez, sont à mes yeux le plus sûr garant que vous n'offenserez plus Dieu. Sans doute, ce seroit une témérité, non-seulement au pécheur, mais encore au plus grand Saint, d'oser promettre à Dieu de ne jamais plus l'offenser, si dans l'accomplissement de cette promesse ils ne comptoient uniquement que sur leurs propres forces; mais l'un et l'autre peuvent le promettre par l'effet de leur confiance en Dieu dont la grace aide toujours aux efforts de ceux qui travaillent sérieusement à l'exécution d'un si grand dessein.

Pour mieux me faire entendre, je dois vous dire qu'il y a dans l'homme deux actes différens qu'il ne faut pas confondre : les actes de l'entendement et ceux de la volonté. Ainsi se défier de soi-même, craindre dans les promesses que nous faisons à Dieu et à son Ministre, de manquer de persévérance, de nous lasser après nous être soutenus quelque temps, appréhender que la passion ne se réveille avec trop de force, qu'il ne s'offre des occasions auxquelles il nous sera impossible de résister, et que nous ne nous laissions entraîner par elles; ces idées et d'autres semblables sont des pensées, des craintes, des

conjectures qui toutes forment des actes de l'entendement ; la volonté n'y a point de part, ils sont indépendans d'elle.

Mais malgré toutes ces craintes, toutes ces défiances, malgré l'expérience que l'homme peut avoir de son inconstance naturelle, sa volonté peut espérer en la grace de Dieu, former la résolution actuelle et vraie de s'éloigner à jamais du péché, et de renoncer à tout ce qui en pourroit faire naître l'occasion. L'entendement lui montre sa foiblesse, ses légéretés, la force de ses inclinations, les combats qu'elle aura à soutenir, les périls qu'elle aura à courir, le peu de fond qu'elle a à faire sur la disposition présente ; n'importe, en dépit de toutes ces inquiétudes, la volonté est ou peut être sincèrement déterminée et fermement résolue.

Le pénitent ne doit donc pas s'épouvanter de l'idée, de la difficulté et de l'impossibilité présumée de sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'existe que dans son imagination ; pour le décourager et le retenir, le démon la lui exagère : c'est une des ruses ordinaires que le tentateur met en œuvre pour attiédir le pécheur ; il lui persuade qu'il ne pourra soutenir cette nouvelle vie. « Quoi ! lui dit-il, pourrez-vous supporter l'austérité chrétienne pendant le cours d'une vie peut-être très-longue ? si main-

tenant, animé d'une nouvelle ferveur, rien ne vous paroît pénible, rien ne vous effraie, que deviendrez-vous, lorsqu'elle se sera dissipée comme il arrive ordinairement ? pourrez-vous être à l'épreuve des dégoûts et des ennuis dont vous serez abreuvé, passer vos jours dans une retraite à laquelle vous n'êtes pas accoutumé ? abandonner la passion qui vous transporte, ne plus revoir la personne que vous aimez tant ? résisterez-vous à ses plaintes et à ses larmes ? renoncerez-vous à jamais à ces jeux, à ces spectacles, à ces plaisirs qui répandoient le bonheur sur votre vie ? D'ailleurs, que de motifs de respect humain vous retiendront ! que de railleries n'aurez-vous pas à essuyer ! que de mortifications de mille autres espèces ! » Toutes ces idées, Monsieur, assiégent un esprit timide, troublé par la passion qui le domine, égaré par la nature corrompue qui se révolte, et par le démon qui travaille à déconcerter nos projets de conversion.

Mais l'ennemi exagère et grossit vainement les objets ; il n'en est pas moins certain que le pécheur que Dieu a touché et qu'il aide de sa grace, peut empêcher que sa volonté ne vienne à vaciller. Il est toujours maître de dire : je le veux ; il peut toujours venir à bout de son dessein avec le secours du Ciel. Il n'est pas nécessaire pour lui, de lire dans l'avenir ni d'avoir la certitude

de sa constance : il lui suffit d'être actuellement dans la résolution de ne plus pécher, ou qu'après s'être bien examiné, il puisse juger qu'il y est. Vous avez raison, ce seroit une grande présomption que de se croire assuré de ne plus tomber, soit parce que la pénitence ne nous rend pas impeccables, soit parce que notre volonté, faculté purement humaine, est toujours inconstante. Personne donc, à moins d'une révélation expresse, ne peut savoir ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas dans telles ou telles circonstances.

Il suffit au pénitent d'être assuré, autant qu'il est moralement possible de l'être, qu'il veut se corriger, par le même motif qui a produit son repentir et sa douleur, et qu'il le veut à jamais pour sa vie toute entière, quoiqu'il ait à craindre que sa volonté ne s'affoiblisse ou ne se démente. Ainsi préparé et une fois dans cette disposition actuelle, il doit se confier en Dieu pour l'avenir; il doit dire avec l'Apôtre (*) : *Si le Seigneur est avec moi et pour moi, qui sera contre moi?* Dieu ne m'abandonnera pas ; il m'aidera à consommer l'œuvre que sa grace m'a fait entreprendre. Il doit se soutenir, se raffermir par l'espérance des secours divins, et se dire à lui-même : il est possible que je coure beaucoup de

(*) Aux Rom. VIII. 31.

dangers, je ne peux savoir ce qui arrivera; mais je sais bien ce que je suis maintenant résolu de faire, je sais que je ne veux m'éloigner jamais de mon Dieu et de ses divins Commandemens; je sais aussi qu'en me maintenant toujours dans cette résolution, comme j'ose l'attendre de la bonté de Dieu, rien ne me fera violer la parole que j'ai donnée à mon Dieu et que je lui donne de nouveau; je sais enfin, que pour lui montrer la sincérité de mon intention, je vais dès à présent même prendre tous les moyens que la Religion me fournit, pour m'éloigner de toute occasion de tomber dans le péril, et employer toute la vigilance dont je suis capable.

Voilà le caractère essentiel qui nous fera connoître si notre propos est aussi bon, aussi sincère qu'il doit l'être. Vainement ferons-nous mille promesses à Dieu et à ses Ministres; en vain nous dirons-nous à nous-mêmes que nous voulons mener une vie plus régulière et faire un divorce éternel avec le péché, si nous ne prenons pas les mesures convenables pour y parvenir, si nous refusons d'employer celles qui nous sont prescrites, si nous prétendons nous livrer aux mêmes compagnies qui nous ont perdus, parcourir les mêmes mers où nous avons fait tant de naufrages, nous précipiter, en un mot, au milieu des périls. Si malgré les sages

conseils d'un confesseur, nous ne voulons ni sacrifier nos passions, ni rien entreprendre pour assurer notre persévérance ; alors nous ne sommes convertis qu'à moitié, ou nous ne le sommes pas véritablement. La preuve en est claire : car celui qui veut fermement arriver à un but, non-seulement cherche à écarter tous les obstacles, il embrasse encore tous les moyens qui y conduisent ; s'il ne le fait pas, sa volonté n'est pas décidée, elle n'est qu'illusoire et incomplète.

De là le peu de changement qu'on remarque dans le grand nombre de ceux qui fréquentent le sacré Tribunal ; ils veulent concilier deux choses incompatibles ; ils consentent à ne plus pécher, mais ils veulent rester dans l'occasion prochaine du péché. Si le Ministre de la pénitence leur demande, comme J. C. au paralytique de l'Évangile, s'ils veulent guérir, ils répondent sans balancer qu'oui ; mais si, ne se fiant point à une réponse aussi vague, le Ministre leur demande encore s'ils veulent s'abstenir de telles visites, se priver de telles familiarités, renoncer à telles sociétés, s'éloigner des assemblées et des spectacles ; s'ils sont décidés à rompre tel commerce, à réparer tels dommages dont ils sont les auteurs, à abandonner tels profits illicites et tels biens mal acquis ; si, pour vaincre l'animosité de leur cœur, ils sont déterminés à

telles démarches ; si, pour réparer le temps qu'ils ont perdu et édifier le public qu'ils ont scandalisé, ils sont dans l'intention de suivre les exercices de la Religion, de s'approcher des Sacremens dans telles fêtes, de s'occuper journellement de bonnes et saintes lectures, de suivre enfin ses conseils salutaires ; alors ils chancellent, ils commencent à résister et à se défendre, comme si on les traitoit avec trop de rigueur : mais, quoi qu'ils en disent, quoiqu'ils accusent le Ministre d'une sévérité excessive, il n'a que trop de raisons de se défier de leurs paroles, et il agit prudemment en différant de leur donner l'absolution.

Cherchons le Seigneur, mais cherchons-le dans toute la droiture de notre ame. Il n'est que trop facile de nous abuser nous-mêmes et d'induire en erreur le Prêtre qui nous écoute ; mais nous ne pouvons en imposer à Dieu. Nous sommes effrayés de la continuité de nos rechûtes ; hélas ! il est aisé d'en appercevoir la cause. Ce n'est point assez de nous présenter au Tribunal de la pénitence, il faut constamment y porter la ferme volonté de changer de vie et de travailler à réformer nos mœurs. Nous avons cru la trouver dans le desir imparfait de notre conversion, dans les cris d'une conscience qui nous accusoit et nous disoit ce qu'il nous falloit faire. Nous le

voyions bien; mais nous ne l'avons pas fait, parce que nous ne l'avons pas voulu. Lorsque nous voulons bien ce qui dépend de nous, nous réussissons toujours à le faire. « Je voulois me convertir, disoit *St. Augustin*, en parlant de lui-même; mais je le voulois comme un homme plongé dans un sommeil léthargique qui veut se réveiller et qui se rendort sans cesse. » Ayons donc recours à Dieu qui, selon l'Apôtre, nous fait vouloir et exécuter.

Revenons à notre sujet. Nous avons dit que la douleur réunie à l'espérance, produit la détestation du péché, et qu'elle doit être accompagnée au moins d'un commencement d'amour. Il est naturel d'aimer celui de qui nous espérons beaucoup de bien, et plus encore lorsque nous savons que nous pouvons obtenir ce bien par l'amour. On a dans ces derniers temps beaucoup disputé sur ce sujet; mais ces disputes avoient plutôt pour but d'exercer la subtilité scolastique que de régler nos dispositions au Tribunal de la pénitence. On convenoit unanimement que la contrition renferme l'amour, et la question se réduisoit à savoir si cet amour est un amour d'espérance ou de charité. Qu'il soit de l'une ou de l'autre espèce, il est toujours amour; aimer n'est pas autre chose qu'aimer, et l'amour dont nous parlons ici, est essentiellement l'un et l'autre,

sans qu'il soit possible de les séparer. Car, dites-moi, quel est le bien que vous espérez dans le sacrement de Pénitence ? Le pardon des péchés, me répondrez-vous : vous aurez raison ; et si nous l'entendons bien, ce pardon est tout ce que nous pouvons desirer, parce que ce premier bien est suivi de tous les autres.

Il est en effet impossible d'obtenir la rémission de nos péchés, sans être en même temps justifiés de la justice qui nous est propre. Et comment cette justice s'établit-elle dans notre cœur ? Comment d'injustes et de pécheurs que nous étions, nous transformons-nous en Justes et en Saints aux yeux de Dieu ? Par son amour, par la charité que la présence de l'Esprit Saint verse dans nos ames. Ce sont là des vérités de foi, définies par ce canon du Concile : « Si quelqu'un dit que l'homme est justifié par le seul pardon des péchés, sans la grace et la charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs et qui nous devient propre, qu'il soit anathème. » Ceci, Monsieur, mérite les réflexions les plus sérieuses, par les conséquences que je vais vous montrer.

Si le pécheur en recevant l'absolution, ne reçoit pas en même temps l'esprit de Dieu, s'il ne le porte pas déjà dans son cœur, au moment où il s'éloigne du confesseur ; si, avec l'esprit

Divin qui habite dans son ame devenue le temple vivant de Dieu, la charité n'y habite pas non plus, la charité qui consiste dans un amour assez puissant pour lui faire préférer Dieu à tout et le lui faire aimer au-dessus de tout, pour lui rendre aimable tout ce qu'il aime, pour lui faire détester tout ce qu'il abhorre, et pour le maintenir dans cette heureuse disposition d'une manière ferme et inébranlable; (non qu'il ne puisse déchoir de cet état, comme il n'arrive que trop souvent, mais parce que cet état est de nature à subsister toute l'éternité, et que s'il vient à en sortir, c'est par sa faute:) en un mot, s'il n'a pas la charité qui seule peut le rendre digne de Dieu et l'associer à ses Saints, par la raison qu'il est lui-même Juste et Saint; ce seroit une erreur de penser qu'il a pu obtenir le pardon de ses péchés. Qu'on dispute tant qu'on voudra sur les dispositions nécessaires pour le sacrement de la Pénitence, on ne peut douter de ce que le pécheur va y recevoir et des sentimens qu'il doit y porter. Non-seulement il n'y recevra rien, mais il sera coupable d'avoir rendu inutile le sang de Jésus-Christ, si par la vertu du Sacrement, il ne reçoit pas l'Esprit Saint et l'habitude de la charité.

Il paroît impossible, Monsieur, de recevoir cette justice et cette charité, sans les desirer au-

tant qu'elles le méritent, c'est-à-dire plus que tout ce qui peut être l'objet de nos desirs temporels, et préférablement à tout sans exception. Dans la Religion de Jésus-Christ il n'y a qu'une réponse, celle de son fondateur : « Qu'il vous soit fait comme vous le desirez, *Fiat tibi sicut vis.* » Pour obtenir, il faut donc desirer; et c'est ce que déclare le Concile, en disant que l'Esprit Saint distribue cette charité, selon la disposition et la coopération de chacun. Qui peut ignorer que la meilleure disposition est de desirer cette charité au-dessus de tout et par préférence à tout ? Ainsi celui qui lui préféreroit tout autre objet quel qu'il fût, ne mériteroit pas de la recevoir, et s'en rendroit absolument indigne.

Maintenant je demande : Est-il possible de desirer la charité par-dessus tout, sans l'aimer exclusivement à tout ? La juste mesure du desir d'un objet, est celle de l'amour qu'on a pour lui. Qu'on nomme cet amour comme on voudra, peu importe ; il est évident que le pécheur recherche et se présente pour recevoir la justice et la charité ; qu'il ne peut la recevoir sans la desirer et l'aimer par-dessus tout, comme le plus grand des biens, comme le seul bien desirable, comme le seul qui puisse faire son bonheur dans ce monde et dans l'autre. Qu'importe alors

le nom qu'on donne à cet amour ? Il est hors de doute que c'est l'amour de la charité, puisqu'il se la propose directement pour objet. Et qui peut hésiter à croire que ce ne soit également un amour d'espérance ?

Il est donc clair que l'un et l'autre amour ne sont qu'une même chose. Quel acte d'amour peut avoir plus de vivacité que ce mouvement de l'ame du Prophète (*) : « Qu'y a-t-il dans le Ciel, s'écrie-t-il, ou que puis-je desirer sur la terre, si ce n'est vous, mon Dieu, Dieu de mon cœur et mon partage dans l'éternité ! Je ne connois d'autre félicité que celle de m'unir à vous, et de mettre en vous toute mon espérance. » Observez comment *David* unit l'amour de charité et l'amour d'espérance, et comment l'un et l'autre ne sont qu'un. Ah ! Monsieur, que la miséricorde de Dieu nous inspire son amour, et ne nous embarrassons point du nom que nous lui donnerons.

Ne parlons donc point de ces distinctions subtiles lorsqu'il s'agit de régler notre conduite. Que la douleur, la honte, la confusion, la louange, l'admiration, la reconnoissance, la confiance, les affections les plus vives et les plus profonds sentimens de l'amour le plus ardent se pré-

(*) Pseaume LXXII. 25, 26.

cipitent et se réunissent dans nos cœurs, qu'ils s'y multiplient, qu'ils s'y accumulent de manière à s'y confondre, et à ne nous laisser que la liberté de nous abandonner sans réserve à la charité immense de notre Dieu ! « Anathème et malédiction, dit l'Apôtre, à celui qui n'aime point Jésus-Christ ! » Et en quel temps le pécheur mériteroit-il mieux cet anathème, que lorsque couvert des ulcères du péché et demandant l'application du sang du Sauveur pour guérir d'aussi mortelles blessures, il pourroit se croire dispensé de l'aimer ?

Lorsque le Concile dit que l'attrition conçue par la crainte des peines, dispose à recevoir la grace du Sacrement, il ne détruit point la nécessité de l'amour. Sans doute, l'attrition dispose à la justification ; sans doute, elle en est le premier degré, en ce qu'elle prépare le cœur à sa conversion ; mais par-là même qu'elle le dispose à s'élever jusqu'aux autres degrés, il est clair que seule elle ne suffit point, et que les trois autres degrés indiqués par le Concile, sont nécessaires. Ainsi donc, lorsqu'on réduit cette dispute à ses véritables termes, on voit qu'il n'y a point de difficulté réelle ; que c'est plutôt une querelle de mots que de choses ; et que s'il faut toujours aimer Dieu, il faut l'aimer encore plus, s'il est possible, lorsqu'on implore sa pitié par le repentir.

Je crois devoir vous prévenir contre une objection qui a été faite, et qui se présente naturellement. Si l'homme, dit-on, doit aimer Dieu avant d'approcher du Sacrement, dès le moment qu'il l'aime, il est justifié; et dès qu'il l'est, il n'a plus besoin de la confession, puisque ses péchés lui ont été pardonnés : ainsi, s'il se confesse ensuite, ce ne sera plus qu'un acte de piété ou d'obéissance au commandement de l'Église; alors la participation au Sacrement n'est plus qu'une cérémonie privée de son effet naturel, qui est la rémission des péchés.

On a répondu à cette objection, qu'on auroit pu dire la même chose du Baptême, puisque ce Sacrement sert aussi à la rémission des péchés, comme l'a déclaré le Concile, et comme nous le confessons tous les jours dans le *Credo*. Cependant le même Concile a dit, qu'une des dispositions nécessaires aux adultes pour recevoir le fruit du Baptême, est celle d'aimer Dieu, comme auteur de toute justice. Dira-t-on après cela que le Baptême n'est d'aucune nécessité aux adultes qui aiment Dieu, et n'est qu'une cérémonie extérieure qui se réduit, non pas à pardonner les péchés, mais à déclarer qu'ils sont pardonnés ?

Saul abattu, renversé et déjà converti, offre un de ces miracles qui manifestent la force de

la grace, et personne ne doute que sa conversion ne fût parfaite dès son principe. Cependant *Ananie*, envoyé par J. C. pour le baptiser, ne se croit point dispensé pour cela de lui dire, trois jours après sa conversion : qu'attendez-vous, mon frère *Saul* ? levez-vous et lavez vos péchés. Quels péchés auroit-il eu à laver, si dès trois jours auparavant il eût été justifié ? Qu'on dispute tant qu'on voudra contre cet exemple, on disputera visiblement contre la parole de Dieu. Je vais vous en citer un autre :

Le centurion *Corneille* prie *St. Pierre* de l'instruire dans l'Évangile, et *St. Pierre* se rend à sa demande. L'esprit de Dieu descend visiblement sur *Corneille* et sur toute sa famille. Il est donc certain qu'avant de recevoir le Baptême, ils étoient tous justifiés. Que conclut de là le Prince des Apôtres ? Qui pourra, dit-il, refuser le Baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint ? Remarquez ces paroles. Parce qu'ils ont reçu l'esprit divin, l'Apôtre en conclut qu'il est obligé de les baptiser.

Mais occupons-nous plus particulièrement de la Pénitence : Suivant le Concile, il y a une contrition si parfaite qu'elle justifie le pécheur avant le Sacrement, et cela est de foi; mais si l'on en concluoit que le Sacrement n'est pas nécessaire à celui qui le reçoit avec une si heureuse

disposition, ou qu'il n'est qu'une cérémonie extérieure, un pouvoir idéal qui n'a d'autre but que celui de déclarer le pardon des péchés, on encourroit les anathèmes prononcés par le Concile. La seule conséquence qu'on en doive tirer, est que le Sacrement sera plus utile et plus avantageux à celui qui y apporte une si excellente disposition.

Que résulteroit-il du sentiment opposé ? Les Chrétiens sont obligés en conscience de ne pas priver les Sacremens de leur effet, et de ne pas les réduire à n'être que des cérémonies extérieures qui leur ôteroient leur essence déterminée par l'institution de J. C. Cela posé, nous serions obligés à enseigner et à conseiller aux Fidelles de prendre garde de ne pas trop aimer Dieu, quand ils s'approchent du sacré Tribunal. Au lieu de leur dire, avec le Concile, que le Saint Esprit distribue la justification et la charité selon la disposition de chacun, et que les Sacremens donnent une grace plus abondante à celui qui est le mieux disposé; il faudroit leur dire, que pour obtenir une plus grande grace, ils doivent moins aimer Dieu. Où aboutit donc la raison humaine, lorsqu'elle veut juger des choses de Dieu d'après ses foibles lumières ? Elle ne parvient qu'à se contredire, à s'embrouiller et à s'embarrasser dans ses propres conséquences.

Une ame véritablement convertie ne dispute point, n'argumente point, ne subtilise point. Elle n'écoute qu'un seul desir ; elle ne dit qu'un mot avec *St. Paul* (*) : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Cette parole courte dit tout, quand on la profère avec une volonté pleine et entière, et qu'elle n'a d'autre objet que celui de plaire au Maître qui la lui commande. Elle ne demande point à Dieu, ni ne cherche à pénétrer les raisons du précepte ; son obéissance seroit alors moins parfaite et son cœur moins satisfait. Elle se borne à dire, parlez, Seigneur, votre serviteur écoute : mon entendement se borne à vous croire et mon cœur à vous aimer. Le premier vous croira, malgré la foiblesse de ses lumières ; le second vous obéira, malgré ses répugnances ; l'un et l'autre ne veulent connoître que vos ordres, sans en chercher les motifs ; ils ne veulent que les remplir, et les remplir tous en même temps et à la fois, s'il étoit possible, si leur foible condition leur en donnoit le pouvoir. Mais tout est dans la préparation de mon cœur; vous la voyez, ô mon Dieu ! et ce cœur espère, avec le secours de votre grace, faire tout ce qui lui sera possible.

Tels sont, Monsieur, les sentimens d'un vé-

(*) Act. IX. 6.

ritable converti : plus sa conversion approche de sa perfection, plus ces sentimens sont profonds. Supposons un amour assez puissant, assez actif, pour justifier le pécheur avant le Sacrement. Que s'ensuivra-t-il ? que le desir de le recevoir, étant le moyen que Dieu a établi pour le pardon des péchés, sera plus vif dans lui, puisqu'il ne peut être justifié qu'en raison de ce desir; et que la nécessité de ce desir n'est fondée qu'en ce que Dieu a établi ce Sacrement pour cette fin : quand donc il seroit certain que tous les hommes pourroient être justifiés avant de participer au Sacrement de la Pénitence et à celui du Baptême, ces Sacremens ne leur seroient pas moins nécessaires, puisque les pénitens ne peuvent être justifiés que par le desir d'y participer.

Pour mettre ceci dans tout son jour, il suffit d'observer que l'amour de Dieu est susceptible dans nos cœurs d'un grand nombre de degrés différens. Il y est quelquefois si foible et si languissant, qu'à peine semble-t-il y prendre naissance. On apperçoit les charmes de la vertu, on voudroit la pratiquer ; on commence à sentir que les serviteurs de Dieu sont heureux, on confesse que sans lui il n'est point de vrai bonheur, on fait quelque tentative pour les imiter, pour s'élever à Dieu ; mais on n'en reste pas moins attaché par une espèce de lien à ses premières

habitudes, et toutes les forces de l'ame sont encore captives.

St. Augustin peint bien cette situation, en disant : « Dans cet état, ô mon Dieu ! je ne pouvois me supporter moi-même, parce que je commençois à vous connoître ; mais retenu par l'obstination de ma volonté, je retombois sous le poids de mes chaînes. Je prenois plaisir à m'entretenir avec votre serviteur *Ambroise ;* je me consolois par la lecture des saintes Ecritures, qui jusqu'alors ne m'avoient inspiré que de l'éloignement. Le nom de J. C. qui s'y trouve répété tant de fois, portoit à mon cœur malade une secrète consolation ; l'exemple de ceux qui vous servent me touchoit aussi ; quelquefois je me disois : *Augustin*, pourquoi ne pourras-tu pas ce qu'ont pu tels et telles ? *Alipe* et moi nous nous le répétions ; tantôt il m'encourageoit, tantôt je l'animois lui-même. Mais moi, j'étois retenu par mes passions ; lui, il l'étoit par les spectacles. Ainsi nous n'avancions point, et le résultat de nos projets, étoit toujours d'en renvoyer l'exécution. »

Ce sont là les premiers mouvemens de la grace qui commençoit à agir sur son cœur. Combien est heureux celui qui commence à les sentir, s'il sait en profiter ! c'est un homme qui lutte contre la mort, mais qui n'a encore que le

premier souffle d'une vie nouvelle, bien éloigné d'avoir atteint celui qui non-seulement est plein de vie, mais encore de santé, de force et de vigueur, qui dit avec vérité que J. C. est la vie, que la mort est un bonheur pour lui, et à qui tout devient indifférent, pourvu qu'il serve celui qu'il aime, qu'il l'adore, et qu'il lui soit agréable; qui défie le Ciel et la terre, le glaive et les persécutions, la vie et la mort, les choses présentes et les choses futures; assuré que rien ne pourra le séparer de la charité de Jésus-Christ! Tel étoit *St. Paul*, tels furent les Apôtres, tant de Saints martyrs et d'illustres Confesseurs enflammés d'amour, dont les écrits sont sous nos yeux, et qui y expriment ces sentimens avec tant de sincérité et d'énergie qu'on voit bien qu'ils n'en avoient pas d'autres.

Des hommes de ce caractère ne sont susceptibles que des impressions de leur amour pour Dieu. Cet amour les dominoit avec tant de force qu'on peut dire qu'ils ne connoissoient point d'autre loi. C'est dans ce sens que *St. Jean* dit: « Que la charité parfaite exclut la crainte. » L'une et l'autre habitoient sans doute dans leurs ames, sans que jamais ils les perdissent de vue; mais ils n'agissoient ni par l'impression de la loi, ni par celle de la crainte; ils n'étoient dé-

terminés que par l'amour qui absorboit chez eux tout autre sentiment.

Voilà les deux extrêmes. Que deviendrions-nous si entre le premier et le dernier de ces degrés il n'y en avoit une foule d'autres intermédiaires et de diverses espèces ? Le Dieu des miséricordes a disposé plusieurs demeures dans sa maison : quoiqu'on n'y arrive que par l'amour, cet amour est susceptible du plus ou du moins jusqu'à l'infini. Sans doute *St. Pierre* aimoit Dieu par-dessus tout, et il l'aimoit non-seulement de l'amour qui prépare à la justice, mais de celui qui la donne, puisqu'il étoit déjà juste, quand J. C. lui dit : *Vous ne pouvez me suivre à cette heure.* Ainsi, non-seulement l'amour peut être vrai, mais il peut encore suffire pour justifier, sans être pour cela capable de soutenir toute espèce d'épreuves. J. C. l'a dit clairement : vous ne pouvez pas ; *non potes.*

Le péril et l'épreuve se présentent, et la chûte de *Pierre* justifie la parole de Jésus-Christ : vous ne pouvez me suivre à présent. Ce n'est pas Dieu qui lui a manqué, c'est *Pierre* qui a manqué à Dieu et à lui-même. Si profitant de l'avis que J. C. lui donna, il se fût humilié sans se permettre le moindre mouvement, puisque son Maître ne lui commandoit pas de le suivre ; son amour, foible encore et incapable de grands efforts,

néanmoins suffisant pour se justifier, se seroit soutenu. Mais contre l'avis exprès de son Maître, il se met en devoir de le suivre, parce qu'il se croit plus de force qu'il n'en a. Que lui arrive-t-il? il chancelle et tombe. Concevons donc que non-seulement l'amour de Dieu peut habiter dans nos ames, mais qu'il peut encore les rendre justes, sans qu'on puisse dire pour cela qu'elles soient capables de tout.

Telle est la condition des hommes, qu'à l'exception d'un petit nombre de privilégiés, la plupart des Justes ont besoin de tous les secours et de tous les motifs de la Religion pour se soutenir. Il est des occasions où le Juste chancelle, et où il tomberoit sans le secours de la crainte. Il est des momens où celui qui n'a pas eu besoin de ce secours dans d'autres occasions, ne peut s'en passer dans celle où il se trouve. Ceci varie à l'infini. Et que doit-on conclure de ces tristes vérités? que l'action dans laquelle l'amour ne s'est soutenu que par le secours de la crainte, est une faute : ce seroit une hérésie aussi contraire à la foi qu'au bon sens. La foi nous enseigne que cette action, quoique inspirée par la crainte, est bonne, sainte et salutaire. Tout ce qu'on pourroit dire, c'est qu'elle eût été plus parfaite, si elle eût été l'effet de l'amour seul : ces principes sont indubitables.

Comme l'amour Divin a dans le cœur des

Justes des degrés si différens et si variés, comme les uns sont plus forts et plus vigoureux que les autres; il se trouve de même de grandes différences entre ceux qui sont foibles, et qui ne font que de naître et à l'amour divin et à la vie. Il en est qui n'ont pour ainsi dire que le premier souffle de vie; d'autres, languissans et malades en apparence, font espérer néanmoins qu'avec les secours de la Religion ils pourront recouvrer la santé. Tel est encore éloigné du royaume de Dieu, qui néanmoins s'y achemine. Tel autre en approche déjà, et jouit des regards de bienveillance du divin Maître; s'il n'a pas encore atteint ses graces, il est sur le point d'y parvenir.

On abuseroit de ces vérités, si de ce qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, on en concluoit que pour recevoir l'absolution avec fruit, il est nécessaire d'avoir un amour à toute épreuve, d'être insensible aux impressions de la crainte, de n'agir que par celles de l'amour divin, de n'appréhender aucuns combats, de n'éprouver aucune difficulté, aucune peine dans l'exercice de la vertu; et que celui qui ne se sent pas dans cette disposition, est incapable d'être absous. Cette manière de penser seroit un autre extrême et pourroit nous devenir nuisible.

Il est sûr que de notre côté nous devons faire tous nos efforts pour apporter au Sacrement la

plus grande contrition dont nous puissions être capables. Mais le Concile même a distingué fort exactement deux natures de contrition ou plutôt deux contritions différentes : l'une qui justifie avant le Sacrement, parce qu'elle est parfaite en charité ; l'autre imparfaite et qui ne justifie qu'avec le Sacrement. Ces deux contritions sont très-distinctes. Ce seroit se tromper grossièrement que de les confondre et de juger de l'une par l'autre ; c'est-à-dire d'assimiler un état commun, ordinaire, imparfait et insuffisant sans le Sacrement, à un état rare, extraordinaire, justifiant par lui-même, et si parfait qu'il n'est pas l'état commun des Justes. Évitons avec soin ces excès qui n'aboutiroient qu'à autoriser une erreur.

Nous devons donc nous borner à connoître les moyens de juger si nous sommes dans les dispositions nécessaires pour recevoir l'absolution. D'après ce que nous avons dit, il est évident que pour la recevoir il faut être converti de cœur ; que pour l'être, il faut avoir une véritable douleur ; qu'elle consiste dans l'horreur et la détestation sincère du péché et dans la renonciation entière à l'amour du péché ; et que cette destruction totale du péché, cette détestation ne peuvent avoir lieu que par un commencement d'amour de Dieu, comme auteur de toute justice, ainsi que le dit le Concile. Examinons maintenant com-

ment il est possible de connoître si l'on a dans le cœur cette véritable conversion, cette douleur, cette horreur et cette détestation du péché, et par conséquent cet amour de Dieu et de sa justice; mais il est déjà tard, nous renverrons ce point à demain. Priez Dieu, Monsieur, qu'il enflamme mon cœur et mes lèvres, afin que je ne dise rien qui ne serve à sa gloire et à notre édification.

—Le Père se retira, et je me recueillis pour parcourir et me rappeler les péchés de l'autre époque de ma vie, pour m'en confesser le lendemain. Avec quelle amertume je me retraçai des souvenirs, jadis objets d'une coupable complaisance, devenus aujourd'hui celui d'une douleur qui déchire mon cœur! Quand je commettois ces péchés avec une joie si insensée, qui m'eût dit qu'un jour je ne pourrois y penser qu'avec horreur! Mais que serois-je devenu, si le Dieu des miséricordes, en dessillant mes yeux, ne m'en eût découvert la difformité! Je le priai de m'aider dans mon examen pour n'en oublier aucun, pour les confesser tous, pour les détester, pour les expier, et pour lui consacrer avec amour et reconnoissance le peu de jours qu'il destine encore à un malheureux pécheur comme moi.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

A L'HEURE accoutumée le Père se rendit près de moi : j'avois employé une partie de la nuit précédente à repasser dans ma mémoire les péchés qui appartenoient au second période de ma détestable vie. Je m'accusai comme je pus ; il vit que je m'embrouillois ; il reprit l'ouvrage de la veille, et y apporta la même sagacité ; il continua ses demandes et sa direction, enfin nous remplîmes la matinée avec beaucoup de travail et de peine de son côté : non-seulement il m'en épargna à moi, mais il me rendit facile ce que j'avois auparavant regardé comme impossible. J'étois, ce me semble, satisfait de ma confession ; il me promit de revenir le soir.

Mon Père, lui dis-je à son retour, vous m'avez promis d'examiner s'il nous est possible de connoître si nous avons la contrition nécessaire, et de s'assurer de la véritable conversion du cœur, sans laquelle il n'y a ni bonne confession ni absolution efficace. Je suis impatient de vous entendre ; car j'ignore ce que je dois penser de l'état où je me trouve. Quand j'examine mon cœur, d'un côté je suis véritablement repentant ; je

donnerois tout ce que je possède au monde, je me résoudrois aux plus grands sacrifices, si je pouvois à ce prix obtenir de n'avoir pas mené une vie aussi criminelle ; je suis déterminé à la réformer et à en changer toute l'économie. D'autre part, je sens quelquefois mes desirs s'affoiblir, mes résolutions s'attiédir, et je me surprends dans des dispositions différentes. Le vice me flatte de nouveau, mon imagination m'entraîne avec force vers des objets séducteurs, dont je ne puis supporter l'abandon ; je me trouve alors tout-à-coup si éloigné du nouveau plan de réforme que je m'étois proposé, qu'il me faut de grands efforts pour repousser ces images trop flatteuses qui m'enchantent et me séduisent encore.

Je vois bien, mon Père, que le cœur humain est un abyme, un océan sans fond, une mer agitée où tout est incertitude et inconstance, et où la raison ne peut rien. Qui pourra donc avoir quelque sécurité ? Il n'est pas donné à l'homme de sonder ni les esprits ni les cœurs ; il ne lui a pas été donné de trouver une règle pour s'assurer de ses dispositions intérieures. Si notre propre cœur est si obscur à nos yeux, comment pénétrer celui des autres ? Que je serois heureux si je pouvois compter sur la solidité de ma conversion ! daignez donc me donner les lumières que j'attends de vous.

—Ce que vous me dites, Monsieur, est très-juste, répondit le Père. L'homme dépourvu des lumières du Ciel, ne sera jamais capable de dissiper les ténèbres de ce chaos. Mais Dieu éclaire l'intention pure et le bon desir ; les saintes Écritures sont un flambeau qui nous éclaire dans la nuit de notre vie. Vous venez de me proposer une difficulté que l'homme ne pourra jamais résoudre par se propres forces ; je ne vous répondrai que par deux paroles dictées par l'esprit Divin, et vous admirerez en passant l'étonnante profondeur des Livres sacrés. Les hommes disent peu en beaucoup de mots ; l'Esprit Saint dit tout en peu de paroles, mais avec tant de précision et de clarté qu'elles renferment tout ce qu'il nous importe de savoir.

Vous desirez le moyen de connoître si nous sommes véritablement repentans. Je vous réponds avec *St. Paul* (*) : *Si nous vivons selon l'esprit, marchons conformément à l'esprit.* Ces courtes paroles sont très-lumineuses, et peut-être vous découvrent-elles déjà tout ce que je vais vous dire. La conversion n'est rien moins qu'un changement entier, que le passage total d'une vie à une autre toute différente, ou pour mieux dire, de la mort à la vie. La vie de la chair et des sens, dit le même Apôtre, n'est absolument qu'une mort ;

(*) Aux Galat. V. 25.

mors est. La vie véritable ne se trouve que dans l'esprit qui vit de la justice. Ce sont là les deux espèces de vies que tous les hommes mènent sans exception. Celui qui vit selon la chair, mourra et est déjà mort aux yeux de Dieu; celui qui vit selon l'esprit, en mortifiant les œuvres de la chair, vivra. Ces deux vies sont incompatibles; il n'est point de milieu entre la vie et la mort. Celui qui vit selon l'esprit, ne suit point les desirs de la chair; celui qui les suit, ne vit point de la vie de l'esprit.

Si vous ne suivez point les appétits et les desirs de la chair, si au contraire, vous les fuyez, vous les combattez, vous les mortifiez; vous pouvez être sûr que vous vivez de l'esprit de Dieu. Ainsi cette question si difficile en apparence, se résout de la manière la plus simple et la plus naturelle. Au milieu des ténèbres vous cherchiez la lumière, et déjà elle brille de toute part; déjà nous tenons un flambeau capable de nous guider et de régler nos pas et notre conduite. Mais pour cela, déterminons d'abord ce qu'est la vie de la chair : elle se compose non-seulement des péchés grossiers ou sensuels, mais encore de ceux qui naissent des passions et qu'on nomme communément spirituels, tels que l'orgueil, l'inimitié, l'envie : quoique ces péchés appartiennent à l'esprit, ils tirent pourtant leur

origine

origine ou leur principe de la chair et du sang. « N'aimez point le monde, nous dit *St. Jean* (*), ni rien de ce qui est dans le monde, parce que toute concupiscence vient du monde. » Il est clair que nous n'avons de relation avec le monde qu'à l'aide de ce corps grossier, que par cette malheureuse chair : c'est elle seule qui transmet à notre ame les fatales impressions du monde.

La vie de la chair est donc le principe de toutes nos funestes passions, tant spirituelles que corporelles. C'est elle qui nous donne ce goût dominant pour les objets sensuels, cette sorte d'ivresse qui nous dérobe la connoissance des vrais biens et nous attache si fortement aux biens passagers, cette difficulté de renoncer à ce qui nous quittera bientôt, cette pesanteur qui nous accable et nous assujettit aux impressions du moment actuel. Par l'effet de cette vie charnelle, nous n'estimons, nous n'aimons, nous ne respectons, nous ne recherchons que ce que nous voyons, ce que nous touchons ; ni Dieu, ni sa justice, ni ses châtimens, ni ses récompenses ne produisent aucun fruit dans notre esprit. A peine appercevons-nous ces objets importans ; et si la la foi nous les montre, c'est dans un si grand éloignement qu'ils ne font aucune impression sur

(*) Jean, Épit. II. 15 et 16.

nous. Les richesses, les dignités, la grandeur, la magnificence, l'estime, le respect des hommes, leurs jugemens et leur opinion: voilà ce qui nous intéresse et ce qui nous touche; parce que les sens nous en rapprochent et l'offrent à notre vue; nous ne pensons plus qu'à l'acquisition de ces biens éphémères et passagers.

Elle devient l'objet unique de toutes nos sollicitudes. Ces biens font sur nous une telle impression que pour nous les procurer, nous n'épargnons ni l'injustice des moyens ni les ressources du crime. Nous nous passionnons pour eux jusqu'au délire; nous en jouissons avec obstination, nous nous vouons à la haine, nous nous détruisons les uns les autres. La perfidie et la cruauté semblent ne rien nous coûter, lorsqu'il s'agit de nous disputer et de nous ravir mutuellement ces frivoles avantages. De cette source empoisonnée naissent tous les désordres. Elle nous rend opiniâtrément sourds aux conseils de la raison; elle nous roidit bien plus encore contre les peines de notre état et les occupations sérieuses de la Religion. C'est à cet attachement pour les biens temporels que nous devons ce goût si vif pour les vains plaisirs et la dissipation; c'est lui qui produit sans cesse les soucis qui nous dévorent; c'est lui qui nous agite de soins inutiles, de mouvemens déréglés d'animosité, d'envie et de

fureur. Ainsi se passent nos jours dans l'alternative de convulsions funestes et de pertes irréparables.

Telle est la vie de la chair qui s'entretient par l'empire des sens sur notre cœur, et par laquelle l'esprit meurt; parce que la vie de l'esprit consiste à combattre la vie de la chair, à la mortifier, à la détruire. La conversion du cœur n'est autre chose que le passage d'une vie à l'autre; il ne peut donc y avoir de conversion sans l'abandon de la première vie, sans l'adoption de la seconde. Il est impossible de les concilier; aussi *St. Augustin* réduit-il la conversion à éloigner nos cœurs de l'amour des choses temporelles présentes et sensibles, et à nous attacher aux choses éternelles.

—Ici je l'interrompis: je comprends, lui dis-je, que l'homme converti doit abandonner la vie de la chair pour suivre celle de l'esprit. Mais qui m'apprendra si dans ce moment-ci et pour être en état de recevoir l'absolution, mon cœur est aussi converti qu'il doit l'être? Et qui peut se croire converti, si pour l'être, il est nécessaire de n'avoir plus de goût pour les choses sensibles? Faut-il nécessairement détruire ce goût, ou suffit-il de lui résister?

— Loin de nous, me répliqua le Père, les maximes exagérées; elles sont toujours erronées, sur-tout en morale. Il y a, Monsieur, une grande

différence entre la vie de la chair et la vie selon la chair. L'Apôtre n'a pas dit que nous mourrons si nous vivons dans la chair, mais si nous vivons selon la chair. Pour ne pas vivre dans la chair, il faudroit que nous fussions morts; et la conversion du cœur ne consiste point dans la mort de la chair, mais dans une vie qui ne soit point selon la chair. Tant que nous existons dans ce malheureux monde, la loi de la chair, cette loi de mort est et sera toujours la source de nos gémissemens et de nos combats.

A cet égard, les hommes les plus justes et les plus saints n'ont aucun avantage sur les pécheurs. La funeste semence d'iniquité que nous portons tous dans nos cœurs, peut produire dans tous les mêmes résultats de mort. Quand je dis que les Justes ne sont pas en cela mieux partagés que les autres hommes, je ne veux pas dire qu'ils ne triomphent point dans leurs combats, et qu'ils ne sentent point diminuer journellement dans eux l'activité de cette pernicieuse semence. Plus ils avancent dans le sentier de la justice, plus sans doute ils parviennent à atténuer, à affoiblir la concupiscence. L'ennemi plusieurs fois vaincu, se trouve enfin atterré et devient bien moins dangereux.

Mais après tout, le germe de cette semence se conserve toujours; nul effort ne le détruit; et

tous les hommes, jusqu'aux Justes, doivent indispensablement le réprimer. Cette semence d'iniquité consiste dans l'impression et la dépravation des sens, dans l'effet involontaire que cette impression fait sur notre ame ; c'est ce que l'Apôtre appelle loi de mort : cette loi règne dans notre corps, et elle y subsiste jusqu'à sa dissolution. Il n'est pas en notre pouvoir de la détruire; mais de ce que la chair et les sens ont une vie, de ce qu'il est impossible à l'ame de se soustraire à leur action, s'ensuit-il que l'ame doive les flatter et se soumettre volontairement à leur empire ? non : ce qui suit de là, c'est qu'elle doit connoître la honte d'une pareille sujétion, y résister, demander du secours et la combattre.

Ainsi donc l'assujettissement inévitable de l'ame à l'action des sens, est la racine du péché qui ne consiste et ne peut consister que dans la condescendance et la soumission volontaire à son empire. Il n'est donc pas nécessaire, pour être vraiment converti, de cesser de vivre avec la chair et les sens; mais il l'est de ne pas la suivre et de ne pas s'y soumettre. Cela suppose deux choses que l'Apôtre a déterminées ; la première, lorsqu'il dit : marchez suivant l'esprit, et vous ne suivrez point les desirs de la chair et des sens ; la seconde, lorsqu'il ajoute : ceux qui sont à J. C. ont crucifié leur chair avec ses desirs et ses concupis-

cences. Car ne pas faire les œuvres qui sont clairement de la chair, et celles qui, suivant les paroles du même Apôtre, ferment à ceux qui les font le royaume des Cieux, c'est quelque chose; mais pour être à Jésus-Christ, il ne suffit pas de s'abstenir de ne point faire ces œuvres, il faut encore y résister et les affoiblir. Ceci doit dissiper toutes vos craintes.

Quelque vif que soit le sentiment qui nous porte aux choses défendues, il peut être un mal, mais il n'est point un péché. C'est un mal en ce qu'il oblige à combattre; c'est un bien lorsque nous en avons triomphé, puisqu'il nous assure un mérite. Cependant aimez-vous ce mal? n'êtes-vous pas résolu de ne lui rien accorder? s'il dépendoit de vous de l'empêcher, ne l'empêcheriez-vous pas? sans doute, puisque vous ne lui cédez rien et qu'il vous importune. Vous ne devez donc avoir aucune inquiétude. Ces mouvemens, ces impressions sont des effets naturels de la loi de la chair; et la loi de l'esprit doit les dompter. S'ils n'existoient pas, seroit-il nécessaire de leur résister et de le vaincre? Quand l'Apôtre dit: que le péché ne règne point dans vous, il ajoute aussitôt, de manière que vous cédiez à ses desirs. Soyez donc tranquille, ne songez qu'à demeurer fidelle; et si les souvenirs des temps passés se réveillent avec vivacité dans votre cœur malgré

vous et sans leur rien accorder, loin de manquer à Dieu, vous le servez d'une façon plus méritoire.

La véritable conversion est dans la cessation absolue non de la tentation, mais du consentement à tout péché mortel sans en excepter aucun; parce que consentir à un seul, ce seroit se rendre coupable de tous : c'est ce qui mérite une attention particulière. Il est des Chrétiens qui paroissent s'imaginer qu'il n'est qu'une sorte de péché dans la Religion de J. C. et s'applaudissent quand ils s'abstiennent de ceux que, selon *St. Paul*, on doit non-seulement ne pas commettre, mais même ne pas nommer. L'homme seroit-il donc assez méprisable pour que toute sa perfection consistât à ne pas s'avilir indignement? Cependant *St. Jacques* dit : que celui qui ne réprimant pas sa langue, croit avoir de la religion, se trompe lui-même et n'en a que la vaine apparence: *St. Paul* ajoute, que ceux qui se rendent coupables d'inimitiés et de procès, d'actes de colère, de discorde, d'envie, de médisance, qui se livrent à l'intempérance et aux plaisirs de la table, n'entreront pas dans le royaume des Cieux.

Qui pourra donc s'appeler converti? qui se sauvera? me direz-vous. Celui, vous répondrai-je, qui s'abstient de toutes ces choses, parce que celui qui s'en rend coupable en tout ou en partie,

n'entrera point dans le royaume du Ciel. Il importe donc de bien s'examiner sur tous ces chefs, et de se corriger. Voyez cet homme dont le cœur étoit dévoré d'une secrète envie ; il ne pouvoit souffrir le bien qu'il voyoit faire à un autre, et il ne le faisoit pas lui-même ; le bonheur et la gloire d'autrui l'importunoient et l'affligeoient ; il n'en entendoit parler qu'avec ennui ; il s'efforçoit d'en affoiblir l'idée, il cachoit le bien de son prochain. Avoit-il du mal à en dire ? Il s'empressoit de le divulguer, il le croyoit d'autant plus facilement qu'il le desiroit, et se hâtoit de le publier pour qu'on le crût : les moindres apparences étoient pour lui des preuves de conviction. Tout cela devoit être corrigé ; et dès que cet homme s'est converti, sa conduite a été toute différente. Son cœur s'est ouvert à l'amour sincère de toute espèce de bien, il y applaudit quelque part qu'il le voye ; il s'afflige du mal, il le voile, l'excuse enfin s'il le peut, ou du moins garde le silence : sa conversion est positive, puisqu'il s'est corrigé de ses défauts. Tel autre se vantoit, il y a quelque temps et peut-être avec trop de vérité, d'être un ennemi implacable ; l'oubli des injures ne pouvoit être à ses yeux une vertu ; l'avoit-on offensé, il ne respiroit que la vengeance ; ni conseil, ni raison, ni religion n'avoient de prise sur lui. Tout est changé ; il est devenu ami fi-

délle et sincère ; il ne connoît plus d'ennemis ; il pardonne tout ; il ne prise plus que la paix et la réconciliation. Peut-on mettre en doute qu'il ne se soit converti ?

Cet autre étoit colère : à tout instant il s'emportoit ; rien ne pouvoit adoucir ses mouvemens fougueux, ses accès de violence, toujours portés à l'excès et dépourvus de motifs. Il étoit impossible de le servir ; sans cesse il invectivoit ses domestiques. Pour se dérober à ses violences, ses égaux aimoient mieux lui tout céder que d'avoir des disputes éternelles. Maintenant il est doux, il est patient, il est devenu Chrétien. Un si grand changement est l'indice assuré de sa conversion.

Voyez cette jeune personne (et même ces femmes qui ne le sont déjà plus), elle ne pensoit, elle ne s'occupoit que de sa parure : étoit-ce, auroit-on pu lui demander, pour se conformer à la loi de l'esprit ou à celle de la chair et de la mort, car il n'en existe pas d'autres ? mais la loi de l'esprit n'a pu inventer ces modes profanes, autoriser cet extérieur indécent, ces airs de théâtre qui ne conviennent même pas aux personnes qui s'avilissent en se donnant en spectacle, et bien moins encore à des femmes honnêtes appelées à être de dignes mères de famille. Dès qu'elle fut touchée de la grace, elle reconnut le respect qu'elle devoit à son corps ; elle se ressouvint qu'au mo-

ment où la Religion s'empara d'elle, on invoqua sur elle le nom sacré de Jésus-Christ; qu'en participant à la divine Eucharistie, elle est devenue le temple vivant de Dieu; qu'elle doit orner ce temple, mais d'atours dignes du Dieu qui y habite, et non de ceux qui ne conviennent qu'aux divinités impures du monde. Elle sentit que les seules parures qui peuvent être agréables à Dieu, sont la pudeur, la chasteté et la modestie.

Je vous ai présenté ces exemples pour vous donner une idée des effets que la conversion doit produire; pour vous montrer qu'elle doit être un renouvellement de vie, un changement total de mœurs, qui commence quand le pécheur se convertit, et qui doit croître de jour en jour par l'horreur de sa vie passée, de cette vie où il ne faisoit qu'obéir à l'impulsion de sa chair et de ses sens. On ne peut servir deux maîtres, surtout lorsqu'ils sont aussi opposés entr'eux que la chair et l'esprit. Celui qui en sert un, dit Jésus-Christ, méprise l'autre.

Celui qui a en horreur sa vie passée, celui qui la déteste (et cette haine doit aller jusque-là), a le même éloignement pour tout ce qui peut l'y ramener. Il n'y a donc point de véritable conversion, si l'on ne fuit pas toutes les occasions du péché. Vous voyez ici ce qui peut vous servir de règle. Celui qui ne se bornant point à l'abandon

du péché, en évite les occasions, et se précautionne, autant qu'il dépend de lui, contre les rechûtes, peut sans témérité croire à sa conversion.

Il le peut penser aussi, et avec plus de fondement encore, lorsqu'à toutes ces circonstances il ajoute la satisfaction sacramentelle. Car il faut bien se persuader, qu'indépendamment de la douleur ou de la contrition, du propos ou de la résolution et de la confession entière, il y a aussi la satisfaction, et que ces quatre choses sont toutes également parties nécessaires du Sacrement. L'absolution nous donne bien le pardon des péchés, quant à la coulpe et à la peine éternelle; mais il est certain qu'elle ne nous dispense point de toute la peine temporelle, et que nous la devons encore à la justice divine. Cette absolution nous délivre de la peine éternelle, parce que la grace nous justifie, et nous rétablit dans nos droits à l'héritage céleste; mais comme il est indispensable de satisfaire de quelque manière à la justice divine, nous devons souffrir quelque peine temporelle. Le Concile de Trente l'a déclaré, en expliquant la différence qui se trouve entre la Pénitence et le Baptême. Dans ce dernier Sacrement, le pardon est complet; il remet également et la coulpe et la peine; mais dans le premier, Dieu ne remet point avec

la coulpe, la totalité de la peine. La raison dicte elle-même que les pécheurs qui après le Baptême, en ont perdu la grace, en profanant le temple du St. Esprit, doivent être traités avec plus de sévérité que ceux qui ne l'ayant point reçue, ont péché avec moins de connoissance et de secours, et n'ont point abusé d'un don si précieux.

C'est pour cette raison que dans ce Sacrement, le confesseur impose au pénitent l'obligation de certaines œuvres pénales par lesquelles il puisse satisfaire Dieu. Elles sont le complément du Sacrement, complément indispensable pour le confesseur et pour le pénitent. L'Église ordonne au premier, d'imposer une pénitence qui puisse servir de satisfaction pour les péchés commis; elle doit donc être proportionnée à ces péchés. Il est juste que celui qui en a commis le plus ou d'une plus grande gravité, soit plus châtié qu'un pécheur moins coupable. C'est pour cela que dans les premiers siècles du Christianisme, l'Église établit tant de pénitences, différentes entr'elles suivant le degré des fautes; et c'est par la même raison que les Chrétiens s'y soumettoient, dans l'espérance d'éviter à l'aide des châtimens de cette vie les peines de l'autre.

La discipline a changé, mais la vérité ne change point; et le zèle des Ministres ne doit pas être moins vif qu'il le fut dans ces premiers temps.

Le Concile leur dit : « Les Prêtres du Seigneur dirigés par l'esprit divin, doivent, selon les règles de la prudence, imposer des peines satisfactoires, salutaires et convenables, en ayant égard à la nature des péchés et à la foiblesse des pénitens. S'ils imposent des peines légères pour des fautes graves, ils se rendent eux-mêmes coupables et participent aux péchés de ceux qu'ils traitent avec tant d'indulgence ».

Malheur donc aux Ministres faciles et légers qui, au lieu de tenir en équilibre la balance du sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, la laissent pencher par une condescendance naturelle et humaine ! Malheur aux Ministres timides et lâches, qui se laissent subjuguer par l'autorité et la grandeur, et n'ont pas la force de maintenir dans leurs jugemens la supériorité et la dignité de leur ministère ! Mais le Seigneur ne permettra aucun abus de cette espèce.

Cette satisfaction n'est ni moins nécessaire, ni moins utile au pénitent, et l'obligation est réciproque. La même loi qui oblige le confesseur à imposer une peine, oblige le pénitent à l'accepter. Cette obligation est encore plus étroite pour ce dernier, puisqu'il est le pécheur, qu'il doit satisfaire à Dieu pour les injures qu'il lui a faites, et qu'il lui est plus avantageux d'acquitter par des peines légères dans cette vie, les peines

graves qu'il auroit pu subir dans l'autre : d'où l'on doit conclure qu'il gagne à accomplir sa pénitence.

On a prétendu que le Prêtre ne peut ni ne doit absoudre le pénitent, qu'après que celui-ci a accompli la pénitence qui lui a été imposée. L'Église a condamné ce sentiment comme erroné, et l'usage contraire est établi. Le confesseur entend le pénitent; il s'assure, autant qu'il le peut, de ses dispositions, spécialement de sa contrition et de son propos; il lui donne les conseils qu'il croit convenables; il lui impose la pénitence qu'il juge à propos, et si rien ne l'en empêche, il l'absout: telle est la pratique ordinaire. Il peut, il est vrai, y avoir des occasions et des circonstances où il est prudent de différer l'absolution, jusqu'à ce que le pénitent ait rempli certaines obligations : par exemple, certaines restitutions, certaines réparations, certaines réconciliations, ou telles autres pratiques qui peuvent mieux disposer le pénitent, et rassurer le confesseur sur la sincérité de ses promesses; mais ce sont des cas particuliers dans lesquels l'Église lui laisse la liberté d'agir à sa volonté.

Le pénitent doit toujours accomplir, quand il le peut, la pénitence imposée par le confesseur. Mais celui-ci, ne connoissant pas l'état d'une personne, ses engagemens, ses facultés, sa

complexion naturelle ou la foiblesse de son tempérament, peut lui commander des choses moralement impossibles ; or comme Dieu n'ordonne point l'impossible et que l'Église n'exige jamais ce qui surpasse les forces humaines, alors le penitent a droit de faire des représentations au confesseur, non pour s'exempter de toute pénitence, mais pour commuer celle qu'il ne peut remplir, et lui en substituer une autre à sa portée et égale s'il est possible. Cela est juste, et ne s'oppose ni à la prudence évangélique ni à la prudence Chrétienne.

On se fait néanmoins à cet égard une grande illusion, presque universelle chez les gens du monde, qu'on voit s'accroître journellement à proportion du refroidissement de la dévotion et de l'extension qu'on donne à l'empire des sens ; illusion que les Ministres de J. C. ne pourroient détruire qu'en s'armant de toute la fermeté du zèle apostolique. Elle consiste dans les prétextes imaginaires qu'on fait valoir pour se refuser à tout ce qui peut captiver l'esprit et mortifier la chair, à toutes les œuvres qui peuvent être les plus satisfactoires. Je m'explique :

Le Ministre de la Pénitence exerce à la fois deux fonctions ; celle de juge et celle de médecin des ames : comme juge, il châtie ; comme médecin, il traite et guérit ; les pénitences qu'il

impose, doivent donc être à la fois expiatoires et salutaires à ceux à qui elles sont imposées. Sous le premier point de vue, elles sont relatives au passé et ont pour objet de satisfaire envers Dieu aux dettes que le pécheur a contractées; sous le second, elles sont relatives à l'avenir; elles ont pour but de déraciner les mauvaises habitudes et de préserver des rechûtes. Telles sont les fins que le confesseur se propose toujours, et que jamais il ne doit perdre de vue dans les pénitences qu'il impose. Comme les maux se guérissent par leurs contraires, et qu'on ne peut ni mieux expier le passé ni mieux se prémunir contre l'avenir que par des œuvres directement opposées, afin que les pénitences soient plus salutaires, le confesseur imposera des aumônes pour les péchés d'avarice; pour les péchés de ressentiment et de vengeance, des démonstrations d'amitié, des services; pour ceux de scandale et de débauche, des exercices publics de Religion; pour l'intempérance et l'impureté, des macérations, des abstinences et des jeûnes; pour les péchés d'amour du monde et de ses divertissemens profanes, la retraite, le silence et la prière: il en est ainsi de tous les autres.

Voilà ce que la plupart des pénitens appellent rigueur. Et pourquoi? parce que tout cela les afflige et les assujettit, parce qu'ils voudroient fuir

fuir la peine et la sujétion ; parce que ces pratiques s'opposent aux passions, et qu'ils ne veulent les contrarier en rien ; parce que cette sujétion mortifie les sens, et qu'ils n'ont pas la force de se priver d'aucune de leurs commodités. Ordonner à un homme ou à une femme du monde de renoncer au jeu, aux spectacles, à certaines liaisons ; ordonner à un avare de faire l'aumône ; au vindicatif de pardonner, à l'orgueilleux de s'humilier ; prescrire au sensuel la répression de ses appétits, le travail au paresseux ; demander au débauché de se comporter en Chrétien, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister aux offices divins, et leur donner sur cela des règles ou leur imposer des lois : c'est leur parler une langue étrangère ; c'est, disent-ils, leur demander au-delà de ce qu'ils peuvent ; c'est ne pas les connoître et ne pas savoir les diriger. Si le confesseur persiste dans son avis et ne veut pas révoquer la pénitence qu'il a prescrite, on l'accuse d'un rigorisme outré ; on le traite d'homme grossier qui n'a ni l'usage du monde, ni le talent de distinguer les personnes. Erreur malheureuse qui n'est fondée que sur le déréglement de l'amour propre, et sur la présomption qui nous aveugle !

Ce que le confesseur nous ordonne a beau être raisonnable et sage, n'importe ; le pécheur

ne le regarde pas moins comme un pesant fardeau. Il ne considère point ce qu'est la pénitence ; il oublie que nécessairement il doit supporter une peine et se soumettre à quelques austérités. Il n'est point accoutumé, dit-il, à de pareilles pratiques ; mais il faut qu'il s'y accoutume, et c'est précisément le but de la pénitence qu'on lui impose. Il en accepteroit, ajoute-t-il, plus volontiers une autre, quelle qu'en fût l'espèce, et cependant toute autre lui conviendroit moins. Il est juste qu'il soit puni d'après son péché, et peut-être la pénitence qu'on lui prescrit est-elle un remède spécifique contre l'inclination qui le séduit. Il faudra donc, conclut-il, que je change tout l'ordre de ma vie ? —Sans doute : et pourquoi s'approche-t-on du sacré Tribunal, si ce n'est pour se réformer et changer de conduite ? —Mais je suis d'un très-foible tempérament. —Essayez : peut-être votre complexion n'est-elle pas aussi délicate que vous le pensez ; et quand cela seroit, on trouveroit une raison de la modérer, mais non de vous en dispenser entièrement. — Jamais je ne pourrai m'assujettir à ce qui m'est ordonné. —Vous ne le pouvez pas, parce que vous ne le voulez pas ; mais vous devez le vouloir, parce que Dieu le veut, ce Dieu qui ne vous jugera pas d'après vos frivoles prétextes, mais d'après sa loi et sa sainte volonté.

Il est incroyable que malgré l'indispensable obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu, malgré l'intérêt que nous avons à nous garantir de ses châtimens, et la facilité d'y parvenir par les mortifications légères de cette vie, nous repoussions avec tant d'opiniâtreté les moyens que nous offre sa miséricorde. Il n'est aucun péché qui ne dût nous coûter des larmes éternelles ; point de satisfaction suffisante, si Dieu vouloit user rigoureusement de tous ses droits ; et nous avons l'audace de nous plaindre de l'excès des pénitences ! Peut-il y en avoir sur la terre qui soit équivalente à celles que Dieu peut justement nous infliger ? Nous ne voulons considérer ni la griéveté du péché, ni les peines qu'il mérite.

Elle est bien différente, la conduite de celui qui réfléchissant sur la grandeur infinie de Dieu, sur la multitude de ses bienfaits, sur la sévérité de ses jugemens, tourne ensuite ses regards sur sa propre bassesse, sur son ingratitude envers la majesté de son Créateur, sur ce qu'il peut espérer de son amour et redouter de sa justice. Alors il sent combien il a de graces à rendre au Seigneur, de lui avoir offert dans la confession le moyen de se relever de ses chûtes, et de lui avoir donné une planche pour échapper au naufrage ; il sent combien il lui importe de ne pas

laisser le péché jeter des racines dans son cœur; et de se laver promptement dans les eaux salutaires de la pénitence ; combien il nous est avantageux de recourir fréquemment à ce Sacrement destiné à nous purifier toujours de plus en plus, à nous maintenir dans la grace et à l'augmenter sans cesse. Quelle soumission ne devons-nous pas au confesseur, interprète de Dieu, soit qu'il nous réprimande, nous exhorte, nous instruise ou qu'il nous conseille ! Avec quelle constance et quelle fidélité ne devons-nous pas exécuter ce qu'il nous ordonne, malgré notre éloignement et nos répugnances ! Persuadons-nous, avec *St. Bernard*, que moins il nous pardonne dans cette vie, plus il travaille à nous faire pardonner dans l'autre ; que sa sévérité n'est point une raison de s'en éloigner, et qu'il faudroit plutôt renoncer à celui qui auroit plus d'indulgence ou qui voudroit nous conduire par un chemin plus commode et plus aisé.

N'oubliez jamais, Monsieur, ne perdez jamais de vue que la malice du péché doit s'expier ou dans cette vie ou dans l'autre. Dieu remet la coulpe au pécheur repentant, et l'exempte des peines éternelles ; mais il ne l'affranchit pas toujours des peines temporelles. Lors même qu'il meurt en état de grace, il n'en est pas moins indispensable qu'il satisfasse à la justice divine

dans le purgatoire jusqu'à son entière purification; mais la miséricorde de Dieu lui donne le moyen de se soustraire à ces peines qui sont très-grandes, par les bonnes œuvres et les pénitences auxquelles il se soumet dans cette vie. Telle est la doctrine de l'Église Catholique.

Les Protestans nous accusent de n'avoir pas sur ce point la confiance due aux mérites de Jésus-Christ dont l'infinité semble nous dispenser de souffrir pour expier nos péchés. Personne ne connoît mieux les mérites infinis du Sauveur que la sainte Église, personne ne les réclame avec tant de confiance et d'humilité; mais elle sait aussi que ceux qui ne nous croient pas obligés d'expier nos péchés par nos propres pénitences, par la raison que J. C. a satisfait à la justice divine en répandant tout son sang, comme s'il eût voulu par-là nous décharger entièrement de nos obligations, ne connoissent ni le mérite de ce sang précieux, ni la nature de nos maux, et qu'ils renouvellent le crime de ceux qui blasphémoient le Sauveur étendu sur la croix.

Qu'il en descende, disoient-ils, et qu'il se sauve lui-même; alors nous croirons qu'il a le pouvoir de sauver les autres. Qu'il fasse ce miracle, s'il est fils de Dieu, et nous croirons en lui. Ainsi s'exprimoient ceux qui l'environnoient:

prêtres, sénateurs, peuple, soldats, et jusqu'à l'un des malfaicteurs qui souffroit le même supplice ; tous répétoient ces insultes insensées. Et pourquoi ? parce que les pécheurs ne connoissent d'autre mal que la peine, et qu'ils ne savent point que le seul mal est le péché. Combien différoient les pensées du Juste qui souffroit, et qui souffroit jusqu'à la mort de la Croix ! A ses yeux le péché étoit l'unique mal ; et le péché supposé, la punition, la souffrance et l'obéissance qui l'expioient, loin d'être un mal, étoient le plus grand des biens.

Que les Protestans réforment donc leurs idées, et qu'ils en adoptent de plus dignes de J. C. et de ses adorateurs. Le prix de son sang adorable n'en est pas moins infini, parce qu'il l'a versé jusqu'à la dernière goutte, et parce qu'il s'est rendu obéissant, non-seulement jusqu'à la mort, mais jusqu'à la mort de la croix ; ils n'en ont pas été moins infinis les mérites de ses larmes, de ses prières et de ses desirs, parce que non content de cela, et quoiqu'une seule de ses larmes eût suffi pour racheter mille mondes, il a voulu, par un effet de son immense charité, que son sacrifice fût entier et poussé jusqu'aux tourmens les plus excessifs, jusqu'à la mort la plus cruelle, et jusqu'à l'effusion totale de son sang adorable. Ces souffrances du Sauveur per-

droient-elles donc leur inestimable valeur, parce qu'il a voulu que chacun de nous y joignît ses propres douleurs ?

Loin donc des cœurs qui adorent un Dieu rédempteur, ces sacriléges idées qui n'ont d'autre principe que l'illusion de l'amour propre ! Aveugles que nous sommes ! nous ne voyons pas que le péché est le seul mal du pécheur, et que la douleur qui l'expie est son seul véritable bien. J. C. n'a pas souffert pour nous décharger de toute peine, mais pour nous décharger du péché et de la peine éternelle qu'il mérite. Par ses douleurs et par sa mort, il nous a donné les moyens d'offrir à Dieu les peines temporelles que nous souffrons pour nos péchés. Il leur donne du prix en les sanctifiant, lorsque nous les supportons avec patience dans son esprit, et lorsque nous les unissons avec ses souffrances : ces souffrances divines, par un effet de leur mérite infini, font que les nôtres deviennent un sacrifice expiatoire et digne de Dieu.

Nous sommes tous pécheurs, tous sans exception. Comme tels, nous sommes tous condamnés au même supplice ; tous nous sommes sujets à la mort ; nous la souffrons tous en expiation du péché : nous n'avons reçu la vie qu'à cette condition ; la vie elle-même est le chemin qui nous conduit à ce terme. Pendant que nous

marchons au supplice, chacun se charge de la croix sur laquelle il doit expirer. Ce corps qui se mine peu à peu, ces maladies qui nous affoiblissent, ces afflictions, ces revers de fortune, ce monde qui nous trompe en tant de manières, et qui nous fait passer si souvent des transports d'une joie insensée, aux déplaisirs amers et à des chagrins qui nous abattent sans mesure, forment la croix que nous chargeons sur nos épaules. Il dépend de nous de l'unir à celle de Jésus-Christ ou de l'en séparer; mais le Rédempteur ne nous en fera pas descendre, puisqu'il ne descend pas lui-même de la sienne.

L'Écriture dit (*) qu'un joug pesant a été imposé aux enfans d'*Adam*, depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort; et que la sentence que l'Éternel prononça contre les pécheurs, quand il leur dit : *Vous mourrez*, s'exécutera irrévocablement sur tous sans distinction. Le juste, l'innocent, le saint mourront comme les pécheurs. Le bon Larron mourra sur sa croix, comme le mauvais sur la sienne. Quelle différence y a-t-il entr'eux? la voici :

Le pécheur impénitent qui ne connoît d'autre mal que la peine, ne connoît non plus d'autre bien que de s'en affranchir. Sauvez-vous, dit-il

(*) Eccles. XL. 1.

à Jésus-Christ, et sauvez-nous de même. C'est là l'image de tous ceux qui ignorent quel est le mal du péché, et qui regardent comme un mal ce qui peut l'expier. Si J. C. étoit le pontife des biens terrestres et passagers, et qu'il voulût nous préserver de la mort en nous assurant la tranquille possession des honneurs et des plaisirs de cette vie, tous les hommes accourroient vers lui, et s'empresseroient de le reconnoître pour leur Dieu Sauveur. S'il le faisoit, seroit-il notre Sauveur ? n'aggraveroit-il pas nos maux ? Car ces maux ne consistent que dans l'attachement du cœur à des biens fugitifs et périssables, dont l'amour nous détourne de celui que nous devons à Dieu. Nous n'en mourrions pas moins de la même manière ; chacun expireroit sur sa croix, mais sans pénitence et sans utilité pour la vie éternelle ; parce que dans cette disposition, il est impossible d'unir notre propre croix à celle de J. C. Quel est celui qui recherche et opère cette union ? celui qui ne connoît de mal que le péché ; celui qui n'estime de bien que dans tout ce qui peut l'expier, et qui veut contribuer personnellement et pour sa part, à la satisfaction qu'il doit à Dieu pour ses péchés.

Qu'est-ce qu'un Chrétien ? un homme qui dès sa première entrée dans la Religion, a été marqué du sang de la Victime sainte, et qui con-

sentit dès-lors à devenir lui-même une victime, offrant à Dieu sa propre vie, pour obtenir l'expiation de ses péchés. Toute sa vie doit annoncer et préparer ce sacrifice. En participant aux saints mystères, il se nourrit de la chair adorable de l'Agneau, pour présenter avec le corps du divin Sauveur, son propre corps à Dieu ; et il porte sur lui-même la mortification de Jésus-Christ, pour montrer sa confiance dans la mort du Seigneur. Que devons-nous en conclure, si ce n'est que J. C. n'a pas souffert pour nous exempter de toutes les peines du péché, mais pour nous les rendre utiles et salutaires ?

Il résulte de ces principes, que la satisfaction ou la pénitence chrétienne exige de nous trois dispositions. La première est la pensée de la mort et la résolution de nous y préparer, en offrant notre vie à Dieu comme la peine principale du péché, et comme le sacrifice qui doit consommer notre pénitence. Dans les jours de nos prévarications où nous avions oublié le Ciel, quand nous étions esclaves du péché, nous chassions loin de nous un souvenir que nous ne pouvions supporter ; et dans l'impuissance de nous dissimuler à nous-mêmes la nécessité de mourir, nous travaillions à en éloigner au moins l'idée de notre esprit, afin que son amertume ne troublât pas nos plaisirs. Le pécheur repentant ne

connoît plus cette illusion, et trouve dans ce souvenir les justes motifs de sa pénitence. Il envisage la mort, pour apprendre d'elle à juger de lui-même et de tout ce qui l'environne. Il faut que cette pensée détermine nos occupations, nos plaisirs, nos projets, nos affaires, et qu'elle soit l'unique règle de notre conduite. C'est ainsi que, suivant les Pères, la mort est l'ame de la pénitence chrétienne.

La seconde disposition, est la résignation et la patience avec lesquelles nous devons nous préparer à soutenir humblement et sans nous plaindre, les épreuves auxquelles la Providence nous expose; si, à l'exemple de notre Maître, nous devons être obéissans jusqu'à la mort, et si nous ne pouvons expier nos péchés que par cette obéissance unie à la sienne, à combien plus forte raison devons-nous souffrir avec soumission les afflictions et les disgraces que Dieu voudra nous envoyer, et qui sont comme les préludes ou les préparatifs de notre sacrifice! Aussi le Concile de Trente a-t-il déclaré que ces différentes peines font partie de la satisfaction que nous devons à Dieu, lorsque nous les souffrons dans l'esprit de J. C.

La troisième disposition, consiste à regarder notre corps comme une victime dévouée à la mort, et à le traiter ainsi en l'accoutumant à se priver

de tout ce qui ne lui est pas absolument nécessaire, en lui refusant tout ce qui ne peut servir qu'à flatter notre sensualité, et principalement les objets dont nos sens ont abusé. Telle est la satisfaction dont nous sommes redevables à Dieu; il faut qu'elle soit dans nous l'effet du sang précieux de l'Agneau qui ne l'a pas répandu pour nous exempter de la pénitence, mais pour nous la rendre fructueuse. Si les pénitens n'ont pas ces dispositions, au moins à un certain degré, ils ne peuvent point se flatter de satisfaire à la divine justice.

— Mais, mon Père, lui dis-je, une satisfaction aussi rigoureuse est-elle de tous les états, et sera-t-elle praticable dans tous? —Connoissez-vous, Monsieur, me répondit-il, connoissez-vous quelque état où l'on ne meure point, ou dans lequel on soit assuré de son salut? S'il n'en est point, il ne peut donc en exister aucun où l'on soit dispensé de ce précepte de l'Apôtre : « Je vous prie, mes frères, d'offrir à Dieu votre corps comme une hostie sainte, vivante et agréable à ses yeux. » Y a-t-il d'état, de condition ou de fortune où nous ne devions crucifier nos corps avec Jésus-Christ, et où nous ne soyons pas obligés d'offrir à Dieu le sacrifice de notre vie? Quel est l'état où cette chair misérable ne vieillisse pas, où elle ne soit pas su-

jette à mille infirmités de tout genre ? En est-il sans croix, sans revers, sans peines, sans afflictions ? Et dans lequel de ces états peut-on appartenir à Jésus-Christ, sans crucifier sa chair, ainsi que ses desirs et ses concupiscences ? S'il en existoit, on pourroit donner d'autres règles de satisfaction ; mais n'y en ayant et ne pouvant point y en avoir, il devient indispensable de nous assujettir tous à la loi de l'Évangile.

Il n'y a aucun état qui nous exempte de la mort ; il n'y en a donc aucun où l'on ne doive penser à mourir, et où l'oubli d'un moment aussi certain qu'il est important et décisif pour nous, ne soit la plus insigne des folies. La plus grande beauté qu'offre la Religion Chrétienne, c'est qu'elle se montre toute entière quand on la médite en fixant ses regards sur ce qu'il y a de plus certain, c'est-à-dire sur la mort. Un philosophe Païen a prononcé une sentence fort au-dessus de de ce qu'on pouvoit attendre de lui : *Toute la vie*, a-t-il dit, *doit s'employer à apprendre à mourir.* Et toute la vie est encore insuffisante pour un art de cette importance.

Sans doute elle ne suffit point. Mais cette vérité est plus sensible encore pour le Chrétien qui sait que sa mort est un sacrifice qu'il offre à Dieu pour l'expiation de ses péchés, sacrifice qui devient indigne de Dieu, s'il ne ressemble

pas à celui de Jésus-Christ, qui ne peut être offert qu'une seule fois, et qui enfin le laissera chargé de ses péchés pour toute l'éternité s'il n'en fait pas l'offrande de telle manière que sa mort s'unisse à la mort de J. C. Quelle pensée, Monsieur! peut-il y en avoir une plus digne de nous occuper? et quand à cette idée indispensable pour tous les Chrétiens, se joint la nécessité pour le pécheur, d'expier par le sacrifice de sa vie ses péchés innombrables et de tous les genres, peut-il exister de pénitence ou de véritable satisfaction, si elle n'est animée par la pensée de la mort, si l'on n'a la ferme résolution de s'y préparer, et si l'on ne se regarde comme sacrifié avec J. C. pour détruire le corps du péché?

Comme non-seulement on meurt, comme il n'est point d'état qui dans cette vie n'ait ses croix, ses amertumes, ses peines et ses revers, tous ces maux doivent nous servir à l'expiation de nos péchés; la soumission et la patience avec lesquelles nous devons les endurer, peuvent faire partie du sacrifice même. Le mauvais Larron qui souffrit à côté de J. C. auroit pu rendre ses douleurs expiatoires pour le rachat de ses péchés. Il n'en souffrit pas moins pour l'avoir méconnu et blasphémé; ses tourmens n'en furent que plus sensibles, parce qu'ils les endura sans consola-

tion et sans espérance ; et voilà l'image de ceux qui aiment le monde. Ils souffrent, et ils souffrent plus que les vrais pénitens qui, semblables au bon Larron, reconnoissent avec lui qu'ils ne souffrent rien sans l'avoir mérité. Cet humble aveu adoucit leurs peines ; ils sont soulagés par leur confiance en J. C. Ils ne souffrent que la peine attachée au sacrifice, et adoucie par l'espérance d'être bientôt unis au Sauveur dans son royaume.

Enfin, comme il n'est aucun état, aucune condition sur lesquels par une suite du péché, la loi de la chair et des sens n'exerce son empire tyrannique, et qu'il se fait sentir plus impérieusement au sein des grandes richesses, des distinctions et des plaisirs, il n'y a point non plus d'état où la pénitence et la mortification soient plus nécessaires. Les états où l'on desireroit le plus en être dispensé, sont précisément ceux qui peuvent l'être le moins.

Il seroit singulier que ceux dont l'état est par lui-même un état de pénitence et de travail, qui, pour plaire à Dieu, n'ont communément qu'à supporter les peines, les besoins, les nécessités de leur condition, fussent seuls assujettis à cette loi également impérieuse et austère ; et que les grands, les riches du siècle, esclaves brillans des plus honteuses passions, plus

chargés encore d'iniquités que de fortune, n'eussent pas besoin de faire pénitence; qu'il leur fût permis, au contraire, de jouir en paix des douceurs de la vie, de ne rien refuser aux desirs de leur cœur, de se livrer sans scrupule aux délices d'une douce opulence, dans le sein de laquelle ils ne cessent de se livrer à leur orgueil, à leur impiété et au mépris de toute sujétion. Ces idées sont incompatibles avec la Religion d'un Dieu crucifié. S'il a fallu que ce Dieu lui-même souffrît pour entrer dans la gloire, ne seroit-ce pas insulter à sa Religion et à J. C. lui-même, que de vouloir y entrer par un chemin différent de celui qu'il a lui-même indiqué et suivi?

C'est en vain que les lois du monde et son ignorance s'opposeront à ces vérités, puisque nous ne serons pas jugés d'après ses maximes, mais d'après l'Évangile, et que l'Évangile est également pour les grands, pour les pauvres et pour les riches. Si ceux-ci refusent leur soumission à ses lois, ils s'excluent eux-mêmes de ses récompenses. Le monde passe, et avec lui, dit l'Apôtre, disparoissent ses lois et ses concupiscences; mais la loi de Dieu ne passe point: elle est éternelle. Quand le monde aura passé pour l'homme puissant, et qu'il se verra seul à seul avec son Dieu, il ne lui restera plus que ses péchés

et

et sa pénitence. Si par sa pénitence il n'a point satisfait à Dieu, J. C. prononcera sa sentence. Que lisons-nous dans l'Évangile, si ce n'est de terribles menaces contre ces états qui voudroient être dispensés de la pénitence ? Malheur à vous, dit Jésus-Christ, riches de la terre qui cherchez votre consolation dans ce monde, et qui riez ; parce que vous pleurerez. Malheur à vous, dit un Prophète, qui vous demandez les uns aux autres : que ferons-nous demain ? Hommes inutiles ! vous ne saviez donc pas ce que vous deviez faire aujourd'hui. Ceci, Monsieur, mérite également l'attention des riches et des grands.

Mais examinons quelles sont ces lois et ces bienséances d'état qui pourroient s'opposer à la pénitence. Quoi ! ce luxe ruineux, ces délices qui ne connoissent point de bornes et qui multiplient sans fin des besoins imaginaires ; cette profusion de mets exquis, ces recherches d'un goût déjà blasé, ces sensualités étudiées, cette attention puérile à se garantir des plus légères incommodités, ces divertissemens perpétuels, ces occupations futiles ; en un mot, cette vie toute de caprice et de fantaisie, dont l'unique règle est de n'en point avoir, et d'obéir à toutes les impressions d'une imagination désordonnée, seroient-ils par hasard des lois et des bienséances d'état ?

Penser ainsi, ce seroit confondre la grandeur avec ce qui la déshonore ; ce seroit la placer où elle n'est point. La grandeur ne consiste pas dans des goûts insensés, dans le faste et dans l'orgueil ; la grandeur est dans l'exercice des vertus, dans l'application constante à se rendre utile aux autres hommes. Ceux que leurs emplois ou leur naissance distinguent le plus, doivent être les plus vertueux ; et alors le monde leur laisse la liberté d'être pénitens et Chrétiens. Il a beau être injuste, il ne l'est point assez pour refuser son respect à la vertu ; il ne condamne jamais la piété et la pénitence sincère ; il ne blâme que les défauts de ceux qui se font une idée également fausse de la vertu et de la vraie grandeur.

L'homme dont le rang est le plus élevé dans ce monde, peut y trouver une nuée de témoins qui démentent les vains prétextes qu'on oppose à la pénitence. Dieu qui n'exclut personne de sa loi, a voulu que la société de ses Saints se composât de tous les états et de tous les rangs, pour opposer à ces prétextes frivoles une loi nouvelle qui les condamne sans exception et sans réplique. Parcourons les âges et les siècles, nous y trouverons des Saints de tout état, de toute condition, sans qu'aucun d'eux se soit sanctifié dans une vie de sensualité, de frivolités, de divertissemens et de plaisirs. Il n'en est aucun qui

ait cru que son état le dispensât d'expier ses péchés, et de satisfaire à Dieu par la mortification et la pénitence. Tous ces prétextes tirés de l'état, sont donc vains et frivoles. S'il n'en existe aucun où l'homme ne soit pécheur, il ne peut y en avoir aucun où il ne soit tenu d'être pénitent ; plus il a péché, plus sa pénitence devient obligatoire, puisqu'il a davantage à expier et qu'il doit éviter par la mortification le danger de nouvelles rechûtes. Le Concile de Trente dit que la pénitence ne sert pas seulement à la satisfaction des péchés passés, mais qu'elle sert encore à préserver des péchés à venir ; et *St. Paul* déclare que par elle le vieil homme est crucifié dans nous avec Jésus-Christ, non-seulement pour que nous détruisions le péché, mais pour que nous ne retombions pas dans sa servitude.

—Mon Père, lui demandai-je, la rechûte est-elle la marque sûre d'une fausse conversion et d'une confession imparfaite ? —L'homme est si misérable, me répondit-il, sa nature est si foible, son cœur si inconstant, que quelque juste qu'il soit, il peut en un instant tomber dans le péché. Avoir le malheur d'y retomber, n'est donc pas une preuve sûre qu'on n'ait pas été juste avant la rechûte. Il faut néanmoins convenir qu'une vie Chrétienne est incompatible

avec cette alternative continuelle de péchés graves et de repentirs, de rechûtes et d'absolutions. Cette illusion est commune, mais elle n'en est pas moins la plus grossière de toutes, et la plus propre à perdre les Chrétiens et à les conduire à l'impénitence finale. Ainsi la rechûte n'est pas une preuve absolument certaine d'une fausse conversion; mais quand elle est prompte, facile et fréquente, elle devient un signe funeste et dangereux.

Qu'est-ce en effet que la conversion ? Vous vous rappelez ce que nous avons déjà dit de la contrition, sans laquelle il n'y a point de conversion véritable, et que le Concile de Trente définit, une douleur de l'ame supérieure à toute autre douleur. Une haine du péché ; et quelle haine ? Une haine si grande, si entière, qu'elle doit aller jusqu'à la détestation, et nous inspirer pour le péché plus d'aversion et plus de répugnance que le plus grand mal que nous puissions concevoir ; une haine qui réside dans le cœur, non comme le simple effet d'une impression naturelle, mais comme un mouvement surnaturel de l'esprit de Dieu : car la justification et la grace qu'il y a versées, doivent y faire de cette haine salutaire une disposition habituelle, stable et permanente ; tout cela est de foi. Je dis donc maintenant : si la haine qu'a

conçu du péché celui qui a reçu le sacrement de Pénitence, n'a pas été de cette espèce, il est certain qu'il n'a pas obtenu le pardon de ses péchés, que sa conversion a été fausse, que ses protestations ont été feintes, et qu'il n'a fait qu'abuser du Sacrement.

D'après ces principes, chacun peut facilement se juger soi-même. Est-il croyable qu'on retourne aisément à ce qu'on abhorre, à ce qu'on déteste tant? Si nous avons tant de peine à nous déterminer à faire ce que nous haïssons naturellement, combien ne devons-nous pas trouver de difficulté à retourner au péché, lorsque nous sommes sincèrement convertis? Si notre conversion est vraiment sincère, non-seulement nous devons le détester par-dessus toute chose, mais ce sentiment de haine doit être encore soutenu par l'impression surnaturelle de l'esprit divin sur nos cœurs. Celui donc qui, après avoir reçu l'absolution, offense de nouveau le Seigneur avec facilité, promptement et fréquemment, peut tirer la conséquence qui résulte de ces principes. Elle est triste, et je n'ose la donner comme nécessaire et infaillible; mais il me semble qu'elle forme une terrible présomption; et qu'au moins celui qui a été si foible, a quelque sujet de craindre qu'au lieu d'avoir reçu la grace du Sacre-

ment, il ne l'ait profané par une conversion seulement apparente.

D'autre part, il n'est sorte de mal auquel les rechûtes n'exposent. Le premier et la source de tous les autres, c'est l'insouciance et le découragement de l'ame : cet effet est inévitable. Car le pécheur a beau se dire à lui-même ou entendre dire que l'homme est foible, que la Religion lui présente un remède nouveau ; vainement cherche-t-il à se tranquilliser ; un instinct, sourd à la vérité, mais néanmoins suffisant, lui suggère qu'une pareille conduite est un mépris formel de la Religion et de ce qu'elle a de plus sacré. Or comme il ne se sent ni la force ni le courage d'en avoir une plus réglée, comme il n'a ni fait les efforts suffisans pour se soutenir, ni pris les précautions convenables pour s'établir solidement dans la vertu, il finit par se persuader que la chose lui est impossible et qu'il ne pourra jamais se maintenir d'une manière assez ferme dans la pratique de la loi : cette fausse idée le rend incapable de remplir les devoirs du Christianisme. Il n'est donc pas étrange qu'il ne fasse alors aucun effort, et que dans cette espèce de dépit il retourne à ses inclinations naturelles.

Le second mal qui en résulte, est l'endurcissement du cœur. Les péchés se multiplient, la clarté s'éloigne, les remords de la cons-

cience s'émoussent, ses aiguillons ne sont plus si vifs, les vérités qui nous avoient fait tant d'impression deviennent plus obscures, elles s'affoiblissent, et cessant de nous être utiles, nous laissent insensibles. L'Esprit saint contristé se retire; il s'éloigne de nous, il ne revient plus: et si nous ne sommes pas encore plongés dans cet aveuglement profond où les impies se rient des dangers qu'ils ne voient pas, nous sommes bien près d'y tomber.

Le troisième mal qu'amènent les rechûtes, est dans la colère de Dieu qui s'irrite et qui peut devenir implacable. Qui ne tremblera à la vue de cette mesure qui se comble, de cette patience qui se lasse? Qui ne sera effrayé de l'idée de ce Dieu juste qui a déclaré qu'après avoir attendu vainement le pécheur, le moment viendra où il ne l'attendra plus et où il l'abandonnera? Qu'il ne permette pas ce Dieu, qui est aussi le Dieu de miséricorde, que personne puisse porter un jugement si terrible sur soi-même! ce seroit là le plus grand de tous les péchés; et la juste crainte d'un pareil état, est la preuve qu'on ne s'y trouve point.

Mais qui ne redoutera pas tout ce qui conduit à une fin si désastreuse? et cependant rien n'y conduit plus facilement que les rechûtes, après qu'on a reçu le sacrement de Pénitence. Est-il

en effet rien de plus capable d'irriter Dieu que ce sacrilége parjure ! Avant de donner l'absolution au pécheur, le Ministre de J. C. a reçu de lui l'engagement solennel de ne plus pécher. Sans cette promesse, ou s'il avoit pu prévoir qu'il y seroit infidelle, il ne l'auroit pas absous. Le pécheur a donc trompé le Ministre ; il a trompé Jésus-Christ dont son Ministre tenoit la place, au nom duquel il a reçu la promesse du pénitent. Avec quelle religieuse fidélité ne devoit-il pas tenir une promesse dont J. C. fut le dépositaire, et qu'il lui a faite au pied de la Croix ?

Si lorsque ce divin Rédempteur s'immola pour nous, nous avions été témoins de ce touchant et terrible spectacle ; si, pénétrés de douleur d'être la cause de son sacrifice, nous nous étions jetés à ses pieds pour lui demander l'absolution de ces mêmes péchés pour lesquels son immense charité l'exposoit à de si cruels tourmens ; aurions-nous pu oublier la grace qu'il nous eût alors accordée ? et n'est-ce pas ce que nous faisons, lorsque nous nous jetons aux pieds du Prêtre ? A quoi nous servira cette humiliation, si nous ne la subissons pas dans cet esprit ?

Vous, Monsieur, qui vous préparez à cet heureux moment, remplissez-vous de cette pensée ; lorsque cet instant fortuné sera venu,

ne perdez plus de vue que J. C. a souffert dans sa chair et qu'il est mort pour vous. Prosterné aux pieds du Dieu sauveur qui offrit un sacrifice si douloureux pour votre salut, et qui ne répandit son sang que pour guérir les blessures de votre ame, pensez qu'en parlant à son Ministre, vous parlez à lui-même; que c'est à lui que vous demandez l'absolution de vos fautes; que c'est de lui que vous allez la recevoir. Tout entier à cette idée, suppliez-le de vous délivrer pour toujours de vos ennemis, qui furent vos tyrans pendant si long-temps.

La Croix de ce Dieu est pleine de force contre eux; c'est une arme toute-puissante pour les combattre et les vaincre : avec elle tout est possible. Si J. C. a triomphé par elle, et du monde et du péché, il a donc voulu être le Sauveur de votre ame. Ainsi pour obtenir cette grace, ne lui dérobez rien de l'horrible tyrannie que le démon a exercée contre elle. Ne lui cachez rien. L'excès de vos maux ne fera qu'augmenter sa miséricorde; mais gardez-vous d'oublier que de si grandes graces accordées au pied de la Croix, qui sont le fruit du sang de Jésus-Christ et la preuve de son immense charité, exigent de votre part une reconnoissance sans bornes; souvenez-vous que pour acquitter une dette aussi sacrée, vous devez lui consacrer inviolablement

tout le reste de votre vie, vous attacher à sa Croix, vous y unir à lui, et lui offrir votre corps comme une hostie pénitente qui s'immole avec lui, afin que votre esprit obtienne de vivre avec le sien dans l'éternité.

Que la vue du grand nombre et de l'énormité de vos péchés ne vous effraie point ; que votre courage ne s'affoiblisse pas à la vue de votre indignité. Vous ne devez pas en douter, vous êtes l'enfant prodigue ; ayez devant les yeux la clémence et la bonté de son père. Plein de tendresse pour ce fils qu'il aimoit encore, tout rebelle qu'il étoit, il le chérissoit à tel point qu'il n'attendit pas qu'il vînt se jeter à ses pieds ; à peine l'apperçut-il qu'il courut à sa rencontre ; avant de lui donner le temps de demander son pardon, il se précipita dans ses bras pour l'embrasser ; au lieu de lui reprocher sa conduite, il ne s'occupa que d'ordonner à ses domestiques tout ce qui pouvoit manifester la joie qu'il ressentoit de son retour. Souvenez-vous de l'anneau, de la robe, du festin et des concerts qui firent éclater son alégresse. L'excès de ses transports fut si grand qu'il éveilla la jalousie de son fils aîné qui, malgré sa soumission à ses volontés, n'avoit jamais reçu de lui autant de preuves de satisfaction de sa bonne conduite.

Voyez en même temps ce fils pénitent se pré-

cipiter aux pieds de son père ; combien il s'étonne de son inépuisable bonté ! combien il fait éclater sa reconnoissance ! Voyez avec quel empressement il lui promet de réformer sa conduite, il lui prodigue les témoignages de son respect et de sa vénération ; avec quelle vivacité il se livre aux épanchemens d'une reconnoissance d'autant plus grande qu'il se sent indigne d'une réception aussi tendre ! Il est tellement pénétré de son ingratitude, qu'il lui dit : Mon père, je ne suis plus digne du nom de votre fils ; traitez-moi comme un des derniers de vos serviteurs. Ne pensez pas néanmoins qu'il renonce à la qualité de fils ; non, non, elle est au contraire le premier des biens qu'il ambitionne.

Remarquez que lorsqu'il confesse ses fautes, il commence par lui donner le doux nom de père. C'est par humilité qu'il parle ainsi, par la connoissance et la douleur profonde qu'il a de sa mauvaise conduite. Il se reconnoît indigne de cette qualité de fils, mais il ne laisse pas de l'appeler son père. Il ne lui dit point qu'il ne sera désormais que le dernier de ses serviteurs, il lui demande seulement de le traiter comme s'il l'étoit ; c'est-à-dire que si son père, pour le punir ou pour éprouver la sincérité de sa conversion, veut le traiter comme un de ses domestiques, il est prêt à se soumettre à tout ; mais il ne renonce point

à l'espérance d'obtenir par son amendement, sa vigilance, sa fidélité et son amour filial, le bienfait d'un pardon entier; il n'a pas cessé d'espérer que son père le distinguant de ses autres serviteurs, le réintégrera dans tous les droits du fils de famille.

Quelque sentiment que le pécheur ait de son indignité, jamais il ne doit oublier qu'il est fils de Dieu, qu'il a été créé à son image, racheté par le sang de J. C. et nommé cohéritier de la gloire éternelle. Le péché, il est vrai, l'a privé du droit d'être appelé fils de Dieu; mais comme la douleur d'avoir perdu ce droit doit surpasser toutes les douleurs, le desir de le recouvrer doit être aussi le plus grand de ses desirs. L'objet le plus grand et le plus cher de son espérance, en participant au Sacrement de la réconciliation, est le retour de cet esprit d'adoption divine, qui donne droit à l'héritage céleste. Cette sublime qualité de fils de Dieu à laquelle il aspire, est le prix du sacrifice éternel de Jésus-Christ; c'est à l'effusion de son sang que nous en sommes redevables. Le pécheur en est indigne; mais J. C. par ses mérites et par sa médiation, a obtenu qu'elle lui fût restituée à cause de lui, puisqu'il ne l'a obtenue que pour en revêtir le pécheur.

Que cette qualité d'enfant de Dieu soit donc dès aujourd'hui l'unique objet de vos plus ardens

desirs. Nous nous sommes entretenus, de tout ce qu'il faut faire pour l'obtenir à l'aide d'une bonne confession ; nous avons vu que pour qu'elle soit telle, elle doit avoir quatre caractères : contrition, confession, propos ou résolution, et satisfaction. Il ne nous reste donc plus qu'à achever votre examen et à scruter votre conscience : il faut sur-tout, et c'est le point le plus essentiel, élever votre cœur à Dieu, implorer sa miséricorde, et le prier de vous inspirer de vifs sentimens de componction.

— Pour ne pas prolonger trop ce récit, je me bornerai à te dire, que nos conférences durèrent huit autres jours ; les matins, nous continuâmes l'examen de ma conscience, jusqu'à ce que j'eusse achevé de révéler aux pieds du généreux ami que la divine Providence daigna me destiner, les désordres et les crimes de mon abominable vie ; les soirs, il continua tantôt ses instructions sur des objets nécessaires, tantôt ses exhortations, afin de réveiller dans mon cœur les sentimens qui devoient accompagner une action aussi sainte et aussi relevée ; enfin, je vis luire le jour que le Dieu des miséricordes avoit consacré à la résurrection de ton coupable ami. Je t'en entretiendrai dans ma première Lettre.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Enfin, mon cher ami, mes yeux virent luire ce jour heureux, ce grand jour, l'époque de ma liberté et de mon adoption dans l'auguste et immortelle société des Saints. Trois jours auparavant j'avois achevé d'ouvrir à mon tendre bienfaicteur l'abyme de mon iniquité que la corruption de mon cœur me déroboit depuis si longtemps. Mais il m'avoit dit : votre réconciliation avec l'Église est à présent conclue ; votre confession est finie ; vous avez confessé à Dieu dans la personne de son Ministre indigne toutes les iniquités qu'un sage examen a pu vous rappeler. Ce travail qui vous paroissoit si difficile étoit le plus aisé ; vous ne devez plus penser maintenant qu'à recevoir l'absolution avec fruit.

Puisque Dieu nous accorde du temps, et que par sa grace nous sommes venus à bout de cet examen qui occupe beaucoup et qui dessèche le cœur en fatiguant l'esprit par la recherche d'actions presque effacées de notre mémoire ; il convient que vous consacriez trois jours à vous exciter à la componction, à demander au Seigneur avec le Prophète, qu'il vous nourrisse pendant ce temps

du pain de votre douleur et de l'eau de vos larmes, et qu'il vous accorde la grace de porter au pied de son sacré Tribunal une vive contrition de l'avoir offensé, la ferme résolution de n'y plus revenir, et un esprit disposé à lui donner toutes les satisfactions qu'il peut exiger de vous. Je me soumis à cet arrangement, et le Père fixa mon absolution au dimanche suivant.

Je ne pourrois te peindre, mon cher *Théodore*, le zèle et l'ardeur de cet infatigable apôtre de la charité. Il ne me quitta presque plus, et il ne fit autre chose pendant ces trois jours que de m'occuper d'exercices de piété relatifs au grand objet qui concentroit tous nos soins. Tantôt il me montroit dans des livres ascétiques les exemples des pénitens fervens; tantôt il récitoit avec moi les Pseaumes de la Pénitence, et accompagnoit les explications qu'il me donnoit de réflexions si touchantes que les larmes inondoient mon visage. Il invoquoit le divin Médiateur qui, assis à la droite de son Père, écoutoit nos ardens gémissemens, il lui demandoit de les accompagner de sa médiation toute-puissante; son cœur s'exhaloit en fervens soupirs ou en des prières de feu. J'aimois à croire que de si vives affections ne pouvoient manquer de pénétrer le Ciel et de parvenir jusqu'au trône de Dieu, et que ma foible prière, unie à la sienne, pourroit

s'élever aussi jusqu'au trône de la miséricorde! Tantôt je me transportois avec lui dans la Judée; nous suivions ensemble la vie de notre Rédempteur depuis la crèche de Bethléem jusqu'au sacrifice du Calvaire. Par-tout et en tout il m'offroit des motifs de détester mes crimes, et de renouveler la résolution de réformer ma vie.

Quelquefois il invoquoit *Marie* mère de Jésus, *Joseph* son saint époux, nos célestes Gardiens, et en général tous les Anges et tous les Bienheureux. Il les invitoit tous à se trouver présens pour être témoins et garants du renouvellement de ma vie, et nous aider à rendre graces au Dieu de tant de miséricordes. Il terminoit par de nouvelles instructions; et cet excellent homme consoloit mon cœur par de sages discours, il y versoit le baume de la confiance, et sa douceur pénétroit jusqu'au fond de mon ame. Je n'aurois pu soutenir la force de l'impression qu'il faisoit sur moi, si la continuité de mes larmes n'eût allégé celle de ma douleur. C'est ainsi que se passèrent ces trois jours qui mériteront à mon bienfaiteur la plus riche couronne de gloire.

Enfin je vis briller le jour qui devoit éclairer ma résurrection, et remplir d'étonnement tous les Esprits célestes à la vue de l'infinie miséricorde du Dieu qui daignoit jeter un regard de compassion sur la plus criminelle de ses créatures. Le

Père

Père vint de meilleure heure que de coutume. Quoique son aspect soit toujours vénérable, et que sa physionomie et son port respirent habituellement la modestie, la douceur, la réserve, ces précieuses vertus sembloient animer ses traits d'un nouvel éclat; son air étoit plus contrit, son regard plus humble, toutes ses actions, si je puis m'exprimer ainsi, avoient acquis un nouveau degré d'onction et de sainteté.

Il m'invita à le suivre à la chapelle, et à me considérer comme un malheureux criminel justement condamné à un supplice éternel, allant implorer la grace d'un Dieu souverain. Plein de trouble et de consternation, je le suivis dans la sacristie où il se revêtit des ornemens sacerdotaux, pour aller dire la Messe. Ce jour-là il resta plus longtemps à l'autel. Je l'entendis pousser de profonds gémissemens; ah! sans doute il invoquoit la clémence du Ciel, et sûrement ils parvinrent jusqu'au trône de Dieu.

La fréquence de ses soupirs me fit lever les yeux; les siens étoient baignés de larmes; son visage étoit enflammé. Je le vis s'élevant à Dieu, lui adresser une prière ardente; je ne pus que céder à l'impression d'un spectacle si touchant. Pouvois-je douter que je ne fusse l'objet de sa fervente élévation? Inondé de pleurs, j'éclatai en gémissemens; mon cœur sembloit se détacher de

ma poitrine pour suivre le sien dans son ravissement et son extase. Il acheva sa Messe ; il éloigna celui qui l'avoit servie, et lui fit fermer la porte. Nous restâmes seuls ; il quitta sa chasuble, et revêtu des autres vêtemens sacrés, il s'assit et m'ordonna d'approcher.

Je me mis à genoux, et me plaçai à ses pieds ; Monsieur, me dit-il, la terre où nous sommes à présent est une terre sainte. Ici, nous devons quitter nos chaussures et écarter toute pensée humaine. Je ne suis qu'un misérable pécheur, peut-être aux yeux de Dieu suis-je aussi coupable que vous ; mais dans ce moment je suis son Ministre, et je le représente. Vous m'avez confié vos iniquités et vos malheurs ; vous m'avez témoigné votre repentir et votre douleur ; vous m'avez promis de ne plus offenser à l'avenir ce Dieu qui maintenant vous pardonne. Soyez disposé à recevoir la pénitence que je vais vous imposer en son nom.

Je vous ai conduit ici pour vous placer par la foi aux pieds de la croix de Jésus-Christ. Vous la voyez sur cet autel, embrassez-la en esprit, et unissez-vous à elle de tout votre cœur et de toute votre ame pour recevoir l'aspersion du sang adorable que la charité immense du Dieu-Homme a répandu pour vous. Le sang divin inonde la croix de toutes parts. Il va couler des

plaies sacrées de notre Sauveur pour que vous en soyez arrosé, et pour vous guérir des blessures profondes et mortelles par lesquelles vous lui avez si souvent donné la mort.

Ces paroles me firent trembler. Ne craignez point, me dit-il ; votre Dieu ne s'est point mis dans cet état lamentable pour vous perdre. Il est votre vie, et vous ne pouvez vivre que dans lui. Unissez-vous donc à cette croix sur laquelle la charité de Jésus l'a porté à s'immoler ; en l'embrassant, pleurez les longs désordres et les nombreuses erreurs de votre vie, fruits amers des passions humaines. Par un effet de sa bonté, Dieu vous dérobe son aspect terrible que vous ne pourriez soutenir ; mais si vous voulez vous former une idée exacte des suites du péché, voyez dans quel état elles ont réduit le Fils unique du Père éternel ; considérez toute l'étendue d'un mal qu'il n'a pu expier que par de pareils tourmens, par sa croix et par une mort épouvantable.

Ces douleurs cruelles, ces plaies, les blessures des clous qui l'attachèrent au bois sacré ; c'est pour vous qu'il les a endurées. Il a souffert dans son corps adorable depuis la tête jusqu'aux pieds, parce qu'il n'y a dans vous aucune partie saine ; il n'en est aucune qui n'ait mérité les tourmens éternels. Votre Dieu pour vous garantir de ces tourmens, a pris la place où nous devrions être vous et

moi ; et nous n'y gagnerions rien encore, si son amour ne l'eût porté à se crucifier le premier, et si le nôtre ne nous engageoit à nous crucifier avec lui.

Oubliez en cet instant ce qu'il a fait pour les autres, pour ne vous souvenir que de ce qu'il a fait pour vous. Il est le sauveur de tous, mais dans ce moment il est le vôtre ; il l'est aussi complétement que s'il ne fût venu au monde que pour vous. C'est pour vous seul en particulier qu'il est ici, puisque c'est à vous que je vais appliquer les mérites et le fruit de sa passion et de sa mort. N'en doutez pas, il devient de nouveau votre Sauveur : si votre foi vient à mon aide, si cette foi assurée de la vérité de sa parole, reçoit avec confiance en sa miséricorde l'absolution que je vais vous donner en son nom, il va vous ressusciter et vous donner une vie d'amour qui durera toute l'éternité. Vous allez recouvrer les droits que vous avez acquis par le saint Baptême, et que vous avez si malheureusement perdus. Vos blessures profondes et qui paroissoient incurables, se guériront ; la colère du Ciel s'appaisera ; les feux inextinguibles qui vous étoient préparés, vont s'éteindre ; votre Dieu dans sa miséricorde va vous regarder en père, il va vous reconnoître pour son fils, vous rendre son amour. Ses regards ne se détourneront plus de

vous avec horreur comme ils s'en sont si long-temps détournés ; ils se fixeront avec amour sur vous comme ils se fixent sur les Justes. Vous serez l'objet de ses complaisances comme il sera celui de vos prévenances ; parce que vous serez saint pour le Seigneur notre Dieu, qui est la sainteté même.

Voilà quels sont les avantages que vous devez à l'immense charité qui l'a réduit dans cet état, à son sacrifice sur cette croix, aujourd'hui votre seul remède, votre unique ressource. Voyez quel tribut d'amour vous avez à lui rendre ! Si long-temps ingrat à son égard, sera-ce faire assez que de lui consacrer le reste de votre vie ? Commencez donc dès aujourd'hui une vie nouvelle toute d'amour, d'adoration et pleine de reconnoissance.

Il faut le craindre sans doute, puisqu'il est juste ; mais combien plus encore ne devons-nous pas l'aimer, puisqu'il est si compatissant, si clément, si aimable ! Quoi ! ne s'est-il laissé crucifier, ne s'est-il soumis à tant de tourmens, que pour se faire craindre ? que ceux-là le craignent qui ne savent pas l'aimer. Nous qui nous trouvons aux pieds de sa croix, nous qui voyons avec quel amour il s'est sacrifié pour nous, ne pensons qu'à l'aimer. Ce sentiment d'amour doit régner

dans notre cœur et y prévaloir sur toute autre affection.

Mais ici, Monsieur, nous ne voyons que son image : allons le chercher lui-même ; allons au Calvaire avec une vive foi ; transportons-nous en esprit sur cette montagne consacrée par la mort de notre Jésus. Que voyons-nous en lui ? le verbe Divin, la sagesse increée, le Fils unique du Père éternel, le Seigneur de l'Univers, le Créateur du Ciel et de la Terre, cloué sur une croix, victime d'un supplice infamant, couvert de plaies, souffrant les douleurs les plus cruelles, rassasié d'opprobres, expirant dans les tourmens, méprisé des hommes et comme abandonné de son Père.

Eh pourquoi notre Dieu, notre tout-puissant Créateur, celui qui fait trembler les voûtes célestes et devant qui les Anges s'humilient, souffre-t-il avec tant de patience des maux si inouis et si peu faits pour son innocence ? Pour appaiser un Dieu justement irrité contre les pécheurs, pour acquitter leurs dettes, pour les affranchir de la mort éternelle et les conduire à l'immortalité. Qui auroit pensé qu'un Dieu se chargeât d'obtenir, au prix de son humiliation, le pardon de ses ingrates et viles créatures ? mais hélas ! un remède aussi cruel étoit devenu indispensable. Quel eût été le sort de l'homme, si

Jésus n'eût pas acquitté sa dette ? comment eût-il pu l'acquitter lui-même ? quel autre qu'un Dieu eût pu satisfaire entièrement un Dieu offensé ?

Qu'apperçoivent encore les yeux de la foi ? une Mère tendre et affligée, triste témoin des opprobres et des tourmens qu'une ingénieuse cruauté accumule sur le meilleur et le plus aimé des Fils, les souffre tous dans son cœur pur et céleste. Regardez-la, elle est aux pieds de la croix; le sang qui coule des blessures de son Fils inonde la terre, arrive jusqu'à elle, et baigne son corps virginal. C'est ce sang dont le Saint-Esprit forma dans son sein la sainte humanité de Jésus; c'est le sang qui, consacré par l'union de la nature divine, acquit la vertu d'effacer nos péchés. la sainte Mère en est arrosée. Conçue en grace et constamment fidelle, toujours pleine des plus sublimes vertus, elle n'a rien à laver dans elle ; mais elle est la Mère de miséricorde ; elle demande à Dieu qu'un baume aussi saint soit appliqué et distribué aux pécheurs qui implorent sa pitié.

Contemplez ce lamentable spectacle qui épouvante les Esprits célestes, et vous y puiserez tout ce qui doit animer votre confiance. Écoutez le Sauveur lui-même : moins occupé de ses maux que du remède qui doit guérir les nôtres, après avoir chargé son Disciple bien-aimé du soin de

sa digne Mère, il confie à celle-ci le soin de *Jean*, et dans la personne de ce dernier le soin de tous les hommes. *Voilà*, lui dit-il, *votre Fils*; et par ces paroles il l'institue la Mère de tous tant que nous sommes, malheureux exilés dans cette vallée de larmes. Aussi l'Église l'appelle-t-elle avec raison notre Mère et notre Espérance. J. C. dans son Testament, dépôt de sa dernière volonté scellée de sa mort, nous a légué sa protection. Ce divin Sauveur, non content de nous donner par l'effusion de son sang les moyens de recouvrer la grace, nous a encore assuré le secours d'une Mère compatissante dont la puissante intercession nous en fait recueillir les fruits.

Voyez encore cette heureuse pécheresse qui baigna de tant de larmes les pieds du Sauveur; tendre et fidelle compagne de *Marie*, maintenant elle l'assiste dans ces douloureux momens; elle verse de nouvelles larmes d'amour et de repentir plus amères que les premières. Voyez combien elle est heureuse à présent de participer aux tourmens de la croix et de jouir déjà des fruits de sa pénitence! Et si l'exemple de sa pénitence ne peut animer la vôtre au moment où elle commence, jetez les yeux sur ce malfaicteur, qui suspendu à une croix pour ses crimes, et n'en ayant fait aucune, ne prononce qu'une parole qui suffit seule pour lui obtenir le pardon de tous les péchés

qu'il a commis, qui suffit pour le transporter du supplice au séjour du bonheur éternel.

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces détails ? En cet heureux moment, le divin Sauveur prononce lui-même une absolution générale; elle est contenue dans la prière qu'il adresse à son Père, et qui comprend jusqu'à ses bourreaux : *Mon Père*, lui dit-il, *pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.* Il ne se borne pas à intercéder pour eux, sa bonté daigne encore les excuser. S'il traite ainsi ceux qui l'accablent de tant d'outrages, que ne fera-t-il donc pas pour ceux qui implorent sa clémence ?

Après cela, Monsieur, si les portes de la miséricorde sont maintenant ouvertes ; si votre Sauveur a ainsi prié pour vous, pour vous qui étiez son ennemi et qui l'avez offensé ; si vous le trouvez entouré d'amis qui intercèdent pour vous, et d'une tendre Mère chargée de vous protéger ; si vous le voyez pardonner à ceux qui lui demandent sincèrement leur pardon ; vous que j'ai conduit à ses pieds, comment hésiteriez-vous à profiter de ce moment fortuné ? Comment n'adresseriez-vous pas vos cris et vos gémissemens à votre Dieu ; vous qui vous sentez surchargé du poids de tant de péchés, vous qui tant de fois avez donné la mort à votre ame ; vous enfin qui n'attendez plus qu'une seule de ses paroles prononcée par ma bouche, pour ressusciter à la vie.

Mais je parle du pardon des péchés ; et qui suis-je, moi, pour me séparer de vous ? Peut-être plus répréhensible, peut-être mille fois plus coupable que vous n'ai-je sur vous en ce moment d'autre avantage que celui de vous avoir conduit à la source de la miséricorde. Que dois-je donc faire ? Je me prosternerai avec vous aux pieds de mon Sauveur ; je demanderai à *Marie* de m'obtenir une goutte de ce sang qui coule à grands flots, et de m'unir à vous et au bon Larron qui est à ses côtés ; nous lui dirons tous en général et chacun en particulier : Seigneur ! souvenez-vous de moi ! *Memento mei !* Votre bonté est notre unique espérance. Du haut du trône de votre croix, dites à nos ames abattues, que quoique nous vous ayons oublié si entièrement et si long-temps, votre amour paternel daigne se ressouvenir de nous, et qu'au lieu de nous faire habiter les flammes horribles et éternelles que nous avons méritées, vous consentez à nous ouvrir les portes de votre Paradis ; l'absolution que nous espérons de vous est le signal de cette promesse, puisqu'elle nous rendra dignes d'habiter la Jérusalem céleste.

Oui, Monsieur, l'absolution que vous allez recevoir en son nom, est le signe efficace de votre pardon, et elle vous met dans la voie du bonheur éternel. L'Esprit Saint va descendre sur

vous ; il va purifier votre ame, la sanctifier et vous réconcilier avec Dieu ; il va vous justifier, vous donner le titre et les droits de fils, vous admettre à partager l'héritage que vous a laissé Jésus-Christ, vous arroser de son sang divin, et vous rendre agréable aux yeux de son Père. Il va vous marquer du sceau de sa promesse, au pied de l'autel sur lequel Jésus, suprême Pontife, offrit à son Père ce sacrifice sanglant et ce précieux holocauste que l'esprit divin alluma du feu de son amour. Prenez-donc cette croix, serrez-la dans vos bras par la foi, quand vous m'entendrez prononcer les paroles sacrées.

Ne perdez de vue ni ces deux autres croix, ni ces deux coupables si différens entr'eux. Ces deux hommes sont le symbole du différent sort des pécheurs. Tous deux ils sont cloués sur leur croix ; tous deux sont également près de Jésus-Christ, l'un et l'autre sont présens au sacrifice qu'il offre et qui auroit pu les sauver également. Ils ne diffèrent que par le cœur : l'un s'unit au sacrifice de l'Agneau, en reçoit le fruit et se sauve ; l'autre s'en sépare, le méprise et se perd. Suivez l'exemple du premier, et consommez votre pénitence dans les mêmes dispositions. Je vous en recommande trois essentiellement : la première consiste dans l'union de votre cœur aux souffrances de Jésus-Christ, pour sanc-

tifier par elles, et les pénitences que je vais vous imposer et celles que vous ferez volontairement, celles sur-tout que vous ménagera la Providence divine pour l'expiation de vos péchés.

La seconde disposition à laquelle je vous exhorte, est celle de reconnoître dans toute la sincérité de votre cœur, que vous méritez quelque peine ou quelque souffrance que ce soit; et dans cette persuasion intime, de vous soumettre humblement et prudemment à toutes celles que le Ciel pourra vous envoyer, pour satisfaire à Dieu et détruire le corps du péché. La troisième disposition où vous devez être, c'est de vivre dans l'exercice d'une continuelle vigilance, et d'une prière qui ne souffre aucune interruption, pour ne pas perdre une seconde fois la grace que vous allez recevoir, et vous préserver des rechûtes.

Dieu vous a donné, je l'espère, ces dispositions; et non-seulement je le crois, mais il me semble déjà les voir dans votre cœur. Soyez assuré qu'en nous y conformant, notre prière monte au Ciel et pénètre jusqu'au trône de la miséricorde; que Dieu nous entend et nous pardonne; que les Bienheureux, pleins de joie, chantent au Très-Haut une hymne de reconnoissance et de louange; qu'ils intercèdent pour nous; que le Seigneur les écoute avec bonté; et

que courroucé comme il l'étoit, il redevient aujourd'hui notre Protecteur et notre Père.

Soyez sûr que déjà J. C. se trouve avec nous. Vous savez qu'il a promis, que lorsque deux ou trois personnes se réuniroient en son nom, il seroit au milieu d'elles. Nous sommes deux ici, et c'est en son nom que nous nous sommes réunis. Quel motif vous auroit amené si ce n'est celui de lui exposer vos misères, d'implorer sa pitié, et de lui demander pardon par la médiation du Ministre qu'il vous a désigné ? A quel effet y serois-je venu, moi, si ce n'étoit pour vous entendre, vous confesser et vous absoudre ? Comment pourrois-je, moi, misérable pécheur, remplir ce ministère, si je ne m'en acquittois par son autorité et en son nom ?

Souvenez-vous qu'en venant sur terre, le Sauveur a dit lui-même qu'il ne venoit pas pour les Justes, mais pour les pécheurs, et que c'est pour eux qu'il a institué le sacrement de Pénitence. Rappelez-vous qu'il a dit encore : « Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés et fatigués, et je vous soulagerai ». Et qu'en conséquence, plus vous êtes chargé de péchés, plus il vous donne de droit à sa compassion ; souvenez-vous que c'est lui qui a fait ces promesses ; qu'il est le Dieu véridique et fidelle, et que pour les accomplir, il a mis les paroles de réconciliation dans

la bouche de ses Ministres, qu'il a rendu dépositaires de sa puissance.

Vous voilà devant celui qu'il vous a destiné. Cherchez donc J. C. dans lui; quelque part que se portent vos regards, vous le trouverez, parce qu'il est toujours près de ceux qui l'invoquent. Si vous levez les yeux au Ciel, la foi vous le fera voir assis à la droite de son Père, auquel, comme Pontife suprême, il présente vos prières et vos gémissemens. Comme votre divin Médiateur, il sollicite votre pardon; et comme Sacrificateur, il lui offre votre pénitence, et y joint le mérite de sa croix pour lui donner du prix.

Si vous tournez vos regards vers la terre, vous venez de le voir sur l'autel renouveler son sacrifice, et le présenter de nouveau à son Père pour obtenir de lui le pardon que vous espérez. En cet instant même il est au milieu de nous, puisqu'il l'a promis; il vient y entendre les sanglots de votre cœur, guérir vos blessures, vous remplir de son esprit, et me présenter à moi la plaie que son amour pour les hommes a faite à son sacré côté, afin que j'y puise le sang qui doit vous arroser et achever votre guérison. Ne pensez donc qu'à vous prosterner à ses pieds, à les tenir embrassés par la foi, et à les baigner de larmes d'amour et de douleur, à l'exemple de l'amante pécheresse.

Ne considérez que vos misères et sa miséricorde, l'excès de vos maux et ses bontés infinies, l'horreur que vous devez avoir de vous-même, et la charité immense avec laquelle il vient à vous. Occupez-vous de ces objets, et ne les séparez point les uns des autres, afin que leur union soit à la fois le sujet de votre affliction et de votre confiance. J'espère qu'à mesure que vous lui avez découvert vos maux en me les découvrant, il les a traités et guéris. Il ne vous manque plus que de lui dire une parole : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Cette parole qu'on n'a jamais prononcée, qu'on ne prononcera jamais en vain, vous méritera la réponse qu'il fit au Lépreux : *Soyez guéri ; je le veux.*

Redoublez donc en ce moment votre contrition. Répétez les cris douloureux de David : *Miserere !* Seigneur, miséricorde ! Demandez à l'Esprit Saint qu'il forme dans votre cœur cette parole puissante, qu'il la forme dans le mien, pour que je lui adresse aussi mes humbles supplications. Dieu tout-puissant ! lumière inaccessible ! splendeur immortelle, dont les Chérubins ne s'approchent qu'en tremblant et la face couverte ! comment oserai-je, misérable pécheur que je suis, me mettre en votre présence, si le Dieu qui, engendré avant l'aurore,

sortit de ta splendeur divine, ne l'eût adoucie en la couvrant du voile de ma chair ? C'est par lui que j'espère trouver accès au trône de ta miséricorde. C'est le Dieu, Fils de *David*, auquel j'adresse ma fervente prière, au Dieu qui m'a donné le droit de le nommer mon frère, parce que sa compassion est toute pour moi.

O vous, Jésus, Homme et Dieu ! vous à qui nous parlons sans crainte ; vous le Dieu-Sauveur, le Dieu d'Israël ; vous dont les pécheurs s'approchoient autrefois avec tant de sécurité et de confiance ; vous qui les invitiez avec bonté à s'approcher : permettez que celui qui se prosterne maintenant à vos pieds, obtienne le pardon que vous seul pouvez lui accorder. Je réclame la même miséricorde que vous montrâtes en vous manifestant sur la terre.

Mais, Seigneur, ce pénitent ne vous demande point un pardon qui le laisse, comme il l'étoit, en proie à ses passions. Il vous demande de lui pardonner et de le corriger, d'oublier ses iniquités et de les détruire. Il sait que vous aviez déjà détruit son iniquité originelle ; que vous l'aviez lavée de votre sang, en y noyant la malédiction de son origine. Maintenant il vient vous demander un nouveau Baptême ; ses larmes sanctifiées par les vôtres lui fourniront l'eau nécessaire. Faites, Seigneur, que là où l'iniquité fut

grande,

grande, la grace soit plus grande encore; et qu'où abondèrent l'injustice et le crime, surabondent la miséricorde et les vertus.

Ses maux seroient sans remède, si votre justice vouloit le perdre, et si vous ne vouliez le sauver pour votre gloire. Vous le fîtes renaître par l'Église, mère si sainte que vous la choisîtes pour épouse; l'Église lui donna la vie et les droits à l'immortalité; elle lui fit connoître les vérités que vous aimez, elle l'instruisit dans les mystères cachés de votre sagesse. Il a tout perdu, tout profané; mais il espère en vos bontés infinies. Faites que les paroles de paix et de consolation pénètrent jusqu'au fond de son cœur, et que son ame abattue se console dans cette douce espérance. Parlez, Dieu compatissant, parlez à ce misérable pécheur; une seule parole de votre bouche va lui rendre la vie : dites-lui que vous ne pourrez plus voir ses péchés, parce que vous allez les détruire. Il vous demande de ne lui laisser de ses iniquités que la gloire d'avoir obtenu leur pardon, et la douleur de s'en être rendu coupable.

Alors le Père se leva. Je le vis les bras élevés et la vue fixée sur la croix de Jésus-Christ. —Préparez-vous, me dit-il, l'Esprit Saint va descendre dans votre ame; elle va recevoir l'influence céleste du sang de notre Rédempteur, et Dieu qui va vous pardonner vous reconnoîtra pour son fils;

—A ces mots, je me prosterne à terre, mon front coupable se cache dans la poussière; et baigné de mes pleurs, j'entends le Père assis prononcer les paroles sacrées de l'absolution. O Dieu ! qui pourroit expliquer ce qui se passa alors dans mon cœur ! qui pourroit exprimer l'ineffable consolation que j'éprouvai dans ce moment ! surtout lorsqu'après avoir achevé, il me dit : J'espère en Dieu que vous êtes dans sa grace; allez en paix, et ne péchez plus.

Théodore ! quelle révolution subite se fit dans toutes mes facultés intérieures ! Tout-à-coup délivré des inquiétudes et des craintes qui empoisonnoient jusqu'aux momens de mon repentir et de mes espérances, je ressemblois à un homme qui, long-temps enséveli sous les ruines d'un édifice qui a croulé , et subitement retiré du milieu des lourdes masses qui s'opposoient à tous ses mouvemens, reste dans la stupeur et se trouve comme hors de lui-même : il croit voir pour la première fois tout ce qui se présente à sa vue; sa tête est étonnée, sa respiration entrecoupée; il appréhende que quelqu'un de ses organes n'ait été attaqué; il respire péniblement et avec crainte, jusqu'à ce que jetant un profond soupir, il reconnoît avec joie la santé dont il jouit, sent que ses viscères ont repris leur mouvement, et que l'air, cet élément salutaire, recommence à circuler

librement dans ses poumons. Je crus éprouver intérieurement la même sensation, lorsque mon ame rentra de nouveau dans l'adorable et bienheureux sein de son Dieu ; elle croyoit y respirer son air natal, rentrer dans le giron paternel, retourner au lieu d'où elle étoit émanée, et où celui qui vit ne meurt jamais.

Dans cette sainte et divine ivresse, je restai prosterné, et comme abymé dans la joie de mon bonheur. Je ne sais combien de temps ce sentiment profond qui absorboit toutes mes facultés, m'auroit retenu sans mouvement dans cette situation extatique d'adoration, si la main du serviteur de Dieu ne m'avoit donné la force de me lever. Il me fit asseoir ; et je vis alors cet Ange du Ciel entrer lui-même dans une sorte d'extase divine. Sa physionomie douce brilloit des rayons d'une lumière céleste et d'une paisible alégresse. Un sourire, plein de douceur et d'amour, animoit ses traits vénérables ; ses yeux fixés sur les miens, brilloient de tendresse et d'une sainte joie, ses regards pénétroient jusqu'au fond de mon cœur.

—O Monsieur, me dit-il, je bénis, j'admire et je révère en vous les grandes miséricordes du Très-Haut, et tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus respectable sur la terre, un Juste, un Prédestiné, un Élu ! Heureux le cœur qui sait

conserver les biens que vous venez de recevoir en un instant ! j'ai la confiance que le vôtre est devenu le sanctuaire de la gloire et de la lumière de Dieu. Sa vie divine circule déjà dans votre ame ; déjà votre esprit se nourrit des brillantes lumières de ses splendeurs. Rien dans l'univers n'est comparable à l'excellence du nouvel être que vous venez de revêtir, ni à la grandeur des destinées immortelles qui vous attendent.

Quelle source inépuisable de consolations s'ouvre pour vous en ce jour, même pour le cours de cette vie fragile ! Combien votre cœur palpitera de joie, quand vous vous rappellerez qu'après avoir été si long-temps étranger dans la maison de Dieu, après avoir perdu pendant tant d'années toute espérance de votre adoption en Jésus-Christ, vous êtes par sa bonté admis dans la société des Saints, devenu frère et compagnon des Prédestinés, membre de l'Église de l'éternité, descendant des Patriarches et des Prophètes, pierre immortelle et vivante de l'édifice élevé sur les fondemens posés par les Apôtres et les Martyrs, et l'un des trophées qui seront éternellement érigés au sein de la Cité de Dieu, à la gloire de l'Agneau qui nous racheta de son sang, et qui y sont réunis de toute tribu, de toute langue et de toute nation.

Ces paroles prononcées avec toute la chaleur

d'un enthousiasme céleste, pénétroient jusqu'au fond de mon cœur; elles l'enflammoient d'une ardeur divine; elles le remplissoient de force, d'élévation et d'énergie. Tout m'y paroissoit sublime et solide, plein de substance et de vérité : nous nous mîmes à genoux pour rendre grace à Dieu d'un si grand bienfait. Il me reconduisit à ma chambre; mais il ne se retira point.

Il m'y répéta les mêmes discours, il s'attacha à me faire sentir les avantages inappréciables de mon nouvel état, et à m'affermir dans l'amour et dans la pratique de la vertu. Il cherchoit sur-tout à me donner une idée de la grandeur de l'ame qui rentre en grace avec Dieu. — Monsieur, me disoit-il, la plupart des hommes ne considèrent point comme ils le devroient, le bienfait du pardon qui nous est accordé au Tribunal de la pénitence; ils n'y voient qu'une grace qui nous délivre de nos péchés, en nous lavant des taches dont nos passions et nos crimes ont souillé nos ames. Avec des idées aussi foibles de la grandeur de ce mystère de miséricorde, le pénitent peut à peine remercier dignement son Dieu.

La purification des consciences n'est pas l'unique et dernier effet d'un Sacrement qui répand la bénédiction sur notre repentir et sur nos larmes : c'est sans doute un grand bienfait que de se trouver affranchi du châtiment éternel,

destiné à ceux qui meurent dans l'impénitence finale. Mais combien s'élèveroit notre cœur, si nous considérions la dignité, l'excellence d'une ame capable de supporter le poids immense de la gloire de Dieu, et d'avoir part à ses félicités immortelles ! Rien de créé ne peut s'élever tout-à-coup jusqu'à la hauteur de l'infini. Si le Sacrement se bornoit à effacer les taches de nos péchés, il n'agrandiroit point par ce seul effet la sphère de notre être ; il ne pourroit pas non plus nous revêtir de la force nécessaire pour nous faire franchir les limites de notre nature.

Pour surmonter cette disproportion qui assujettit toutes les créatures à des bornes prescrites, et les retient à une si grande distance de ce Dieu infini, dont le trône est situé sur les hauteurs d'une lumière inaccessible, il faut qu'un caractère surnaturel vienne changer en quelque manière celui de leur constitution mortelle, qu'il ajoute au prix de leur existence et de leurs œuvres, et qu'il donne à leur adoration, à leurs sacrifices, à leur amour pour Dieu, et à leurs autres bonnes actions, une valeur qu'elles ne peuvent avoir en elles-mêmes; puisque dans leurs propres facultés tout est pauvre, tout est débile et caduc. Il est donc nécessaire qu'un don de l'Être infini les dispose à pouvoir jouir de sa vue et de sa possession; qu'un rayon de la Divinité réside d'avance en elles,

pour qu'elles soient capables d'obtenir l'éternité et la gloire de Dieu.

Si l'on veut bien entendre l'économie de la Religion et de la grace, on doit la considérer sous son véritable point de vue, et voir que le grand dessein de la souveraine sagesse a été de placer dans l'homme tout ce que sa foiblesse peut comporter de la grandeur et des perfections infinies de son Créateur, en l'assimilant en quelque manière à Dieu. C'est là l'unique et véritable clef qui peut nous donner l'intelligence de toutes les obscurités incompréhensibles dont la raison humaine s'afflige; c'est la seule lumière qui puisse nous expliquer le principe de tout et la fin de toutes les créatures.

Ce grand, ce sublime dessein est aussi le plus avantageux à l'homme. Et comment l'intelligence suprême l'a-t-elle rempli? Le plus sublime des Évangélistes nous l'a révélé, en nous expliquant en peu de mots le mystère le plus profond et le plus caché des conseils de Dieu. Le Verbe qui existoit au commencement et par qui tout a été fait, se fit chair, en unissant la nature humaine à sa personne et à sa grandeur infinie. Ainsi le monde vit dans un homme la gloire du Fils unique du Père; il admira un homme en qui résidoient la vertu et l'excellence de Dieu, un homme plein de sa force et de sa vertu éternelle; *et nous*

tous, nous fûmes admis à en partager la plénitude. Voilà, Monsieur, ce que nous pouvons appeler le centre, et pour ainsi dire l'*ame* du dessein et de l'ordre de Dieu dans la formation de l'univers, dans l'établissement de la Religion, et dans la conduite de tous les événemens de la terre.

Ces principes doivent vous montrer que le caractère de la grace habituelle que nous recevons par Jésus-Christ, est de nous communiquer, autant que nous en sommes susceptibles, sa consubstantialité et son égalité avec l'Être infini; et d'établir entre l'Homme-Dieu et les Chrétiens purifiés par sa grace, une union ou plutôt une unité si étroite que les mérites de J. C. deviennent les siens. Le prix de son sang et de son sacrifice appartient en propre à chacun des enfans de sa sainte adoption; et aux yeux de son Père, nous nous transformons en quelque sorte en autant d'autres Christs du Dieu vivant. Le Père reconnoît en nous les images de sa gloire, et il nous regarde pour ainsi dire comme autant de répétitions et de copies de son Verbe fait chair.

Dès-lors nos soupirs et nos gémissemens acquièrent à ses yeux une valeur infinie et divine. Quand il ne resteroit dans le monde qu'un homme seul, si cet homme étoit dans la société de l'alliance évangélique, son existence isolée dans l'univers suffiroit pour y glorifier Dieu assez digne-

ment, et pour que Dieu trouvât dans l'ouvrage de la création un objet proportionné à la gloire infinie qu'il se procure éternellement à lui-même dans l'abyme de sa propre immensité.

Quel mortel eût jamais osé donner cette explication aux desseins du Tout-Puissant ? Qui eût pu imaginer, qu'en accordant à J. C. tous les dons qu'il a répandus sur la terre, le dessein de Dieu fut de faire part aux hommes de sa divine et souveraine excellence, si l'Homme-Dieu ne nous eût pas révélé lui-même ce grand secret de son Père céleste avec tant de clarté que le cœur le plus endurci ne peut le méconnoître ?

J. C. nous a dit dans les termes les plus clairs et les plus positifs, que par lui et en vertu de la parenté qu'il a contractée avec le genre humain dans son incarnation, nous nous sommes incorporés dans la société glorieuse et immortelle dont il jouissoit dans le sein de Dieu avant la création du monde ; que nous sommes unis avec lui par des liens de fraternité si forts et tellement indissolubles, qu'il nous reconnoît en présence de son Père comme la chair de sa chair et les os de ses os.

J. C. nous a dit encore, que si nous ne nous séparons pas de lui, tout ce qui est à lui est à nous ; que nous jouirons avec lui de tous les trésors de la splendeur divine, qu'il apporta en

naissant avant l'aurore ; qu'il est la vigne incorruptible sur laquelle nous sommes entés d'une manière ineffable ; que nous communiquons avec lui intimement et sans interruption, comme les rameaux, avec le tronc vivant auquel ils sont unis et d'où ils tirent à la fois leur nourriture, leur chaleur et leur fécondité. Peut-on concevoir une idée plus grande et plus douce ?

Il est facile, d'après cela, d'imaginer combien l'Homme-Dieu chérit ceux qui reçoivent sa parole ; et l'on ne s'étonnera plus qu'il nous montre une tendresse aussi vive, aussi ardente, aussi inaltérable et qui est sans exemple sur la terre. Quel sens profond ! quel amour expressif se peint dans le langage de sa tendresse, lorsqu'il veut consoler ses Disciples des tribulations que leur feront éprouver leurs ennemis !

« Mon troupeau bien-aimé, leur dit-il, que mon Père a voulu confier à ma vigilance, ne crains point la contradiction des créatures ni la malignité des méchans ; le grand Dieu qui te connoît et qui t'aime, met toute sa complaisance à te préparer des trônes sur lesquels tu jugeras avec moi les sages du siècle et les maîtres du monde ! Ne te laisses point intimider par ceux qui ne peuvent tourmenter que le corps ; celui qui croit en moi, a une vie indestructible ; il ne peut mourir, et tu vivras comme je vis moi-même.

Dans le grand jour de la manifestation de ma gloire, tu connoîtras ce grand mystère d'unité : tu verras alors comment *je suis dans mon Père, comment mon Père est dans moi*, et comment *je suis dans vous autres* (*) ».

Avouons, Monsieur, à la gloire de celui qui répand sur nous des bénédictions si étonnantes, que le cœur humain est trop foible pour supporter l'impression du discours d'un Dieu qui daigne parler ainsi aux hommes. Le plus juste d'entr'eux est forcé d'en distraire quelquefois sa pensée, parce que s'il s'occupoit sans cesse de cet excès d'honneur, il mourroit de tendresse et de joie. Qu'elles sont à plaindre les ames endurcies que de si douces affections ne peuvent émouvoir ; il est impossible de les conduire à la vérité par la voie du sentiment. Les hommes de cette espèce ont des cœurs de pierre ; ils sont indignes d'une Religion qui ne peut fructifier que dans des ames sensibles et capables des impressions tendres, puisque notre Religion est essentiellement tout amour et charité.

Je n'exagérois point lorsque je vous disois que le propre de la justification Évangélique est de transformer notre foiblesse en la force de Dieu, et de nous greffer en quelque sorte sur son immortelle

(*) I. St. Jean, XIV. 16. XVII. 21

substance. Les premiers Apôtres de la doctrine de J. C. se sont servis des mêmes termes que leur divin Maître, lorsqu'ils ont parlé du point de grandeur auquel la grace peut nous élever. *Saint Pierre* appelle cette précieuse grace un don qui nous associe à la gloire de Dieu, qui nous fait participer à son immutabilité, et qui nous communique sa nature.

St. Paul lie tellement notre sort à celui de l'Homme-Dieu, qu'il nous approprie tous ses triomphes ; il nous voit ressuscités, glorifiés et assis avec lui dans la demeure céleste. C'est-à-dire que de droit et en vertu des mystères qui se sont accomplis en lui qui est notre Chef, tous ceux qui lui appartiennent sont le fruit précieux de son sang et possèdent ses mêmes prérogatives ; que l'état de J. C. est dans une certaine proportion, celui de tout homme justifié par sa grace ; que l'œuvre de notre exaltation est déjà finie, et que si nous persistons fermement dans son alliance, notre assomption et notre résidence éternelle à la droite de son Père, ne sont suspendues que par le délai de notre mort.

Voilà, Monsieur, une idée, quoique très-imparfaite, de l'état surnaturel et divin auquel la justification chrétienne nous élève. Elle nous place dans une classe supérieure à toute grandeur : rien n'est comparable au bonheur de l'ame

qui s'y trouve. Cette grace du Sauveur qui habite en nous, doit donc être un trait, une ombre, une participation de cette immense charité de Dieu dont nous parle Jésus-Christ, et qu'il dit avoir possédée dans l'essence divine avant que le Monde sortît du néant.

Cette communication de l'Être de Dieu et de sa divine lumière avec l'ame qui a reçu l'application des mérites du Rédempteur, est si étroite et si intime que le Saint-Esprit est l'organe sacré qui l'effectue. Lui seul est le lien de ce commerce incompréhensible, par sa résidence intime et vraie au fond de notre ame. *La charité de Dieu*, disoit l'Apôtre aux Fidelles de son Église, lorsqu'il la fondoit, *s'est répandue dans vos cœurs par l'Esprit Saint qui vous a été donné.*

J. C. lui-même nous a présenté sous des couleurs aussi expressives, ce glorieux et inestimable caractère de notre éternelle adoption. Il avoit déjà annoncé la descente du Saint-Esprit comme le sceau et l'accomplissement de ses promesses, comme la venue de son coopérateur inséparable et naturel dans la sublime entreprise de la réconciliation du monde; il nous avoit dit que ce grand Consolateur des hommes, celui qui est sur la hauteur de l'immensité de gloire où il procède du Père et du Fils, viendroit parmi nous, qu'il seroit l'ami, le compagnon de nos cœurs, et

qu'il habiteroit dans nous par une présence et une action véritables ; ce qui doit s'entendre dans le sens naturel de ces paroles.

Pesez, Monsieur, considérez avec attention la force et l'énergie de ce discours du Sauveur, lorsqu'il restera toujours avec vous. C'est cet esprit de vérité que le monde, c'est-à-dire celui qui vit selon les sens, ne peut recevoir, parce qu'il ne le connoît pas ; mais vous autres, vous le connoîtrez, puisque lui-même habitera et reposera dans vous.

Maintenant vous commencez à entrevoir la hauteur de la dignité dont vous venez d'être investi ; et pourquoi après avoir prononcé sur vous les saintes paroles de l'absolution qui délivrent le pécheur de ses chaînes et le placent au rang des élus, je vous contemplois avec admiration, comme si vous eussiez été revêtu d'une forme nouvelle et extraordinaire. Oui, Monsieur, je voyois en vous un vase de miséricorde ; je voyois s'opérer dans vous un prodige admirable : Dieu venoit de verser tous ses trésors dans votre cœur. Il n'est aucun respect qu'on ne doive aux héritiers de la sainte espérance. Si en voyant un homme, nous pouvions connoître qu'il est dans la grace de Dieu et qu'il appartient au troupeau de Jésus-Christ, nous devrions à sa vue, être saisis d'une crainte religieuse, et

prosternés devant lui, adorer dans sa personne la majesté infinie du Dieu vivant, présente dans le plus auguste de ses sanctuaires.

Ainsi votre vie qui n'a été jusqu'ici qu'un songe fugitif, commence à acquérir dès aujourd'hui une durée véritable, précieuse et pleine de la vie de l'éternité. D'aujourd'hui commence votre existence céleste ; chacun de vos soupirs va porter au trône de Dieu un tribut d'un prix plus qu'humain ; vos plus légères actions, vos occupations les plus ordinaires, tous vos mouvemens, et jusqu'à vos délassemens et à votre repos, vont être comptés et écrits dans le livre indestructible de la vie, comme autant de traits destinés à embellir l'histoire éternelle des Élus, et à être l'objet de l'alégresse des Bienheureux, et le sujet des cantiques de la Jérusalem céleste.

Notre-Seigneur J. C. est en effet la véritable vie ; et vous êtes le sarment béni dans lequel circule la vie de cette vigne incorruptible et mystérieuse. Si vous n'aviez fait qu'étonner l'univers par la gloire des exploits les plus brillans, vous n'en seriez pas moins mort, vous n'en eussiez pas moins été vil aux yeux du Dieu vivant ; mais à présent rentré dans sa grace et couvert des mérites de Jésus-Christ, tout dans vous lui est agréable. Ses regards se complaisent jusques dans

votre repos, dans votre silence. Rien de ce qui est en vous ne lui est indifférent, parce que ce qui nous paroît n'être rien, est à ses yeux dans un Juste, plus que les trônes et les empires. Tout ce que vous ferez à l'avenir, quelque imperceptible qu'il puisse être aux yeux des hommes; aura le mérite de procéder de vous, de vous qui venez d'être lavé dans le sang de l'Agneau, et qui lui offrez la plus chère et la plus excellente image de lui-même qu'il puisse trouver sur la terre.

Faites, Monsieur, une réflexion. Pensez que Jésus-Christ, ce Fils si chéri du Père, n'étoit pas seulement un grand spectacle pour le Ciel, lorsqu'il déployoit toute la force de son ministère dans le cours de sa mission, il l'étoit encore dans les jours de son obscurité, et lorsqu'il vivoit caché dans l'humble habitation de *Marie* et de *Joseph ;* lorsqu'il leur obéissoit avec soumission comme le dernier des enfans de Nazareth; lorsque de ses mains foibles et innocentes il travailloit dans la boutique d'un artisan; lorsqu'il partageoit avec la plus sainte des Mères les soins pénibles de la vie domestique; lorsqu'enfin personne ne soupçonnoit encore que le salut éternel reposoit sous cet humble toit, qui ignoré du monde, renfermoit néanmoins l'espérance d'Israël, la gloire du genre humain, et le plus précieux trésor

trésor de l'univers. Chaque soupir de l'adorable Enfant qu'il recéloit, préparoit à l'insçu des hommes le salut du monde et le changement admirable qui devoit s'y opérer peu de temps après.

Qu'il est doux pour moi, Monsieur, de pouvoir vous répéter une vérité si consolante : vous êtes à présent un rameau de cet arbre précieux, un rejeton de cette racine immortelle ; tout ce que vous ferez dans cet état d'unité avec Jésus-Christ, vous conduira à votre salut éternel. J'insiste sur cette pensée, parce qu'elle est le fond et la substance de notre Religion, et qu'on ne peut trop la méditer. Le divin Maître nous l'a présentée sous mille formes différentes dans le cours de sa prédication ; il semble qu'il vouloit alors nous faire entrevoir cette vérité, et qu'il en renvoyoit l'entière manifestation aux derniers momens qu'il devoit passer avec ses Disciples.

Comme s'il eût voulu que la plus grande consolation qui ait jamais été offerte aux hommes, leur fût présentée dans la circonstance la plus amère de sa vie, et lorsqu'ils avoient le plus besoin d'user de toute leur force pour se soumettre à la nécessité de voir souffrir et mourir un bienfaicteur si digne de leur amour ; après leur avoir révélé ce mystère d'unité et d'alliance

à jamais indissoluble, il leur ajoute : « Je vous ai dit cela, pour que ma joie soit dans vous, et qu'elle y reçoive son dernier degré de plénitude et de perfection (*). »

— J'écoutois dans un profond recueillement ; j'aurois desiré que ce saint interprète des oracles sacrés ne se fût jamais éloigné de moi, et eût nourri sans cesse mon ame de ces grandes idées de la foi qui la maintenoient dans une continuelle extase d'admiration. O divin Évangile ! disois-je en moi-même, ô inestimable trésor de science et de lumière, qui peut te connoître sans t'aimer ? Comment est-il possible qu'offrant aux hommes d'aussi immenses richesses, il y en ait tant qui soient assez malheureux pour te méconnoître et te refuser leur respect ? Mille autres réflexions de cette espèce et les discours pleins d'onction et de force, à l'aide desquels le serviteur de Dieu s'empressoit à me soutenir, précédèrent sa retraite.

Je restai seul, *Théodore ;* mais combien je me trouvai différent de moi-même ! Ce moment fut le premier de ma vie où je me vis livré à la solitude sans crainte, et sans éprouver de tressaillement. Jamais jusqu'alors je n'avois pu descendre dans mon cœur, sans éprouver un déplaisir

(*) Jean, XV. 11.

secret, un sentiment confus d'horreur qui me forçoit à chercher des distractions. Cette fois-ci je commençai à me regarder sans peine, et à la vue des horribles péchés qu'il m'étoit impossible de me dissimuler, je concevois l'espoir doux et flatteur qu'ils me seroient pardonnés. Mon ame trouvoit le repos dans cette idée. Je ressemblois à un homme chargé long-temps d'un poids qui excède ses forces, et qui le déposant tout-à-coup, se sent soulagé et acquiert la liberté de ses mouvemens. Mon cœur s'ouvroit à la sécurité et à la paix; ma poitrine respiroit avec plus d'aisance; j'entrevoyois un avenir plus tranquille et une mort plus heureuse.

Je ne pouvois concevoir par quel aveuglement j'avois tant abhorré cette confession, dans laquelle je trouvois maintenant l'unique remède de mes maux. Les railleries, les bons mots, les sarcasmes que je m'étois permis sur ce Sacrement salutaire que j'avois tant calomnié dans ma stupide ignorance, se retraçoient dans ma mémoire. Ce que je trouvois de plus absurde dans ma conduite, c'est qu'alors je ne pouvois supporter l'idée de dévoiler à un homme prudent, à un guide et à un ami, dans l'intimité et le secret d'une confiance religieuse, des désordres et des crimes déjà connus de tout le monde, puisque je ne songeois

pas à me cacher de mes compagnons. Au contraire, je mettois une sorte de gloire à paroître moins timide ou plus décidé à fouler aux pieds les obligations les plus saintes, et à ne rien respecter ni dans le Ciel ni sur la terre. Tous ceux qui me ressembloient, devoient donc me connoître ; et les hommes vertueux ne pouvoient devenir mes dupes : quand j'aurois voulu affecter devant eux l'air et les manières d'un homme raisonnable, je n'eusse pu me dérober à leur pénétration. La vertu ne ressemble qu'à elle-même ; sa forme et son langage ont un caractère si naturel et si vrai, que la plus astucieuse hypocrisie ne peut parvenir à se revêtir de ses véritables couleurs ; elle ne peut pas mieux tromper les yeux de ceux qui se connoissent en hommes, sur-tout s'ils ont reçu du Ciel le don du discernement des esprits.

Et cependant j'avois trouvé ridicule de découvrir à un Ministre de Dieu mes péchés et mes foiblesses ; je murmurois avec les insensés contre la loi qui oblige les pécheurs à révéler à un homme la turpitude de leur conscience ; je disois avec eux que ce Sacrement étoit l'écueil de la Religion, parce qu'il étoit impraticable. Quel étoit mon aveuglement ! et quel étoit le leur ! Ne voient-ils pas que péchant tous les jours aux yeux de tout le monde, leur conduite habituelle

est une confession publique du désordre de leur cœur.

Qui pourroit avoir assez peu de raison et de justice, pour se plaindre d'être délivré du plus grand malheur qu'un homme puisse éprouver, par le simple usage d'un moyen aussi humain et aussi doux ? Dieu n'est-il pas notre seul, notre souverain bien ? Le bonheur éternel n'est-il pas l'objet le plus élevé, le plus digne de nos espérances ? Quand pour obtenir ce bien inestimable, pour remédier une à perte aussi irréparable que celle de l'amour divin, nous devrions nous arracher du sein de la nature, de notre patrie, de nos enfans et de tout ce que nous avons de plus cher au monde ; quand il faudroit nous reléguer dans d'horribles déserts, faire répéter aux échos et aux cavernes des montagnes les tristes accens de notre douleur, et arroser les rochers du sang de nos macérations ; qui pourroit hésiter un seul instant ?

Qui peut supporter l'idée d'une ame immortelle, qui indépendamment de la régénération du Baptême, fut destinée en naissant à partager la gloire ineffable du Dieu qui lui donna l'être, réduite par sa propre faute à devenir la victime indestructible de sa colère ? Mais ce Père de miséricorde qui connoît le limon dont nous sommes formés,

n'expose point notre foiblesse à des épreuves effrayantes pour elle ; pour nous admettre de nouveau dans son sein, il n'exige que l'humble confession de nos péchés, il ne demande que des larmes d'amour et l'effusion d'un cœur repentant.

Eh quoi ! la nature n'indique-t-elle pas elle-même ces moyens pour adoucir l'amertume de nos afflictions ? Les pleurs versés dans le sein de l'amitié, ne soulagent-ils pas les plus grandes douleurs ? cet épanchement de nos peines, n'est-il pas le premier et le plus doux refuge de notre sensibilité ? Reconnoissons donc dans cette sage et tendre disposition de la bonté divine, dans l'ordre de la grace et de la vie éternelle, une imitation visible, ou plutôt le type du sentiment que la nature nous suggère, lorsque nous cherchons à nous consoler ou à nous délivrer d'une extrême infortune.

Ah, *Théodore !* combien à présent ceux qui cherchent dans les prétextes frivoles de l'amour propre à justifier la répugnance qu'ils ont à confier à un Ministre de la Religion le triste secret de leur conscience, me paroissent peu raisonnables et peu chrétiens ! Il n'y a qu'une ame inflexible, étrangère encore aux premières impressions du repentir, qui puisse écouter ces conseils de l'orgueil, et vouloir se soustraire à l'obligation de s'humilier devant les Mandataires sacrés de la

compassion divine. L'homme repentant et affligé n'a pas besoin qu'on l'invite à ouvrir son cœur dans le sein de son frère et de son ami. Quand la Religion ne le lui ordonneroit pas, l'instinct de sa douleur, le desir d'alléger sa peine et de trouver ou un conseil ou un soulagement, le feroient voler dans les bras du Juste ; et le sentiment seul de ses peines le forceroit à lui découvrir ce qui l'afflige.

Sans doute le confesseur est un homme, mais un homme revêtu du Christ, un homme investi de ses pouvoirs, qui agit en son nom et qui le représente. C'est un homme, mais il est marqué d'un caractère divin, qui relativement à cette fonction, l'élève au-dessus de son rang. C'est un homme, mais lorsqu'il remplit son sublime ministère, la vertu du Très-Haut réside en lui, et alors il est supérieur aux Anges par la force et l'étonnante vertu qu'il reçoit, par son association au sacerdoce éternel de Jésus-Christ, et par son union avec lui dans la conduite du grand œuvre de Dieu, qui est la fondation de son incorruptible et sublime empire.

Hélas, *Théodore!* dans les jours de mon égarement je disois au bon *Marien* que Dieu étoit un maître bien exact et bien rigoureux, puisqu'il ne pardonnoit rien sans repentir et sans pénitence.

Combien j'étois insensé; combien j'éprouve maintenant qu'il est un Maître plein d'indulgence et de miséricorde, puisqu'il pardonne tout et à si peu de frais. Heureux le jour où Dieu m'a r'ouvert son sein paternel! J'ai changé de région; je vis dans un autre monde, et j'habite un séjour dont la douceur et la tranquillité m'étoient inconnues. Adieu, mon ami.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Tu as vu, mon cher *Théodore*, ce que j'éprouvai dans ce jour mémorable, où mon iniquité, comme je l'espère, fut lavée dans les sources inépuisables de la divine miséricorde. Tu vas apprendre ce qui se passa dans moi, durant la nuit délicieuse qui suivit ce jour fortuné. A peine étois-je au lit, que mille idées différentes se présentèrent à mon imagination. Je repassois en détail toutes les tristes actions, tous les déréglemens de ma longue vie ; leur souvenir m'affligeoit, mais je n'éprouvois ni l'amertume qui s'attachoit auparavant à mes souvenirs, ni les violentes tortures qui déchiroient mon cœur.

L'impression douloureuse du remords s'étoit émoussée. En me rappelant mes crimes, je ne pouvois cesser de considérer en même temps la bonté qui m'avoit conduit à les déplorer, et qui, comme je l'espérois, me les avoit pardonnés. Je ne pouvois m'affliger de ma misère, sans adorer la miséricorde qui avoit daigné me guérir. J'admirois les motifs extraordinaires qui m'avoient conduit à cette maison de Dieu ; par-tout je voyois la main de la Providence qui avoit di-

rigé mes pas. Je me rappelois sur-tout, je cherchois à graver dans mon cœur, les discours de mon charitable Père, et principalement ce qu'il m'avoit dit avec tant de tendresse et de force, sur le caractère du don ineffable que j'avois reçu par l'application du sang de notre Rédempteur.

Ces intéressantes idées s'accumuloient dans mon esprit, elles éloignèrent le sommeil de mes yeux. Loin de le regretter, je me plaisois à repasser dans ma mémoire des réflexions aussi douces et aussi consolantes. Je savourois la paisible insomnie d'un homme heureux qui se livre à l'impression d'un bonheur récent, et ne veut pas éloigner un seul instant de son esprit l'image du grand événement qui vient d'améliorer sa destinée. Mon insomnie étoit pour mon ame et pour mes sens un repos agréable, mille fois plus vrai et plus délicieux que celui que je cherchois si péniblement à trouver dans un sommeil qui n'étoit que la lassitude ou l'assoupissement laborieux d'un cœur fatigué de remords et rassasié de vices.

Je me sentois ainsi transporté de plaisir, d'amour et de reconnoissance pour mon Dieu. Rien ne se présentoit à mes yeux que sous des couleurs également neuves et agréables. Toute la nature me paroissoit s'embellir de ma réconciliation et de ma paix; les élémens eux-mêmes, quoique privés de raison, sont ennemis de

ceux qui abandonnent le Seigneur, et livrent des combats terribles aux insensés.

Mon imagination erroit avec une alégresse inexprimable dans toute l'étendue de cette voûte immense du firmament, tandis que je méditois sur ces vastes espaces, sur ces riches et incommensurables régions, sur ces monumens éclatans et antiques de la gloire de Dieu, une voix secrète se faisoit entendre au fond de mon ame. Elle me disoit : baisses les yeux, jettes tes regards sur toi-même, vois que dans ce moment tu es au-dessus de tout ce qui peut exciter ton admiration, dans l'immensité des espaces infinis qui t'environnent. Ton ame en qui résident les splendeurs divines, publie avec plus d'éloquence la gloire du Créateur, que le brillant et pompeux appareil des astres ; ces globes qui peuplent les régions inaccessibles, dans lesquelles ton imagination s'abyme et se perd, ces globes périront, disparoîtront, auront une fin ; mais toi...... toi, tu vivras éternellement. De quelque côté que mes yeux se tournassent, je ne trouvois que des objets de consolation, d'alégresse et de félicité.

Je m'endormis dans ces douces idées ; mais mon sommeil n'engourdit pas mes sens ; le ravissement où j'étois de l'heureuse situation de mon ame, ne me quitta point. C'étoit moins

une interruption de mouvement et d'activité, que la continuation paisible du recueillement et du repos religieux, où mon cœur avoit senti l'abondance et l'effusion avec lesquelles Dieu se communique à ceux qui l'aiment. Je croyois éprouver, jusque dans l'extase de mes sens, la douce impression que l'ame reçoit, lorsque sa grace la purifie.

Cette heureuse situation me parut plus sensible encore lorsque je m'éveillai. Alors je jouissois d'une manière plus positive et plus complète de tous les trésors de Dieu. J'étois semblable à un général qui, reposant dans les bras d'un doux sommeil, après avoir remporté une importante et pénible victoire, n'a rêvé qu'à son triomphe, et se réjouit à son réveil de ce que ses songes ne sont point une vaine illusion. Dès que les premiers rayons de l'aurore dorèrent les humbles murs que j'habitois, je me levai pour chanter une hymne d'actions de graces à l'Auteur d'un si grand bien. Mon ame étoit rassasiée de vie, et j'adorai du plus profond de mon cœur la vérité de toutes ses lumières, l'infinité de ses perfections et de toutes ses vertus.

Le Père ne tarda pas à venir me voir. Je lui rendis compte de tout ce que j'avois éprouvé. Il leva les yeux au Ciel comme pour lui rendre graces; et se tournant vers moi, il me dit : —Vous voilà parvenu, Monsieur, à goûter les

consolations que donne notre Religion ; car son esprit est de nous délivrer des inquiétudes de l'imagination, du tumulte et de la fluctuation continuelle de nos projets, de nos desirs ardens et de nos craintes ; son objet est de réduire à une seule pensée, à un seul desir, le chaos de nos affections et de nos passions. Elle éloigne de notre ame les vains objets qui la fatiguent et la troublent ; elle la rappelle à sa véritable et primitive fonction, semblable à celle de Dieu, c'est-à-dire, à la possession de ce qui est impérissable, à la contemplation et à l'amour de l'adorable et suprême Majesté, principe de la vie et de toute intelligence.

C'est dans ces vues que J. C. descendu sur la terre pour y répandre par-tout la paix et pour y réparer le désordre de la nature, ne s'occupa, dans l'explication de sa doctrine, qu'à nous ramener à cette antique simplicité d'affections et de mouvemens que nous avions perdue, à cette unité d'idées et de desirs ; il nous exhorta à concentrer en Dieu seul toutes les facultés de notre entendement et de notre amour. Par-tout son Évangile nous répète qu'il n'y a que vanité et folie à chercher une autre voie de bonheur ; il n'y en a et il ne peut y en avoir qu'une, et elle est dans la recherche active et continue du royaume de la justice de Dieu ; or ce royaume

est au-dedans de nous-mêmes, et nous ne trouverons que dans lui seul ce repos, que nous cherchons si inutilement au sein des passions qui nous consument.

Oui, Monsieur, notre résidence en nous-mêmes renferme tout. Elle est la fin et le résultat de tous les desseins de Dieu, l'unique but qu'il s'est proposé, quand il nous a donné J. C. et son Évangile. L'éternité entière ne nous offriroit aucune félicité fondée sur d'autres puissances ; il n'est que ce moyen qui puisse nous conduire à la perfection et au dernier degré de notre recueillement en Dieu. Il nous fixera dans la contemplation et dans la possession de cette lumière indéfectible qui s'unira avec nous, qui nous pénétrera, qui circulera dans notre ame comme un torrent de délices, et n'y laissera subsister qu'une seule pensée, un seul amour.

Peut-être est-ce pour le même motif qu'il est entré dans les desseins de Dieu d'instituer le sacrement ineffable de l'Eucharistie. L'homme pourra-t-il jamais concevoir que son Dieu, non content de s'être fait homme, d'être descendu dans le sein de *Marie*, de venir habiter parmi les hommes et mourir pour eux, ait aussi voulu après sa résurrection et sa glorification, établir cette communication journalière avec l'homme aussitôt que celui-ci l'appelle; et qu'il lui ait fourni pour cela

un moyen, que jamais intelligence créée n'eût pu imaginer ? moyen aussi digne de sa sagesse que de son amour.

Il est aisé de voir que ce fut là une partie du plan de cette intime communication que Dieu a toujours suivi ; et que ce mystère n'est qu'une extension des rapports et des liens que Dieu a établis entre lui et l'homme, et à la faveur desquels il a toujours daigné s'unir avec l'ame qu'il a créée à sa ressemblance. Pendant son séjour sur la terre, l'ame ne pouvant jouir de cette communication intime qui lui est réservée dans la céleste Jérusalem, Dieu a voulu y suppléer en lui donnant un pain de vie, le pain sacré dont il a dit que celui qui le mange habite en Dieu et Dieu en lui. Et comme ce pain est non-seulement la chair et le sang de Jésus-Christ, mais encore la plénitude de sa divinité, il transforme l'homme en lui, s'unit intimement avec lui, et il produit dans l'ame. . . .

—Ici ne pouvant entendre le Père parler de ce Sacrement sans me sentir transporté de desir, je l'interrompis. Il ne m'avoit point encore jusqu'alors parlé de la Communion ; et quoiqu'il m'eût recommandé de m'abandonner en tout à son zèle en me contentant de lui obéir humblement, je ne pus m'empêcher de lui dire : Quoi, mon Père ! malgré mes iniquités, malgré mon indignité, ne

pourrai-je point encouragé par ma douleur et par la bonté sans bornes du Dieu vivant, demander ce pain salutaire? —Oui, Monsieur, me répondit-il, vous le pouvez, vous le devez même, et je me réjouis de votre demande. Ce pain ne peut s'obtenir que lorsqu'on le demande avec instance; et il ne profite à l'ame qu'en proportion de la faim avec laquelle on le demande.

Suivant la pratique commune, je pourrois vous le donner; vous êtes et je l'espère ainsi de la bonté de Dieu, purifié par la pénitence de tout péché mortel : vous avez formé la ferme résolution de n'en plus commettre ; j'espère plus encore : vous êtes dans la grace de Dieu. Cela suffit sans doute pour s'approcher du banquet sacré, et obtenir de l'Église cette divine nourriture; cela suffit pour ne pas communier indignement. Mais, Monsieur, il y a d'autres conditions à remplir, pour tirer un plus grand fruit de la Communion.

Cette action est si grande, si sainte que la vie entière de l'homme suffiroit à peine pour s'y préparer ; et il me semble que lorsqu'on sort d'une longue suite d'années souillées d'iniquités, il convient de se purifier quelque temps avant d'approcher de l'autel. L'Apôtre ordonne à l'homme de s'éprouver lui-même, et quelle épreuve peut avoir fait celui qui n'a pas eu le temps de s'éprouver? D'un autre côté, ce pain sert aussi à soutenir les foibles,

foibles, et la sincérité de la pénitence supplée au temps. Je me permettrai de vous présenter quelques réflexions de l'éloquent *Massillon*, et vous jugerez vous-même avec quel soin vous devez vous disposer à recevoir votre Dieu.

La Communion est la plus sublime et la plus sainte action du Christianisme. Son objet est de faire naître J. C. dans nos cœurs ; si elle n'y opère sa naissance, notre défaut de disposition l'y fait mourir ; si le pain sacré n'est pas pour notre ame un fruit de vie, il devient un signe de mort pour elle. Cette alternative est terrible. Cependant je n'infère pas de là que nous devions nous éloigner de la sainte Table. Le pain qui s'y distribue, est le véritable aliment de l'esprit ; il est la force des forts, le soutien des foibles, la consolation des affligés et le gage le plus sûr de l'immortalité. Il seroit très-dangereux de s'en priver ; mais il le seroit bien plus encore de le recevoir sans y être bien préparé, sans avoir revêtu la robe nuptiale, et sans apporter à cet acte divin toutes les dispositions nécessaires qu'il exige, et qui seules peuvent nous faire recevoir avec fruit le pain de vie.

L'Apôtre nous a expliqué quelles doivent être ces dispositions. Sa doctrine bien résumée, il nous enseigne que nous devons porter à ce divin banquet une foi qui ait quatre caractères : une foi

assez respectueuse pour faire le discernement du corps de Jésus-Christ; assez prudente pour que nous puissions éprouver notre propre cœur et nous en assurer; assez ardente pour le porter à aimer, et assez généreuse pour être prête à toute espèce de sacrifice. Développons successivement ses diverses qualités.

Quand l'Apôtre dit que cette foi doit être assez respectueuse pour discerner la sainteté de notre action, il ne parle point de la foi qui nous distingue des incrédules, mais de cette foi vive qui sait percer les nuages qui environnent le trône de l'Agneau; de cette foi qui le voit tel qu'il est; de cette foi qui, malgré le voile dont se couvre ce vrai *Moyse* sur la montagne sainte, apperçoit sa gloire sans pouvoir en soutenir la splendeur; de cette foi qui, sans oser fixer témérairement son immensité, se sent pénétrée de sa présence.

Il parle de cette foi qui voit les Anges descendre du Ciel et couvrir le divin Agneau de leurs ailes; qui voit les colonnes du firmament trembler devant la majesté du Dieu de vie; de cette foi à laquelle les sens ne peuvent rien ajouter, et qui est heureuse non-seulement de croire sans voir, mais de voir presque ce qu'elle croit; de cette foi si pénétrée de vénération qu'elle est saisie d'une religieuse terreur, dès qu'elle se trouve à la vue du Sanctuaire; qui s'approche

de l'autel comme *Moyse* du buisson sacré, et les Israélites du mont des tempêtes ; de cette foi qui, sentant tout le poids de la présence divine, s'écrie comme *St. Pierre : Seigneur ! retirez-vous de moi, je suis un pécheur.* De cette foi, enfin, dont le respect approche de la terreur, qui a besoin d'être animée, qui au moment où elle apperçoit J. C. sur l'autel, ressent la force de son impression; qui se trouble et qui craint, parce que sa robe nuptiale n'est pas aussi blanche qu'elle doit le desirer.

Ah, Monsieur ! si J. C. se montroit dans l'air sur une nuée resplendissante, les hommes se prosterneroient de frayeur ; les méchans iroient se cacher dans les plus profondes cavernes et demanderoient aux montagnes de crouler sur eux : alors ils n'auroient pas besoin de foi pour croire en lui. Maintenant la foi nous dit que le même J. C. est présent dans le Sanctuaire comme sur une nuée de gloire ; qu'aussitôt que le Prêtre prononce les paroles mystérieuses, la substance du pain se change en la substance du corps de notre adorable Rédempteur, et que les Esprits célestes descendent du Ciel pour l'adorer comme ses Ministres, et chantent en chœur avec les hommes des cantiques de louange.

La foi nous enseigne que Jésus-Christ, quoiqu'il soit sur le trône de sa miséricorde et disposé

à accorder aux mortels les graces qu'ils lui demandent, n'en jugera pas moins tous les cœurs en vérité ; que dans cette foule d'adorateurs qui remplissent ses temples, il distinguera les intentions et les pensées de chacun d'eux; que là il séparera les bons des méchans; qu'il portera des foudres d'une main et des couronnes de l'autre ; qu'il prononcera sur les uns une sentence de vie, et sur les autres une sentence de mort; et que son doigt invisible gravera sur chaque front le caractère de l'élection ou de la réprobation éternelle.

Combien, Monsieur, y en aura-t-il, qui au moment même où le Seigneur les repoussera, se présenteront à lui avec une fausse sécurité ! Combien qui pendant que Dieu leur assigne une place dans l'éternel abyme, vont témérairement en prendre une à sa sainte Table ! Combien en est-il que la justice divine range parmi les enfans de colère, et qui ont l'audace de se mêler aux enfans d'amour ! la chair qui donne la vie, se convertit pour eux en une chair qui leur donnera la mort. Le même Agneau sans tache qui peut laver toutes les fautes, ne servira qu'à les aggraver si on s'en nourrit indignement ; et celui qui devoit être notre sauveur, devient alors notre ennemi.

Dans d'autres temps, on ne pouvoit voir Dieu

sans mourir sur-le-champ. Un peuple entier de Bethsamites fut exterminé, pour avoir porté sur l'Arche un regard de curiosité. L'Ange du Seigneur couvrit *Héliodore* de plaies, parce qu'il avoit osé entrer dans le sanctuaire du temple de Jérusalem. Dans le Désert, les Israélites ne pouvoient s'approcher de la montagne où le Seigneur donnoit sa loi ; les foudres et les éclairs menaçoient les audacieux ; la terreur et la mort précédoient le Dieu d'*Abraham*. Et maintenant, parce qu'il ne sort pas du sanctuaire des tourbillons de feu, nous pourrions nous en approcher sans terreur et sans respect !

Que nous sommes foibles, nous autres hommes ! que nous sommes aveugles ! rien ne fait impression sur nous, hors les objets qui frappent nos sens ; nous ne sommes religieux que lorsque le Dieu que nous adorons se montre terrible. Ah ! si nous savions discerner le corps du Seigneur ; si la foi de sa présence nous faisoit la même impression que nous feroit certainement sa présence visible ; viendrions-nous à sa table avec tiédeur, avec indifférence et presque avec insensibilité ? nous y disposerions-nous avec tant de froideur et de légéreté ? Nous serions occupés de cette idée ; nous en serions agités longtemps auparavant ; nous aurions besoin de faire effort sur nous-mêmes pour ne pas être intimidés

par notre propre respect et par sa souveraine majesté.

Les jours qui précéderoient le festin sacré, seroient consacrés à la retraite, au silence et à la prière. Nous redoublerions successivement d'attention, de crainte et de joie. Cette pensée ne nous abandonneroit plus au milieu de nos affaires, de nos entretiens et des actions de notre vie ; elle nous suivroit jusques dans le sommeil : notre esprit plein de foi ne pourroit jamais perdre de vue une si grande espérance, il ne verroit partout que J. C. Loin que l'éclat du monde nous enchantât, il ne fixeroit plus nos regards ; nous aurions des yeux qui ne le verroient point ; et l'idée d'un si grand objet concentreroit seule notre attention : ce seroit là discerner le corps du Seigneur.

Mais une foi vulgaire, dénuée de vie, de grandeur, de sublimité, et indigne du Dieu qui nous voit et nous entend, ne peut faire un tel discernement. Il faut pour cela une foi qui goûte et qui desire ce pain céleste avec plus d'ardeur que toutes les viandes de l'Égypte; une foi qui y trouve l'unique consolation de son exil, le seul soulagement de ses peines, le seul remède à ses maux, et le but continuel de ses plus ardens desirs.

Il faut une foi qui trouve dans ce pain le flambeau qui doit dissiper ses ténèbres, le calme

qui doit mettre un terme à ses agitations, un asile dans les rigueurs du sort, un bouclier contre les assauts du démon, une fraîcheur qui tempère les piquantes ardeurs d'une chair rebelle, et une nouvelle ferveur dans les tiédeurs de la dévotion. En un mot, discerner le corps du Seigneur, c'est apporter à le recevoir plus de soin, plus d'attention, plus de respect que dans toute autre action de la vie. Il faut donc bien s'examiner sur ce point, et prêter l'oreille à la voix de sa conscience.

Il faut voir aussi si nous avons une foi prudente; il faut nous éprouver et nous connoître. Je sais bien, Monsieur, que rien ne nous est plus caché que notre propre cœur; l'esprit de l'homme ne parvient pas toujours à connoître ce qui se passe en lui. Les passions nous séduisent, les exemples nous rassurent, les erreurs nous abusent, les inclinations nous entraînent; le cœur croit toujours avoir raison; et souvent s'éprouver soi-même, ce n'est que se confirmer dans son propre aveuglement.

Je sais que tel est l'homme livré à son propre jugement; mais la foi a une lumière supérieure qui éclaire les yeux de son ame, qui lui enseigne à se connoître, à découvrir les artifices des passions, et qui l'instruit à juger de tout par l'esprit. Il doit s'éprouver conformément aux règles de la

foi. S'il est un objet sur lequel il soit important de ne pas se tromper, c'est sans contredit celui-ci, où l'erreur entraîneroit après elle un sacrilége.

Et sur quoi devons-nous nous éprouver ? sur la sainteté du Sacrement et sur notre propre corruption. Chacun doit se dire : je vais recevoir la chair de J. C., de cet Agneau sans tache qui ne veut voir autour de son autel que ceux qui n'ont point souillé leurs vêtemens ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Eh ! qui êtes-vous, téméraire, qui vous en approchez avec tant d'assurance ? y apportez-vous l'innocence et la candeur nécessaires ? Avez-vous conservé le vase de votre corps intact et pur ? Si malheureusement vous êtes tout couvert de plaies honteuses, s'il n'est aucune partie de votre corps qui ne porte la marque du péché ; où placerez-vous la chair de l'Agneau ?

Quoi donc ! cette chair si pure pourra-t-elle reposer sur votre langue, sépulcre horrible d'où se sont exhalés tant de poisons ? Cette chair de la Victime sainte qui s'est laissé sacrifier avec tant de douceur, pourra-t-elle résider sur l'instrument de vos vengeances ? cette chair unie à la Divinité pourra-t-elle s'unir à votre corruption, à votre sensualité ? Elle devroit parvenir à votre cœur ; mais comment y trouvera-t-elle un asile digne d'elle et un lieu de repos ? N'avez-vous pas

changé ce temple du Dieu vivant en une caverne de voleurs ? habitera-t-elle dans vous parmi tant de desirs impurs, tant d'amours profanes, tant de projets d'ambition, d'envie, de haine et d'orgueil ? lui préparez-vous l'hospitalité parmi tant de monstres exécrables ? Hélas ! vous livrez votre Sauveur à ses ennemis ; vous le livrez à la fureur de ses bourreaux.

Vous vous êtes confessé, il est vrai ; le sang de l'Agneau a pu laver vos iniquités : mais voulez-vous le recevoir de la même bouche dont vous venez de les vomir ? Votre cœur fume encore du feu mal éteint de vos passions qui vont se rallumer tout à l'heure : et vous osez vous présenter aux pieds du sanctuaire pour participer aux saints mystères ! Votre imagination s'entretient encore des excès dont vous venez de présenter le tableau au Ministre du Seigneur ; et vous allez, plein de ces coupables souvenirs, goûter le pain des ames pures !

Il fut un temps où un grand pénitent ne s'approchoit de la table du Seigneur qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, d'oraisons et d'austérités. Il se purifioit par la douleur, par les larmes, et par les exercices publics d'une sévère discipline ; il se changeoit en un homme nouveau, ne conservant de sa vie passée qu'un souvenir suffisant pour animer son repentir ; les

péchés antérieurement commis ne laissoient après eux d'autres traces que celles que les macérations de la pénitence couvroient pour les effacer. Enfin l'Eucharistie étoit aux yeux du pécheur le pain du Ciel, qu'il n'osoit manger qu'à la sueur de son front. L'Église a tempéré la rigueur de cette discipline, mais elle conserve toujours le même esprit et le même desir.

Ce pain est azyme, et pour le manger il faut être exempt de tout levain. Il est la viande des forts; et comment une ame qui a été si foible, qui a échoué contre tous les écueils, qui a résisté à la grace pendant tant d'années, qui a fait si long-temps l'expérience de sa fragilité, peut-elle tout-à-coup se regarder comme forte ? Ne lui convient-il pas d'abord de s'examiner, de s'éprouver, de se fortifier, et de s'exciter à la charité et à tous les actes opposés à ceux de ses premières passions ? La prudence n'exigera-t-elle pas qu'elle s'accoutume peu à peu à une nouvelle vie, en s'y préparant par la retraite, la prière, la fuite des occasions et par des triomphes répétés sur elle-même ? Cependant dans toute supposition le Confesseur prendra les mesures les plus convenables, et présentera à son pénitent d'autres considérations relatives à l'état où il se trouve.

Le Dieu qu'on reçoit par la Communion, est si pur qu'en sa présence les astres cessent de

l'être ; il est si Saint qu'au premier péché de l'Ange rebelle, il le précipita du Ciel, et qu'il ouvrit les abymes pour qu'un immense chaos le séparât éternellement de lui ; il est si jaloux qu'un seul desir impur l'offense. Il faut donc lui rendre gloire, sonder son cœur devant lui, et se dire à soi-même : je vais me nourrir de la chair de J. C. et la convertir en ma substance spirituelle ; mon Sauveur ne trouvera-t-il rien dans mon ame, qui soit indigne de sa sainteté ? Rien ne peut lui être caché ; il voit les intentions et les inclinations secrètes ; il verra la cause et le principe de mes désordres : il reconnoîtra si la source en est tarie, ou si elle n'est que suspendue.

Ah ! s'il me disoit comme à *Zachée :* « Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison ! » Mais cela ne dépend-il pas de moi ? Suis-je sincèrement résolu à abandonner cette passion si fatale à mon innocence, cette idolâtrie des richesses qui m'a conduit à tant d'injustices, cette fureur du jeu qui a également nui à mes affaires, à ma santé et à mon salut ; ce caractère altier, cette humeur superbe, qui ne peut souffrir de contradition ; cette vanité qui m'élève au-dessus de la sphère où m'ont placé mes ancêtres, cette envie qui m'afflige de la réputation ou de la prospérité de mes égaux, cet orgueil caustique et malin qui

veut juger tout, hors moi-même; enfin cet amour ardent de tout ce qui est sensuel, et cette aversion de la croix qui semble inhérente à la substance de mon être?

Il est vrai que je viens de me confesser de ces péchés au Ministre de J. C.; mais suis-je assez préparé? Suis-je une nouvelle créature, suis-je ressuscité, le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu? Ne m'appelé-je pas vivant, au sein même d'une mort profonde? Éclairez-moi, Seigneur! ne permettez pas que votre Christ, votre Saint descende au milieu de la corruption. Voilà, Monsieur, comment il faut s'éprouver. Si vous ne vous sentez pas dans cet état de pureté de conscience, éloignez-vous de l'autel. La chair du Verbe ne vous ôtera pas votre malice; au contraire, vous l'aurez aggravée; votre religion aura été vaine, votre culte idolâtre, et votre sacrifice un sacrilége.

Vos dispositions ne doivent pas se borner au discernement et à l'épreuve. Vous vous êtes préparé pour ne pas recevoir J. C. indignement, mais il vous manque encore le moyen particulier de le recevoir avec fruit. Il ne suffit point de s'être lavé du péché, il faut encore brûler du desir d'une plus grande justice, d'une plus grande sainteté. Il ne suffit point de n'être pas un traître comme *Judas*, il faut encore desirer d'aimer son Maître comme les autres Disciples. Ce n'est point

assez de n'être plus mondain, d'avoir cessé d'être profane, orgueilleux, vindicatif, altier, paresseux ; ce n'est point assez enfin d'abhorrer le vice : il faut aimer la vertu ; devenir doux, humble, charitable, chaste, fidelle, bon Chrétien ; et recevoir le corps sacré de J. C. en mémoire et pour l'amour de lui. C'est là le germe de cette foi ardente dont je vous ai parlé et qui doit nous porter à aimer.

Qu'est-ce que communier en mémoire de Jésus-Christ, si ce n'est faire commémoraison de tous les sentimens qu'éprouva notre divin Maître dans l'institution de ce Sacrement ? *J'ai ardemment desiré*, disoit-il à ses Disciples, *de manger cette pâque avec vous autres* (*). Il soupiroit donc avec ardeur après cet heureux moment ; il ne le perdoit point de vue ; et ce souvenir le consoloit des amertumes de sa passion. Et que vouloit-il dire par-là, sinon qu'il faut porter à la divine Table un cœur brûlant d'amour, un cœur vraiment affamé, vraiment altéré de J. C. ? car ce pain demande un cœur pressé de la faim.

Le Chrétien fidelle lui dit avec *St. Augustin :* Venez, Seigneur, prendre possession de mon ame, venez l'occuper toute entière, et régner seul dans elle, pour habiter avec moi jusqu'à la

(*) Luc, XXII. 15.

consommation des siècles. Peut-être est-elle encore bien indigne de cette faveur, mais vous pouvez l'en rendre digne ; revêtez-la de votre grace ; purifiez-la par votre attouchement ; renouvelez sa jeunesse comme celle de l'aigle : s'il lui reste quelques taches de ses anciens péchés, votre sang les effacera tout-à-fait. Venez, Seigneur, et avec vous j'obtiendrai tout. Que j'apprenne à goûter combien vous êtes doux.

Peut-il avoir ces sentimens, celui qui s'approche de la sainte Table avec un cœur froid, avec un desir languissant et foible ; celui qui ne vient de quitter que récemment les divertissemens et les joies du siècle, et qu'occupent encore les affaires du monde et le tumulte des passions ? Pourra-t-il sentir et apprécier l'ineffable douceur de ce pain céleste ? ne trouvera-t-il pas encore au pied du trône de la grace le souvenir de plaisirs si récens, d'intérêts si vifs, de projets si pénibles, et d'une foule d'idées qui frappant plus son cœur que la présence du Sauveur, l'arrachent de l'autel de Sion pour le transporter à Babylone ?

Communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est concentrer en soi, par la présence de ce Dieu d'amour, tout ce qui peut enflammer un cœur qui l'aime. L'absence attiédit les affections. Jésus-Christ prévit que ses disciples oublieroient ses bienfaits et ses instructions. *Moyse* ne resta que

quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites avoient oublié les miracles qu'il avoit opérés pour les tirer de l'Égypte; où est ce *Moyse?* disoient-ils entr'eux, cherchons des dieux qui nous défendent.

Pour fixer cette inconstance du cœur humain, J. C. nous a laissé un gage par lequel il renouvelle sa présence; et il veut que par lui nous nous consolions de son absence sensible; que par lui, nous renouvelions dans nous la mémoire de sa doctrine, de ses miracles, de ses bienfaits et de sa divine personne. Il veut qu'à travers ce voile mystérieux, nous le voyons naître à Bethléem, croître et se développer à Nazareth, converser avec les hommes, parcourir les bourgs et les villes de la Judée, faisant par-tout des prodiges nouveaux; choisissant des Disciples grossiers pour les constituer maîtres de l'univers, confondant l'hypocrisie des Pharisiens, annonçant aux hommes la vie éternelle, laissant de toutes parts des marques de sa puissance et de sa bonté; entrant dans Jérusalem avec gloire, conduit avec ignominie au calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer, emmenant avec lui dans le Ciel ceux qui étoient captifs, comme des trophées de sa victoire; fondant enfin son Église par l'effusion de son esprit et par l'abondance de ses dons. Il veut que dans le gage eucharistique

qu'il nous laisse, nous trouvions tout J. C. avec tous ses mystères.

St. Jean Chrysostôme disoit à son peuple : « Vous enviez le sort de la femme qui toucha ses vêtemens, de cette pécheresse qui lui arrosa les pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le servir, de ses Disciples qui conversoient familièrement avec lui, des peuples de ce temps qui entendirent les paroles de salut et de grace qui sortoient de sa bouche. Vous appelez heureux ceux qui le virent; les Prophètes et les Rois desirèrent en vain de le voir; et vous, si vous le voulez, vous n'avez qu'à vous approcher de l'autel pour le voir, pour lui donner un saint baiser, pour le baigner des larmes de votre amour ».

Si vous le voulez, vous pouvez aussi placer dans votre sein ce même Dieu qui vint habiter celui de la glorieuse *Marie*. Nos pères alloient à la Terre-Sainte pour adorer les traces de ses pieds; il n'est pas besoin de parcourir la terre et les mers; le Sauveur est autour de nous, son règne est dans nous-mêmes. Considérez cet autel, ouvrez les yeux de la foi; et vous verrez non les lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ, mais J. C. lui-même. Approchez-vous-en en mémoire de lui, et qu'en réfléchissant qu'il s'y trouve

trouve présent, votre cœur s'enflamme d'un saint amour.

C'est lorsque la mémoire de toutes ses vertus doit être plus vive, qu'elle doit être plus présente à notre cœur et à notre esprit pour nous corriger de nos foiblesses ; et ce sera-là communier en sa mémoire. Mais venir à l'autel sans que le cœur soit entièrement converti et lorsqu'il n'a point encore abdiqué les sentimens étrangers qui le remplissoient ; s'approcher de ce foyer ardent, en y portant dans son sein des germes d'envie, d'orgueil et d'amour propre prêts à renaître ; n'avoir renoncé ni à la sensualité, ni au desir de plaire au monde, ni à la soif déréglée des richesses, des vanités et des honneurs ; se sentir offensé de la moindre parole ; ne pouvoir supporter la marque de mépris la plus légère ; communier enfin sans chercher à ressembler intérieurement à J. C. par l'humilité, la patience et toutes ses autres vertus : ce n'est plus communier en sa mémoire.

Je sais que ce ne sont là que des imperfections et des foiblesses, qui ne doivent pas toujours éloigner de la communion, et qu'il n'y a que le péché mortel par lequel nous sommes privés de la vie de la grace, qui doive nécessairement nous défendre l'approche de l'autel. Je ne dis donc point qu'on ne puisse pas en approcher,

avec l'espérance de trouver dans ce céleste aliment une force nouvelle et l'entière guérison des maux qu'on déplore ; mais je vous le répète encore, si dans ce cas-là on ne communie pas indignement, on ne retire pas au moins de la communion tout le fruit qu'on en peut tirer. Et d'ailleurs qui peut juger des dispositions secrètes des cœurs, si ce n'est le juge suprême qui en sonde l'intérieur ? Ce que nous savons, nous autres hommes, c'est qu'une communion accompagnée de tant d'imperfections et de foiblesses, n'est conforme ni au desir de Jésus-Christ, ni aux besoins du pécheur, et qu'elle n'est point faite en mémoire du Sauveur.

Ce que nous pouvons savoir, c'est qu'il est dangereux de communier dans cet état, lorsque la communion ne sert pas à l'améliorer ; que les Apôtres ne furent admis à la communion qu'après que le Seigneur leur eut lavé les pieds, quoiqu'il leur eût dit qu'ils étoient purs. Et nous, qui sommes accablés de misères et presque sans desir de changer de vie, nous oserions toucher et manger le pain dont les Anges ne sont pas dignes !

Quel pécheur ne devroit pas s'écrier : O Dieu ! que suis-je à vos yeux ? comment me regardez-vous, vous qui lisez dans le secret des cœurs ? personne ne peut vous plaire ou vous déplaire à moitié ; il n'y a point de milieu entre l'innocence

et le crime. Si je ne suis pas un juste, je suis un criminel; si je ne suis pas un vase d'honneur, il faut que je sois un vase d'ignominie; si je ne suis pas un ange de lumière, je suis un ange de ténèbres; si je ne suis pas le temple vivant de votre esprit, je ne puis être qu'un profanateur : que de motifs, pour exciter notre vigilance et appeler notre attention sur nous-mêmes; pour nous examiner, pour nous éprouver et pour nous soumettre humblement à la direction d'un Ministre prudent et sage !

Si l'obéissance nous conduit à la table sainte, avec quelle frayeur, quelle circonspection, quelle humilité ne devons-nous pas approcher de l'autel ? Avec quelles larmes, avec quelle componction ne devons-nous pas nous pénétrer de notre indignité ? Avec quelle ardeur ne devons-nous pas demander à la divine bonté qu'elle supplée à ce qui nous manque, et que ce même pain dont nous nous reconnoissons indignes, nous dispose à le recevoir mieux une autre fois. Alors nous communierons en mémoire de Jésus-Christ, mais ayons toujours présent à l'esprit, qu'en imitant notre Sauveur pour communier plus dignement, nous devons aussi rappeler par notre communion la mémoire de sa mort, et l'annoncer. C'est ce que j'ai appelé foi généreuse.

L'Apôtre nous dit que toutes les fois que nous

mangeons et que nous buvons le corps et le sang de Jésus-Christ, nous annonçons sa mort. Et comment pouvons-nous l'annoncer? rien n'est plus clair : tous ceux qui communient l'annoncent, soit celui qui profane l'Eucharistie, soit celui qui la reçoit en état de grace; car c'est ici un mystère, et non un mérite; c'est la nature propre du Sacrement, et non un privilége de celui qui y participe; c'est un effet nécessaire de son institution et qui ne dépend point du communiant. L'Apôtre nous en prévient, afin que nous ne nous abusions pas et que nous mangions ce pain dignement. Il nous dévoile les mystères qu'il renferme, pour nous montrer les dispositions qu'il exige.

Ainsi par la communion nous annonçons la mort du Seigneur de plusieurs manières; nous l'annonçons, parce que l'Eucharistie fut le prélude de sa passion. Dans les premiers siècles, ce mystère étoit le précurseur du martyre : dès que la persécution commençoit, tous les Fidelles se fortifioient de ce pain de vie; ils portoient dans leurs maisons ce précieux trésor, et munis de ce gage d'immortalité, ils ne fuyoient point la mort, beaucoup d'entr'eux la desiroient même avec ardeur : ils s'en nourrissoient dans les prisons, dans l'espérance du martyre. Les jeunes vierges, les jeunes gens fervens et les Ministres saints parti-

cipoient dans leurs cachots à cet aliment sacré ; et ces lieux où tout retraçoit l'image des tourmens et des supplices, retentissoient également des cantiques d'alégresse et d'actions de grace, et des gémissemens de l'espérance. Les Chrétiens en sortoient pour se montrer sur les échafauds avec une sainte fermeté ; sur le théâtre affreux de leur supplice, l'expression de constance et de magnanimité qui animoit leurs regards jetoit leurs tyrans dans la stupeur : ils annonçoient ainsi la mort du Seigneur, en se préparant au martyre par la communion.

Si la paix de l'Église ne permet plus aujourd'hui que la mort soit la récompense de la foi ; si ces tyrans étrangers nous manquent, n'en avons-nous pas d'autres, d'autant plus cruels qu'ils sont en nous-mêmes ? Au lieu de ce martyre de sang, ne peut-il pas y avoir un autre martyre d'amour ? Une ame aimante ne peut-elle pas annoncer la mort de son Maître, en soupirant après la dissolution de son corps, en desirant d'aller jouir face à face de sa présence ? Ne peut-elle pas, en envisageant avec horreur ce séjour de larmes et de peines, cet abyme terrestre d'erreurs et de passions, élever son cœur, prendre les ailes de la colombe, et voler à la sainte montagne où réside son époux ? Oui, elle le peut ; et tels devroient être les desirs de celui qui s'approche de

l'autel. Celui qui communie avec ferveur devroit hâter par ses soupirs le terme de son exil et le moment de jouir de son Rédempteur.

Ce mystère annonce aussi la mort du Seigneur, parce qu'en y participant, *Judas* résolut définitivement de le vendre. Que doit produire ce souvenir dans celui qui communie ? L'ardeur de réparer par son respect et son amour, tant de communions sacriléges qui crucifient de nouveau Jésus-Christ ; il doit le porter à verser des larmes sur les outrages qu'il reçoit, à se confondre en sa présence, en déplorant que le plus grand de ses bienfaits soit l'occasion du plus grand des crimes ; à trembler pour lui-même ; à adorer sa bonté, qui souffre en faveur de ses élus tant d'indignes sacriléges ; et à le prier d'éloigner de nous les calamités que ce crime appelle sur la terre. Car si l'Apôtre se plaignoit déjà de son temps de ce que les maladies populaires, les morts subites et une foule d'autres maux étoient l'effet de la profanation de ce Sacrement, pouvons-nous hésiter à croire que tant de guerres, tant de désolations, tant de stérilités, et tous les autres fléaux qui nous affligent, n'aient la même origine ? ..

La mort du Seigneur est encore annoncée, en ce que l'hostie étant le corps de Jésus-Christ, celui qui la reçoit doit être au pied de l'autel comme s'il étoit au pied de la croix ; il faut

qu'il y soit comme les saintes femmes et les Disciples qui recueillirent ses derniers soupirs et assistèrent à la consommation de son sacrifice. Que devoient penser ces ames fidelles d'un monde pervers qui crucifioit son Seigneur ? de quel œil devoient-elles regarder ses bourreaux ? pouvoient-elles craindre de se déclarer les Disciples de celui qui au prix de tout son sang, se déclaroit si visiblement leur Sauveur ?

Ainsi donc celui qui communie et ne se déclare qu'à demi, qui a presque honte de la croix de Jésus-Christ, qui veut allier l'esprit du monde à la vertu, qui n'ose pas confesser ouvertement J. C., qui n'a pas le courage de se priver d'un spectacle où on l'oublie, d'une assemblée où on l'offense, d'une liaison où l'innocence est en danger, de tel genre de vie que le monde appelle nécessaire et qui n'est pas conforme aux maximes de l'Évangile ; n'annonce point la mort de Jésus-Christ, n'imite point ses disciples : au contraire, il conserve des intelligences avec ses ennemis et peut le devenir lui-même ; puisque Jésus-Christ a vaincu le monde, puisqu'il a condamné ses maximes et ses erreurs. Annoncer sa mort, c'est rappeler sa victoire; et le cœur qui vit encore de la vie du monde, détruit le fruit de la mort du Sauveur; il dispute à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe; et au lieu de l'annoncer,

il contribue quelquefois avec ses ennemis à la renouveler.

D'ailleurs, ce mystère est la consommation du sacrifice de la croix, puisqu'il nous en applique le fruit; et rien, en communiant, ne peut nous donner des droits au fruit de la croix, si ce n'est les exercices de la croix-même, les souffrances, les mortifications, et une vie austère et pénitente. Comment donc l'homme qui vit dans les délices, pourroit-il oser annoncer la mort du Seigneur? Comment celui qui flatte, qui caresse son corps amolli par l'usage des plaisirs, peut-il se nourrir d'une chair crucifiée? Comment un corps moribond et couronné d'épines, pourra-t-il s'unir à des membres délicats et sensuels?

Il en résulteroit un mélange monstrueux. Le corps de J. C. est crucifié; tous ses membres souffrent. Si celui qui communie n'a pas mortifié son corps, s'il n'a fait aucune violence à ses sens, ni à ses desirs; s'il a consumé sa vie dans une voluptueuse indolence, si les afflictions l'impatientent, s'il s'irrite de tout ce qui contrarie son humeur, s'il ne s'est pas imposé des œuvres de mortification ou s'il ne reçoit qu'à contre cœur les afflictions que Dieu lui envoie; jamais il ne pourra unir sa chair à celle de Jésus-Christ: c'est en cela qu'une vie efféminée et dissipée devient un mauvais présage pour la communion.

Enfin la mort du Seigneur s'annonce dans le mystère de l'Eucharistie, parce qu'il s'y trouve comme dans une espèce de mort. Il y a une bouche sans parler, des yeux sans y voir, des pieds sans marcher : c'est d'après ce modèle, c'est de cette manière qu'on annonce sa mort, lorsqu'on reçoit son corps. Il faut avoir des yeux habitués à ne pas voir la terre, une langue accoutumée au silence ou à ne parler que de Dieu, des pieds et des mains privés de mouvement pour les œuvres du péché, des sens éteints, des membres mortifiés; en un mot, éprouver comme une mort générale en tout son corps.

L'état de J. C. dans l'Eucharistie, est celui dans lequel le Chrétien doit être sur la terre : un état de retraite, de silence, de patience et d'humiliation. Comment J. C. existe-t-il dans l'Eucharistie ? il est dans le monde comme s'il n'y étoit pas ; il est au milieu des hommes, mais d'une manière invisible. Il entend leurs vains discours; il est témoin de leurs frivoles espérances, sans y prendre aucune part. Il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, et il les laisse faire. On lui rend les honneurs divins ou on l'outrage, et il est toujours le même ; il paroît également insensible aux insultes et aux respects. Il voit les siècles, les familles et les empires se renouveler; il voit changer les coutumes, les goûts des

hommes et du temps varier sans cesse ; les usages s'oublier et revivre ; ce monde inconstant éprouver des révolutions continuelles ; les hérésies prévaloir, son héritage se diviser ; les guerres, les séditions ébranler et bouleverser l'univers ; au milieu de tant de ruines il demeure tranquille. Rien ne peut le détourner de l'attention profonde et ineffable avec laquelle il s'unit à son Père ; rien ne trouble le divin repos dans lequel, toujours vivant dans son sanctuaire, il intercède pour les hommes.

Voilà quel doit être le modèle de ceux qui communient. Qu'ils portent à la sainte Table des yeux qui se dérobent, autant qu'il est possible, à tout ce qui peut blesser l'ame ; que leur langue soit contenue par la circonspection et la pudeur ; que leurs oreilles chastes n'écoutent ni le sifflement des serpens ni la voix enchanteresse du plaisir qui corrompt le cœur ; que leur ame également insensible au mépris et à l'éloge, soit indépendante des événemens de la terre ; toujours égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune, qu'elle voie avec indifférence tout ce qui passe, qu'elle n'ait d'attention que pour son objet qui est l'éternité, et ne perde jamais de vue son Dieu avec lequel elle s'entretient dans le Ciel.

Je ne dis pas qu'il faille repousser de l'autel celui qui n'est point parvenu à cet état de mort,

puisqu'il doit être le but de toute la vie, et que la chair même de J. C. doit nous aider à y parvenir; mais pour s'approcher dignement de la sainte Table, il faut aspirer à cet état, lutter contre ses sens, combattre ses foiblesses, gagner tous les jours un peu de terrain; expier par la retraite, par le silence, par l'oraison, par les larmes et les macérations, les victoires trop fréquentes que les impressions du monde remportent sur nous, et se relever de ses chûtes avec avantage.

Ce Sacrement doit plutôt être le fruit que la marque de la pénitence; pour pouvoir se soutenir par la chair de Jésus-Christ, il faut vivre de son esprit; le Saint-Esprit doit venir résider dans notre ame, pour que le Verbe divin puisse y faire aussi une résidence stable; la lecture des Livres saints et les rigueurs salutaires de la pénitence doivent préparer dans notre cœur une demeure à Jésus-Christ, afin qu'il devienne l'arche sainte où cette manne est déposée entre les tables de la loi et la verge d'*Aaron.*

Je veux vous faire concevoir que rien ne doit inspirer plus de crainte à un homme qui a vécu dans les dangers du siècle et qui s'y retrouve sans cesse, que de communier, sans s'être éprouvé et sans s'être préparé par le repentir, les larmes, la retraite et la confession; que J. C. peut recevoir des ou-

trages dans son sanctuaire, comme dans les assemblées des pécheurs; qu'enfin pour se présenter convenablement à la table de l'époux, il faut que l'épouse soit revêtue de la robe nuptiale; qu'il faut s'en approcher avec une foi respectueuse qui en fasse le discernement, une foi prudente qui s'éprouve, une foi vive qui aime, et une foi généreuse qui se sacrifie. Celui qui vient à l'autel sans ces dispositions, déshonore en quelque sorte la dignité de l'époux dans le banquet sacré de son amour.

Le Centurion avoit une foi aussi éclairée qu'elle étoit vive; il étoit si riche en bonnes œuvres qu'il faisoit élever des édifices publics en l'honneur de Dieu; et néanmoins il ne se croit pas digne de le recevoir dans sa maison. *Marie*, la plus parfaite des créatures, s'étonne lorsque l'Ange lui annonce que le Verbe alloit descendre dans son sein; elle est confondue, elle se trouble, elle s'humilie. Eh! qui sommes-nous, nous pécheurs, pour nous asseoir à sa table avec si peu de précaution? Comment osera s'y présenter, celui qui n'y apporte que les sentimens d'un cœur long-temps perverti par le monde, qui lui-même ne sait s'il en est entièrement détaché, ou s'il lui reste encore quelque affection secrète et coupable pour les créatures? Celui qui mal-

gré son repentir a encore présens à sa vue des péchés récens qu'il achève de commettre, et qui ne peut offrir que de foibles efforts pour son salut, des desirs prêts à s'éloigner, des intentions qui peuvent se pervertir....

— A ces mots, mon cœur comprimé depuis long-temps ne put se contenir; et malgré moi, je fondis en larmes. Des sanglots et des cris involontaires s'échappoient rapidement de ma poitrine. Je voulois parler, et je ne le pouvois pas. Mes larmes me suffoquoient, mes soupirs me coupoient la parole. Honteux et confus, je ne voyois que mon indignité; je me reconnoissois dans le portrait que je viens de te tracer d'après le Père. J'aurois voulu me dérober aux regards de la terre et à la lumière du ciel; dans l'impuissance de rien articuler, je me jetai aux pieds du serviteur de Dieu, pouvant à peine lui balbutier: *Oui, je suis indigne.* Le Père m'embrassa; ma situation l'attendrit, ses yeux se remplirent de larmes: il me fit rasseoir, et s'efforça de me consoler par des paroles de douceur et de paix. Lorsque je fus un peu tranquille, il me dit:

—Ne vous affligez pas, Monsieur; rien de ce que vous venez d'entendre ne doit vous contrister. Il est évident que l'homme ne sauroit trop

se préparer pour un si grand Sacrement ; l'Église demande qu'on fasse précéder la communion d'épreuves et de pénitence ; et c'est pour cela qu'elle a voulu que la communion pascale ne se donnât qu'après les quarante jours du Carême ; elle nous indique par-là que les grands pécheurs ont besoin de quelque temps d'épreuve et de mortification pour pleurer leurs péchés, pour se purifier par la prière et par le jeûne, et pour se préparer ainsi à la participation des saints mystères. Elle veut nous faire voir qu'il convient de mettre quelque intervalle de pénitence entre nos désordres et la table du Seigneur ; puisque « passer, dit *St. Bernard*, du crime à l'autel, ce seroit consommer l'iniquité, plutôt que se laver dans les eaux de la grace. »

Mais, Monsieur, ces maximes sont générales ; elles admettent des exceptions, et la prudence doit quelquefois les modérer. Lorsque la componction est vive, lorsque les larmes de la contrition sont abondantes, lorsque le pénitent donne des marques d'une conversion sincère, efficace et complète ; l'Église elle-même conseille d'abréger le temps des épreuves, et de consoler sa douleur par l'usage de ce pain céleste. Ordinairement ces sentimens sont l'ouvrage de la grace ; et il y a des pénitens, si pénétrés de douleur et

de repentir, qu'à peine ont-ils dit au Père de famille : *J'ai péché contre le Ciel et contre vous*, qu'on peut les faire asseoir à sa table, et les rétablir dans les droits qu'ils avoient perdus.

D'ailleurs, une ame lors même qu'elle est sincèrement convertie, et dans la ferme résolution de servir Dieu en renonçant à ses passions, ne peut être certaine de résister au péril ; à ne considérer que l'inconstance humaine, il faut la soutenir et fixer sa volonté par la grace des saints mystères. Trop long-temps privée de ce secours, loin de se purifier par la pénitence, elle pourroit s'affoiblir par sa légéreté. Les lois de l'Église respirent la condescendance, la charité et la sagesse ; elles n'ont d'autre but que le salut des pécheurs ; et tout ce qui y conduit, est toujours conforme à ses intentions. Il est donc souvent à propos de dispenser de ses règles pour mieux entrer dans ses vues, et d'être foible avec les foibles pour les sauver tous.

Vos larmes me persuadent que votre componction est grande ; et si, comme je le crois, un desir ardent et sincère vous entraîne à son autel, la vivacité de votre amour justifiera la briéveté des délais. Allons, préparez-vous, et c'est moi qui vous conduirai. —Ah ! mon ami, quand le Père m'eut ainsi parlé ; lorsque je lui

entendis dire que je pouvois recevoir le Seigneur; je ne sais quelle terreur religieuse me saisit. Je sentis mes cheveux se hérisser sur ma tête, un frisson universel se répandit dans tous mes membres, et le cœur me battit avec violence.

Mais voyant par ses discours combien j'étois indigne d'une si grande faveur, voyant que sa prudence ne se prêtoit à mes desirs que pour s'accommoder à ma foiblesse ; je répondis que pénétré de mon indignité, je me soumettois à toutes les épreuves et à attendre tout l'espace de temps qu'il jugeroit convenable ; que je desirois de me rendre moins indigne de cette grace, et qu'il pouvoit me dicter toutes les conditions qu'il lui plairoit de m'imposer. Le Père me répliqua qu'il n'étoit pas besoin d'un plus long délai ; que Dieu dans sa miséricorde me donneroit les meilleures dispositions. Mais moi qui jetois les yeux sur ma vie passée, qui voyois le peu de temps qui s'étoit écoulé depuis ma conversion ; j'envisageois mes péchés récens et mon défaut de pénitence, je n'écoutois qu'avec terreur l'idée de m'approcher de mon Dieu dans cet état. Je lui répétai donc que j'attendrois aussi long-temps qu'il le voudroit ; et quoiqu'il me répondit encore que non, je n'osai y consentir. Après quelques débats, le Père me dit enfin :

—Votre

—Votre résistance est louable, puisqu'elle a sa source dans votre humilité ; votre obstination ne seroit pas chrétienne. Vous ne devez pas vous juger vous-même ; vous m'avez choisi pour votre juge, je dois en remplir les fonctions. Vous savez aussi que je tiens à votre égard la place de Jésus-Christ, que je vous parle en son nom, et que parconséquent vous devez m'obéir. Usons d'un tempérament qui se concilie jusqu'à un certain point avec votre humilité, avec le desir de vous bien préparer, et qui ne retarde pas trop le fruit que vous pouvez retirer du don divin de l'Eucharistie. Nous sommes à lundi ; destinons Dimanche prochain, jour de la résurrection du Seigneur, à compléter la vôtre. Nous avons encore six jours ; nous les consacrerons à nous préparer le mieux qu'il sera possible. Nous ne serons jamais préparés comme nous devons l'être ; mais abandonnons-nous à la bonté divine. Il est temps de me retirer ; demain nous continuerons.

—Je lui répondis que j'étois prêt à lui obéir en tout, et lui demandai de m'aider de ses prières et de ses conseils, attendu que je me sentois aussi indigne de cette insigne faveur qu'incapable de m'y disposer seul. Il me le promit, et se retira. Je restai tout troublé : je pensois que

le Père m'avoit assigné un terme trop court, et éprouvant plus de frayeur que de confiance, je ne passai pas cette nuit avec autant de douceur et de sérénité que la précédente.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Je passai toute la nuit, mon cher *Théodore*, dans la plus grande agitation. Malgré tout ce que le Père m'avoit dit pour me tranquilliser, l'inquiétude que lui-même m'avoit causée ne me permit pas de reposer. Je sentois intérieurement que rien ne pouvoit détruire la conviction où je suis de mon indignité. Quoi ! me disois-je, un misérable qui a consumé sa vie dans la plus profonde corruption, ira si promptement et sans aucune pénitence s'asseoir à la table préparée aux amis de Dieu ! Ces idées pendant toute la nuit me glacèrent d'effroi. Le souvenir de mes nombreuses prévarications, celui sur-tout de quelques-unes d'entr'elles qui pesoient sur mon cœur plus particulièrement que les autres, me remplissoit d'horreur et de crainte.

L'idée qui se réveilloit alors dans moi avec plus de vivacité et qui me poursuivoit opiniâtrément, fut celle de l'homme qui venoit de mourir de ma main. Cette image affreuse toujours présente à ma mémoire, me poursuivoit sans relâche. Je tâchois de me rassurer en pensant que cet accident étoit plutôt un malheur

qu'un péché ; que l'Étranger avoit été plutôt victime de sa propre fureur que de ma vengeance ; qu'il avoit été injuste et violent, qu'il m'avoit provoqué, que j'avois eu l'intention de me défendre et non de le tuer, que j'avois été forcé de lui ôter la vie pour ne pas livrer la mienne à sa brutale férocité : hélas ! quelque effort que je fisse pour me disculper, je ne pouvois me dissimuler que j'avois été la première cause de ce meurtre.

Le spectacle de ce malheureux palpitant encore et périssant par mes mains, étoit présent à mes yeux, je voyois la terre encore abreuvée de son sang, je pensois à son ame immortelle peut-être précipitée par moi dans une éternité malheureuse ; car je ne pouvois me dissimuler ni sa coupable vie, ni ses mœurs corrompues ; et lors même que cette connoissance n'eût pas augmenté mes craintes, le genre seul de sa mort me paroissoit un crime. Indigné contre moi-même, je considérois que c'étoit moi qui lui avois enlevé le temps de revenir à la vertu, qui l'avois privé de tous les moyens de pénitence, de toute espérance de réconciliation avec son Dieu. Je croyois le voir livré à des tourmens sans fin que je méritois moi-même, et qu'éprouveroit aussi le malheureux *Manuel.*

L'image de cet infortuné ajoutoit à mon afflic-

tion et mettoit le comble à mon effroi ; mais du moins je me consolois, en pensant que quoiqu'il eût été le complice et le compagnon de ses excès, je n'avois pas été l'auteur de sa mort. Celle de l'Étranger m'effrayoit bien davantage : c'étoit un poids énorme fixé sur ma poitrine, un serpent attaché à mes entrailles, un poignard douloureux qui déchiroit mon cœur. Quoi ! m'écriois-je avec l'accent d'une douleur que je ne pouvois contenir, j'ai tué un homme ! je suis l'auteur, la cause de sa condamnation à des peines sans fin, à des tourmens éternels ! et les mains encore dégouttantes de son sang, le cœur déchiré par tant de furies, j'oserois recevoir le Dieu de paix et d'amour.

J'étois dans ces violentes agitations, lorsque mon saint conducteur arriva. Le visage baigné de larmes, je lui exposai l'état déplorable de mon ame ; je lui demandai avec instance de différer ma communion, pour me donner le temps de faire une rigoureuse pénitence, pour laver auparavant tant de crimes de mon propre sang, pour me laver sur-tout du sang dont je me sentois encore tout couvert. Le Père écouta avec bonté la vive expression de mes peines ; il s'attendrit avec moi ; je vis couler de ses yeux modestes et sereins les larmes de la compassion ; il

chercha à me tranquilliser, et lorsque je fus un peu remis, il me parla ainsi :

—Votre douleur est bien légitime, Monsieur : vous avez fait un très-mauvais emploi de votre vie ; vous avez grièvement offensé Dieu. Votre affliction n'est que trop juste, et je ne dois pas être surpris que la mort d'un homme vous cause des remords si vifs et si douloureux. Oter la vie à un homme, est un crime affreux : Dieu seul peut nous la donner à tous ; il est le seul aussi qui puisse nous l'ôter. L'homme qui ose attenter à celle de son frère, insulte à sa souveraineté, outrage sa majesté, et se rend coupable de toutes les suites du meurtre qu'il a commis. Vos craintes sont bien fondées : Dieu fixe un temps à sa justice ; et selon les lumières de la foi, on doit tout appréhender dans des circonstances si funestes.

Il est vrai qu'elles sont bien fatales pour celui qui perd la vie, après l'avoir passée dans le désordre et le crime, sans avoir eu le temps de recourir à la pénitence ; au crime de l'avoir si mal employée, il en ajoute un nouveau en violant à la fois toutes les lois divines et humaines : alors une mort scandaleuse devient le résultat d'une vie remplie de crimes. Tout est effrayant, tout est à craindre dans un accident de cette espèce ; mais Dieu est un trésor de bonté, égale-

ment caché et inépuisable ; sa miséricorde a des ressources que l'homme ne peut pénétrer. Il n'a laissé à notre foi et à notre respect d'autre moyen que de nous humilier, de nous repentir et de nous soumettre ; il nous a prescrit d'adorer les secrets de son impénétrable sagesse, et pleins de confiance en sa miséricorde infinie, d'espérer contre toute espérance même.

Il n'en résulte pas que notre douleur doive être moins vive ; nos larmes n'en doivent pas moins être continuelles et notre pénitence sans interruption. Mais quand le mal est arrivé, quand il est devenu impossible à l'homme d'y remédier ; dans l'impuissance de faire que ce qui a été n'ait pas été, quel parti reste-t-il à prendre au pécheur auquel Dieu a daigné ouvrir les yeux et découvrir ses erreurs, si ce n'est de les pleurer et d'implorer sa clémence ? Il se sent rempli de terreur, le poids de ses iniquités l'accable, il se trouve digne de tous les châtimens ; mais si sa conscience l'effraie, comment ne seroit-il pas encouragé par l'espérance, lorsque levant les yeux au ciel il voit dans le Dieu puissant qu'il a offensé, un père tendre qui lui ouvre les bras et ne demande qu'un soupir de son cœur, un repentir sincère pour lui pardonner tout ? Lorsqu'il lui offre dans les mérites de son Rédempteur, un trésor surabondant, capable d'acquitter

non-seulement ses péchés, mais ceux de tout l'univers ; que peut faire, ce malheureux, si ce n'est de se jeter dans le sein de cette miséricorde qui l'attend, d'embrasser la croix qui est le canal par lequel il peut recevoir son pardon, et l'instrument qui au défaut de ses mérites, lui approprie ceux de son Dieu ? Que pourra-t-il enfin, s'il n'a de ressource que dans les moyens que la bonté divine lui ménage dans les Sacremens de la sainte Église ?

Vous l'avez fait, Monsieur ; vous m'avez exposé avec douleur et comme au Ministre de Dieu, les offenses dont vous vous êtes rendu coupable, ce péché particulier et tous ceux que vous avez commis ; au nom de ce Dieu, je vous ai pardonné ce péché et tous les autres ; et j'espère que son infinie miséricorde a ratifié dans le Ciel l'absolution que je vous ai donnée. A cet égard, nous avons employé l'un des moyens qu'il nous propose ; il nous en reste un autre, et c'est celui de l'Eucharistie : vous vous croyez indigne d'y participer, et vous avez raison. Mais ce Sacrement n'est pas fait pour des hommes qui en soient toujours dignes, puisqu'il n'y en a aucun qui le soit. Il n'est pas fait non plus pour ceux qui en sont indignes et qui ne veulent point cesser de l'être, parce qu'ils le profanent et qu'ils s'en rendent plus indignes encore. Mais il est fait pour

les ames qui en étant indignes, veulent cesser de l'être.

Oui, Monsieur, si ce Sacrement est pour les Justes, parce que Dieu se plaît à fortifier le fort et à descendre dans le sein où repose sa grace ; il est aussi destiné pour l'homme foible qui, après s'être éloigné de son Dieu, vient navré de repentir implorer sa miséricorde. Il est destiné pour celui qui entrant d'un pas mal assuré dans le chemin du Ciel, a besoin d'un soutien et d'un appui. Armez-vous de courage, reconnoissez avec humilité que vous n'êtes pas encore en état de juger des choses de Dieu. Vous pouvez, vous devez penser devant lui que vous n'êtes pas digne de ce bien suprême ; mais le seriez-vous plus, si sous ce prétexte vous aviez l'orgueil de vouloir vous conduire d'après votre propre jugement ? Ignorez-vous que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice ? Et quel est celui qui vous invite à vous préparer, à venir à la sainte Table ? c'est l'homme que Dieu vous a destiné pour vous réconcilier avec lui, l'ami auquel vous avez confié vos péchés les plus secrets et qui connoît aujourd'hui toute votre iniquité, celui qui vous a écouté comme Ministre de Jésus-Christ, et qui vous le dit en son nom, Pourriez-vous vous dispenser de lui obéir ?

J. C. n'est pas venu sur la terre pour les Justes,

mais pour les pécheurs. Il leur a fait cette invitation : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai* (*). Qui appelle-t-il, Monsieur ? ce n'est pas ceux qui sont libres et qui sont portés sur les ailes de la grace ; ce n'est pas ceux qui marchent avec facilité dans sa voie, parce qu'ils ne sont point chargés d'un poids accablant. Il appelle ceux qui sont chargés de péchés et fatigués du poids de leurs iniquités. Il semble qu'il proportionne à la pesanteur de leur fardeau, le droit qu'il leur donne de l'approcher, lorsqu'ils le cherchent avec amour et repentir. Ainsi puisque vous vous regardez comme un des plus grands pécheurs, vous devez aussi voir dans vous l'un de ceux qu'il a le plus spécialement appelé.

Et pourquoi feriez-vous à la grace l'injure de croire qu'elle n'ait pu laver vos fautes et qu'elle soit inhabile à vous soutenir ? Une action aussi sainte demande sans doute qu'on s'éprouve, comme dit l'Apôtre ; mais cette épreuve n'est pas hors de notre portée, et l'on ne peut se tromper que quand on le veut. Que demande-t-on au pécheur ? qu'il soit sincèrement converti, qu'il déteste ses erreurs passées, qu'il soit fermement déterminé à n'y plus retomber et à prendre tous

(*) St. Math. 28.

les moyens nécessaires pour cela ; qu'il se soit bien confessé et qu'il se présente avec le desir ardent de s'unir à Jésus-Christ, descendu du Ciel pour s'unir à lui.

Je ne doute point que ces sentimens ne dominent dans votre cœur, et cela suffit ; la sainte Eucharistie fera le reste. Loin que notre indignité passée ou la crainte de notre foiblesse nous en éloigne, nous devons chercher dans cette source divine le remède à ces maux eux-mêmes. Pourvu que notre cœur le desire, elle sait tout réparer : elle purifie nos intentions, elle nous donne la force de les remplir. J. C. lui-même nous a dit, que celui qui s'alimente de son corps, vit pour lui : *et qui manducat me, vivet propter me* (*).

La communion sera donc elle-même un moyen pour vous aider à pratiquer toutes les vertus ; elle vous enseignera à vous éloigner toujours plus des illusions du monde, à mépriser tout ce qui est périssable, à extirper de votre cœur tout ce qui n'est pas digne du Dieu qui y habite, et à y faire régner, à la place des vices qui donnent la mort, les vertus qui donnent la vie. La fréquentation de la sainte Table vous inspirera un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, et pour tous les exercices de la vie chrétienne.

(*) Jean, VI. 58.

En vous nourrissant de ce pain divin, vous acquerrez des forces pour résister aux dangers, pour fuir les occasions et pour vous défendre de votre propre foiblesse; l'usage enfin de ce céleste aliment vous mettra en état de vous approcher plus dignement de l'autel. Une communion doit servir de préparation à celle qui doit suivre; s'en éloigner, c'est s'exposer au péril; par-là s'augmente progressivement la tiédeur, l'effervescence des passions prend un nouvel essor, J. C. s'éloigne de nous et l'homme s'endurcit dans le péché.

On ne peut demander à un pécheur, longtemps aveuglé et que Dieu a touché dans sa pitié, d'avoir tout-à-coup la perfection qu'exige un mystère si relevé. On ne doit pas non plus s'attendre que la sainte Eucharistie nous établisse aussitôt dans un état immuable de justice. On n'obtient pas sur la terre un pareil don; c'est le privilége du Ciel où Dieu se manifeste dans toute sa beauté à l'ame bienheureuse, la pénètre des feux ardens de son amour, et la réduit à l'heureuse impuissance de l'offenser.

La vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle : qui peut ignorer combien de tristes exemples en ont donné les Justes mêmes; combien ils ont quelquefois contristé l'Église par des chûtes funestes? Qui ne sait que celui qui est debout, doit toujours craindre de tomber?

Ainsi on ne demande au pécheur qu'une bonne disposition actuelle, et d'implorer avec confiance le secours du Ciel pour la rendre tous les jours meilleure ; il faut qu'après avoir pris le remède, on ne lui voie pas les mêmes maux qu'auparavant ; que s'il n'est pas parfaitement guéri, il ressemble au moins à un convalescent qui se fortifie peu à peu ; qu'il montre que le sang du Sauveur commence à couler dans ses veines ; qu'il tâche de lui ressembler en quelque chose, et qu'il ait déjà des sentimens dignes d'une si grande élévation.

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, disoit Jésus-Christ, *demeure en moi, et je demeure en lui* (*). Il ne dit point : celui-là s'unit à moi, mais demeure en moi ; c'est-à-dire j'établis, je forme dans son cœur une demeure fixe, solide et durable ; je forme avec lui une alliance ferme et constante. En effet, Monsieur, une communion humble et sainte remplit l'ame de tant de graces signalées, J. C. s'unit à elle si intimement et d'une manière si ineffable, qu'elle se sent enflammée d'une force nouvelle et d'un courage inconnu. Sa foi s'augmente si sensiblement qu'elle marche long-temps, comme le Prophète, fortifiée et soutenue par ce saint aliment ; et il est difficile

(*) Joan, VI. 57.

qu'un homme qui a communié sincèrement et de bonne foi, puisse passer bientôt de la situation où nous met le plus puissant remède de la Religion, à des foiblesses indignes d'une ame chrétienne.

Une excessive frayeur peut être une tentation. Vous êtes indigne, me dites-vous ; nous le sommes tous. Non, il n'est pas un seul mortel digne d'approcher de l'autel de Jésus-Christ, si lui-même ne lui en donne la grace ; mais il nous ordonne d'en approcher, il nous y convie. Il a ouvert un magnifique hospice pour y traiter tous les infirmes, et le remède qu'il leur administre est son propre sang ; remède infaillible quand on le prend avec foi et avec amour. Ce seroit lui manquer que de ne pas y venir ; être ennemi de soi-même, que de ne pas profiter d'un tel bienfait. Celui qui est le plus couvert de plaies, celui qui est le plus corrompu, est celui qui doit le plus se hâter. Ce Sacrement est un trésor pour les pauvres, une médecine pour les malades. Il n'est pas douteux qu'il ne soit le pain des Justes ; mais il l'est aussi des pénitens : s'il est l'aliment solide de l'homme robuste, de même il est le lait de ceux qni cherchent à le devenir. Il est préparé pour tous, et principalement pour les infirmes : ceux qui sont en santé n'ont pas besoin du médecin ; il n'est nécessaire qu'à ceux qui ne se portent pas bien.

C'est de notre préparation que dépend le fruit que nous en tirons ; la grace du Sacrement sera proportionnée à la foi et à l'amour de celui qui le reçoit. Par lui-même il est infini et inépuisable, puisqu'il contient Jésus-Christ tout entier, le vrai principe de toutes les graces ; chacun de ses effets n'a point de bornes, et il est capable d'effacer tous les péchés du monde. C'est le Saint-Esprit qui applique aux Fidelles ses mérites, et il les applique à chacun selon l'ardeur et l'efficacité de sa demande. C'est un océan sans bornes, dans lequel chacun puise toute l'eau que son vase peut contenir. L'eau ne manquera pas, mais personne n'en peut puiser au-delà de la capacité de son vase. On peut appliquer à celui qui en apporte un très-grand, avec la vive ardeur de le remplir, cette parole de *David : Ouvrez la bouche, et je l'emplirai toute* (*).

Et que faut-il pour se bien préparer ? une foi vive de la présence de Jésus-Christ qui vient en sa qualité d'Homme-Dieu habiter notre cœur ; une dévotion ardente et affectueuse, accompagnée du respect et de la révérence qu'on doit à Dieu. Il est donc nécessaire d'écarter alors de notre ame toute idée étrangère, toute préoccupation, afin qu'elle s'applique librement et avec

(*) Ps. LXXX.

amour au grand objet qui doit la remplir. Il ne suffit pas d'avoir lavé tous nos péchés par la confession, il faut encore bannir toutes les idées qui pourroient nous distraire de la tendre dévotion et de l'amour que nous devons à J. C.

Lorsque *Moyse* vint sur le Mont-Sinaï pour parler à Dieu, il y monta seul; et il lui fut ordonné de ne souffrir sur toute l'étendue de la montagne ni hommes ni animaux, afin que sa solitude fût parfaite et qu'il ne pût voir d'autre objet. Ainsi celui qui va recevoir son Dieu, doit y porter un cœur si solitaire, si recueilli, si plein de l'action qu'il va faire, qu'il n'ait dans ce moment d'autre objet que son Dieu. *Moyse* quitta sa chaussure pour marcher avec plus de respect sur le sol que le Seigneur honoroit de sa présence; pour aller à Dieu, il faut se dépouiller de tout ce qui tient à la terre, de tout ce qui est mortel, de tout ce qui peut nous distraire et nous embarrasser.

Il est difficile à un misérable pécheur d'atteindre à ce degré de pureté, elle est même impossible à la nature corrompue; mais tout est possible à l'aide de la grace divine. Cette mort spirituelle, ce dépouillement général, n'ont pas, il est vrai, été donnés à tous. C'est le privilége particulier de l'épouse, c'est-à-dire des ames bienheureuses qui l'ont obtenu à force de peines

et

et de travaux : mais dans l'espoir de l'obtenir un jour nous-mêmes, nous devons dès-à-présent faire tous nos efforts ; Dieu dans son ineffable bonté, se contentera du foible degré de pureté que nous lui offrirons. Il ne faut pas douter que si l'homme fait tout ce qui dépend de lui pour se présenter à l'autel avec une dévotion sincère et actuelle, avec le respect intérieur et la reconnoissance qui est due à un si précieux don, il ne soit fondé à espérer les bienfaits de la miséricorde divine.

Nous parlerons ensuite, Monsieur, des moyens de pouvoir obtenir de Dieu ces heureuses dispositions ; mais auparavant il me paroît nécessaire de faire tous vos efforts pour vous garantir de ces terreurs excessives dans lesquelles je crains un artifice de notre ennemi commun. Le sacrifice le plus utile que votre humilité doive faire dans ces circonstances, c'est de renoncer à votre propre jugement. Souvenez-vous que *St. Pierre* ne vouloit pas consentir à ce que son Maître lui lavât les pieds, sous le même prétexte d'humilité, et que Jésus lui fit des menaces en lui disant, que s'il ne se laissoit pas laver les pieds, il n'auroit plus rien de commun avec lui. Imitez *St. Pierre*, demandez lui que non-seulement il vous lave les pieds, mais les mains et la tête.

Déjà ce divin Sauveur vous a arrosé de son sang dans le sacré Tribunal ; déjà il vous a lavé à

maintenant il vous appelle à sa table ; maintenant il vient à vous, il vient se mettre en dépôt dans votre sein. Il a le même sang qui purifie entièrement de toutes les souillures, cette même chair qui donne la vie à tout ; ouvrez-lui donc l'entrée de votre cœur. Que votre confiance en sa bonté surpasse la crainte de votre bassesse et le souvenir de vos péchés. Cette humble obéissance, unie au sentiment de votre indignité pourra la diminuer. Et puisque nous avons choisi dimanche prochain pour accomplir cette grande action, puisque nous n'avons aucune raison qui nous retienne, nous ne devons point en avoir non plus pour renoncer à une résolution aussi sainte. Ne perdons pas le peu de temps qui nous reste en discussions inutiles, mettons-le tout entier à profit pour nous préparer à l'exécuter le mieux qu'il nous sera possible.

—Je ne pus résister ni aux raisonnemens ni à l'autorité de mon saint directeur : je lui répondis que je ne lui répliquerois pas, et que je m'en remettrois entièrement à sa prudente conduite.

Il me parut satisfait ; mais à peine il reprenoit son discours et commençoit à m'entretenir des moyens que nous devions employer pour cette préparation, que nous entendîmes frapper à la porte de ma chambre. Cette nouveauté nous

surprit beaucoup et avec raison. C'étoit pour la première fois qu'on interrompoit nos fréquens entretiens. Il sembloit que Dieu m'avoit conduit dans cette sainte maison pour y habiter la région du silence, et pour que nulle idée du monde ne vînt troubler celle de la Religion et de la pénitence dont il avoit agrandi mon ame.

Ni le Père ni moi ne pouvions imaginer qui venoit ainsi troubler notre retraite : cependant, au second coup qu'on frappa à la porte, le Père se leva et ouvrit ; c'étoit le portier de la maison qui lui dit qu'un étranger m'avoit demandé et vouloit me parler. Nous restâmes confondus d'apprendre qu'un inconnu cherchoit à me voir ; mille pensées effrayantes se présentèrent à mon esprit. Qui pouvoit avoir su que j'étois là, et que me vouloit-on ? Ce ne pouvoit être qu'un officier de justice chargé de poursuivre l'assassin de l'Étranger, et qui aura été informé que c'étoit moi ; on aura su, lui disois-je, que j'étois caché dans cette maison, et on vient sans doute m'arrêter ? Le Père trouvoit assez de vraisemblance dans cette idée, et nous ne savions quel parti il falloit prendre.

Dans cet instant de trouble, je mis la tête à la seule fenêtre que j'eusse dans ma chambre, et je vis un homme qui se promenoit dans la cour. Quelle fut ma surprise, quand je reconnus

Simon ! Je me hâtai d'appeler le portier pour qu'il nous dît si c'étoit là la personne qui me demandoit. Il me répondit qu'oui. — Me tournant alors vers le Père, je pense, lui dis-je, que nous n'avons rien à craindre ; cet homme étoit un ancien domestique de ma maison, il y étoit né, il y avoit été élevé en même temps que moi, nous avions été amis de tout temps ; il a toujours été fidelle, et c'est celui de tous mes serviteurs auquel je pouvois le plus me confier, il seroit impossible qu'il fût capable de se prêter à aucune démarche contre moi ; j'ajoutai que je présumois, au contraire, que son zèle, son amitié et l'inquiétude de mon absence, l'avoient porté à me chercher avec ardeur ; qu'il ne s'étoit arrêté qu'après être parvenu à découvrir ma retraite, et que s'il n'avoit personne avec lui, je ne courois aucun risque de me montrer à ses yeux. Le Père demanda au portier s'il étoit seul ou s'il étoit venu accompagné ; lorsqu'il eut appris qu'il n'y avoit personne avec lui, il sortit lui-même pour l'amener dans ma chambre.

A peine *Simon* fut-il entré qu'il se mit à fondre en larmes ; il se jeta à mes pieds, il embrassoit mes genoux avec les démonstrations les plus vives d'un tendre attachement. Je lui pris les mains pour le faire relever ; mais je n'en vins point à bout, et il fut très-long-temps à pour-

se remettre. Le Père étoit empressé de savoir le motif de sa venue, et s'il y avoit quelque sujet de craindre; mais *Simon* suffoqué par les sanglots, ne pouvoit rien dire; enfin après de nombreuses instances, nous obtinmes de lui qu'il se relevât.

Le Père lui demanda comment il avoit pu découvrir mon séjour. *Simon* répondit que depuis le premier jour de mon absence, il n'avoit fait que courir çà et là dans tous les environs, s'informant par tout de moi dans les maisons, dans les couvens et dans tous les endroits qu'il avoit trouvés sur sa route; que malheureusement il n'avoit pensé que ce jour-là même à se présenter ici; mais qu'à son arrivée et sur la demande qu'il avoit faite au portier, celui-ci lui avoit répondu que depuis peu de temps il y étoit entré un inconnu; que son cœur palpita à cette réponse; qu'il avoit prié le portier d'avertir cet étranger de son arrivée, parce qu'il étoit très-important qu'il lui parlât; que le portier étoit venu, et qu'à la fin le destin avoit voulu le consoler de sa longue affliction.

Simon mêloit à ses discours tant de larmes, et s'interrompoit si fréquemment que malgré notre empressement d'apprendre de sa bouche des circonstances très-intéressantes pour le Père et pour moi, nous sentîmes qu'il falloit nécessairement le laisser se remettre encore un peu, afin qu'il pût nous les raconter avec plus de sang-froid.

Lorsque nous le jugeâmes tranquille, je lui demandai le récit exact de tout ce qui s'étoit passé; alors s'adressant à moi, il me parla ainsi :

« Vous vous souvenez, Monsieur, du jour malheureux où vous sortîtes le matin de la maison sans rien dire. Votre disparition nous surprit tous. Nous nous interrogions les uns les autres; aucun de nous ne pouvoit en deviner les motifs. Le portier nous apprit qu'au premier point du jour vous lui aviez fait ouvrir la porte et que vous étiez sorti seul; qu'étonné de cette sortie imprévue à une heure extraordinaire, il avoit été bien plus surpris encore de vous avoir vu sortir en manteau et avec une épée; que par un mouvement de curiosité, il étoit venu sur le seuil de la porte observer le chemin que vous alliez prendre, et qu'il vous vit enfiler la rue qui conduit à la campagne.

A l'instant et sans m'arrêter à réfléchir, je suivis la même route que le portier m'avoit indiquée. Je courus à toutes jambes; arrivé à la porte de la ville, j'hésitai où j'irois; mais ayant avancé de quelques pas, je rencontrai un paysan qui s'efforçoit de mettre sur un cheval un homme qu'il paroissoit avoir relevé de terre. Je m'approchai comme pour l'aider, et considérant avec attention l'homme qu'il soutenoit, il me parut ressembler à cet Étranger arrivé depuis peu, que

son faste et son opulence faisoient remarquer. Je fus épouvanté de le voir blessé et baigné dans son sang.

Je soupçonnai aussitôt que vous aviez eu quelque différent, et que vous l'aviez blessé. Cette conjecture se changea bientôt en certitude, lorsqu'ayant demandé au paysan, quel étoit cet homme, il me répondit : que « quelques affaires l'ayant amené à la ville de très-grand matin, il étoit près d'y arriver, lorsqu'il avoit rencontré un cavalier en manteau qui lui dit : mon ami, hâtez le pas, vous rencontrerez près d'ici un homme blessé et qui a besoin de secours ; allez vîte et tâchez de le secourir. » J'allois le questionner, mais il ne voulut point interrompre sa marche ; à quelques pas de là j'ai rencontré ce cavalier, qui m'a dit qu'il venoit d'être blessé, sans savoir par qui, il m'a prié de le transporter à son hôtellerie ; aidez-moi à le mettre sur mon cheval, et nous le conduirons où il nous dira.

Je ne doutois pas que vous ne fussiez celui qui avoit parlé à ce paysan. Je fus fort satisfait de voir que le blessé disoit ne pas connoître celui qui l'avoit mis dans cet état, et je jugeai que par un motif d'honneur il ne vouloit point nommer son agresseur. Je pensai qu'en le menant à son auberge, son accident ne pourroit manquer de se divulguer, et d'après le soin qu'on met

à faire exécuter les lois contre les duels, je craignis qu'il ne vous en mésarrivât.

Je me souvins qu'il y avoit dans un village voisin, un honnête laboureur auquel j'avois rendu un service important; persuadé qu'il ne me refuseroit pas et qu'il me garderoit le secret, je proposai au blessé de le conduire chez lui, non-seulement pour cacher ce malheureux événement et le mettre à l'abri des dangers que pourroit entraîner sa publicité, mais comme dans un lieu où il seroit à portée des secours de l'art et des soins qu'exigeoit sa situation.

Le blessé ne put voir dans mon zèle qu'un mouvement naturel d'humanité; la peur des recherches de la Justice que je lui exagérois, de concert avec le paysan, le détermina à consentir à ce que je lui proposois. La maison où nous le conduisions étant à l'entrée du village, j'espérois y pouvoir arriver sans être vu de personne, et heureusement j'y réussis. Nous le mîmes donc sur le cheval, et le sort nous favorisa assez pour que nous arrivassions chez le laboureur sans avoir été apperçus.

Je dis à ce brave homme ce qui me parut convenable dans la circonstance, et il m'offrit tous les services que j'attendois de lui. Nous fîmes appeler le chirurgien du lieu, auquel je racontai l'événement de manière qu'il pût nous servir et

ne pas abuser de notre confidence. Il examina la blessure, il la trouva grande et profonde; mais il nous dit qu'il ne pouvoit asseoir son jugement qu'au bout de vingt-quatre heures. Il la pansa et promit de revenir. Mon ami et sa digne femme me promirent tous leurs soins pour le soulagement du malade, et il trouva auprès d'eux tous les secours que sa situation pouvoit demander.

Voyant que je lui étois inutile, je me proposai d'aller vous chercher. Je priai le maître de la maison de me prêter son cheval, et je me mis à suivre vos traces dans le chemin qu'on m'avoit indiqué. Je courus tout le jour, j'interrogeai tous ceux que je rencontrai; personne ne put me donner de vos nouvelles. Mes recherches ayant été vaines et la nuit approchant, je retournai à la ville, dans l'espérance que vous y seriez revenu ou d'y trouver de vos nouvelles. Mais quelle fut ma désolation, lorsqu'en rentrant j'appris que vous n'y aviez point paru et qu'on ignoroit absolument ce que vous étiez devenu!

Je passai la nuit dans la plus grande inquiétude, et déterminé à vous chercher de nouveau le lendemain, quoique sans savoir comment diriger mes recherches. Je me rendis d'abord à la maison où étoit le blessé. Je voulois être présent à la visite du chirurgien. Il arriva, et après avoir levé le premier appareil, il nous

dit que la blessure étoit considérable, mais qu'heureusement elle n'avoit offensé aucune partie essentielle ; que jusqu'à présent elle ne lui paroissoit pas dangereuse, quoiqu'il convînt d'attendre encore pour être pleinement rassuré. Cet espoir me consola beaucoup ; j'aurois voulu m'entretenir avec le malade dans la vue de tirer de lui quelques éclaircissemens pour réussir dans ma recherche ; mais le chirurgien nous avoit si fort recommandé de ne point le faire parler, que je n'osai pas lui faire la moindre question.

J'étois fort embarrassé ; il me vint en pensée que vous pouviez être allé vous cacher dans la maison de quelque ami, pour tâcher de vous procurer de là, sans danger, des nouvelles du blessé et vous conduire suivant les circonstances. Mais comment deviner ou présumer celle que vous auriez choisie ? Dans cette incertitude, je crus devoir les visiter toutes ; je me mis aussitôt en route, et n'en laissai sans les avoir visitées, aucune de celles dont je me souvins. J'employai dans ces courses plus de trois semaines. Je consacrois le jour tout entier à mes recherches, et lorsqu'elles ne m'avoient pas conduit trop loin, je revenois le soir à la maison, dans l'espérance d'y trouver quelques nouvelles. Je continuai à visiter le blessé aussi souvent que

mes courses pouvoient me le permettre, et j'avois toujours la satisfaction d'apprendre qu'il alloit de mieux en mieux, jusqu'au moment où. . . . .

A ces derniers mots de *Simon* je fus hors de moi, je ne pus me contenir; est-ce qu'il n'est pas mort? lui dis-je en l'interrompant : — non, Monsieur, me répondit-il; il est maintenant plein de santé, et j'ai appris qu'il étoit parti aujourd'hui pour retourner dans son pays. Comment pourrois-je peindre l'impression que cette nouvelle fit sur moi. Un homme débarrassé tout-à-coup d'un fardeau qui pesoit sur toutes les parties de son corps et l'empêchoit de pouvoir respirer, ne se sent pas aussi soulagé que je le fus par cette nouvelle inattendue.

Mille idées s'offrirent rapidement à mon imagination; toutes étoient ou lumineuses ou consolantes. J'admirois la miséricorde de Dieu en faveur de cet homme, à qui elle accordoit encore du temps pour se corriger et se convertir; j'admirois avec quelle bonté pour moi, il n'avoit pas permis que mon crime fût consommé; quel témoignage il m'en donnoit en calmant l'inquiétude dont j'étois dévoré et en me faisant entrevoir que je pouvois m'approcher de son trône, n'étant plus chargé d'un si grand crime. Cette douce pensée versa dans mon cœur à grands flots le

baume de la consolation. Je levai les yeux vers le Père céleste à qui j'en étois redevable, et baigné de larmes, je me jetai à genoux pour lui rendre graces. Mon bon directeur joignit sa voix à la mienne, et me dit : oui, Monsieur, reconnoissez à ce trait notre Dieu bon, le Dieu des miséricordes.

Simon qui me connoissoit depuis long-temps, et qui me trouvant dans ce couvent, ne pouvoit penser que je m'y fusse rendu dans d'autres vues que celles de m'y soustraire aux poursuites de la Justice, fut stupéfait de mon action ; il me regardoit avec un air d'étonnement et des yeux de surprise, qui m'annonçoient qu'il avoit peine à croire ce qu'il voyoit ; j'en fus humilié, je sentois trop combien il avoit raison. Je me levai : oui, *Simon*, lui dis-je, Dieu a jeté sur moi des yeux de miséricorde ; il m'a conduit ici non-seulement pour me dérober à la justice des hommes, mais pour me soustraire à ses éternelles vengeances. *Simon* fut interdit et ne répondit rien. Le Père le pria de continuer son récit, et il le poursuivit ainsi :

Il est inutile, Monsieur, de vous fatiguer du détail de mes longues sollicitudes. Depuis le moment de votre absence jusqu'à aujourd'hui, je n'ai cessé de vous chercher ; j'ai partagé tout mon temps entre mes courses continuelles, mes visites à

l'homme blessé, et mes retours presque journaliers à la maison, où j'espérois vous voir de retour ou du moins apprendre quelques nouvelles de ce que vous étiez devenu. Le blessé se trouvant hors de danger au bout de quelques jours, il voulut retourner à son auberge; à sa prière je l'y accompagnai; mais il n'a jamais su qui j'étois, et n'a jamais cru voir en moi qu'un homme charitable qui l'avoit rencontré par hasard et l'avoit secouru par humanité; il m'a paru très-reconnoissant de mes services, et il m'en renouveloit les témoignages à chaque instant.

Je dois ajouter que, quoiqu'il eût pris beaucoup de confiance en moi et que je ramenasse souvent la conversation sur l'accident qui lui étoit arrivé, il ne m'a jamais nommé son adversaire, et qu'il m'a toujours dit qu'il ne le connoissoit pas. Cette discrétion me le faisoit envisager comme un homme d'honneur qui ne vouloit pas vous compromettre, et de là j'augure qu'il ne l'aura dit à personne. Cette circonstance et le rétablissement de sa santé, vous mettent à l'abri de tout danger; car fort heureusement cet événement a été enséveli dans un profond silence. Personne n'en a eu connoissance, et à présent vous ne rencontrerez plus l'étranger dans la ville. Il y a cinq à six jours qu'il m'a dit avoir reçu

des nouvelles de son pays qui l'obligeoient à y retourner, et je l'ai vu disposer son départ qu'il avoit fixé à aujourd'hui. Je ne doute donc point qu'il ne soit parti ce matin.

Il me reste à vous dire que vos enfans et tous vos domestiques se portent bien, mais qu'ils sont tous profondément affligés de votre absence et très-inquiets sur ce que vous êtes devenu; votre retour en bonne santé sera pour eux une grande consolation. J'ajouterai que, malgré la multiplicité de mes courses, je ne suis encore jamais venu ici, et que désespéré de ne vous trouver ni chez vos amis ni dans aucun des villages où je vous présumois retiré, une sorte de pressentiment secret m'a fait prendre un sentier peu pratiqué qui m'a conduit à cette solitude.

Ayant apperçu le couvent, j'y suis venu heurter, et j'ai demandé au portier, plus peut-être pour lui dire quelque chose que dans l'espoir de vous rencontrer, s'il n'y avoit point un cavalier que je cherchois. Il m'a répondu naïvement que depuis quelque temps il y étoit venu quelqu'un qu'il ne connoissoit pas. J'ai aussitôt demandé à parler à cet inconnu, pensant que si ce n'étoit pas vous, je serois bientôt désabusé; mon sort a été plus heureux, puisqu'il m'a conduit à vos pieds.

Je remerciai *Simon* de son zèle et de ses pénibles

recherches. Et après quelques autres propos, je lui dis : je ne veux pas retourner maintenant chez moi, je desire rester encore quelques jours ici. Je ne veux pas non plus retourner dans ce moment à la ville, je veux auparavant passer quelque temps à ma maison de campagne avec mes enfans et mes domestiques : mais comme il y a long-temps que ma maison n'a été habitée, elle ne sera peut-être pas en état de nous recevoir, je te charge donc de t'y rendre directement d'ici, de pourvoir à ce qu'il sera nécessaire d'y faire pour la rendre habitable sans s'occuper néanmoins des réparations qui ne seroient que de luxe, et d'y faire transporter des meubles.

Après que ces dispositions auront été prises, tu y feras venir mes enfans et mes domestiques; et lorsqu'ils y seront établis, tu viendras me prendre pour m'y conduire aussi. Mais quoique tu puisses assurer tout le monde que je suis en parfaite santé et qu'on me verra bientôt, je t'enjoins expressément de ne point dire en quel endroit tu m'as trouvé. *Simon* me promit d'exécuter mes ordres, et ajouta qu'ils seroient bientôt remplis, attendu que dans ses courses il avoit visité plusieurs fois la maison que je me proposois d'habiter, qu'elle étoit en très-bon état et qu'il n'y manquoit que quelques meubles qu'il seroit aisé d'y transporter en peu de temps.

Mon plan ayant été ainsi arrêté, il me donna d'autres informations, et principalement sur les nombreux amis qui composoient notre société dépravée. Il me dit que la mort de *Manuel*, mon absence et celle de l'étranger paroissoient l'avoir entièrement dissoute, mais que ses continuelles excursions l'avoient empêché de s'en assurer positivement; il ajouta que tous ceux qui la composoient étoient fort tristes, et que chacun avoit pris son parti de son côté. Il me dit en particulier de toi, *Théodore*, qu'il ne t'avoit point vu, que tu étois de quartier et que cette raison te retenoit au palais.

Soit que la présence du Père lui en imposât, soit qu'il démêlât dans mon air le changement qui s'étoit opéré dans moi, il me parla avec la plus grande circonspection; il ne lui échappa pas un mot qui pût dévoiler nos précédentes habitudes et choquer la modestie de mon directeur. Je cherchois par mes regards à lui faire entendre que je craignois beaucoup qu'il ne s'oubliât sur ce point. Soit qu'il me comprît, soit que son bon esprit lui fît présumer mes craintes, il m'épargna ce déplaisir. Je lui dis enfin de se retirer pour faire ce dont je l'avois chargé. Il me promit de ne pas tarder à revenir et à m'instruire de l'exécution de mes ordres. Le Père le conduisit jusqu'à la porte; et revenant à moi, il me parla ainsi :

Admirez,

Admirez, Monsieur, le Dieu des miséricordes, et aidez-moi à le remercier de toutes ses bontés. L'histoire de votre vie, et les diverses circonstances qui l'accompagnent sont dans ce moment une preuve visible de sa douceur paternelle et de sa tendre providence. Vous étiez, il y a peu de jours, plongé dans un déluge de vices, enveloppé de ténèbres si épaisses que vous ne connoissiez ni votre Dieu ni la véritable Religion; vous couriez vous précipiter dans l'abyme éternel sans y faire la plus légère attention. Une nuit a changé votre sort; on diroit que Dieu a voulu y multiplier les prodiges pour vous éclairer et vous tirer comme malgré vous d'un état si funeste.

Quelle nuit, Monsieur! nuit d'horreur, pleine d'accidens épouvantables, mais tous visiblement préparés par l'amour d'un père qui veut sauver son fils. Un agresseur injuste et téméraire vous défie; le faux honneur du monde vous porte à accepter le défi; la nouvelle imprévue de la mort subite d'un ami, compagnon de vos désordres qui méditoit d'autres excès, vous accable et joint le sentiment de la terreur à celui de l'inquiétude. Le Ciel pour vous parler, emprunte la voix de la tempête; les éclairs vous glacent d'effroi, les nuages irrités s'accumulent sur votre maison pour y verser des torrens de feu : rien ne vous arrête; un faux point d'honneur vous entraîne au combat;

et vous avez le malheur de terrasser un adversaire que vous croyez avoir tué.

Ces accidens multipliés n'auroient pas suffi pour dissiper les ténèbres de votre cœur; ce Dieu de miséricorde qui ne les avoit permis que pour vous ramener dans son sein, permet encore que dans l'effroi de votre fuite vous preniez le chemin qui conduit à cette maison-ci. A peine y êtes-vous arrivé, que votre cœur est touché; il vous y a éclairé des lumières de la foi, il vous a développé sa Religion et fait reconnoître les erreurs de votre vie; il vous a donné le temps de vous confesser, et ce qui est bien au-dessus, il daigne vous pardonner et vous rétablir dans sa grace.

Le Père céleste ne se contente pas d'avoir sauvé son fils égaré et de le voir en sûreté dans son sein paternel, il veut aussi, comme celui de l'Enfant prodigue, célébrer une fête; il veut vous couvrir d'un riche vêtement, vous conduire à son Autel, où déjà pardonné, vous allez recevoir son propre corps et son sang divin en signe de réconciliation; où il vous prodiguera de nouveaux dons, bien supérieurs encore à ceux qu'il vous a déjà faits. C'est avec raison que vous vous sentez indigne de cet inappréciable bienfait; vous vous le persuadiez d'une manière plus cruelle pour votre cœur, dans l'idée d'avoir été l'instrument de la mort d'un homme, d'avoir causé sa dam-

nation éternelle, et de voir vos mains encore teintes d'un sang que vous aviez répandu. Comment, vous disiez-vous à vous-même, encore souillé d'un meurtre, oserai-je m'asseoir à la table du Dieu de paix ?

Mais ce Dieu de paix veut qu'elle règne dans votre cœur, pour que vous puissiez vous présenter à sa table avec plus de confiance. Il fait égarer le domestique qui vous cherche; il éloigne de lui la pensée de venir dans cette maison, quoique très-proche de la ville, pendant tout le temps que vous destiniez à faire une bonne confession et tant qu'il auroit pu vous troubler par sa présence. Il vous laisse croire à la réalité de ce délit, pour que vous le déploriez avec les autres ; et lorsqu'après vous en être lavé, vous vous préparez à recevoir le pain céleste ; lorsque vous êtes effrayé de votre iniquité et de la pensée d'être teint du sang d'un homme, et d'avoir peut-être accéléré son éternelle disgrace, il vous amène ce domestique ; vous apprenez de sa bouche que cet homme n'est point mort, qu'il vit et qu'il est en santé, que Dieu lui a donné le temps de changer de vie, et que vous pouvez vous-même contribuer à sa conversion par vos prières. Que de merveilles se manifestent dans ces dispositions de la Providence ! quels prodiges d'amour et

de miséricorde éclatent sur cet homme et sur vous-même !

C'est ainsi, Monsieur, que nous traite ce Père tendre. Tant que l'heure de sa justice n'est point arrivée, il ne s'occupe qu'à rappeler le pécheur, à l'inviter, à lui faciliter toutes les voies de retour. Ne doutons point que cette conduite de Dieu n'ait été de même un avis pour l'Étranger, et que sa bonté paternelle à laquelle rien n'échappe, ne s'étende jusqu'à lui. Quelles actions de graces ne lui devez-vous pas pour un trait de miséricorde si visible ? Non-seulement il vous appelle à sa table par l'effet de sa générosité universelle, son amour s'étend à votre égard bien plus loin; il permet que vous appreniez cette nouvelle pour vous consoler, pour calmer vos inquiétudes, et pour que vous vous présentiez à son festin le cœur pénétré de toute la reconnoissance d'un bienfait si grand et si récent. Lorsque Dieu nous traite avec tant d'amour, comment ne pas répondre à cet amour par un amour sans bornes ?

Aujourd'hui votre ame doit se considérer comme une épouse infidelle que la plus odieuse ingratitude a rendu coupable des trahisons les plus infames et les plus répétées envers le meilleur et le plus digne des époux. Tout la portoit, tout l'obligeoit à lui rendre tendresse pour tendresse; elle ne pouvoit voir qu'une action aussi déte-

table que honteuse dans le plus léger manque de foi à son égard. Elle étoit née dans la plus vile des conditions ; elle n'étoit qu'un enfant d'iniquité, sans mérite, sans la plus légère espérance de s'élever à une si haute fortune ; et néanmoins l'époux, le monarque du monde, le souverain le plus aimable et le plus beau de la terre, la choisit par un pur effet de sa bonté ; elle devient solennement sa fiancée par le Baptême ; il la comble de biens, il lui en promet dans l'avenir d'autres plus grands encore, puisqu'ils seront infinis et éternels.

Pour prix de tant de bienfaits et de tant d'espérances, il ne lui demande que de l'aimer et de lui garder sa foi : l'épouse indigne, insensible à tant d'amour ; sans reconnoissance de tant de bienfaits, méprise tout ce qu'elle reçoit de lui et tout ce qu'il lui offre. A peine elle se voit libre, qu'elle s'abandonne aux erreurs de son aveugle passion et aux séductions de sa volonté corrompue. Pour quelques rapides instans de faux plaisirs, elle méconnoît son époux, elle renonce à sa main, à la dignité de son titre, aux espérances de sa gloire ; elle devient adultère, s'avilit, s'abandonne à la corruption, se prostitue indignement, et abreuve son époux d'opprobres et d'outrages.

Il eût pu la punir d'un si grand crime, la replonger dans son ancienne misère, et repousser

tant d'impudence par de nouveaux châtimens ; mais il est tendre, et il l'aime. Ses iniquités ne l'ont point encore aliéné ; il la recherche avec inquiétude ; il essaie de la ramener à elle-même ; il veut pouvoir lui rendre ses bonnes graces. Au lieu de la châtier comme elle le mérite, il l'invite lui-même par un pardon généreux, à revenir à lui ; il l'appelle, la sollicite, il la prie. Il lui promet d'oublier ses outrages, de la traiter comme une épouse chaste, de la recevoir encore dans son lit, sur son trône et dans son cœur. Il ne lui donne ces témoignages d'amour que pour la porter au repentir et à lui jurer de nouveau de lui être plus fidelle. L'épouse toujours plus aveugle et plus obstinée l'écoute, mais elle ne fait aucune attention à ce qu'il dit ; elle méprise son pardon, elle n'accepte aucune de ses offres. Plus il la recherche, plus elle l'évite ; au lieu de se rendre aux témoignages de sa bonté, l'insensée renouvelle ses offenses.

Cette conduite ne suffit pas pour irriter un époux aussi patient que plein d'amour. Elle a beau se rendre méprisable à ses yeux, il renouvelle ses instances, avec une constante et tendre obstination ; et il semble que cette méchante épouse, abusant d'une bonté si excessive proportionne la grièveté de ses offenses à l'assiduité des sollicitations de son époux. Cet étrange combat dure

long-temps, et on ne sait ce dont on doit le plus s'étonner ou de l'entêtement de l'épouse, ou de la bonté incroyable de l'époux. L'homme n'a point une si grande patience, il ne la conçoit même pas; mais elle est le partage de l'époux, parce qu'il est éternel, parce qu'il aime beaucoup son épouse, parce qu'il l'a rachetée de son sang, parce qu'il ne se détermine à punir que lorsque la mesure est comble, et que sa justice y est forcée; seul il sait combien est à redouter le tourment qui lui est préparé.

Si dans les intervalles de cette lutte scandaleuse, si malgré les ténèbres qui aveuglent l'épouse, si malgré les vices de son cœur, elle s'arrête un instant; si prêtant l'oreille aux reproches de son époux, elle se dispose à l'écouter avec attention; si elle se sent touchée et se laisse persuader : au premier accent de son repentir, à la moindre larme qu'elle répand, à la plus légère marque du desir de son retour, l'époux la presse de nouveau et l'excite à se confier en lui, à se jeter dans ses bras; malgré ses excès, malgré les opprobres dont elle l'a couvert, il est prêt à lui pardonner, à oublier ses torts et à la rétablir dans son premier état. Quel amour! quelle condescendance! Pour la remettre en possession de tant d'avantages, il n'exige d'elle que l'aveu et le repentir de ses torts, et la promesse de bien vivre à

l'avenir. Si l'épouse se jette à ses pieds, il l'absout à l'instant, il lui pardonne, lui rend sa tendresse, la replace sur son trône et la rétablit dans sa dignité ; il ne lui rend pas seulement les biens qu'elle avoit perdus, il l'aide encore à les conserver par sa grace.

Il fait bien plus ; il ne se borne pas à l'avoir enrichie une seconde fois de si grands dons, comme si sa propre gloire y étoit intéressée ; il veut que tout le monde soit instruit de cet heureux événement. Pour donner plus de solennité à la réconciliation après laquelle il soupiroit ; après lui avoir pardonné dans le secret de la confiance, il veut qu'elle se montre au public, et qu'elle aille s'asseoir au sacré banquet qu'il a préparé pour les fidelles épouses qu'il a choisies et dont les Anges du Ciel sont les ministres. Il veut que ces ames fortunées qui l'aiment et qu'il aime à son tour, la reçoivent dans leur auguste et bienheureuse compagnie; qu'ils communiquent avec elle, et qu'ils lui fassent part du pain céleste dont il les nourrit ; que la nouvelle épouse mange avec eux la même chair, boive le même sang du divin Agneau, et qu'elle reçoive aussi l'aliment qui donne la vie. Là, il lui donne le chaste baiser de sa sainte bouche ; il la marque du sceau de l'immortalité, il l'admet au nombre de ses épouses chéries, et il lui promet de la

nourrir constamment de ce pain d'amour, pour la soutenir dans les fatigues du voyage, jusqu'à ce qu'il la conduise aux délices ineffables où elle le verra dans les célestes clartés.

Voilà, Monsieur, votre histoire. J'ajouterai que ce Dieu aimant dont vous approchez la table et qui vous y voyoit marcher avec crainte, a voulu vous tranquilliser par cette heureuse nouvelle. Bénissons sa miséricorde; rendons-lui graces, et profitons de son ineffable bienfait. Préparons-nous y par de nouvelles larmes d'amour, renouvelons notre douleur de l'avoir méconnu si long-temps; employons celui qui nous reste d'ici à ce jour mémorable d'immortalité, à nous rendre moins indignes de ce souverain bien.

—Je répondis au Père, que j'étois également pénétré de la pensée de mes iniquités et de la miséricorde infinie avec laquelle Dieu me traitoit; qu'en effet la nouvelle que *Simon* m'avoit donnée, dans un moment où elle me parvenoit si à propos, m'avoit paru un trait visible de sa divine providence; que mon cœur avoit bien apprécié cette faveur et lui en avoit rendu graces; que ce signe de sa bonté encourageoit ma confiance, sans m'ôter l'idée de mon indignité, puisque de ma part le crime avoit été consommé; que je me trouvois plus tranquille et mieux disposé à re-

cevoir humblement l'Hostie sainte ; que cette disposition naissoit alors de mon obéissance, et que maintenant je me laisserois conduire avec plus de docilité par sa charité et par son zèle.

Le Père se retira, en m'offrant de revenir un autre jour. Dans la lettre qui suivra, je te ferai le détail de ce qui m'arriva le jour de sa visite. Adieu, mon ami.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

JE ne pourrai jamais t'exprimer, mon cher *Théodore*, quelle douceur avoit répandu dans mon ame l'heureuse nouvelle que m'apporta *Simon*; j'étois tellement persuadé de la mort de cet Étranger, qu'en apprenant son rétablissement je crus apprendre sa résurrection. Dès que je fus seul et que je pus me livrer à mes réflexions, je ne me trouvai plus le même; je ressentois un plaisir si vif, une satisfaction si parfaite, que mon cœur ne pouvoit y suffire. Pour la première fois je compris alors que les plaisirs de l'ame sont d'un ordre bien supérieur aux plaisirs des sens, et que les Justes peuvent trouver dans leur innocence ou dans leur victoire sur leurs passions, des consolations et des sensations plus délicieuses et plus vives que toutes celles que produisent les attraits et les caresses du monde.

Non, mon cher *Théodore*, nul baume consolateur de l'homme blessé qu'il guérit, ne produisit l'effet que cette nouvelle fit sur moi. Dieu! me disois-je, si un misérable pécheur couvert d'iniquités, un malheureux qui commence à peine à pleurer et à demander pardon, qui ne le doit

qu'au Seigneur qui lui a dessillé les yeux, trouve tant de consolation à penser que le crime qu'il a voulu consommer n'a pas eu les suites funestes qu'il redoutoit, quelle sera donc celle de l'ame fortunée qui jouit encore de sa première innocence ! quelle sera celle de l'homme vertueux, qui ayant combattu contre lui-même, a su en triompher !

Cette marque si frappante de la bonté divine à mon égard, excitoit à la fois ma gratitude et ma confiance. Je repassois avec effroi la longue suite de mes nombreux excès, je considérois à quel degré d'iniquité j'avois pu parvenir, l'abyme profond dans lequel je m'étois plongé, la manière miraculeuse dont Dieu m'en avoit retiré, la merveilleuse bonté avec laquelle il m'avoit conduit ici, et m'y avoit donné un saint et zélé directeur pour me convaincre de mes erreurs et m'éclairer du flambeau de la Religion ; un Directeur qui m'avoit enseigné la loi divine et conduit dans le giron de l'Église, qui déjà m'avoit adopté parmi ses enfans. Je considérois combien j'étois heureux d'avoir demandé et peut-être obtenu de Dieu le pardon de mes péchés, de voir s'approcher le jour où je devois solenniser cette divine réconciliation, et recevoir dans mon indigne sein le Dieu d'amour qui daignoit le purifier.

Ces considérations m'épouvantoient, mes

larmes couloient, j'éclatois en gémissemens. J'invoquois ce Dieu, mes cris s'élevoient vers lui. Tantôt je le bénissois, je demandois avec ferveur à toutes les créatures du ciel et de la terre d'entonner avec moi des hymnes de louange, d'adoration et de reconnoissance, dignes de le glorifier; tantôt je lui présentois l'hommage d'une vive douleur, d'un repentir éternel, d'une obéissance sans bornes, d'un culte respectueux et d'une sévère pénitence.

Lorsque mon imagination un peu calmée, faisoit trève à la vivacité de mes sentimens, je ne m'occupois que de projets de réforme dans ma conduite. Je renonçois à jamais à ce monde imposteur qui m'avoit si cruellement trompé, à la société des incrédules ignorans qui m'avoient abusé, et des hommes vicieux qui m'avoient corrompu. Je me proposois de passer une vie innocente et chrétienne dans la solitude de mon village, dans la campagne que je possède dans le voisinage de l'église où reposent les os de mes ancêtres et de mon épouse, d'y faire venir mes enfans et mes domestiques; d'y élever les premiers, et d'enseigner aux uns et aux autres la Religion et la vertu, en cherchant à racheter ainsi par des exemples édifians le scandale de mes déréglemens sans nombre.

Ces idées me tinrent éveillé la plus grande

partie de la nuite, je dormis peu; mais ce n'étoit plus l'insomnie inquiète et douloureuse de celui qui cherche à calmer ses peines à la faveur de l'insensibilité que produit le sommeil; c'étoit la veille paisible et réfléchie dans laquelle on renonce à l'engourdissement de ses sens, pour ne pas se priver des sensations agréables qu'on éprouve. Je me rappelois cet état de consolation et de paix dans lequel j'avois si heureusement passé la nuit qui suivit le jour fortuné de ma réconciliation, et les délices auxquels je dus des plaisirs purs et nouveaux que j'avois ignorés jusqu'alors.

En arrivant, le Père me demanda si mes inquiétudes étoient calmées. Je lui racontai comment j'avois passé la nuit et la disposition où j'étois. —Tout cela, me dit-il, est l'ouvrage de Dieu; approchons-nous donc avec confiance du trône de sa miséricorde. Vous compterez désormais deux jours bien remarquables dans votre vie: celui où par le Baptême l'Église vous reçut dans son sein, vous communiqua les dons du Saint-Esprit, à l'aide desquels il vous adopta pour son fils; et celui, où après avoir recouvré la grace que vous aviez perdue et vous être réconcilié avec votre Père, il vous nourrira du pain qu'il a laissé à l'Église pour le distribuer à ses enfans.

Jusqu'ici cette sainte mère n'a pu vous traiter qu'en pénitent, elle a gémi avec vous sur vos

erreurs ; elle vous a tenu à ses pieds, elle a intercédé pour vous, et employé son pouvoir pour vous absoudre. Mais bientôt elle vous attend à sa table ; vous vous placerez à son côté ; vous siégerez avec elle ; elle vous regardera comme un fils qu'elle serre dans ses bras et à qui elle donne le baiser de la charité fraternelle. Jusqu'à présent elle n'a pu qu'implorer le Ciel pour vous ; mais bientôt à l'hymne de la prière succédera le cantique d'actions de grace. Vous entonnerez avec elle les louanges du Dieu qui vous pardonne ; elle sera le témoin, le ministre, l'ami qui vous conduira au lit de l'époux qui vous attend pour unir son ame avec la vôtre.

Déjà, par l'absolution, il vous avoit admis au nombre de ses épouses ; maintenant il veut qu'on prépare une fête, un banquet solennel qui sera servi par les Anges, embelli par la présence des bienheureux. Ils y assisteront comme témoins pour nous aider à chanter la gloire de l'époux, et non comme des convives, puisqu'ils n'ont plus besoin de la viande sacrée dont on s'y nourrit, et qui, sous la figure de l'agneau, est toute resplendissante de la majesté divine. Affranchis de la condition mortelle et élevés au grade le plus relevé, il n'existe plus de voiles pour eux ; ils voient face à face l'amant époux, ils jouissent de toute sa splendeur, ils nagent avec délices

dans son sein et s'alimentent de sa propre gloire!

Il pourra assister à son festin d'autres épouses du Seigneur, qui toujours empressées à participer à ce pain céleste, le reçoivent fréquemment. Plusieurs, par l'ancienneté et la constance de leur amour, ou par l'activité plus fervente de son ardeur, y porteront des droits antérieurs et plus étendus, et pourront y être mieux vues par l'époux; mais cette solennité sainte n'admet ni jalousie ni envie. Les plus dignes seront celles qui vous accueilleront le mieux, qui vous embrasseront avec le plus d'affection, celles qui rendront à l'époux le plus de graces de sa nouvelle conquête, et celles qui lui demanderont avec plus d'ardeur de vous élever encore. Loin que les scandales de votre vie attiédissent leur amour pour vous, elles y trouveront un motif de plus de vous aimer, de vous plaindre, et d'admirer le pouvoir de la grace et les miséricordes de leur Dieu.

Préparez-vous donc pour cette fête solennelle, pour ce jour d'immortalité, où vous commencerez à être habitant du Ciel, où vous vous présenterez aux yeux du Bienfaicteur suprême, qui daigne recevoir votre ame pour épouse, en présence de sa Cour céleste.

Avec combien d'efforts, avec quels soins l'ame qui cherche à posséder le cœur d'un

époux

époux aussi grand, ne doit-elle pas rechercher tout ce qui peut l'embellir, lorsque sur-tout elle a eu, pendant long-temps, le malheur de l'offenser!

Qui osera se présenter à ce céleste banquet, sans être revêtu de ses habits de fête et de ses plus riches ornemens? L'épouse ira-t-elle sans robe nuptiale? Prenez donc la vôtre; et si vous êtes pauvre, si vous n'en avez point, demandez-en une à l'époux. Il est magnifique, ses trésors sont immenses, et sa libéralité est telle qu'il donne toujours plus qu'on ne lui demande. Mais pour la demander, il faut savoir en quoi consiste cette robe de noces, connoître la parure qu'il préfère et qui peut vous rendre plus agréable à ses yeux. Elle est toute entière dans les dispositions du cœur qu'on apporte à la sainte Table; et c'est de ces dispositions que je vais vous parler.

Soyez d'abord intimement persuadé que toute bonne disposition vient du Ciel. Rigoureusement parlant, il n'en est aucune qui suffise pour recevoir Dieu dignement. Une créature foible et mortelle, peut-elle être assez pure pour mériter la grace de recevoir son Créateur? Tous les efforts des célestes Intelligences ne pourroient la préparer à une action si grande, si l'Esprit divin ne l'embrasoit de son feu. Eh qui

oseroit s'approcher de l'Autel, si Dieu lui-même ne le lui ordonnoit?

Mais ce Dieu de bonté n'a pas seulement institué ce Sacrement pour l'avantage des hommes; il a voulu encore qu'il servît à manifester sa gloire, son amour et sa miséricorde. Nous devons donc commencer par sentir et reconnoître que nous ne pourrons le recevoir comme il doit être reçu, si lui-même ne vient à notre secours. Implorons sa pitié dans l'effusion du sentiment de notre propre misère, et d'une confiance sans bornes dans les effets de sa grace; prions-le avec ardeur de daigner purifier notre ame, et la demeure où il veut habiter.

Le prince qui veut s'arrêter dans l'humble et étroite cabane du pauvre, sait que ceux qui l'habitent ne peuvent lui offrir un logement digne de lui, il y fait transporter des vêtemens et des meubles; quand le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs veut bien, par son ineffable bonté, par l'effet de son inépuisable miséricorde, venir habiter dans le sein du pécheur repentant qui ne peut lui présenter que sa misère et ses desirs, il envoie l'Esprit saint verser dans son ame ses dons divins et l'enrichir pour la rendre digne d'un hôte aussi auguste.

Mais pour cela le pécheur doit faire de son côté tout ce qu'il peut. Le premier et le plus

indispensable de ses devoirs est de faire disparoître toutes les souillures qu'il a pu contracter. Il doit du moins s'être purifié de tout péché mortel, et c'est là ce qu'on appelle la pureté de conscience ; sans elle, toute communion deviendroit une profanation. C'est l'épreuve que l'Apôtre nous impose, lorsqu'il dit que celui qui mange le pain et qui boit le calice du Seigneur indignement, profane le corps et le sang de J. C. Ainsi, tout péché mortel dont on ne s'est pas confessé, dont on ne s'est pas repenti ou qu'on ne veut pas expier par la pénitence, est un obstacle à la communion, tellement invincible que celui qui communie dans cet état, commet un sacrilége.

Graces à Dieu, Monsieur, votre confession a été entière et complète ; et je ne rappelle cette condition essentielle, que pour vous engager à remercier Dieu de vous avoir accordé le temps et la grace de la remplir. Si la pureté de conscience est nécessaire pour communier dignement, la pureté d'intention l'est aussi. Je parle de l'intention de faire cet acte, le plus grand de la Religion, pour l'unique fin qu'on doit s'y proposer. Plus elle sera pure, plus le fruit du Sacrement sera grand. Dieu l'a institué comme un monument qu'il a voulu laisser à son Eglise, pour renouveler la mémoire de sa mort et de

sa résurrection. Ce doit donc être là notre objet principal. Mais comme en même temps il l'a institué pour sa gloire, et que ce Sacrement devient le canal par lequel il nous communique ses graces, nous devons aussi avoir l'intention de le glorifier, et d'obtenir les autres effets de sa miséricorde.

La fin la plus pure, la plus grande qu'on puisse se proposer, est de communier pour l'amour de son Dieu, afin d'attirer fréquemment vers notre cœur cet unique objet de toutes ses affections ; de le posséder et de se consoler avec lui, en s'enflammant de nouveau du feu brûlant de son amour ; de lui rendre graces de l'ineffable bienfait de la rédemption ; d'offrir au Père éternel ce Fils unique et bien aimé, qui s'est lui-même offert sur le Calvaire comme victime, pour expier toutes les fautes des hommes, et qui vient alors comme une hostie salutaire, expier particulièrement les nôtres. Si dans le Ciel il est le sacré Pontife qui prie en général pour tous les hommes ; s'il y est le divin Médiateur qui intercède pour les pécheurs ; à la sainte Table, il devient le Pontife et le Médiateur particulier de celui qui le reçoit avec foi, avec contrition et avec amour.

Ce divin Rédempteur vient en qualité de victime expier par les mérites qu'il s'est acquis sur

la Croix, les péchés de celui qui le reçoit; celui-ci doit se présenter aussi comme victime pour ses propres péchés, et s'unir d'intention avec la Victime céleste qu'il a dans son sein; il doit l'offrir et s'offrir lui-même à Dieu; lui demander qu'en faveur de l'Hostie divine qu'il lui présente, il daigne lui pardonner. Il doit se résigner à la mort et à toutes les peines que la Justice divine lui destine dans sa providence; promettre de s'imposer à lui-même une pénitence sévère, et de réparer son injustice par de bonnes œuvres; demander à Dieu, au nom des mérites de son Fils, la grace d'accomplir ces salutaires desirs, afin de pouvoir un jour lui présenter ses propres mérites, aidés de ceux de J. C.; et enfin, le don de la persévérance pour pouvoir mourir dans sa grace.

Telles doivent être les intentions générales du Chrétien qui reçoit le Pain sacré avec un cœur bien disposé; telles sont les considérations qui doivent l'occuper. D'autres motifs particuliers peuvent s'y joindre, et servir à purifier de plus en plus son intention. Celui qui connoît et qui redoute sa foiblesse, peut recourir à ce remède divin pour se fortifier; celui qui éprouve une tentation, peut l'employer pour s'en délivrer et triompher de ses ennemis. Celui qui desire une grace particulière, la demande au Fils bien aimé,

auquel son Père ne refuse rien. Celui qui brûle de reconnoissance envers Dieu, parce qu'il l'a tiré de l'abîme de son iniquité, et ramené à sa Religion et à son Église, ou qu'il en a reçu quelqu'autre bienfait, ne peut mieux lui rendre graces qu'en lui présentant cette hostie de salut, digne objet de son amour.

L'homme qui voudra glorifier Dieu dans ses Saints ou dans quelqu'un d'entre eux, ne pourra le faire plus dignement qu'en lui offrant en leur mémoire ce sacrifice de louange. Si, touché du zèle d'une ardente charité, il desire que quelqu'un de ses proches se convertisse, ou soit consolé dans ses peines, ou conçoive un desir chrétien, ou qu'enfin les ames de ses amis, de ses parens ou d'autres qui satisfont à la Justice divine par les peines du Purgatoire, soient soulagées; peut-il rien faire de mieux que d'ajouter ce motif à sa communion? Rien ne peut plaider plus efficacement en faveur des affligés, rien ne peut intercéder en faveur des vivans et des morts plus puissamment auprès du Père, que le sang précieux que son Fils a répandu pour tous.

Ces motifs sont purs et dignes de ce Sacrement d'amour; un bon Chrétien se les doit proposer tous. Pour retirer de la communion ces excellens fruits, restent les dispositions nécessaires dont nous allons parler. Aucune n'a plus

d'effet qu'une confiance entière en J. C. et l'intime persuasion que ce divin Rédempteur peut nous obtenir toutes ces graces, et qu'il desire de nous les accorder.

L'Evangile est plein d'exemples qui démontrent cette vérité. Une des sœurs du défunt *Lazare* dit à Jésus-Christ : (*) « Si vous aviez été ici, mon frère ne seroit pas mort ; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Jésus lui répond : « Je suis la résurrection et la vie ; le croyez-vous ? » « Oui, Seigneur, réplique-t-elle ; j'ai toujours cru que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Cette assurance détermina la résurrection de *Lazare.* Jésus-Christ voulut que cette pieuse Israélite eût une confiance entière et une foi assez vive pour croire que le pouvoir de délivrer son frère de la mort et de la corruption, résidoit en lui.

L'ennemi de nos ames, le tentateur qui connoît l'efficacité de cette foi et de cette confiance en notre Sauveur, multiplie ses ruses pour les affoiblir dans nos cœurs. Il nous représente vivement une vie entière de désordres ; il nous dit en secret, quoique dans un sens bien différent, ce que les sœurs de *Lazare* disoient à Jésus :

(*) St. Jean, XI. 3.

qu'il auroit fallu commencer plutôt ; qu'on n'arrive pas à temps, quand on vient de si loin, et qu'on ne guérit pas si facilement des plaies anciennes et profondes. C'est par la suggestion de ces idées et d'autres semblables, qu'il cherche à atténuer notre confiance, et à nous porter, après avoir irrité la justice de Dieu par nos péchés, à outrager encore sa miséricorde par une coupable défiance.

Une ame long-temps ensévelie dans le sommeil de la mort, éprouve sans doute plus de difficulté à se renouveler intérieurement et à s'élever du fond des abîmes de la terre jusqu'à cette vie céleste. Il est juste aussi que le pécheur lui-même connoisse combien il est douloureux d'avoir vécu long-temps sans la crainte de Dieu. Mais lorsqu'il s'est sincèrement repenti, lorsqu'il a lavé ses plaies dans les eaux de la pénitence, leur multitude et leur profondeur ne doivent plus ébranler sa confiance ; ses nombreuses, ses grandes misères doivent augmenter sa componction, jamais elles ne doivent faire naître son découragement.

Le premier mouvement de son cœur doit être d'adorer J. C. comme la source de sa résurrection et de sa vie. Il doit être intimement convaincu que la clémence et les mérites de son Rédempteur surpassent nécessairement l'énormité

de ses fautes. Il doit croire fermement que le sang de l'Agneau le purifiera plus que ses péchés ne l'avoient souillé, et par la raison même qu'il ne sauroit excuser son indignité, ni trouver dans sa foiblesse les moyens de devenir meilleur; il doit fonder plus d'espoir sur la bonté de celui qui sait élever l'édifice de la grace sur le néant de notre misère. Plus il a le sentiment de sa propre bassesse, plus il glorifie la puissance et la miséricorde de son Dieu; plus il reconnoît qu'un si grand bien ne descend que du Ciel, et qu'il ne peut jamais se l'attribuer.

Jamais Dieu n'a rien refusé à celui qui le prie comme il le doit, et qui le prie au nom du Fils qu'il aime. Il n'y a point de réserve dans cette promesse générale : *Demandez et vous recevrez.* J. C. l'a dit à ses Disciples, et en leur personne à tous les hommes : *Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous sera accordé.* Il invite tous ceux qui sont chargés de péchés, à recourir à sa bonté, et il a promis de les soulager. Vous, Monsieur, vous avez horreur de vos péchés passés : mais puisqu'il a touché votre cœur, puisqu'il vous a conduit à son église, et qu'après votre absolution il vous appelle à son autel, vous devez croire qu'il veut consommer en vous l'œuvre de sa miséricorde; et la terreur même qui s'est emparée de votre ame, en est un nouvel indice.

Qui sait enfin si J. C. n'a pas permis que vous tombassiez dans ce déplorable état, pour faire du miracle de votre conversion un exemple et un motif d'émulation pour celle de vos amis? Qui sait si sa providence n'a pas permis la grande publicité de vos excès, pour apprendre à beaucoup d'autres pécheurs qui les ont connus, à ne point désespérer de leur guérison, et pour que le spectacle de votre pénitence les excite? Qui sait si vos péchés et vos scandales ne serviront pas les desseins de la divine Miséricorde en faveur d'un grand nombre d'autres, et si la maladie de votre ame qui paroissoit désespérée, loin de produire votre mort, ne sera pas une occasion de manifester la gloire du Seigneur? On peut dire de vous ce que J. C. dit de *Lazare : Cette infirmité n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu.*

Quand par un effet de la grace un pécheur obscur et ignoré vient à se convertir, il retire seul le fruit de sa conversion ; mais quand elle choisit un pécheur public et scandaleux, qui, placé dans un rang éminent, a donné des exemples plus contagieux, qui comme *Lazare*, mort depuis long-temps, est déjà la proie de la corruption ; les desseins de Dieu sont plus étendus, et le changement de ce cœur prépare celui de beaucoup d'autres. Un Élu lui sert à en former

des milliers, et dans les jugemens sublimes de Dieu, les crimes d'un seul pécheur peuvent devenir la semence de mille Justes. La grièveté de vos fautes vous décourage ; et peut-être devient-elle elle-même le motif qui doit animer votre confiance, en ce qu'elle vous montre combien vous êtes redevable à la divine élection qui vous a rendu un exemple public de l'étendue de la miséricorde de Dieu à l'égard même des pécheurs qui l'ont le plus grièvement outragé.

Croyez seulement, disoit Jésus aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu.* Je vous dirai de même : croyez à ce Dieu d'amour avec foi et avec respect, et peut-être verrez-vous vos parens, vos amis, les complices de votre iniquité s'associer à votre pénitence ; peut-être verrez-vous les ames les plus éloignées de la voie droite, aspirer à votre exemple à une meilleure vie, et les personnes les plus déréglées dans leur conduite, glorifier Dieu, en se rappelant vos erreurs et en admirant dans vous le pouvoir de la grace.

Considérez, Monsieur, que vos misères mêmes vous offrent de nouveaux motifs de courage et de confiance. Bénissez la profondeur de la sagesse éternelle qui sait tirer de nos iniquités et de nos passions elles-mêmes, les moyens d'ajouter à sa gloire. Tout coopère au bien de

ses élus ; et s'il permet quelquefois de grands crimes, c'est pour manifester de grandes miséricordes. Dieu veut constamment le salut de ses créatures ; il n'a d'autre desir que de leur pardonner, de les recevoir dans son sein et de les combler de biens. Lorsque nous implorons sa miséricorde, nous ne devons pas craindre sa justice, puisqu'il nous attend avec bonté ; nous ne devons pas non plus redouter notre indignité passée, puisque notre douleur l'expie ; nous ne devons avoir peur que de nous-mêmes. Tout ce que nous avons à appréhender, c'est que notre volonté ne soit pas sincère, que notre résolution de changer de vie ne soit pas assez ferme, et que notre foiblesse ne nous empêche de prendre à tout prix toutes les mesures, toutes les précautions nécessaires, pour nous éloigner des occasions dangereuses, et pour ne pas l'offenser de nouveau.

Il auroit raison de ne pas compter sur la grace, et de craindre de ne pas recevoir dignement son Dieu, celui qui ne se décideroit pas à s'éloigner de tous les lieux, de toutes les situations et de tous les écueils où son innocence a fait tant de naufrages, qui ne seroit pas dans la ferme résolution de renverser tous les obstacles qui l'avoient empêché d'aimer son Dieu. Les passions ne s'affoiblissent que par l'absence des

objets qui les enflamment. Comment celui qui vit au milieu des périls dont il est sans cesse environné, pourra-t-il espérer de s'y soustraire ? Comment celui qui continue à vivre dans le sein des familiarités et des plaisirs qui l'ont corrompu tant de fois, pourra-t-il devenir chaste ? Comment celui qui ne veut mettre aucun intervalle entre la mort et les objets qui l'éloignent de sa conversion, pourra-t-il réfléchir sérieusement sur l'éternité, et se préparer à quitter la vie ? Comment celui qui ne veut renoncer ni aux agitations du monde, ni à ses plaisirs frivoles et vains, pourra-t-il prendre du goût pour une vie chrétienne et pénitente ?

Il est absurde d'imaginer que le cœur puisse se façonner à des inclinations et à des habitudes nouvelles, au milieu de tout ce qui fomente et fortifie celles qu'il a depuis long-temps ; et que la lampe de la foi et de la grace s'allume au milieu des tempêtes et des ouragans. Cette lampe précieuse et fugitive qui, faute d'aliment, s'éteint quelquefois dans le repos du sanctuaire même, cette lampe que la tranquillité de la retraite ne peut empêcher de s'éteindre, pourra-t-elle se maintenir toujours allumée sur la mer orageuse où se multiplient les naufrages ?

Mais vous, Monsieur, vous êtes décidément déterminé à fuir toutes les occasions dange-

reuses, à prendre toutes les mesures de prudence qui pourront vous fortifier contre votre foiblesse même; vous voulez votre salut à tout prix et quoi qu'il vous en coûte : vous acquérez donc le droit de demander à Dieu de perfectionner son ouvrage. Séparé de tous les objets qui alimentoient vos passions désordonnées, vous pouvez lui dire : Vous seul, ô mon Dieu, vous pouvez consommer l'œuvre de votre miséricorde; j'ai fait ou je crois avoir fait tout ce qu'il m'étoit possible. Je vous ai sacrifié toutes mes affections vicieuses, et les objets qui pouvoient les réveiller; je me suis éloigné de tous les écueils contre lesquels mon foible cœur pouvoit encore venir échouer; j'ai changé ma vie et ma conduite autant qu'il dépendoit de moi.

Vous seul, ô mon Dieu, pouvez par votre grâce fortifier ma foiblesse; seul, vous pouvez rompre les liens invisibles, surmonter les obstacles intérieurs, et triompher de l'ancienneté de ma corruption. La pierre fatale qui m'empêchoit d'entendre votre voix, a été levée : c'est maintenant à vous à m'ordonner, comme à *Lazare*, de sortir de cette fatale tombe, de cet abyme de misère et d'horreur. Donnez-m'en l'ordre, Seigneur; faites que j'entende cette voix active et puissante qui ressuscite les morts, et les remplit de vie. Déjà votre Ministre a

délié les chaînes qui tenoient mon ame captive, mais je ne puis devoir qu'à vous la liberté qu'il m'a donnée ; vous seul pouvez faire succéder à ma convalescence une santé parfaite, et du commencement de ma nouvelle vie en faire le principe de la vie éternelle.

C'est ainsi, Monsieur, que la confiance en la bonté divine, appuyée par des résolutions sérieuses et pratiques, peut inspirer au plus grand pécheur le courage de se présenter à la sainte Table ; s'il y porte toutes les autres conditions qu'exige un don aussi ineffable, il peut espérer les fruits que ce Pain céleste produit dans les ames bien disposées. Mais, pour peu qu'il considère la grandeur de cette action, il sera pénétré d'un profond étonnement et d'une sainte stupeur. Quel est celui qui vient à nous ? C'est le Dieu, immense, infini, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, l'Être des êtres, existant nécessairement par la nature de son essence, puisant son existence dans lui-même et l'ayant donnée à tout ce qui est, à tout ce que l'œil voit, à tout ce que l'entendement conçoit ; l'Être immuable et permanent, aux pieds duquel se succèdent et se reproduisent toutes ses créatures ; le Dieu inaltérable et éternel devant qui passent les générations qui disparoissent, les empires qui se détruisent, et les

monumens que le temps détruit insensiblement et qui s'écroulent enfin.

C'est le Dieu aimable, principe et modèle de toute beauté, source primordiale de toutes les graces, cause originelle de toutes les chastes amours. Le Dieu aimant, qui nous a donné l'existence, et avec elle tous les biens qu'il nous communique, toutes les espérances éternelles qu'il nous présente; qui nous aime à tel point, qu'il nous a donné son Fils bien-aimé pour nous racheter de notre esclavage, nous soutenir contre notre foiblesse, et nous aider à obtenir ensuite un bonheur éternel.

C'est le Verbe divin, la Sagesse increéée, qui, engendré avant les siècles dans le sein de son Père éternel, vint, dans le temps, habiter les chastes entrailles d'une Vierge pure; et s'unissant au sang et à la chair que le Saint-Esprit forma d'elle, et à l'ame souverainement parfaite qui fut créée pour lui seul, se fit homme sans cesser d'être Dieu; naquit, mourut, ressuscita et monta au Ciel, où, Roi de gloire et revêtu de sa toute-puissance, il siége à la droite de son Père, y faisant le bonheur des Anges et le plaisir immortel des bienheureux. C'est lui qui vient maintenant caché, visiter le cœur humble qui l'appelle et qui l'implore.

C'est

C'est le Dieu aimant qui, non content d'avoir vécu et conversé avec les hommes, de leur avoir apporté la lumière de l'Évangile et enseigné le chemin de la gloire à laquelle il les appelle, a voulu leur laisser ce monument de son amour, cette commémoraison de son sacrifice, ce secours à l'aide duquel il les console dans leur exil. Le Dieu enfin qui semble impatient de sa séparation d'avec les Élus, et à qui un amour ingénieux a suggéré l'invention divine de se cacher dans le Sacrement eucharistique pour communiquer avec eux dans le secret de leur cœur, en attendant le jour de lumière, où, après l'accomplissement de ses immuables décrets, il se montrera à eux dans toute l'étendue de sa gloire et remplira leurs cœurs d'un torrent éternel de délices.

Et pour qui vient ce Dieu, aussi magnifique qu'infini ? pour ses foibles et fragiles créatures; il vient visiter des hommes qu'il a tirés du néant et formés de limon, qui n'ont en propre et ne tiennent d'eux-mêmes que leur bassesse et leur corruption, qui ne possèdent rien qu'ils ne doivent en entier à sa grace ou à sa miséricorde. Si la créature la plus parfaite, celle qui l'a servi avec le plus de fidélité et de constance, n'est point encore digne de ce bien suprême ; que sera donc l'homme misérable qui l'a malheureusement

offensé, qui l'a méconnu, qui a adoré des dieux étrangers et préféré de viles créatures à son véritable Dieu ? Et pourquoi ? pour se livrer à des plaisirs frivoles et grossiers, en violant ses lois, en méprisant son sang et en renonçant à son amour.

Et quel dessein l'appelle vers l'homme ? il vient lui pardonner, lui rendre les biens qu'il a volontairement perdus, le retirer des ombres et de la région de la mort où il s'étoit enséveli, lui donner une vie nouvelle et de nouvelles espérances, le remettre dans la voie qui conduit au séjour céleste. Comment y vient-il ? Un jour il viendra dans toute la pompe de sa majesté ; une nuée brillante sera son char, les Anges ministres de sa volonté, l'accompagneront pour être les exécuteurs de son immuable justice ; le ciel et la terre trembleront ; les morts sortiront épouvantés de leurs tombeaux au son de la trompette effrayante, et viendront entendre la sentence irrévocable de ce Juge suprême ; mais à présent il vient comme un père, comme un ami ; il vient sur le trône de sa miséricorde fortifier ceux qui l'aiment, consoler les affligés et soutenir les foibles ; c'est sur les ailes du divin amour qu'il vient satisfaire son immense et inépuisable bienfaisance, accomplir sa promesse de demeurer avec ceux qui mangent sa chair, de

soulager ceux qui sont fatigués et qui recourent à lui, de s'introduire dans leur cœur et de leur communiquer les dons de son esprit, de ne faire qu'un avec eux, et de s'offrir de nouveau avec eux à son Père éternel, afin qu'il confirme cette union et la rende éternelle.

A la vue de tant de bonté, de tant de condescendance, qui pourroit n'être pénétré d'amour et de respect? L'homme dans sa foiblesse voit son Dieu descendre jusqu'à lui; un voile sacré le lui couvre, mais la foi lui dit que cette substance qui lui paroît être du pain, est Jésus-Christ, le créateur du Monde, celui qui le conserve et le gouverne; celui dont la présence fait trembler les voûtes du Ciel; celui devant qui la nature entière se prosterne; celui enfin devant lequel tout l'univers est moins que le néant. Quel respect ne doivent pas inspirer ces idées! Mais quel amour, quelle consolation ne devons-nous pas ressentir, en pensant que cette grandeur infinie daigne venir épouser notre ame, et s'unir à elle d'une manière si intime et si étroite!

Comment ne s'humiliera-t-elle pas devant une majesté si sublime? le repentir de ses erreurs ne nous fera-t-il pas voler dans les bras d'un si bon Père? Comment ne lui dirions-nous pas, les larmes aux yeux et le cœur brisé de douleur, ainsi que l'Enfant prodigue : mon Père, j'ai pé-

ché contre le Ciel et contre vous. Si le publicain n'osoit ni s'approcher de l'autel ni lever les yeux au Ciel ; si, honteux et confus il se bornoit à frapper sa poitrine dans un coin du temple ; vous, rempli de la même componction, mais avec plus de confiance, allez à l'autel, et dites aussi : voyez, mon Dieu, ce malheureux pécheur avec des yeux de compassion. Au profond respect que vous inspire une si grande majesté, vous réunirez ainsi l'amour tendre et la confiance que mérite son ineffable bonté.

Oui, Monsieur, tout vous commande cette confiance et cet amour. Ce Dieu de majesté et de justice qui ne peut voir le pécheur qu'avec les yeux d'une haine implacable et d'une colère inflexible, envisage le pécheur repentant avec commisération et l'attend avec miséricorde. Si pur et si saint, il ne peut point ne pas abhorrer l'iniquité ; mais comme notre Créateur et notre Père, il nous aime en dépit de notre ingratitude ; il nous appelle, il nous invite, il desire notre retour à lui. Tant que le terme qu'il a marqué pour ses châtimens n'est point arrivé, tant que durent les jours de propitiation et d'espérance, c'est-à-dire tant que nous vivons, ses bras sont ouverts pour nous recevoir dans son sein paternel.

Il nous a, certes, bien montré cet amour,

cette compassion, ce vif intérêt qu'il prend aux pécheurs. Pourquoi est-il descendu du ciel sur la terre ? pourquoi s'est-il revêtu de notre malheureuse chair ? pourquoi a-t-il entrepris tant de pénibles travaux ? Sans doute pour les convertir et pour les ramener. Pour en venir à bout, il daigna manger avec eux ; il alla jusqu'à dire qu'il faisoit son aliment et ses délices de les gagner au Ciel. Ses jeûnes, ses veilles, ses fréquentes et laborieuses courses, les persécutions et les souffrances qu'il endura, n'eurent pour objet que leur salut. S'il employoit les jours au ministère de sa prédication et la nuit à prier son Père de les secourir, son seul amour pour eux l'animoit alors ; les entrailles de sa miséricorde étoient sans cesse ouvertes pour les recevoir ; et observez dans l'histoire de sa sainte vie, que jamais il ne repoussa aucun de ceux qui implorèrent sa pitié.

Ce desir de les sauver et de les guérir de toutes leurs misères étoit si vif, il embrasoit tellement son cœur compatissant que pour les racheter et les délivrer des maux éternels, il a bien voulu être crucifié entre deux malfaicteurs et verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Quelle perfection, quel prodige d'amour ! et non content de l'avoir témoigné jusqu'à ce point, aussi ingénieux qu'aimant, notre Sauveur a voulu l'étendre encore au-delà de sa vie.

Pour ne pas se séparer des hommes, pour leur laisser après sa mort un remède efficace et sûr, il institua ce divin Sacrement, dans lequel il se reproduit continuellement avec toute sa force et sa vertu. L'homme unit sa chair avec la sienne, et jouit de tous les biens que produit sa présence; le même amour qui l'a porté à mourir pour les pécheurs, lui a inspiré l'institution de la sainte Eucharistie. Si par amour il est venu sur la terre et s'est livré à l'iniquité barbare de ses ennemis, par amour aussi il se communique aux hommes, et souvent à des pécheurs non moins coupables que ceux qui lui ôtèrent la vie.

Quels trésors, quelles graces ne renferme pas cette institution, aussi digne de son pouvoir et de sa sagesse que de sa bienfaisance! Si l'Eucharistie présente quelquefois le témoignage de la mort funeste qu'attirent sur eux ceux qui la profanent en la recevant sans foi et sans charité, elle devient la vie et le salut de ceux qui y participent avec humilité et avec confiance. Pour produire ces admirables effets, elle ne demande qu'un desir vif et une intention pure et droite.

Pour l'homme ainsi disposé, ce pain divin est un baume salutaire qui le renouvelle. Quelle que soit sa foiblesse, quelque invétérés que soient ses maux, quelque compliquées que soient ses maladies; il guérit tout, il rétablit tout, il est

tout pour tous. C'est le remède des Justes et des pécheurs ; l'aliment solide qui donne la vigueur aux Saints, la médecine qui guérit les infirmes, la vie des vivans et la résurrection des morts, puisque, selon l'expression de *St. Augustin*, non-seulement il soutient ceux qui vivent, mais il rend la vie aux morts. Et voilà pourquoi dès que l'homme ne se sent pas chargé de fautes mortelles, dès qu'il les a lavées dans les eaux de la pénitence, il peut et doit participer à cet ineffable mystère.

Ce seroit une grande erreur, ce seroit bien vouloir se nuire que de s'éloigner, et quelquefois même d'éloigner les autres de ce divin Sacrement sous le prétexte de notre propre indignité, lorsqu'on ne donne ce nom qu'à des fragilités et à des foiblesses humaines. Ce n'est point là connoître la nature et le mérite ineffable de ce pain céleste. L'homme ne peut sans doute se disposer suffisamment ; avec quelque soin qu'il se dispose, il ne sera jamais digne de recevoir un don aussi élevé, mais il ne doit pas oublier que Dieu ne l'a pas seulement institué pour servir de nourriture aux Saints, et qu'il l'a encore destiné à servir de médecine aux infirmes ; il a voulu tout à la fois qu'il consolât et fortifiât les Justes, et qu'il encourageât les pénitens et leur rendît la santé. Les plus foibles en ont le plus besoin, et doivent moins s'en priver que

les forts. Les ames saintes et vigoureuses pourroient sans ce secours persévérer plus long-temps, que celles qui par leur foiblesse sont plus exposées au péril et ne peuvent se soutenir par elles-mêmes.

C'est d'elles que le Sauveur lui-même parloit lorsqu'en figurant ce mystère, il disoit : « Si je les laisse plus long-temps sans manger, elles tomberont en défaillance, parce qu'il en est qui sont venues de très-loin. » Il nous fait entendre par-là que, comme ceux qui avoient fait un plus long trajet pour l'entendre, étoient plus exposés à défaillir que ceux qui n'avoient pas eu tant de chemin à faire ; aussi dans cette vie ceux qui sont les plus foibles, qui ont une plus longue route à faire pour arriver à la perfection, sont exposés à de plus grands périls. Et puisque ce pain céleste nous a été donné d'en haut pour soutenir notre foiblesse, ce n'est point une témérité, c'est au contraire une sainte et prudente précaution que celle de recourir à la bonté d'un remède qui nous a été si libéralement accordé.

Le vénérable Père *Grenade* dit, « que l'une des plus grandes fautes des hommes et celle dont ils rendront un compte rigoureux au dernier jour, est celle qu'ils commettent contre le sang de Jésus-Christ, lorsqu'ils refusent de profiter de

ses mérites et des secours qu'il procure aux Fidelles, principalement dans l'Eucharistie. Il fait à ce sujet une comparaison excellente. « Si un Roi, dit-il, avoit construit à grands frais un hôpital magnifique pour y recevoir tous les malades ; s'il l'avoit pourvu de tout ce qui est nécessaire au soulagement de leurs maux, et qu'après avoir mis la dernière main à cet édifice également utile et somptueux, personne ne s'y présentât pour être traité, ce Roi seroit offensé et peu satisfait d'avoir tant travaillé pour des gens qui méritoient si peu son attention, puisqu'ils n'en donnent eux-mêmes aucune à leur guérison et à leur salut. »

Comment le Roi du Ciel ne concevroit-il pas la même indignation contre nous, si après nous avoir présenté un remède qui lui coûte si cher, puisqu'il consiste dans son propre sang, nous n'en faisons pas assez de cas pour vouloir en profiter ; si loin de là nous faisons tout ce qui dépend de nous pour rendre ses desseins inutiles et ses travaux infructueux. Cette négligence dédaigneuse est un péché horrible ; elle est semblable à celle dont parle notre Seigneur dans la parabole du festin, auquel les conviés refusèrent de se rendre (*). Combien n'est-il pas à

(*) Luc, XIV. 13. 16.

craindre qu'il n'étende jusqu'à nous cette sentence effrayante : *En vérité je vous dis qu'aucun de ces hommes que j'ai conviés, ne participera jamais à ce festin.*

En effet, Monsieur, quelle raison légitime serviroit d'excuse pour ne pas profiter d'un don si solennel et si grand ? Celui qui a été un très-grand pécheur doit savoir que dès qu'il se détermine à entrer dans les voies de Dieu et qu'il se repent sincèrement de sa vie passée, il cesse de l'être. Comme le dit très-bien *St. Jérôme*, « aussitôt que nous sommes affligés de nos péchés passés et que nous les détestons, ils ne sont proprement plus notre condamnation. » Ce qui nous a perdus, c'est de les avoir commis ; ce qui nous sauve, c'est de nous en repentir, de les pleurer, de les expier. Il n'est point de faute irréparable, point de péché irrémissible. Celui qui a fait le plus de chûtes et qui est le plus accablé d'iniquités, n'a besoin que de se repentir ; qu'il s'afflige et qu'il tende la main, il peut être sûr que J. C. le relèvera.

Sans doute il n'est pas digne de s'approcher d'un si sublime mystère ; mais encore une fois quel mortel peut ou pourra l'être jamais ? Qu'il reconnoisse, je le veux, son indignité ; mais qu'il reconnoisse aussi, qu'il admire l'affabilité et la douceur de son Dieu qui a institué ce di-

vin Sacrement, pour se communiquer à ceux même qui sont imparfaits et foibles. Telle est sa bonté qu'il ne demande point de longs mérites, de grandes vertus, il se contente de la pureté, des bonnes intentions, des desirs sincères et vrais. Telle est l'efficacité de sa grace, qu'elle supplée à tout ce qui manque à l'homme; elle le perfectionne, elle substitue dans lui la force à la foiblesse, elle fait naître sa confiance de son humilité même. Loin donc que celui qui le cherche avec la conscience de son indignité, puisse l'offenser, il deviendroit coupable, si sous ce prétexte il négligeoit de profiter de l'unique remède qui peut le guérir : tels sont les motifs qui doivent lui inspirer le desir et le courage de s'approcher d'un si ineffable Sacrement.

Ce seroit, Monsieur, céder à une grande tentation d'autant plus dangereuse, qu'elle seroit voilée du respect et d'un sentiment de religion, que de n'oser participer à ce pain céleste que lorsqu'on se sentiroit digne de le recevoir; car alors on ne le recevroit jamais. En vain employerions-nous notre vie toute entière à nous mettre en état de mériter la plus haute des faveurs divines sur la terre. Personne ne peut atteindre à ce point de perfection; mais Dieu qui connoît notre misère et le limon dont il nous a formés, n'en exige pas tant : il ne nous demande que de faire sérieuse-

ment ce qui dépend de nous, pour nous disposer avec l'aide de sa grace à un si grand et si terrible mystère.

Ainsi pendant ces jours où nous sommes si près de l'autel, nous redoublerons d'ardeur et de vigilance ; nous aurons un œil plus attentif sur nous-mêmes, sur toutes nos actions, sur toutes nos paroles; nous ne ferons, nous ne penserons rien qui puisse n'être pas conforme à la sainteté du Dieu que nous allons recevoir. Toute conversation inutile, tous discours futiles ou légers, quoique indifférens en eux-mêmes, ne seroient pas une disposition convenable. L'ame ne doit être remplie que de son objet ; la langue doit être contenue, la bouche innocente et pure. Et comment se permettroit-t-elle une parole vaine ou dangereuse ? n'est-elle pas la porte par laquelle nous devons recevoir l'hostie de propitiation ?

Si la bouche doit être pure, combien le cœur ne doit-il pas l'être encore plus ? Je ne parle pas seulement des pensées libres et impures ; certainement J. C. ne pourroit habiter le cœur qui les accueilleroit avec complaisance : j'entends encore toutes les idées vaines, les mouvemens d'une imagination inquiète qu'il faut nécessairement éloigner de l'esprit. Il ne doit non-seulement rien s'y trouver qui puisse offenser Dieu, mais rien

qui puisse nous distraire un instant de son amour ou de la contemplation de sa tendresse. « Le Seigneur, dit *David*, ne peut habiter que dans un lieu de paix ; nous devons donc éloigner de notre esprit toutes les pensées qui pourroient le dissiper ou le troubler. Le lit que prépare à Dieu l'Épouse des *Cantiques* est semé de fleurs ; il n'admet point d'épines ni de ronces : les pensées inquiètes ou vaines doivent être bannies. Et si la nécessité nous oblige à parler de choses humaines, nous ne devons le faire qu'avec réserve, avec une modération telle que notre cœur n'en éprouve aucun trouble, et que notre ame persévère dans le repos et la paix.

Il est donc essentiel que nous remplissions le temps qui nous reste par des exercices spirituels ; que nous le consacrions tout entier à élever notre cœur à Dieu, à méditer ses grandeurs, notre bassesse et l'ineffable bonté qui le porte à venir fixer son séjour dans un cœur qui en est indigne. Ce sont là les parfums dont nous devons remplir l'habitation que nous préparons à cet Hôte céleste ; et à l'arrivée du divin Époux il faut aller à sa rencontre avec la chaste pudeur du respect et l'élan d'un amour brûlant et sans bornes.

Que votre oraison fervente perce la voûte des cieux et s'élance jusqu'au trône sublime de l'ado-

rable Trinité. Pendant les jours qui vous restent, adressez votre prière à chacune des personnes divines, pour obtenir la grace et la pureté que demande une action aussi sacrée. Invoquez particulièrement la très-sainte Mère de Jésus, cette Vierge très-pure qui pendant neuf mois a porté si dignement dans son chaste sein ce Sauveur auquel elle a donné l'existence humaine et qu'elle va déposer dans votre cœur; demandez-lui au nom de l'amour ardent, de la dévotion fervente avec laquelle elle le conçut dans ses entrailles et le reçut dans ses bras, de vous obtenir la grace de le recevoir avec amour dans votre sein.

Peignez-vous la tendresse et l'ardeur avec lesquelles communioit cette Reine souveraine, lorsqu'après l'ascension de son Fils, elle recevoit son corps adorable; représentez-vous sa foi vive, ses larmes d'amour, les consolations ineffables dont son cœur étoit rempli, lorsqu'elle recevoit sous les espèces sacramentelles la chair que sa propre chair avoit formée, lorsque le temps étoit venu d'en jouir dans toute sa beauté. Ah! si nous pouvions nous former quelque idée de la foi et de l'amour de cette Vierge sainte, la plus parfaite des œuvres de Dieu, la plus aimante et la plus aimée de ses créatures; notre cœur trop indifférent s'enflammeroit au brasier ardent du sien, et la moindre étincelle qui s'en

échappe nous embraseroit du feu saint dont elle étoit consumée.

Mais elle est la mère de miséricorde et la mère des pécheurs, priez-la donc de vous aider dans une occasion de cette importance, où votre ame dans son dénuement et sans autre force que la sienne, va de nouveau s'unir à son Fils, époux tendre et miséricordieux de nos ames. Considérez-vous comme une femme coupable qui dans son aveuglement ou dans sa folie auroit eu le malheur d'offenser le plus digne et le plus aimant des époux qui malgré ses infamies a la générosité de la replacer dans sa maison et dans son lit. S'il lui reste quelque pudeur, quelle doit être sa confusion à la vue d'une telle magnanimité, lorsqu'elle considère d'un côté ses désordres, et de l'autre cette bonté qui, loin de la repousser comme elle le mérite, daigne la recevoir encore? Et quelle différence entre un époux mortel et l'époux céleste! qui concevra cette disproportion infinie? Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs que vous avez outragé de tant de manières et tant de fois, en vous prostituant à son ennemi et en préférant à son amour celui des viles créatures; ce Roi des rois vous pardonne, se réconcilie avec vous, vous reçoit de nouveau dans sa maison, à sa table et dans ses bras; il vous déclare une seconde fois son épouse ché-

rie, et veut célébrer par une fête le renouvellement de votre mariage.

Invoquez donc sa pieuse et tendre Mère, pour qu'elle vous serve de marraine dans une si auguste solennité. Elle est riche, et par son intercession vous obtiendrez la robe de noces, le vêtement magnifique dont vous avez besoin pour vous présenter dignement à la couche nuptiale. C'est la Mère du céleste amour, de la crainte filiale, de la reconnoissance et de la sainte espérance. Voilà les dons inappréciables dont elle peut vous orner, et qui conviennent le mieux à ce jour heureux et solennel. Priez le père putatif de votre tendre époux, le bienheureux *Joseph* que la Providence chargea du soin de la Mère et du Fils, de vous servir de parrain. Invoquez l'Ange gardien que Dieu chargea de vous conduire dans le chemin de la vie ; priez-le de vous aider dans l'acte le plus important que vous ayez à remplir ici-bas. Invoquez les Saints de votre nom, protecteurs naturels que Dieu a destinés à veiller sur vous, et ceux auxquels vous porte votre dévotion ; demandez leur de vous assister dans une occasion d'un si grand intérêt, et qu'à votre prière ils deviennent les amis de l'épouse.

Appelez tous les bienheureux qui jouissent de la vue du Seigneur, tous les Anges qui le servent

et qui l'accompagneront avec respect, quand il daignera descendre dans votre sein. Demandez-leur de vous enseigner à le révérer comme ils le révèrent, et de vous enflammer de l'amour dont ils brûlent eux-mêmes. Ah ! si vous les appelez avec une ferveur sincère, ils viendront sûrement vous assister et offrir vos saints desirs au Seigneur. Ces heureux immortels, pleins d'amour pour le Dieu dont ils jouissent, sont pénétrés du même esprit ; ils n'emploient leur bienheureuse existence qu'à louer sans cesse leur divin Bienfaicteur, à solliciter sa miséricorde en faveur des mortels qui implorent leur secours et qui se convertissent sincèrement.

Quelle confiance ne devez-vous donc pas avoir si vous considérez que vous allez vous présenter à un Dieu de bonté qui daigne venir à vous, et que vous y allez sous les auspices de parrains si élevés, de protecteurs si grands, d'amis si zélés qui tous intercèdent pour que l'Esprit Saint vous applique au moyen de cette chair divine et vivifiante que vous allez recevoir, tous les mérites de Jésus-Christ et tous les fruits de sa rédemption ?

Vous êtes déjà dans le sein de l'Église, et cette Mère compatissante, quoique divisée dans ses membres et répandue par toute la terre, est toujours unie d'intention ; elle est la famille sainte

qui se compose principalement des élus et des amis de Dieu qui l'adorent en esprit et en vérité quoique dans les ombres de la vie mortelle, et qui espèrent le jour de la lumière; à présent même elle intercède pour vous en priant pour la conversion des pécheurs et la persévérance des Justes. Que de motifs d'encouragement et de confiance, quelque abominable qu'ait été notre conduite !

Éloignez donc dès à présent toute idée de crainte, bannissez toute pensée de votre indignité, ou ne pensez-y que pour exciter votre reconnoissance et admirer la miséricorde du Seigneur. Que votre ame s'élève jusqu'à sa hauteur sur les ailes de l'amour et de la confiance, que votre cœur s'unisse dès aujourd'hui et à jamais à la croix de notre Sauveur; ne soyez occupé que du souvenir de sa passion et de son divin sacrifice; contemplez l'amour infini avec lequel il s'est livré pour vous à des tourmens inouis, pour vous délivrer des peines dues à vos péchés; considérez cette charité sans bornes, avec laquelle, malgré vos égaremens, il vient s'unir à votre ame d'une manière si douce et si tendre. Jésus-Christ a institué ce Sacrement en mémoire de sa mort; et c'est là l'idée la plus grande, la pensée la plus affectueuse dont puisse s'occuper celui qui va le recevoir, s'il veut être fidelle à sa volonté.

Concentrant dès à présent votre attention sur ce seul objet, écoutez et n'écoutez que ce mot de l'Évangile, que Dieu vous prononce par ma bouche : « Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. » Que cette exhortation retentisse à tout instant à votre oreille, qu'elle éveille dans vous tous les sentimens de tendresse et d'amour qui lui sont dûs. Oui, Monsieur, et gardez-vous d'en douter ; celui qui vient à vous est votre époux et l'époux le plus aimant. Il n'est aucun Sacrement où notre Seigneur présente plus clairement cette union ineffable que celui de l'Eucharistie ; elle est intime entre Dieu et celui qui le reçoit. De deux êtres si distans, elle n'en forme qu'un seul ; elle opère vraiment et réellement leur alliance spirituelle.

Pour le recevoir dignement, appliquez-vous à considérer la manière dont il vient ; il vient rempli d'amour, de bonté, de douceur, de miséricorde. Il nous a dit, en instituant ce Sacrement, qu'il avoit ardemment desiré de célébrer cette Pâque avec nous, cette Pâque où l'on mange le véritable Agneau : il est lui-même cet Agneau. C'est dans cette Pâque, que pour se donner à vous, il se dispose au sacrifice le plus terrible. Si pour venir à nous il desiroit de souffrir de si grands maux, avec quelle ardeur ne devons-nous pas desirer que notre Sauveur vienne dans nos

ames, lui qui est la source de tout bien ? avec quel respect, quelle dévotion et quelle joie ne devons-nous pas l'attendre ?

C'est ainsi que le vieux *Siméon* reçut son Sauveur, lorsque le prenant des bras de sa mère, il s'écria qu'il n'avoit desiré de vivre que pour voir ce divin Rédempteur. Ainsi l'attendoient les anciens Patriarches, ne cessant de soupirer après l'heureux jour de l'accomplissement des divines promesses. Ainsi le reçut la mère de *Jean-Baptiste*, quand elle vit dans sa maison la mère de son Seigneur, et qu'elle lui dit : « D'où me vient ce bonheur signalé, que la mère de mon Seigneur entre chez moi ? » Lorsque de si saints personnages pensoient ainsi, nous autres, indignes et pauvres pécheurs, que devons-nous penser nous-mêmes en voyant le Dieu de l'univers et toute la gloire des cieux descendre et s'abaisser jusqu'à nous ? Avec quelle ardeur, avec quel amour notre cœur doit dire, ô Père ! ô bon Pasteur ! mon Seigneur et mon Dieu ! vous ne vous êtes pas contenté de me créer à votre image et de m'avoir racheté au prix de votre sang ; par un prodige d'amour incompréhensible, vous daignez encore venir jusqu'à moi, vous venez habiter dans mon ame, pour me transformer en vous, pour vous unir à moi par les liens de l'amour et de la charité éternelle ?

D'où me vient un si grand bien ? mes mérites n'ont pu me l'attirer, puisque je n'ai fait que vous offenser ; ce n'est pas pour vous honorer, je ne suis qu'un pauvre mortel pétri de limon, et vous êtes mon Dieu. C'est par l'effet d'une bonté si grande, que vous venez à moi avec plus d'empressement que je ne mets d'ardeur à aller à vous ; moi qui ai tant de motifs de le desirer, moi qui suis si misérable, qui ai un si grand besoin de votre secours et qui sans vous ne puis être capable de rien. Vous m'aimez par miséricorde, et moi je devrois vous chercher pour posséder en vous celui qui peut me donner tout ; mais votre amour surpasse l'intérêt que je dois avoir pour moi-même à tel point que vous venez me donner tout, lors même que je ne le desire que foiblement, et que je ne le recherche pas avec l'ardeur que je devrois. Vous l'avez dit, Seigneur ; vos plus chères délices sont de vivre avec les enfans des hommes. O prodige de bonté ! il n'est pas plus dans la nature du soleil d'éclairer et dans celle du feu d'échauffer et d'embraser, qu'il ne l'est à vous, ô mon Dieu, de nous aimer et de nous combler de biens.

Que ces pensées salutaires vous occupent uniquement d'ici au moment heureux que le Ciel vous prépare. Votre cœur doit nager dans un océan d'alégresse, et se livrer aux transports de

la plus douce espérance. Mais cet Époux si saint, si grand, si plein de majesté, veut voir dans l'amour de son épouse la pudeur de la chasteté: il faut qu'un profond respect accompagne les élans de votre empressement et de votre joie; vous le devez également à la majesté de celui qui vient à vous et au sentiment de votre propre bassesse. C'est ainsi que vous parviendrez à suivre le conseil de *David* : *Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en sa présence avec frayeur.*

Ayez présentes à l'esprit les terribles menaces que Dieu fit au peuple par la bouche de *Moyse*, au moment où il promulgua sa loi. Ne perdez pas de vue qu'il prescrivit que rien n'approchât de la montagne d'où il parloit, soit que ce fût un homme, une brute, un troupeau, sous peine d'être lapidés; et bien qu'il eût permis à *Aaron*, qu'il avoit nommé grand Sacrificateur, de gravir la montagne, il lui prescrivit de ne l'adorer que de loin, *Moyse* seul ayant la permission de s'approcher. S'il falloit un si grand respect lorsque Dieu publioit sa loi par l'organe d'un Ministre; nous devons en avoir un bien plus grand encore, lorsque ce Dieu vient lui-même en personne. Enveloppez-vous donc dans votre propre bassesse; humiliez-vous, que votre front s'abaisse jusqu'à la poussière qui couvre la terre,

lorsqu'un Dieu si grand descend du ciel pour s'unir à votre ame. Ici le Père se retira. — Je ne puis, mon cher *Théodore*, te rapporter en détail tout ce qu'il me dit les jours suivans jusqu'à l'heureux moment. Ce n'étoit plus des discours suivis comme les précédens; ses entretiens n'étoient remplis que des mouvemens tendres et affectueux de son cœur. Mon prochain bonheur, que je méritois si peu, étoit son unique objet. Ses discours et les élans de son ame étoient si multipliés, si variés et se présentoient sous tant de nouvelles faces, que je n'ai pu en conserver une idée nette et distincte, d'autant plus qu'il passoit, ces jours-là, plus de temps avec moi et qu'il m'occupoit au point de ne pas me laisser le temps de les jeter sur le papier, comme j'avois fait jusqu'alors.

Il ne me seroit pas non plus possible de te rendre ses discours : ce n'étoit plus des raisonnemens de l'esprit, mais l'effusion tendre et vive d'un cœur enflammé. Personne au monde ne seroit en état de rendre compte de tout ce que cet Ange du ciel me dit alors. Il seroit impossible de peindre ce torrent impétueux de sentimens et d'affections ardentes; ce volcan enflammé d'où un feu actif et continu jaillissoit sans cesse vers le ciel. Son cœur étoit un brasier brûlant du divin amour; on eût dit que la flamme s'exhaloit

de sa bouche et de ses yeux. Quelle force dans ses discours ! quelle vie dans ses images ! quel coloris dans ses expressions ! quelle sensibilité dans ses paroles ! Son esprit étoit devenu supérieur à l'esprit de l'homme ou égal à celui des Intelligences célestes ; son zèle, sa charité, sa componction, excitoient à la fois mon admiration et mon étonnement.

J'eusse été un monstre, un rocher insensible, si j'avois pu ne pas me sentir ému par d'aussi fortes impressions. Mais non ; Dieu m'a fait la grace d'en ressentir les effets. Son feu m'embrasoit ; ses larmes faisoient couler les miennes ; sa dignité me commandoit le respect ; ses affections me pénétroient ; et je bénis mon Dieu de m'avoir donné un directeur si digne de ce sublime ministère.

Ce fut ainsi que tous ces jours se passèrent dans la répétition continuelle et toujours variée d'affections, d'élévations à Dieu, et d'oraisons jaculatoires. En me quittant le soir du samedi, il me dit : Allez, Monsieur, reposer entre les bras du Dieu qui vous attend. Entre sa bonté et votre cœur, il n'y a plus qu'une nuit d'intervalle. Reposez avec la douce attente que l'aurore viendra éclairer votre félicité. Si vous vous réveillez, que votre première idée soit cette question : est-il bien vrai que je vais recevoir mon

Dieu ? Avant de vous livrer au sommeil, invoquez vos parrains et vos patrons : imitez l'épouse des *Cantiques*, dont le cœur veilloit pendant son sommeil même.

Je te parlerai demain de ce grand jour. Adieu, mon cher *Théòdore.*

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Je l'ai vu luire enfin, *Théodore*, ce jour si desiré; ce jour que le Ciel avoit destiné à mettre le comble à mon bonheur. Je passai la nuit dans une douce tranquillité, plein de la pensée que je verrois bientôt se réaliser mes espérances, et occupé à suivre les conseils et les instructions de mon digne conducteur. Il vint plutôt que de coutume. Je le vis entrer dans ma chambre d'un air modeste et recueilli; son visage me parut plus doux et plus serein. Ses yeux brilloient d'une joie visible; il paroissoit me dire : voici le moment de votre bonheur et le terme de vos peines. Comme je me disposois à le suivre, il me fit asseoir, en me disant : je veux vous parler encore, avant que vous approchiez de l'autel.

Nous sommes deux pauvres mortels, deux misérables pécheurs; et cependant nous sommes conviés, et nous allons nous présenter à la table du Seigneur. Excitons de nouveau nos cœurs aux plus vives affections du divin amour. Nous sommes sans doute pénétrés de notre indignité; mais le Dieu de miséricorde a daigné nous choisir, puisqu'il nous a donné le temps et les moyens

et qu'il nous attend, négligerons-nous de profiter d'une si grande faveur ? Si nous considérons les avantages qu'elle nous procurera, comment ne desirerions-nous pas ardemment ce pain céleste, comment n'en aurons-nous pas une sainte faim ? Ce desir, cette faim sont la meilleure disposition que nous puissions apporter, pour le recevoir dignement et en retirer plus de fruit.

Le cœur humain, grossier et livré tout entier aux objets sensibles, est difficilement touché des idées spirituelles de la foi, l'ame seule en est susceptible ; mais la foi, aidée de la grace, peut enflammer le cœur qui s'attache à la considération des effets de ce Sacrement, et des changemens étonnans qu'il opère dans ceux qui le reçoivent avec la préparation convenable. Avant de nous rendre à la sainte Table, j'ai donc cru devoir vous communiquer quelques réflexions empruntées du vénérable Père *Grenade*, qui pourront vous exciter dans cette occasion.

« Sachez, dit ce Père, que comme la bonté de Dieu a opposé au premier homme, cause de tous nos maux, un second homme qui est Jésus-Christ, source et principe de tous nos biens ; elle a aussi opposé au fruit funeste de l'arbre défendu, cause de notre perte, un autre fruit céleste qui est le divin Sacrement, produit du Ciel, qui rémédie à tous ces maux. Et comme l'obéissance

du second homme nous a délivrés de tous les malheurs qu'a entraînés la désobéissance du premier ; ainsi tous les maux produits par ce funeste aliment, guérissent par ce pain divin. »

Ce Sacrement est donc un antidote salutaire, inventé par la divine charité, pour guérir tous les hommes du venin pestilentiel de l'ancien serpent. Pour bien comprendre la grandeur des avantages que cet aliment céleste nous procure, il suffit de considérer les maux innombrables et terribles que nous a causés l'aliment mortel du fruit défendu ; et de voir que par l'institution de cet auguste mystère, Dieu a changé en bénédiction la malédiction qu'il avoit portée contre l'homme. En parlant du premier fruit, il a dit : « Du moment que vous en mangerez, vous mourrez. » En parlant du second, il dit : « Celui qui mangera ce pain, vivra éternellement. »

Et comment n'espérerions-nous pas de trouver dans ce festin la vie éternelle, puisque nous nous y nourrissons de la chair même de Jésus-Christ, unie au Verbe divin ? *St. Jean Damascène* dit que, « comme le Verbe du Dieu éternel est le principe et la source de toute vie, puisqu'il a donné l'être à tout au moment où il s'unit à la chair humaine, il rendit sa propre chair vivifiante ; ensorte que cette chair unie au Verbe, communique la vie à tout ce qu'elle touche. » Ainsi le Sacre-

ment n'étant autre chose que la chair de J. C. unie à sa divinité, il possède toute sa vertu, toute sa grandeur, toute sa puissance.

Pensez, Monsieur, à ce qui doit se passer dans votre ame, lorsque ce divin Rédempteur y entrera. Pensez aux effets que doit y produire cette chair céleste animée par l'ame de Jésus-Christ, et consacrée par l'ineffable union de sa divine essence. Celui qui vient dans votre cœur est le Dieu-Homme; il y vient avec tous les mérites de son humanité sainte et toute la plénitude de sa divinité. Et pourquoi y vient-il? pour que votre chair s'unisse avec la sienne, pour l'imprégner de sa propre vie; pour vous remplir de sa présence, pour vous fortifier par sa miséricorde, pour vous laver avec son sang, pour répandre sur vous l'onction de sa grace, pour vous vivifier par sa mort, pour vous éclairer de sa lumière, pour vous enflammer de son amour, pour vous appeler par sa douceur, pour épouser votre ame et s'unir à elle; pour vous faire participer à son esprit et à tous les mérites de sa croix, en vous offrant cette même chair dont il veut vous nourrir.

En recevant ce Sacrement, vous détestez avec plus de force vos péchés passés; vous vous fortifiez contre l'avenir, vos passions s'amortissent, vos tentations diminuent, votre dévotion s'en-

flamme, votre foi s'agrandit et s'éclaire, votre charité prend une ardeur nouvelle, votre espérance s'accroît, votre foiblesse se change en force, votre conscience acquiert la tranquillité vous participez aux mérites précieux de Jésus-Christ, et vous recevez les arrhes de la vie éternelle.

C'est ce pain qui donne du courage à la pusillanimité, qui substante les voyageurs, qui relève ceux qui sont tombés, qui anime les lâches, qui fournit des armes aux braves, qui réjouit ceux qui sont tristes, qui console les affligés, qui instruit les ignorans, qui enflamme les tièdes, qui réveille les paresseux, qui guérit les infirmes; qui est enfin le seul remède à toutes nos souffrances et notre recours le plus sûr dans les adversités. Quel est donc celui qui réfléchissant sur les merveilleux effets de cet ineffable Sacrement et sur la libéralité avec laquelle notre Rédempteur nous appelle à y participer, ne desirera pas de si immenses richesses? quel est celui qui n'aura pas faim et soif de cette céleste nourriture?

Je vous le dis encore; la considération de votre indignité ne doit ni décourager ni attiédir votre alégresse. Quelque auguste et saint que soit ce Sacrement, vous n'oublierez jamais qu'il est le trésor découvert pour secourir les pauvres, le remède prescrit aux malades, l'aliment et le re-

fuge des nécessiteux, le grand festin dressé pour ceux qui ont faim et soif.

Avec quelle confiance, avec quelle ardeur, quelle consolation et quels desirs ne devez-vous donc pas venir recevoir le Seigneur qui va vous combler de ses graces ! Souvenez-vous combien il étoit desiré par les Patriarches, souvenez-vous des cris qu'ils élevoient au ciel pour la venue de ce Messie tant attendu des Nations. Celui que vous allez déposer dans votre sein est le même qui est venu dans le monde, et il vient opérer dans vous ce qu'il fit dans le monde qu'il a voulu sauver. Il lui porta la vie de la grace, et c'est cette même vie qu'il vient apporter dans votre ame.

Pour me servir d'une comparaison plus familière, peignez-vous l'ardeur impatiente d'une femme qui, pauvre et chargée d'enfans, attend l'arrivée de son mari qui revient des Indes avec d'immenses richesses, et qui vient jouir auprès d'elle de l'honneur, du repos et de toute sorte de consolations. Combien votre desir ne doit-il pas être plus vif encore ; vous avez l'espoir de recevoir le chaste et doux Époux de votre ame, venant non des Indes, mais du Ciel avec tous ses trésors, et dans l'intention de vous combler de dons immortels. Quelle ne doit donc pas être votre ferveur ! Allons, Monsieur ; que le Saint-

Esprit nous dirige ; que nos parrains et nos protecteurs nous accompagnent, et que le Dieu que nous allons chercher, daigne nous inspirer son amour !

A ces mots, il se leva, et je le suivis à la chapelle ordinaire. Je marchois, comme transporté et hors de moi ; toutes les facultés de mon ame étoient absolument suspendues. A peine avois-je le sentiment de mon existence. Le tumulte et la rapidité des idées qui se succédoient et se croisoient dans mon esprit ne me permettoient d'en distinguer ni d'en examiner aucune. La vue du Père, déjà revêtu des habits sacerdotaux et monté à l'autel, dissipa mon trouble et ma léthargie ; il étoit temps de me préparer à un moment si décisif. Je cherchai à me rappeler tout ce que le Père m'avoit dit et tout ce que ma raison me pouvoit inspirer ; tant d'objets réunis se confondoient dans ma mémoire, et mes idées sembloient se heurter entr'elles.

Malgré mon trouble intérieur, malgré le désordre et la confusion qui régnoient dans mes pensées, j'éprouvois au fond de mon ame un sentiment qui prenoit sa naissance dans mon cœur. Ma raison ne pouvoit discuter ni distinguer ce que j'éprouvois ; mais mon ame étoit pénétrée : dans le silence au milieu de l'inaction de mon entendement, mon cœur s'ouvroit encore au sentiment ;

une

une lumière lointaine, mais brillante, m'éclairoit assez pour appercevoir toute mon indignité et l'étendue de la miséricorde du Dieu infini qui daignoit descendre jusqu'à moi. A travers l'horreur et l'indignation que m'inspiroient les erreurs d'une vie désordonnée, j'entrevoyois le rayon consolateur d'une douce espérance; et j'étois consolé par l'idée de voir réparer tout le mal que mon repentir seul ne pouvoit effacer.

Au son de la clochette de l'Élévation, je crus me réveiller; le cœur me battit: voici, me disois-je, voici mon Dieu, le Dieu qui vient me visiter. J'étois anéanti et confondu en présence de la suprême majesté du Ciel, et je me prosternai comme si j'eusse cherché à m'ensévelir dans les abymes les plus profonds de la terre en pensant à mes iniquités et aux longues erreurs de ma vie. Dans mon humiliation, j'aurois voulu fuir loin de moi-même. Accablé du poids de mes crimes, mes yeux n'osoient se fixer sur le Dieu de la pureté et de l'innocence. Je ne doutois plus de sa présence, il me voyoit, il étoit venu pour moi. Rien de ce que j'avois appris ou pensé relativement à cet instant, ne pouvoit m'être présent; ma mémoire étoit dans le plus grand désordre. Ma raison ne me disoit rien; un sentiment vif et confus d'humilité et de terreur absorboit toutes mes facultés.

Un nouveau son de la clochette m'avertit que le moment attendu est arrivé; levant les yeux, je vois le prêtre qui, tourné vers moi et l'hostie à la main, prononçoit déjà les paroles sacrées que l'Église emploie à implorer la miséricorde divine pour le pardon des péchés.... Quand je le vis s'avancer vers moi, que je l'entendis me dire : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde ;* un nouveau trouble s'empara de moi. Il me seroit impossible d'expliquer ce qui se passoit alors en moi, tant j'étois hors de mon état naturel ; je sais que j'ouvris presque machinalement ma bouche impure, que le Ministre y plaça le pain céleste, et que le Dieu de bonté daigna descendre dans le sein du plus pervers de tous les hommes. . . .

Pendant quelques momens, je ne pus ni me reconnoître ni sortir de cet état de stupeur dans lequel toutes mes facultés étoient suspendues. Peu à peu le tumulte de mes idées se calma, je commençai à les distinguer mieux ; mais qui pourroit les détailler dans leur confuse multitude ? Celle qui me frappa le plus vivement, fut la comparaison rapide de mon état présent avec celui dans lequel je me trouvois quelques jours auparavant. Je ne concevois pas comment la toute-puissante bonté de Dieu avoit pu consommer en si peu de temps une si grande opération, et comment celui qui

un mois auparavant étoit un monstre d'incrédulité et de dissolution, pouvoit se trouver maintenant au pied des autels et porter son Dieu dans son sein.

J'admirois cette souveraine Providence qui, par des moyens que sa sagesse avoit disposés, m'avoit conduit à ce monastère où sa libéralité aussi gratuite que peu méritée m'avoit donné le trésor de la foi, ouvert les ressources de la pénitence, et consommé son ouvrage en joignant à mon pardon et à sa grace le plus ineffable de ses dons, celui de son corps divin et de son précieux sang. Une transformation aussi complète, aussi prompte mettoit le comble à ma joie; j'étois ravi d'admiration, mon ame brûloit de ferveur, d'adoration et de reconnoissance.

Je pus alors recueillir mieux et ranger dans mon esprit les idées pieuses dont m'avoit imbu mon directeur. J'élevai mon cœur au Dieu dont je venois d'obtenir un si grand bien, et je lui offris avec son Fils bien-aimé qui étoit déjà dans mon sein, un sacrifice de louange; je lui présentai la divine hostie qui venoit de rendre la vie à mon ame, et je le suppliai en son nom non-seulement de me pardonner mes péchés, mais encore de me remplir de vertus; je m'efforçai enfin de produire tous les Actes qu'on m'avoit appris, et ceux que mon cœur reconnoissant put me suggérer.

Au milieu de cet exercice, mes yeux se tournoient toujours sur moi; c'étoit avec une consolation inexprimable, avec une joie d'un genre nouveau que j'éprouvois pour la première fois, que je me disois à moi-même : quoi ! mon Dieu habite avec moi ! maintenant je suis Chrétien ! maintenant j'appartiens au peuple saint ! je suis de la race des Élus ! je suis fils de l'Église, membre vivant de Jésus-Christ ! J'aurai donc cessé d'être un objet d'aversion aux yeux de Dieu ! un sujet de tristesse pour les bienheureux ! Les Saints de la terre vont enfin me regarder comme leur frère ! Je suis donc racheté de mon esclavage ! J'ai dans moi le principe de la vie, et je puis espérer qu'un jour je serai le compagnon des Saints, comme celui de tous ceux qui jouiront de la splendeur divine pendant toute l'éternité !

J'étois transporté de ces idées et d'une foule d'autres de la même nature; j'aurois voulu pouvoir rendre l'Univers témoin de ma félicité pour qu'il en profitât ; j'aurois voulu que tous les hommes connussent ce Dieu de miséricorde dont ils pouvoient attendre les mêmes biens. Combien sur-tout j'aurois desiré pouvoir désabuser les insensés qu'a pervertis la philosophie du siècle, et les tirer de l'abyme de misère d'où je venois d'être retiré moi-même.

Jusqu'alors, mon ami, je n'avois point connu

de jouissance aussi pure ; la véritable joie du cœur étoit une nouveauté pour moi. Combien les choses de la terre qui m'avoient tant fait illusion, m'offroient alors un aspect différent ! Les honneurs me paroissoient frivoles et les richesses méprisables ; ces plaisirs grossiers que j'ambitionnois avec tant d'avidité auparavant, me sembloient odieux et trompeurs. Mon imagination venoit-elle me les présenter, mon cœur en repoussoit l'idée avec effroi, parce que pénétré de la futilité et du danger de leur fausse douceur, je découvrois en même temps et le piége qu'ils recèlent et leurs funestes effets.

Lorsque je regardois le Ciel et que je contemplois la majesté de son souverain, la présence du Dieu de bonté, la réunion de ses heureux Élus, la continuité de ces plaisirs purs qui renaissent sans cesse, de ces délices qui n'ont point de fin et du bonheur parfait de l'ame immortelle à qui leur possession éternelle est assurée, la terre toute entière me paroissoit une ordure : je déplorois mes anciennes erreurs et le sort de ceux qui étoient encore ensévelis dans le monde des mensonges et dans les ombres de la mort.

Je ne sais combien dura cet état d'extase. Je crois cependant qu'il fut très-long, soit parce que ma tête avoit été remplie d'une multitude d'idées, soit parce que le Père fut obligé de me tirer par

le bras : il est temps, Monsieur, me dit-il, que nous nous en allions. En effet, il me fit relever; j'étois si transporté de joie, si ravi des consolations que j'éprouvois, que sans songer que j'étois dans la chapelle, je jetai mes bras autour de son cou, en lui disant : Homme de Dieu, à qui je dois mille fois plus qu'à mon père, admirez avec moi les miséricordes du Seigneur; aidez-moi à lui rendre graces, et demandez-lui de soutenir ma foiblesse !

Le père reçut cette effusion soudaine de mon cœur avec sa charité douce et modeste; il me serra dans ses bras, son saint visage se colla sur le mien, et il me dit avec l'expression de l'attendrissement : *Béni soit l'immense, le tout-puissant, le saint Dieu d'Israël, souverain et éternel, qui dans sa compassion a visité son peuple, et l'a délivré d'une dure captivité !* Après d'autres paroles édifiantes, il me conduisit à ma chambre.

Je le suivis; mais *Théodore*, combien j'étois différent de moi-même ! Je n'étois plus ce mortel abruti, accablé du poids de ses iniquités, qui courbé sous le joug de ses passions, se traînoit pesamment sur la terre, où il bornoit toutes ses espérances; j'étois devenu léger, j'étois débarrassé de tout poids inutile, je me sentois prêt à m'élever au Ciel sur les ailes de l'espérance et de l'amour. Non, mon ami, je n'exagère point, l'infortuné

échappé d'un cachot obscur, d'une caverne inaccessible, où il a long-temps vécu chargé des chaînes qui l'accabloient et le courboient vers la terre, au moment où rendu à sa liberté il apperçoit la lumière et commence à jouir de la fraîcheur du zéphyre et de la clarté du jour, ne se trouve pas plus allégé, pas plus consolé que je sentois l'être alors. Tout étoit nouveau pour moi : le Ciel me sembloit plus serein, la lumière plus pure ; toute la nature me paroissoit embellie. Si le premier effort d'un malheureux pécheur produit dans son ame un changement si prodigieux, quelle est donc la félicité du Saint dont le cœur est depuis long-temps habitant du Ciel et qui vit avec son Dieu ?

Lorsque nous fûmes rendus à ma chambre, le Père me dit : Dieu a bien voulu nous éclairer et nous donner le temps de consommer l'œuvre de sa miséricorde ; qu'il en soit béni ! que tous les jours de votre vie, votre première occupation soit de le remercier d'un si inestimable bienfait ; que votre unique soin soit de lui demander sans cesse le don de la persévérance, et de travailler à n'en pas perdre les fruits ; mais il est juste de donner quelque relâche à vos exercices. Pour maintenir la ferveur, il ne faut pas fatiguer l'esprit. Nous parlerons une autre fois des moyens qu'on doit employer pour conserver le précieux trésor de la grace.

Depuis votre séjour ici, dans cette maison, notre supérieur et tous ceux qui l'habitent seroient venus vous présenter leurs devoirs, si je ne les en eusse empêchés; je n'ai pas voulu pendant ces jours de salut, dans des momens de propitiation si précieux, lorsque vous vous disposiez à concourir à l'œuvre des influences célestes qui agissoient sur vous, que rien pût interrompre un travail si important ou vous causer la plus légère distraction. Maintenant qu'à l'aide de la grace du Seigneur vos exercices sont terminés, si vous le permettez, notre supérieur et quelques-uns de nos Pères les plus âgés, se disputeront l'honneur de vous offrir leurs services et de partager quelquefois votre solitude.

Il y a long-temps, mon Père, répondis-je, que je desire de savoir où je suis, et de connoître l'heureux hospice où le Ciel m'a conduit, où j'ai été accueilli avec tant de désintéressement et de charité, et où j'ai trouvé celui que le Ciel a destiné dans sa bonté à me tirer de l'abyme de misères où j'étois plongé. Souvent j'ai voulu vous en parler, vous exprimer ma reconnoissance, et vous demander quels étoient ceux à qui je devois la témoigner encore. Occupé sans cesse du salut de mon ame et de mon instruction, votre zèle ne m'en a pas donné le temps. J'étois persuadé que conduit par Dieu même entre vos mains, je vous

devois une obéissance aveugle, et que ni ma curiosité ni ma sollicitude ne devoient détourner l'impulsion de la bonté divine qui m'acheminoit à mon bonheur sous votre direction. J'ai cru devoir m'abandonner entièrement à votre prudence. Puisque vous m'en parlez vous-même, je me bornerai à vous répondre que je suis absolument à vos ordres.

Nous sommes, Monsieur, me dit le Père, des Prêtres venus de différens pays; nous nous sommes réunis dans cette retraite pour nous dérober aux dangers du monde et y vivre dans la simplicité de l'Évangile. Cette maison n'est remplie que d'hommes désabusés des illusions du siècle, qui consacrent à Dieu et à Dieu seul, tous les momens de leur existence. Nous ne nous obligeons point à y rester un temps déterminé. Nous n'y sommes que volontairement, et rien ne nous empêche de la quitter à toute heure. Notre unique obligation pendant que nous y sommes, est d'y suivre fidellement et avec ferveur, la règle dans laquelle on y vit, de nous y édifier par les exemples des hommes saints qui l'habitent, et de nous garantir de les affliger par les nôtres.

Malgré la liberté dont nous jouissons et quoique notre règle ait pour objet d'embrasser la perfection Évangélique dans toute son étendue, il en est peu d'entre nous qui aient abandonné la mai-

son. Dieu nous soutient par sa grace ; et vous serez édifié, Monsieur, d'y voir des Prêtres de tout âge se soumettre avec la même ardeur et avec une égale ferveur à nos statuts les plus rigoureux. Le son de la cloche y règle tous nos mouvemens ; et vous admirerez comment, en dépit de l'âge et des infirmités, tous deviennent agiles et prompts dès qu'il s'agit d'obéir.

Notre institut, Monsieur, est d'aller une ou deux fois chaque année, au nombre de deux, et d'après l'ordre de notre supérieur, visiter les villages voisins et y distribuer le pain de la parole de Dieu : c'est ce que nous appelons faire des missions. Nous nous rendons lorsque les chefs du lieu nous appellent, ou lorsque nous le jugeons utile : nos missions durent plus ou moins de jours selon les circonstances et la population du pays. Nous prêchons tous les soirs. L'un de nous instruit les habitans de la doctrine Chrétienne, l'autre leur annonce les vérités éternelles pour les réveiller de l'oubli commun et les ramener à leur Dieu. Nous passons les matins au confessionnal, et le Seigneur qui daigne bénir nos travaux, nous donne souvent la consolation de voir fructifier notre ministère, soit dans l'instruction d'un grand nombre de personnes, soit par le retour au troupeau de leur pasteur, de plusieurs brebis égarées. En effet, nous ne pouvons

cesser d'admirer dans les véritables conversions dont nous sommes témoins, la bonté du Seigneur envers ses Élus et les puissans résultats de sa grace.

Lorsque nos missions sont achevées et que notre ministère est devenu d'une utilité moins pressante dans les lieux où nous sommes envoyés, nous revenons ici suivre l'observance de la discipline commune, et y redoubler d'efforts pour nous mettre à portée de remplir de nouveau le même but. Notre supérieur règle les temps et les destinations, et il a l'attention de nous envoyer alternativement les uns et les autres. Pendant qu'une moitié de la communauté s'occupe dans les bourgs et dans les villages à instruire et à exhorter les peuples, l'autre s'applique dans cette enceinte aux exercices religieux, à l'observance de nos statuts, et à son instruction personnelle pour reprendre avec plus de fruit le travail des missions.

Nous sommes tous sous la direction d'un supérieur que nous élisons nous-mêmes tous les trois ans, et à qui nous faisons profession d'obéir. Il est seul chargé du soin des affaires de la maison; tout est confié à sa prudence, pour que débarrassés de toute occupation étrangère, les autres puissent se livrer sans distraction aux pratiques religieuses. Le supérieur seul peut s'en

exempter à raison de ses travaux, mais il n'use jamais de cette facilité; et pour l'ordinaire il excite notre zèle par son exemple et par son exactitude.

L'esprit de notre vie intérieure est d'être toujours occupés, toujours réunis, toujours en présence les uns des autres. Tous nos exercices se font en commun, et par-là notre ferveur mutuelle se soutient d'elle-même. Pour vous donner une idée de notre genre de vie, je vous exposerai nos occupations journalières; le détail de ce que nous faisons dans un jour, vous apprendra ce que nous faisons tous les jours. Tous se ressemblent; le jour et la nuit ramènent constamment les mêmes occupations.

Le matin à quatre heures la cloche nous appelle au chœur. La journée commence par une heure d'oraison; chacun médite en silence, élève son cœur à Dieu suivant la direction de son esprit, et lui demande son secours. Ensuite nos voix se réunissent pour chanter ses louanges; nous entonnons avec recpect une partie de l'Office divin, et les hymnes sacrées de l'Église; cette sainte psalmodie nous occupe deux heures, et lorsqu'elle est finie, nous nous rendons à l'Église, où nous disons la Messe en nous la servant les uns aux autres. Après les saints sacrifices, finis ordinainairement à huit heures, nous nous rassemblons tous à la

bibliothèque : nous y conférons successivement sur tous les points de morale, sur lesquels nous avons besoin d'être instruits pour le confesional; car nous n'y traitons que des objets qui peuvent nous diriger dans les décisions ou les instructions que nous devons donner à nos pénitens. Cette occupation remplit notre temps jusqu'à dix heures, alors nous retournons au chœur, où nous disons une autre partie de l'Office du jour, qui nous retient jusqu'à onze.

La cloche nous annonce alors l'heure du dîner. Nous nous rendons tous ensemble au réfectoire, et après le repas, à une chapelle particulière, où nous remercions Dieu de la libéralité avec laquelle il nous donne les fruits de la terre pour soutenir notre existence. Après notre action de graces, chacun peut se retirer dans sa chambre, pour y prendre du repos s'il en a besoin, pour se livrer à des lectures pieuses ou à des pratiques particulières de dévotion. A deux heures la cloche nous appelle au chœur pour y chanter la troisième et dernière partie de l'Office du jour; nous y récitons ensuite à genoux le Rosaire en l'honneur de la Mère de Dieu, qui est aussi la nôtre et par l'intercession de laquelle nous espérons notre félicité éternelle.

De là nous retournons à la bibliothèque pour la conférence du soir, qui roule sur d'autres points

de morale et sur tout ce qui peut nous être utile dans le cours de nos missions. Elle se termine à sept heures, et nous revenons au chœur faire une autre heure d'oraison. On nous fait des lectures sur quelques points des vérités éternelles que chacun de nous médite ensuite en particulier. Les vendredis nous consacrons cette heure au *Via Crucis*, pratique de dévotion qui nous rappelle la passion et la mort de notre Rédempteur. Les mardis, un de nos Pères nous fait une exhortation spirituelle pour nous exciter à l'amour de la vertu; à huit heures nous allons souper, et après le repas nous retournons à la chapelle, où nous faisons notre action de graces, et nous disons ensemble l'Office de la Sainte Vierge pour implorer sa protection.

Tous ces exercices sont terminés peu après neuf heures; alors chacun se retire en silence dans sa chambre pour y prendre le repos nécessaire. Cette loi du silence est très-rigoureuse entre nous; quoique nous soyons réunis la plus grande partie du jour, il ne nous est néanmoins permis de parler que lorsque la nécessité ou la charité l'exigent. La sévérité de cette loi nous est très-utile, en ce qu'elle nous garantit du relâchement et de la distraction.

Mais comme la charité demande d'ailleurs, que des frères qui vivent toujours ensemble et

qui doivent s'aimer à tant de titres, puissent conférer entr'eux, se communiquer leurs pensées et s'exciter mutuellement à persévérer soit dans la carrière qu'ils suivent, soit dans l'amour du Dieu qu'ils adorent ; nous avons un jour dans la semaine où il nous est permis pour notre délassement de nous livrer à une conversation honnête et fraternelle. Le dimanche au soir, en sortant de l'Église après les Vêpres et le Rosaire, au lieu de nous rendre à la bibliothèque, nous pouvons descendre ensemble pour prendre l'air, et nous avons alors la liberté de parler et de nous entretenir jusqu'à l'heure de l'oraison.

Voilà, Monsieur, quel est le cercle de nos exercices : les occupations d'un jour sont celles du jour qui suit. Vous voyez par ce détail qu'une vie aussi occupée ne donne rien à l'oisiveté ni à la tentation. Vous voyez en même temps qu'elle n'admet aucune austérité extraordinaire ; chacun s'en réserve une à son gré. Cependant telle est la foiblesse humaine, que ce retour continuel et uniforme des mêmes actes pourroit devenir fatigant et répugner à la nature, si la bonté de Dieu ne nous aidoit.

Grace à son secours, nous souffrons peu de ce genre de vie et nous en sommes tous très-satisfaits. Vieux ou jeunes nous le suivons non-seulement avec ferveur, mais avec joie. Séparés du

monde, loin de ses agitations continuelles, débarrassés de tout travail inquiétant, de tout soin pénible, vivant aux frais de la Providence, ne craignant point les hommes et nous confiant en Dieu, nous tâchons de ne pas perdre le temps qui nous est donné pour mériter et nous attendons patiemment le moment où le Ciel nous appellera pour nous conduire dans la céleste patrie.

Tous ici, Monsieur, donnent de grands exemples d'édification; mais il en est parmi nous un grand nombre qui sont d'excellens modèles de mortification et de vertu. Nous possédons des hommes d'une sagesse et d'une piété éminentes, dont l'existence est une oraison continuelle, qui toujours en la présence de Dieu semblent vivre plutôt dans le Ciel que sur la terre; élevés bien au-dessus du monde, il semble que le Seigneur ne les y retient qu'afin qu'ils suspendent ses vengeances contre tant de pécheurs qui l'insultent, et tant d'hommes indifférens qui le déshonorent.

Je desirerois, Monsieur, que vous les vissiez. Leur vue seule inspire le respect et l'amour de la vertu. Monumens vivans de l'Évangile, ce sont autant de miroirs où se peint toute la beauté de sa doctrine. A leur seul aspect on sent que le bonheur peut exister hors du monde, ou pour mieux dire qu'il faut être hors du monde pour trouver le vrai bonheur.

Quarante

Quarante ou cinquante ans de cette vie pauvre, pénitente et obscure, leur ont donné cette douceur de caractère, cette sérénité d'ame qu'annonce leur extérieur affable et tranquille. Vous connoîtrez le prix et les avantages de la vertu, quand vous serez témoin de l'aménité de leurs discours et de la paix qui règne dans leur cœur. Ces hommes vénérables respirent la sainte odeur de Jésus-Christ : ce sont les copies vivantes d'un si divin modèle. Leur seule présence est plus persuasive que tous les discours ; en offrant une image visible de la sainteté, ils montrent en même temps tout le prix de la vertu.

Ah ! si les gens du monde pouvoient oublier un instant les folles illusions dont ils sont éblouis, et considérer avec attention la paix et la charité de ceux qui se consacrent sincèrement au service de Dieu ! S'ils pouvoient sentir la joie pure dans laquelle s'écoulent leurs jours tranquilles, et l'espoir consolant dans lequel ils attendent paisiblement la mort, comment n'abandonneroient-ils pas les passions tumultueuses qui les agitent, et combien ne seroient-ils pas empressés de chercher le bonheur dans le calme d'une bonne conscience !

J'irai donc, Monsieur, si vous me le permettez, prévenir notre supérieur et quelques-uns de nos Pères, pour qu'ils viennent vous pré-

senter leurs respects, et vous offrir en même temps, par la douceur de leur conversation, quelque délassement des longs et pénibles travaux auxquels vous vous êtes livré. Avec les sentimens que la grace vous a inspirés, je ne doute point que leur entretien ne vous soit agréable et qu'ils ne vous confirment dans le dessein où vous êtes d'aspirer à la vertu. — Je répondis au Père que j'étois disposé à faire tout ce qu'il me prescriroit; mais qu'il paroissoit plus convenable que j'allasse moi-même remercier le Père supérieur de la bonté qu'il avoit eue de me souffrir si long-temps dans la maison, et de l'hospitalité qu'il avoit bien voulu m'y donner. — Puisque vous le pensez ainsi, me dit le Père, nous irons, Monsieur, et je me mis aussitôt à le suivre.

Introduit dans la chambre du supérieur, je vis un vénérable vieillard qui s'avança vers nous avec la plus grande politesse. Malgré ses cheveux blancs et son grand âge, il étoit plein d'agilité. La fraîcheur de son visage uni et vermeil, la vivacité gaie de ses yeux annonçoient sa santé, fruit de l'innocence de sa vie. Jamais je n'avois vu un si beau vieillard; jamais je n'avois reçu un accueil plus gracieux. Peu de jours auparavant je l'eusse regardé comme un vieux insensé, comme un homme égaré par l'erreur qu'il chérissoit; dans mon mépris, à peine sa simplicité eût-elle arrêté

mes regards : mais ceux qui commencent à observer les objets dans l'esprit de Dieu, ont des yeux bien différens. Que de choses échappent à ceux qui sont préoccupés de l'esprit du monde, et deviennent sensibles à ceux qui s'en dégagent ! Je me sentis pénétré d'un respect, d'une vénération que je ne connoissois point encore ; et la vue des plus grands rois de la terre auroit fait sur moi une impression moins profonde.

Le Père me présenta : je tâchai de lui exprimer toute ma gratitude. La manière polie et douce dont il me répondit, ajouta à ma reconnoissance. Son urbanité n'avoit rien de commun avec la politesse affectée du monde, avec cet art frivole de faire de jolies phrases, et de se répandre en paroles vaines qui promettent tout et ne signifient rien. Il s'exprimoit avec vérité et avec énergie ; la sincérité des siennes étoit imprimée sur ses lèvres, on voyoit qu'elles partoient de son cœur : l'affection qu'il me témoignoit étoit simple et pure ; elle étoit dictée par la charité fraternelle, elle avoit son origine dans le Ciel.

Je me trouvois peu digne d'une cordialité si douce et si franche. Après quelques discours, dans lesquels je ne pus entrevoir le plus léger vestige de curiosité de sa part et qui roulèrent tout entiers sur la maison, la cloche se fit entendre, et le supérieur me dit : « Je n'ai point

assisté à la dernière heure du chœur, parce que j'étois convenu avec le Père de l'attendre pour aller vous voir; vous avez daigné me prévenir. Si vous vouliez avoir aussi la complaisance de venir dîner avec nos Pères, vous feriez un très-grand plaisir à toute la communauté. »

Cette proposition me surprit; je ne m'y étois pas attendu, et je ne sus un instant que lui répondre. Je sentois combien cette invitation me promettoit d'avantages et de plaisirs; mais un secret sentiment de crainte combattoit mes desirs. Je pris cependant mon parti, et après quelques momens d'irrésolution, je lui répondis : que je me regardois comme très-heureux de recevoir une telle faveur. Nous quittâmes sa chambre, et nous nous rendîmes dans une grande salle où les tables étoient préparées. Les Pères, en très-grand nombre, attendoient le supérieur pour qu'il dît le *Benedicite;* ils me virent sans témoigner de surprise, et comme des gens accoutumés à voir des étrangers; tous me saluèrent avec l'air de la bienveillance et de l'amitié. Le supérieur me fit asseoir à son côté, et l'on nous servit un repas frugal, mais suffisant.

Pendant que tout le monde s'occupoit à manger, un lecteur lisoit la Vie des Saints. Étonné de me voir transporté dans un lieu auquel je convenois si peu et si nouveau pour moi, je ne pus m'occuper

d'autre chose. C'étoit pour la première fois de ma vie que j'étois admis parmi des hommes de cette trempe, parmi des serviteurs de Dieu, devenus les objets de sa complaisance, parmi des Anges qui avoient su se procurer sur la terre la gloire qui les attendoit dans le Ciel ; je ne pouvois me défendre d'une sorte d'horreur de moi-même, mais en même-temps j'éprouvois une vive consolation dans les graces que Dieu m'avoit faites, et dans ma résolution d'imiter ces saints personnages.

Après le repas je me rendis avec la communauté à la chapelle pour rendre graces à Dieu. Le supérieur et mon directeur me reconduisirent ensuite à ma chambre, en m'invitant à me reposer. Je répondis au supérieur que puisqu'il avoit bien voulu m'admettre dans sa sainte communauté, je le suppliois de me permettre d'assister à tous ses exercices. Il me représenta qu'ils pourroient être pénibles pour quelqu'un qui n'y étoit point accoutumé ; j'insistai, et il me l'accorda. Il ajouta que ce jour se trouvoit celui de la récréation, et qu'après les Vêpres je pourrois aller me promener au jardin avec les Pères. Mon directeur me promit de venir me prendre à l'heure du chœur pour m'y conduire, et je restai seul. Je ne t'entretiendrai point, *Théodore*, des réflexions que je fis alors ; j'ai à te parler d'autres objets.

Le Père vint à l'heure marquée. Quand nous arrivâmes au chœur, il étoit déjà rempli par les Pères qui se préparoient à chanter Vêpres et Complies. Je ne saurois te décrire l'impression d'un spectacle si nouveau pour moi ! je n'avois jamais eu l'idée d'un culte si respectueux et si auguste, d'une révérence si vraie et si profonde. Pénétrés de la présence du Dieu dont ils alloient chanter les louanges, ces vénérables Pères sembloient avoir oublié la terre pour transporter leur cœur dans le Ciel. Leurs voix affectueuses et sonores exprimoient une componction profonde. L'humilité se peignoit dans la ferveur de leurs adorations.

J'étois dans une extase d'admiration ; le ton majestueux et expressif dont ils chantoient les Hymnes et les Pseaumes, me transportoit ; l'onction respectueuse de leurs chants pénétroit jusqu'à mon cœur ; l'étonnement, l'émotion faisoient couler mes larmes. Comment, me disois-je, des prières si pures et si ferventes ne s'élèveroient-elles pas jusqu'au Ciel ? Ah ! sans doute, ce sont ces pieux solitaires qui arrêtent le bras de Dieu déjà levé sur les impies ; ce sont eux que de longues pratiques de vertu ont instruit à louer Dieu dignement. Malheur à l'infortuné qui ne connoît point le sentier qui conduit à la gloire divine ! Après l'Office, ils se mirent tous à genoux et récitèrent

le Rosaire de *Marie.* Je crus voir quelque différence dans l'expression de leurs sentimens ; ils paroissoient parler à cette sensible Mère avec une confiance plus tendre et avec l'accent de la piété filiale.

L'heure du chœur étant finie, tous les Pères se retirèrent. Le supérieur et mon directeur s'approchèrent de moi, et me dirent : « C'est aujourd'hui le jour où nos Pères se rendent au jardin pour leur délassement, et pour exercer leur charité et leur bienveillance réciproques. » J'y suivis mes guides : les Pères étoient réunis en différens groupes ; ils se promenoient et conversoient entr'eux ; dès qu'ils nous virent, ils nous approchèrent et nous saluèrent avec beaucoup de politesse. On n'appercevoit point ces manières affectées que le monde prodigue ordinairement pour témoigner une sensibilité qu'il n'a pas. Une bienveillance tranquille mais sincère, une cordialité simple mais franche se montroient dans leur conduite à mon égard. Ils m'abordèrent avec autant de confiance que s'ils m'avoient connu depuis long-temps ; ils voyoient en moi un frère, un homme semblable à eux, une créature de Dieu à laquelle ils devoient tout à la fois de l'amour et de la bienveillance.

Je passai quelque temps avec eux ; tantôt me promenant avec les uns, tantôt m'asseyant avec

les autres; et les écoutant tous, je n'apperçus pas la plus légère indiscrétion ni le moindre mouvement de curiosité qui pût m'humilier. Leurs discours étoient pleins d'innocence et de simplicité. Ils rouloient pour la plupart sur les choses naturelles qui se présentoient; et je remarquai que lorsqu'ils parloient de la terre, ils élevoient leur esprit au Ciel; s'ils admiroient la nature, ce n'étoit que pour élever leur cœur et leurs pensées jusqu'à son Auteur. Tout aboutissoit dans leurs réflexions à la cause universelle de tout bien, et leur récréation même étoit un hommage qu'ils continuoient à rendre à Dieu.

Également édifié et confondu de me voir dans une société si sainte, je rappelois dans mon souvenir celle dans laquelle j'avois vécu jusqu'alors, celle dans laquelle vivoient mes amis, et où je me trouverois encore moi-même sans un prodige de la bonté divine. Je goûtois une satisfaction intérieure que jamais les divertissemens mondains n'avoient su me procurer. Ah *Théodore!* combien ton souvenir m'étoit présent! combien je desirois que tu fusses à mes côtés, que tu partageasses mes nouveaux plaisirs, que tu eusses reconnu et abjuré tes erreurs! Tout occupé de ces pensées, le temps s'écouloit aussi rapidement que l'éclair. La cloche nous rappela l'heure de l'oraison, et je me rendis au chœur avec les Pères.

On nous y lut un sujet de méditation ; il rouloit sur la mort. Lorsqu'on eut éteint les lumières, et que nous fûmes restés dans les ténèbres, je voulus m'appliquer à repasser les idées qui devoient nous exciter à nous préparer à ce moment terrible ; mais je ne pus en venir à bout. Je n'avois point l'habitude de recueillir mes pensées. J'étois d'ailleurs si rempli des objets nouveaux qui m'avoient frappé, que mon imagination s'en occupoit malgré moi presque exclusivement ; j'étois devenu pour moi-même un sujet d'étonnement aussi nouveau que difficile à croire. Lorsque rentrant en moi-même, je me voyois à genoux, dans les ténèbres, et environné de tant de saintes ames qui avoient consacré à Dieu une vie innocente et pure, ou qui expioient des fautes légères par une pénitence si longue et si rigoureuse ; à peine pouvois-je y croire : cette transformation rapide et prodigieuse de mon existence ordinaire, ne pouvoit s'expliquer que par la force de la puissance divine et l'étendue de ses miséricordes.

Les gémissemens que la ferveur de ces ames brûlantes d'amour ne pouvoit contraindre, interrompoient seuls ce profond et vaste silence ; ils retentissoient jusques dans mon cœur : la majesté de l'Éternel sembloit planer sous ces voûtes profondes, descendre à la prière des Saints qui l'invoquoient, et remplir l'enceinte de son temple

de sa présence; on eût dit que l'invisible Scrutateur des cœurs pénétroit le secret des nôtres, et que se complaisant dans la pureté du cœur de tant de Justes, il ne voyoit qu'avec horreur la longue suite de mes dérèglemens. Je frémissois à cette idée. Dans le secret de mon cœur je m'écriois: Dieu de miséricorde ! si dans ces ames saintes vous ne voyez que candeur, pureté, vertus ; par l'effet de votre bonté, la mienne ne vous présente que douleur, repentir et desir.

Que n'eussé-je pas donné pour que le monde entier, toi sur-tout et mes autres amis égarés, eussent pu être témoins de cette scène muette et religieuse, où le plus détestable des pécheurs ramené à Dieu et mis en sa présence, imploroit sa miséricorde pour lui-même et pour eux ! Oui, *Théodore*, le sentiment de mon indignité ne m'ôta point la hardiesse d'élever mon cœur vers ce Dieu, sous la main duquel je m'humiliois ; je le priai d'avoir pour toi et pour les autres compagnons de mes dérèglemens la même bonté qu'il avoit eue à mon égard. J'osai lui dire : vous avez, ô mon Dieu, choisi le plus coupable de tous les hommes, pour en faire un vase de miséricorde ; étendez-la, Seigneur, sur tant de malheureux que l'erreur aveugle encore. Ah ! *Théodore*, si la prière d'un mortel indigne peut arriver jusqu'au trône de Dieu, la mienne y sera parvenue.

Cette heure ne me parut qu'un instant : jamais je n'avois moins senti la marche successive du temps. Je croyois que l'heure ne faisoit que de commencer, lorsque j'entendis sonner celle du souper. Nous retournâmes au réfectoire faire une légère collation. De là nous vinmes à la chapelle où l'on fait l'action de graces, et où l'on récita une partie de l'Office de *Marie*. Hélas ! pauvre ignorant que j'étois ! je ne pus pas le réciter, je n'en savois pas un mot ; je m'unis de cœur aux paroles qui célébroient les louanges de l'auguste Mère de J. C. Je lui promis d'apprendre par cœur son Office, et lui demandai sa protection. Ce fut là le dernier des exercices de la journée. Aussitôt qu'il fut achevé, deux Pères se détachèrent pour me conduire à ma chambre, me souhaitèrent le bon soir, et se retirèrent.

J'y restai seul, mon cher *Théodore ;* mais Dieu y étoit resté avec moi. Les mouvemens de cette journée m'avoient un peu fatigué, je pris un siége ; et les pensées qui se succédoient avec rapidité dans mon esprit, m'occupèrent je ne sais comment à tel point, que mes sens se trouvèrent pendant quelque temps comme suspendus. L'état où je fus étoit une espèce d'extase ou de ravissement, ou plutôt sans doute un état d'oraison, puisque je ne cessai point de rendre graces à Dieu de ma nouvelle existence. Ce monde nou-

veau si différent du nôtre, si méconnu en général, qui s'offroit à ma vue ; cette espèce d'hommes d'un ordre si supérieur, auxquels j'étois si étranger, que j'avois tant méprisés, et qui maintenant étoient devenus l'objet de mon envie et de ma vénération ; l'immense distance entre l'état où je me trouvois et celui où j'étois peu de jours auparavant, me remplissoient à la fois d'admiration et de reconnoissance.

Je sentois que mon cœur n'étoit plus le même ; mes idées avoient changé ; mes opinions étoient devenues toutes différentes : je n'avois plus les mêmes yeux, puisque je voyois les objets dans un sens absolument contraire. Ce qui m'avoit auparavant paru agréable et beau, me sembloit odieux et faux. Le monde, ses attraits et ses jouissances dont j'avois si long-temps savouré l'ivresse, ne me paroissoient plus que des illusions mensongères et des prestiges trompeurs. Ces pratiques de vertu qui m'avoient paru le résultat de la bêtise et de l'ignorance, me paroissoient la seule science réelle et vraie. Son austérité s'étoit à mes yeux changée en douceur ; sa rigueur étoit devenue une consolation.

Comment, me disois-je à moi-même, ai-je pu changer ainsi ? C'est que je commençois déjà, *Théodore*, à juger des choses, non d'après les fausses maximes du monde, mais d'après

celles du Ciel ; et que sans m'arrêter à leur éclat trompeur, je pénétrois leur véritable essence. J'avois déjà une règle pour me conduire, et je la trouvois dans l'Évangile. Je ne voyois les objets que comme Dieu les voit, et je ne pouvois m'empêcher de m'écrier : hélas ! j'étois un insensé ! je m'étois écarté du sentier de la vérité ! mais ce qui me consoloit, c'étoit de penser que je le disois encore à temps.

Je m'occupai beaucoup de ces idées, devenues pour moi plus consolantes que pénibles. Mon repentir n'étoit plus amer, mes remords n'étoient plus dévorans, ma tristesse s'adoucissoit par l'espérance, et ma conscience m'affligeoit sans me tourmenter. Je sortis de cette espèce d'extase pour me mettre au lit. J'avois prié le Père de me faire éveiller en même temps que la communauté, parce que je me proposois de suivre tous ses exercices. Je me couchai en me recommandant à Dieu, pour qui seul je voulois vivre désormais. Ainsi se termina ce jour qui fut le plus beau et le plus plein de ma vie, ce jour où je tâchai de me conduire en chrétien. Dieu fasse que ceux qui me restent à passer sur la terre ressemblent à celui-là, et que ma vie si mal commencée soit au moins terminée par une bonne mort. Adieu, mon ami.

LETTRE TRENTIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

J'ÉTOIS plongé dans un sommeil doux et tranquille, lorsque j'entendis frapper à ma porte. Ma première pensée en m'éveillant, fut que j'étois entre les bras d'un Dieu dont l'immensité embrasse tout, et qui me couvroit des ailes de sa miséricorde. Je m'habillai promptement; mais malgré ma diligence en arrivant au chœur, toute la communauté étoit déjà en oraison; et elle m'y a toujours précédé : tant étoit grande la ferveur de ces dignes Pères, véritables serviteurs de Dieu! L'oraison fut la même que celle du jour précédent. La mienne fut un peu plus tranquille; je fus plus maître de mon imagination; mes idées se présentoient avec plus d'ordre et de suite; chaque moment me présentoit avec plus de clarté la profondeur de l'abyme dont la Providence m'avoit retiré.

Après l'oraison, on récita Matines et Laudes. Dans l'humiliation de mon ignorance, j'unissois mon cœur à l'onction grave et majestueuse avec laquelle j'entendois réciter les Pseaumes. Plusieurs Pères descendirent ensuite à l'Église pour y dire la Messe. Mon Directeur me prévint qu'il ne la

diroit plus à la chapelle et que je pourrois l'entendre du chœur, ainsi que je fis. Lorsqu'il eut fini son action de graces, il revint et me dit : les Pères vont maintenant faire leur conférence sur des points de morale, exercice très-utile pour les confesseurs. Il me semble que nous pourrons employer mieux notre temps. Nous nous rendrons si vous le trouvez bon, à votre chambre pour nous y occuper des choses de Dieu, en attendant qu'on nous rappelle au chœur. Je lui répondis que j'étois prêt à le suivre.

A peine étions-nous assis, que le portier de la maison entra dans ma chambre avec *Simon*. Le Père voulut se retirer pour nous laisser toute la liberté de parler ; je m'y opposai en lui représentant que je n'avois rien de secret pour lui et il resta. *Simon* m'apprit qu'il avoit tout disposé d'après mes ordres ; que mes enfans et mes domestiques s'étoient rendus à ma maison de campagne, maintenant pourvue de tous les meubles et de tout ce qui pouvoit la rendre habitable ; que j'étois le maître d'y aller dès que je le voudrois : mes enfans, ajouta-t-il, et mes serviteurs avoient appris avec la plus grande joie les nouvelles qu'il leur avoit données de moi, et ils espéroient de me voir bientôt ; ils lui avoient montré le plus vif intérêt pour moi, et une grande curiosité de connoître les motifs

d'une si longue et si secrète absence ; mais conformément à mes ordres, il ne leur avoit rien voulu dire et s'étoit contenté de leur faire espérer qu'ils seroient bientôt instruits de tout ; il leur avoit en même temps recommandé de ne rien dire à personne, parce que les circonstances l'exigeoient ainsi.

Simon ajouta que cette raison l'avoit empêché de voir aucun de mes amis ; qu'il ne s'étoit occupé que de l'objet de sa mission, mais qu'il avoit appris que l'Étranger s'étoit retiré dans son pays. Il me dit que tu continuois à jouir d'une bonne santé ; que tu remplissois au palais ton service qui étoit prêt à finir. Je le remerciai de son zèle et de sa diligence, et sur-tout de son attention à garder mon secret ; et j'ajoutai que j'aurois desiré qu'il ne se fusse pas tant pressé, me trouvant très-bien dans ma demeure actuelle que je desirois ne pas quitter si promptement.

Le Père prit la parole et me dit que *Simon* étoit revenu au bon moment, et qu'ayant fini ma retraite, je devois penser à remplir mes obligations particulières, qui étoient essentiellement d'avoir soin de ma famille. —Vous avez raison, lui répliquai-je ; mais quelques jours de plus passés dans une société si sainte, ne porteront pas préjudice à ma maison et pourront m'aider à mieux remplir ensuite mes obligations ; j'ajoutai

qu'ayant

qu'ayant assisté le jour précédent aux exercices de ces hommes angéliques, j'en avois été édifié au-delà de toute expression, et que vivement excité à les imiter, je pensois qu'une prolongation de mon séjour dans la communauté ne pourroit que me fortifier dans ces dispositions.

Le Père me dit que rien ne s'opposoit à mon desir; et nous convinmes que j'y resterois encore jusqu'au dimanche suivant. Cet arrangement me causa la satisfaction la plus vive, celle de pouvoir rester encore une semaine dans cette maison édifiante. J'appelai *Simon;* et lui ayant appris ma résolution, je lui donnai l'ordre de retourner à ma maison de campagne, d'assurer mes enfans qu'ils me verroient le dimanche suivant, et je lui dis de revenir me prendre pour m'y conduire.

Cette conversation dura jusqu'au moment où l'heure du chœur sonna; je congédiai *Simon*, et retournai à l'Eglise avec le Père. Ici, *Théodore*, je te dirai, pour éviter les répétitions, que cette semaine toute consacrée à accompagner cette sainte communauté dans ses exercices journaliers, à l'exception des conférences de morale, fut le moment le plus heureux et le plus doux de ma vie. Pendant que les Pères étoient à la bibliothèque, mon directeur venoit dans ma chambre,

il y employoit tout le zèle dont il est capable à me soutenir dans mes bonnes résolutions, et à me donner des règles propres à la vie chrétienne que je me proposois de mener désormais. Nos entretiens furent très-variés ; je vais t'en exposer ce qui m'a le plus frappé et ce que j'ai le mieux retenu ; car étant occupé toute la journée, il me restoit peu de temps pour écrire.

—Dieu vous a fait, Monsieur, me dit le Père le soir de ce même jour, une grace signalée, très-grande, très-rare, et comme vous l'avouez vous-même, peu méritée ; vous devez vous efforcer de la conserver. La grace divine est l'unique et le premier de ses dons ; mais nous la portons dans un vase fragile : il n'est aucun travail, aucun soin que nous devions épargner pour nous en assurer la conservation. Vous connoissez son importance ; vous paroissez déterminé à la conserver à tout prix ; vous savez qu'un bien départi si gratuitement, vous impose de grandes obligations. Ne perdez donc jamais de vue les moyens qu'il faut nécessairement employer pour soutenir le caractère auguste et saint dans lequel il a plu à la bonté de Dieu de vous rétablir.

Il suffit pour cela de suivre fidellement ce que l'Évangile nous prescrit en termes si clairs. Toutes les instructions des confesseurs ne vous feront pas avancer d'un pas dans le sentier de la vertu,

si vous perdez ce goût de Dieu, ce saint amour du recueillement et cette délicatesse de conscience qui nous font embrasser avec ardeur toutes les occasions de méditer les années éternelles, et de renouveler notre cœur dans le sein de notre Dieu. Ce divin attrait, cette propension filiale que notre ame éprouve pour tout ce qui nous rappelle la présence de notre Libérateur et de notre Père, peuvent seuls assurer la stabilité de notre vertu et mettre le sceau à notre adoption pour la gloire de Dieu.

Pourquoi tant d'hommes foibles, après avoir marché quelque temps d'un pas assuré dans le chemin de la vertu, sentent-ils leur courage défaillir et courent-ils se précipiter de nouveau dans l'abyme ? Quelle est la cause de cette disgrace qui souvent les conduit au malheur éternel ? Ce n'est pas par un changement subit et positif de leur volonté ; c'est par un relâchement insensible et progressif dans le soin qu'ils devoient avoir de se recueillir, d'adorer, de prier, comme on a coutume de le faire lorsqu'on commence à sentir le bonheur d'avoir recouvré la vertu. Veillez donc sur vous-même, Monsieur, avec l'attention la plus vigilante. Et si vous sentez renaître dans vous le desir de vous répandre et de vous livrer à des amusemens frivoles, rentrez aussitôt dans vous-même ; contenez-vous et

regardez-vous comme un homme que son imprudence a ramené sur le bord du précipice dont il étoit sorti avec tant de satisfaction.

Je ne dis pas pour cela que ce soit un crime de chercher à se distraire ou à prendre quelques divertissemens innocens ; mais je maintiens que celui pour qui ce mouvement et cette diversité de plaisirs deviennent nécessaires, est dans une très-mauvaise disposition et exposé à un grand péril. Quand on accorde ces sortes de distractions à la foiblesse humaine ou aux convenances de son état, et qu'on perd de vue l'espérance de trouver des plaisirs plus solides et plus purs dans le silence de la vie domestique ou dans la solitude de son cœur, on commence à déchoir ; c'est alors que toute la force intérieure diminue insensiblement et peu à peu ; l'ame se rattache une seconde fois à tous les fils qui la lioient aux objets sensibles ; le cœur se dessèche, et l'esprit se perd encore dans la vanité de ses futiles pensées.

L'immense Majesté qui dirige toutes nos actions avec tant d'activité, nous prive d'une partie de son influence et de sa force, à mesure que les vaines illusions du monde reprennent l'empire sur notre ame ; les vérités sérieuses et austères de la foi s'éloignent de nous, elles se dérobent et disparoissent à nos yeux. Si quelquefois

elles s'offrent à nous, c'est à de grandes distances et comme des idées étrangères. Alors les sens dégagés du frein qui servoit à les contenir, n'ont plus besoin que de leur propre impulsion pour nous maîtriser, pour nous faire perdre en un instant le fruit de nos longs gémissemens, et nous replonger dans un état de misère encore plus déplorable et plus désespéré.

Il est donc bien certain que le recueillement intérieur et le soin de son propre cœur, sont le premier fondement des vertus, le travail le plus important du Chrétien, et la seule preuve certaine de la vérité et de la solidité de notre conversion. J'ai toujours été étonné que des hommes pleins de lumières et de religion, parlent de la vie intérieure comme d'un degré de perfection auquel tout le monde n'est pas obligé d'atteindre. C'est à mon avis renverser l'édifice de la foi, c'est présenter comme le dernier degré de sa plus grande élévation, ce qui doit en former la base et le soutien.

C'est pour cela que J. C. a dit (*), que le royaume de Dieu est au-dedans de nous-mêmes ; voilà pourquoi le calme des sens, le recueillement de l'ame qui vit dans elle-même, sont les préceptes essentiels et élémentaires de la vie

(*) St. Luc, XVII. 21.

Évangélique et la substance des obligations du Chrétien. J. C. nous arme contre tout ce qui nous attache aux choses extérieures, afin qu'en cherchant le royaume des cieux à l'aide des vertus, nous réussissions dans la plus haute et la plus glorieuse entreprise qui ait jamais pu être proposée aux hommes ; en cela il ne fait que nous prescrire les précautions que tout homme prend naturellement dans les affaires les plus ordinaires de la vie.

Il est si certain, Monsieur, que le soin de fuir le tumulte et de se concentrer dans soi-même, est le premier et le plus naturel mouvement du cœur, que vous pouvez vous-même servir de preuve de cette vérité. N'est-il pas vrai qu'au moment où votre cœur est devenu le trône de la gloire divine, vous vous êtes replié dans lui, comme dans le seul asile où vous pouviez trouver de solides consolations ? N'est-il pas vrai qu'une lumière extraordinaire éclairoit votre ame, et que vous vous êtes renfermé dans vous-même, sans avoir besoin d'être averti de ce que vous deviez adorer ? N'est-il pas vrai enfin, que vous avez cherché l'objet de vos desirs au-dedans de vous-même, et qu'auparavant vous l'y auriez cherché en vain ? —J'avouai au Père que sa remarque étoit exacte, et il continua ainsi :

—Quelque sincère qu'ait été la conversion,

quelque réelle que soit la disposition de l'ame, il est impossible de se soutenir long-temps dans une conduite pure, si on ne fait usage des ressources du Christianisme, sur-tout de la prière et de la vigilance. Les nouveaux convertis pensent souvent qu'il leur suffit de changer de mœurs, et se bornent à la résolution de ne plus retomber dans le péché. C'est sans doute la première disposition qu'ils doivent avoir ; mais ils ne réfléchissent pas que pour ne plus pécher une simple résolution ne suffit pas, et qu'il est nécessaire de fortifier sa propre foiblesse, en employant les moyens que la Religion nous indique. Celui qui n'y aura pas recours, sera en butte à tous ses ennemis conjurés contre lui. Le monde avec toutes ses erreurs et ses illusions, le démon avec toutes ses suggestions et ses artifices, la chair avec tous ses attraits et ses plaisirs, son propre cœur avec toute sa corruption et sa foiblesse, lui feront la guerre. Pour vaincre de si nombreux et de si puissans adversaires, il ne faut rien moins que tous nos efforts et tous les secours de la grace divine ; mais cette grace ne s'obtient ordinairement que par celui qui fait de son côté tout ce qu'il peut, qui veille et qui la demande sans cesse.

Celui qui revient à Dieu, a beau former la résolution de mener une meilleure vie ; s'il ne

recourt pas à la prière, à une vigilance continuelle, à de saintes lectures, s'il ne profite pas des bons exemples, s'il ne fréquente pas les Sacremens, on peut assurer qu'il retombera bientôt dans un relâchement plus funeste que son premier état : si vous voulez donc éviter des rechûtes si malheureuses, livrez-vous à la pratique assidue de tous ces exercices de piété. Deux grands objets doivent fixer votre attention : ce que vous devez à Dieu, et vous le remplirez par les actes de votre religion et par l'obéissance à sa loi ; ce que vous devez au prochain, et vous vous en acquitterez par la pratique des devoirs de votre état et par les œuvres de miséricorde.

Pour accomplir l'un et l'autre, il faut de toute nécessité régler son temps, autant qu'il est possible, en affectant à chaque jour son travail, relativement à nos obligations respectives. Vous devez donc distribuer votre journée de manière que vous en donniez à Dieu tout ce que vous pourrez, sans négliger les devoirs de votre état et sans cesser d'avoir Dieu présent dans toutes vos actions, même dans le cours de vos délassemens les plus simples. Cet emploi du temps nous conduit à l'éternité, nous préserve des tentations, nous affermit dans la vertu et nous facilite les secours du Ciel.

Commencez donc par offrir à Dieu les prémices de la journée : que la première heure soit consacrée à l'adorer et à méditer sa sainte Loi. Ne recherchez ni ne me demandez jamais une méthode pour cet exercice également glorieux et consolant. Ne vous asservissez jamais à des formes qui ne feroient que vous captiver et vous troubler dans une action qui n'appartient qu'au cœur et au sentiment. Il n'y a point de règle pour aimer, et tout doit être amour. Tout est bon, tout est grand, tout est héroïque et divin dans l'émanation et l'élan d'une ame livrée toute entière au besoin de chercher Dieu, et qui ne brûle que du desir de s'unir intimement à lui.

Il suffit d'aimer, pour adorer, invoquer, remercier, croire, espèrer, se repentir, et pour faire tout ce qu'on doit. L'avare est immobile sur son trésor; il ne parle pas, mais il le contemple et il en jouit. Votre trésor, Monsieur, c'est Dieu; et si votre cœur aime à se le dire, qu'il se le répète mille et mille fois; laissez-le s'abandonner à l'attrait d'un sentiment si pur et si beau. Quand vous ne diriez pas autre chose à Dieu, quand votre vie toute entière seroit consacrée à vous pénétrer de cette unique pensée, vous ne pourriez pas l'employer d'une manière plus parfaite et plus sublime. Allez directement à Dieu, recherchez son amoureuse bonté; soyez comme le

petit enfant qui recherche la présence du père bien-aimé dont il a besoin. Il ne s'inquiète point de la manière dont il se présentera ; il n'étudie point ce qu'il va lui dire, sa tendresse lui suffit ; son amour lui aide à expliquer ce qu'il sent comme à demander ce qu'il desire.

Cette prière du matin ne doit être que le commencement de celle de tout le jour, parce que tout le jour ne doit être qu'une prière continuelle. N'oubliez jamais, quelque part que vous soyez, que Dieu vous voit : accoutumez-vous à y penser sans cesse. L'idée habituelle de la présence de Dieu, est pour le Chrétien le moyen le plus sûr de s'élever aux plus sublimes vertus et de se fortifier contre les tentations. Que tout ce que vous faites jusqu'à vos repas et à votre sommeil, soit dans la vue de Dieu, parce que c'est Dieu qui a ordonné ces fonctions comme des moyens de réparer nos forces et de pouvoir nous rendre à la pratique de nos devoirs.

Que de temps en temps et au milieu de quelque occupation que ce soit, votre cœur s'élève vers le Dieu qui vous voit et vous entend, qu'il l'adore et lui demande son secours. L'efficacité de la prière ne dépend point de sa longueur, mais de sa ferveur. Dites avec le Prophète (*) :

(*) Pseaume XXIV. 15.

« J'ai toujours les yeux élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui me délivrera des piéges de mes ennemis. » Voilà le modèle de la bonne prière ; l'ame doit diriger constamment son attention et ses affections vers Dieu, se présenter à lui comme un malheureux environné de périls, entouré d'ennemis, et qui met toute sa confiance dans la protection du Ciel.

La prière est ordinairement stérile, non parce qu'elle est courte, mais parce qu'elle est superficielle ; parce qu'elle n'est pas humble ou qu'elle est dépourvue de confiance. *David* étoit toujours en présence de Dieu ; il étoit comme un mendiant qui demande l'aumône, comme un prisonnier qui soupire après sa liberté et qui l'attend de son maître. Voulez-vous que votre prière arrive jusqu'au Ciel et qu'elle ne soit pas vaine ? qu'elle soit fréquente, fervente, humble et confiante : telle fut celle du Publicain, et il fut justifié à l'instant. Ne vous défiez que de vous-même et des ennemis qui vous entourent ; les plus dangereux sont nos passions : demandez donc du secours pour vous en défendre.

Ce genre d'oraison est aussi nécessaire au juste qu'au pécheur ; le premier, malgré sa justice, éprouve continuellement en lui-même de terribles combats : il est sujet à des mouvemens de concupiscence qui l'assiégent, à de mauvais pen-

chans qui l'affligent. Le pécheur est dans un si déplorable état que ses chaînes s'appesantissent de plus en plus, ses passions prennent de jour en jour de nouvelles forces et un nouvel empire ; il s'endurcit dans son péché. Effrayante situation ! heureux celui qui la connoît et qui s'en humilie !

Cherchez le Seigneur. Cette parole renferme un grand sens, et peu de personnes en conçoivent toute l'étendue. « Cherchez le Seigneur, disoit *Isaïe* (*), à présent qu'on peut le trouver. » Tous doivent le chercher et sur-tout les pécheurs qui, par le bienfait de la grace, sont sortis d'un état aussi funeste et qui se sentent appelés à un renouvellement de vie, en servant Dieu, en s'adonnant à la prière, en fuyant le monde et en se livrant à l'amour divin. S'ils ne suivent pas avec ferveur cette voix intérieure qui les appelle, ils s'exposent à un grand danger : de la tiédeur ils tomberont dans le péché, et du péché dans la réprobation.

Cherchez donc le Seigneur, et espérez de le trouver. Si malgré vos efforts, vous ne sentez pas encore l'onction de la grace, ne vous laissez point abattre, ne vous livrez point au désespoir : soyez patient, constant et humble, et le Seigneur vien-

(*) Chap. LV. 6.

dra. Il est fidelle ; il ne trompe jamais. On ne sauroit exprimer la confiance des Saints dans le Seigneur. Ils ne desirent rien ; ils ne craignent, ils n'espèrent rien du monde, Dieu seul est tout pour eux.

Cherchez-le donc, Monsieur ; espérez en sa sainte providence, pénétré d'un sentiment vif, habituel et profond de la nécessité d'unir et d'enchaîner votre foiblesse à cette force suprême qui soutient tout ce qui existe, cherchez-le avec une constance infatigable ; éloignez de vous tout ce qui peut affoiblir dans votre ame l'impression des vérités éternelles. Cherchez-le, en vous entretenant sans cesse de cette pensée, aussi peu méditée que peu sentie, que le sein de Dieu est aussi nécessaire à la vie spirituelle que les fleuves et les rivières aux animaux qui habitent les eaux.

Après avoir rempli vos devoirs envers Dieu et la Religion, que rien ne soit plus sacré pour vous que les devoirs de votre état, et de la place que vous occupez dans la société. Le soin de notre ame n'est autre chose que l'accomplissement des obligations de l'état auquel nous sommes attachés. L'exactitude à remplir les fonctions que nous impose notre situation dans la société est si essentielle à la sainteté, que Dieu repousse les adorations et les sacrifices que nous lui offrons

dans les momens destinés à nos devoirs envers nos enfans, nos domestiques et nos concitoyens. Rien de ce qui trouble l'ordre ne peut servir à la vertu ; et l'on ne peut glorifier Dieu par des œuvres qui, bonnes en elles-mêmes, seroient faites aux dépens d'un temps consacré à d'autres fonctions.

Heureux, Monsieur, mille fois heureux l'homme qui chérit l'état où la Providence l'a placé ! de combien de peines et de dégoûts le préserve une disposition aussi avantageuse ! mais la Religion peut seule l'inspirer, parce qu'elle seule sait donner un prix infini à l'accomplissement entier de nos obligations, et transformer nos peines en amour et en plaisir. Le vrai Chrétien s'estime heureux lorsqu'il se renferme dans l'enceinte des devoirs que la divine Providence lui a tracés ; il sait qu'il ne trouvera que là de véritables jouissances ; il sait qu'appliqué aux plus humbles, aux plus viles occupations, il est plus grand aux yeux de Dieu dans son obscurité, que s'il étoit chargé du soin brillant de gouverner la terre ; il sait qu'il est où Dieu veut qu'il soit ; qu'il fait ce que Dieu veut qu'il fasse ; qu'il est par conséquent dans la plus noble et la plus honorable position où la créature puisse se trouver ; il sait enfin que dans le réduit obscur où Dieu l'a confiné, il vit pour celui qui pos-

sède la puissance et la grace dans le ciel et sur la terre, et que chaque instant de cette vie retirée lui promet un bien inestimable dans l'éternité de sa gloire.

Vous voyez par-là, Monsieur, que les voies de Dieu sont presque toujours simples et unies; et que, pour assurer son salut, on n'a besoin ni de recourir à des pratiques difficiles, ni de se former un plan de vie d'après des idées nouvelles et extraordinaires. La Religion nous trouve et nous laisse dans la société, dans notre famille et dans notre état. Elle ne nous prescrit que ce que nous aurions à faire naturellement tous les jours. Son but unique est d'élever notre pensée, de purifier nos motifs et de nous rendre heureux en imprimant à nos intentions un caractère de sublimité qui les rend utiles à notre intérêt éternel. Chercher à s'ouvrir des chemins nouveaux, c'est se livrer à une sorte de faste et d'ostentation qui est incompatible avec la modestie Évangélique, et qui dénature la véritable pénitence.

Le Disciple de J. C. appréhende tout ce qui peut le faire remarquer. Jamais il n'est plus tranquille que lorsqu'il s'occupe des choses les plus ordinaires dans l'idée et en la présence de Dieu, lorsqu'il remplit les obligations les plus légères avec un cœur satisfait et entièrement occupé d'elles, et lorsqu'il pratique soit dans sa

maison soit dans le temple du Seigneur, tout ce que la Religion lui prescrit, en se bornant néanmoins à ce qui peut édifier. Alors tout est substantiel, tout est vrai dans ses actions, tout est esprit et vie dans son intérieur; et sans s'éloigner de la conduite ordinaire des autres hommes, il en est distingué par le caractère que Dieu lui imprime : caractère auguste qui l'élève au-dessus des dominations et des trônes.

Considérez la Femme forte, dont le Saint-Esprit fait un si grand éloge dans l'Écriture. Où la trouverons-nous, dit-il ? celui qui la trouvera lui doit son admiration et ses louanges : tout l'or, toutes les richesses de la terre ne peuvent se comparer à un si rare trésor. On croiroit que le Saint-Esprit parle d'une créature extraordinaire, d'une personne appelée à étonner l'univers par des actions grandes et prodigieuses : point du tout; et pour qu'on ne s'y trompe pas, l'Esprit Saint expose les titres de son mérite et de sa grandeur.

Il nous la dépeint, en disant (*) qu'elle est renfermée dans sa maison et appliquée à toutes ses affaires domestiques; elle se trouve par-tout, elle a soin de tout, elle met ordre à tout; et dans les intervalles de loisir que lui laissent ses

(*) Prov. XXXI. 10.

occupations,

occupations, elle est toute entière au soin de ses enfans et de ses domestiques; sa main industrieuse travaille la laine et le lin, tandis que son époux exerce de graves et importantes fonctions, pendant qu'il soutient avec dignité son caractère public dans l'assemblée des grands de l'état, elle se livre à un exercice paisible, mais utile; puisque ses mains ne dédaignent ni la quenouille ni le fuseau.

C'est donc une femme qui ne se distingue point à l'extérieur de toutes les autres personnes de son sexe; elle vit sans bruit, en paix et dans le silence de sa maison; elle marche devant le Seigneur, dans l'innocence et la simplicité de son cœur; et c'est cette femme qui au dernier des jours rira dans l'alégresse; qui, au travers de mille générations, se lèvera avec une tendre et noble confiance, en présence du Tribunal redoutable dont le formidable appareil fera trembler tous les potentats de la terre, et qui ira prendre place parmi les héros de la grace et de l'éternité.

Non, Monsieur, l'esprit et les préceptes de la foi n'offrent rien qui puisse inspirer de l'étonnement et de la crainte à ceux qui conservent encore le sentiment naturel de tout ce qui est vertu, ordre et sagesse. Notre conscience rend témoignage à la vérité; nous sentons la nécessité et la justice de la morale de l'Évangile. Toutes les

fois que nous y réfléchissons de bonne foi, nous ne pouvons nous dispenser de reconnoître qu'elle est faite pour l'homme, qu'elle lui procure les plus grands avantages, et que lors même qu'elle auroit une origine moins sublime, nous ne pourrions chercher et trouver une meilleure règle de vie et de conduite. Cette morale pure et sainte ne fait que ramener notre raison et notre cœur vers leur propre centre, en revivifiant dans nos ames les lumières et les principes que nous avons reçus en naissant. Ce que nous ne saurions assez admirer dans elle, c'est qu'elle favorise, elle maintient et nourrit nos plus fervens desirs; puisqu'elle nous révèle et nous promet une destinée éternellement heureuse, que sans elle nous n'aurions pu ni connoître ni espérer.

La sagesse éternelle n'est pas descendue sur la terre pour nous enseigner à faire des miracles ou des actions au-dessus de nos facultés. « La grace d'un Dieu-Sauveur, dit *St. Paul* (*), est venu luire au milieu des hommes pour leur apprendre à repousser l'impiété et les desirs grossiers des passions et des sens; à vivre sur la terre avec sobriété, justice et charité, en comptant sur l'accomplissement de l'heureuse espérance et l'avénement de la gloire de notre Dieu et Sau-

(*) A Tit. II. 11.

veur Jésus-Christ, qui s'est sacrifié pour nous afin de nous purifier de toute tache et de se consacrer un peuple élu qui ne fût appliqué qu'à la pratique de ce qui est bon, juste et honnête ». Ce peu de paroles renferme la philosophie la plus saine et la plus lumineuse qui ait jamais été présentée aux hommes ; elles ne font d'ailleurs que la rendre religieuse et surnaturelle, qu'y ajouter la sanction divine, et promettre une éternité de gloire à des actions et à des sentimens que la nature imprime dans le cœur de tous ceux qui attachent quelque prix à leur bonheur.

Toute la Religion chrétienne consiste donc à aimer Dieu par-dessus tout, au-dessus de tout, à adorer le Créateur de l'univers par la médiation de son Verbe divin, à suivre la sainte loi que le Verbe a promulguée dans l'Évangile, à croire tout ce que nous enseigne l'Église qui est son épouse et qu'il assiste, à pratiquer tous les actes du culte qu'il nous prescrit, à le professer publiquement ; à aimer dans Dieu tous les hommes comme nos frères et comme les enfans du même père, à exercer envers eux toutes les œuvres de miséricorde, et à remplir les obligations de l'état où il nous a placés, avilissantes ou relevées, pénibles ou agréables. Il n'y a rien en cela que de facile, rien qui ne soit doux aux ames soutenues de la grace ; mais rien n'est plus difficile pour

la nature corrompue. La consolation du Chrétien est de pouvoir demander et obtenir cette grace, que Dieu ne refuse jamais à celui qui l'implore; et tel est l'objet de l'exercice de la prière. Le Chrétien sait que Dieu l'accorde toujours à celui qui la demande avec humilité; et tel doit être le but de la vigilance chrétienne. *Veillez et priez*, disoit Jésus-Christ, et ces paroles contiennent toute la doctrine de la vie.

Plusieurs routes nous conduisent au but que nous devons nous proposer. L'un des moyens le plus en usage et le plus expéditif, est dans la méditation continuelle de la mort et de l'éternité qui la suit. Rien de plus important, puisque nous savons que la vie présente finira bientôt, que notre ame unie à notre corps est dans un état d'épreuve tant que durera cette union, et que le jour approche où Dieu la jugera d'après ses œuvres. Comparé à l'éternité, le temps est moins qu'un instant. Les biens terrestres, les honneurs, les richesses, les plaisirs, la santé et tout ce que l'imagination nous présente de plus riant est au-dessous du néant, lorsque nous mettons ces biens fugitifs en parallèle avec la gloire qui nous attend. Un homme raisonnable ne trouve aucune satisfaction en lui-même, lorsqu'il met toute son application, lorsqu'il consacre toutes ses peines à acquérir des biens aussi frivoles et aussi passagers. Nous

voudrions être toujours heureux; mais ne pouvant éviter la mort, nous devons changer nos idées et nous attacher à une félicité que rien ne peut nous ravir.

La mort accomplit la justice en interrompant nos desseins, en arrêtant nos projets, puisqu'ils sont déréglés; loin de mettre obstacle à notre bonheur véritable, elle nous y conduit; c'est en pensant à notre dernière fin, que nous méprisons tout ce qui ne mérite pas notre estime. La mort soulève le voile qui nous dérobe la vérité; elle découvre la fausseté des biens sensibles, elle nous aide à apprécier la réalité des biens éternels; elle les rapproche de nous de telle sorte que tous les autres disparoissent aussitôt. Le sage veut en tout temps se désabuser et connoître la vérité; l'insensé, l'homme charnel ne recherchent que l'illusion qui les flatte sans les satisfaire.

Le paresseux s'endort, et pourvu que ses songes l'occupent agréablement, il n'en demande pas davantage. Si la mort vient le réveiller, il se trouble, il s'épouvante; il ne s'étoit pas apperçu qu'il avoit donné au sommeil le temps qu'il devoit consacrer à acquérir un bonheur éternel. Celui qui s'adonne au vice préfère des éclairs passagers de puissance et de joie à des plaisirs sans fin. Il sait qu'il a l'alternative des peines et des récompenses éternelles; il ne doute pas de

l'immortalité de son ame; et lors même qu'il en douteroit, ce doute seul l'obligeroit à prendre le parti le plus sûr. Mais sa stupidité est aussi incroyable qu'indigne d'excuse; il vit comme s'il ne devoit jamais mourir; il embrasse un état sans songer à la mort; l'éternité n'entre pour rien dans ses calculs: comment concilier un tel aveuglement avec l'amour irrésistible de notre bonheur?

Nous ressemblons aux enfans que les objets présens entraînent et font mouvoir. Ceux qui sont à quelque distance de leur vue, quelque grands qu'ils puissent être, ne les touchent point; les menaces éloignées ne leur inspirent aucune crainte; mais une épine vient-elle à les piquer, sont-ils mordus par un insecte, ils jettent des cris perçans: tel est l'empire des sens, telle est la foiblesse de la raison. Pour bien voir les objets, il faut que la raison se fortifie et que l'esprit s'étende; et c'est à quoi nous conduit le travail de la méditation. Du présent on passe à l'avenir, de ce qui est prochain à ce qui est éloigné; et la comparaison des objets nous excite à la crainte et à l'espérance. L'avenir devient le présent pour nous, et nous n'appréhendons plus de souffrir momentanément de rudes peines, dans la vue de nous en éviter de plus rigoureuses qui nous attendent.

Malheureusement la vue des hommes, bornée aux limites du temps, ne s'étend point au-delà

des siècles. La plupart d'entr'eux travaillent jusqu'à l'âge de trente ans, pour se reposer ensuite; ils ont des pauvres sous les yeux, et ils ne voudroient pas l'être. Ils savent qu'ils vieilliront un jour; mais ils n'en sont pas moins toujours enfans, lorsqu'il s'agit des biens éternels. Leurs regards ne se portent pas si loin; ils ne s'arrêtent pas à la considération de ces biens, ils ne pensent pas qu'ils sont préférables à ceux qui leur plaisent; et voilà pourquoi l'éternité n'entre pour rien dans le but de leur conduite. La perspective de cette éternité est pourtant la lumière qui doit nous éclairer dans la carrière ténébreuse de la vie, et nous conduire au bonheur après lequel nous soupirons tant.

De l'idée des jours éternels naît celle de la crainte de Dieu, qui peut seule assurer les pas de l'homme quelle que soit la carrière qu'il suive. Seule elle est capable de lui procurer les biens véritables, la paix de l'ame dans ce monde et la possession de Dieu dans l'autre. Lorsqu'on pénètre bien dans le cœur de l'homme, on découvre une grande vérité : c'est que la crainte de Dieu peut seule l'empêcher d'être double, rusé, hypocrite et menteur. Les vices ont sans doute différens degrés; mais malgré sa droiture et sa sincérité naturelle, l'homme se permettra souvent mille choses contre la vérité s'il n'a pas la crainte de Dieu.

Quand il ne feroit que s'estimer beaucoup et concevoir une grande opinion de sa fausse vertu, il se mentiroit à lui-même ; puisque personne n'a un mérite qui lui soit propre, et que tout nous vient de Dieu. Les Païens dont la droiture a été le plus vantée, les *Socrate*, les *Caton*, les *Marc-Aurèle*, les *Epictète* et d'autres, avoient quelque crainte de la Divinité ; cependant celui qui auroit pû scruter leur intérieur, ne l'auroit pas trouvée bien sincère. Tant il est certain que la vérité ne peut habiter un cœur où la crainte de Dieu ne réside point.

Vous êtes redevable à Dieu d'une naissance distinguée et d'une très-grande fortune. Rendez-en grace à sa providence; mais sachez qu'avec tous ces biens il vous a imposé beaucoup de charges et qu'il vous a entouré de périls innombrables. L'homme profane s'étonne lorsqu'on lui dit qu'il est plus avantageux d'avoir peu de bien que de posséder de grandes richesses ; mais le Chrétien sait que la médiocrité, que la pauvreté même, lorsqu'elle s'unit à la justice, est bien préférable à la brillante fortune dont on use mal. Le pauvre, s'il est juste, amasse des trésors pour le Ciel ; et le riche creuse plus profondément l'abyme de sa perdition. Les Païens ont eux-mêmes connu les avantages de la médiocrité ; mais n'ayant pas l'idée de la véritable vertu, leur dé-

sintéressement eut pour principe leur orgueil ou leur folie; car celui qui n'a d'autres espérances que celles du monde, préfère l'abondance au besoin, puisqu'elle lui procure toutes les commodités de la vie; tandis que les yeux de la foi nous montrent les choses sous un autre point de vue; car Jésus-Chrit a dit qu'il est très-difficile aux riches d'entrer dans le royaume des Cieux.

Si le vice accompagne la richesse, alors non-seulement le salut sera difficile, il deviendra même impossible; comme dit le Prophète: les bras des impies seront rompus; ce qui signifie que tout leur pouvoir sera détruit, au lieu que le pauvre est soutenu par la miséricorde de Dieu. Le riche impie et puissant se verra dépouillé de tout à l'heure de la mort; et le juste, en abandonnant le peu qu'il avoit sur la terre, ira posséder dans le Ciel d'inépuisables trésors. Si lorsque nous naissons, Monsieur, on nous donnoit le choix de la richesse ou de la pauvreté, peut-être devrions-nous préférer la pauvreté, car étant pauvres, nous aurions moins de dangers à courir, moins de passions à combattre, plus d'occasions de mérite et plus de ressemblance avec notre Rédempteur.

Mais comme Dieu dispense les biens de la terre, s'il nous fait naître dans l'opulence, nous devons adorer ses décrets tout en tremblant des dan-

gers auxquels il nous expose. N'oublions pas que nous sommes, non des propriétaires, mais des usufruitiers, que nous ne devons nous retenir que le nécessaire et donner le surplus à ceux à qui il manque. Le bon usage des richesses peut seul transformer en antidote le poison qu'elles recèlent; leur emploi devient alors une échelle pour monter au Ciel.

Fuyez avec courage et à tout prix toute espèce de mauvaise compagnie. Aucune contagion n'est aussi rapide ni aussi pestilentielle; il n'est point de feu dévorant qui détruise tout avec tant de violence. C'est là le principe le plus funeste, la source la plus empoisonnée de la corruption des mœurs. Et remarquez que les mauvaises compagnies peuvent être de trois espèces : celle des méchans, lorsqu'on les fréquente personnellement et qu'on vit avec eux; celle des livres pernicieux, car les mauvaises lectures offrent de grands dangers à l'homme le plus austère et le plus recueilli, il peut perdre en un instant tous les principes de sa foi et toutes ses vertus en se livrant à la séduction des sophismes des incrédules ou des libertins; celle enfin de ses propres pensées, lorsqu'il leur donne accès dans un cœur désœuvré et qui ne veille point sur lui-même.

L'ennemi profite des avantages que lui présente une imagination féconde en illusions,

souvent assaillie par d'impures images. L'esprit se laisse entraîner par ces objets séducteurs, dès que la volonté s'abandonne à des guides si trompeurs.

Les mauvaises compagnies extérieures ne sont dangereuses qu'en ce qu'elles séduisent notre compagnie intérieure, c'est-à-dire nos propres pensées. On peut dire de celles-ci, du monde et des livres, ce que *David* disoit à Dieu (*) : « Seigneur, je ne veux point avoir de société avec les hommes vains et injustes, ni m'asseoir parmi les méchans et les impies. » Sans cette résolution efficace et constante, nous serons orgueilleux, vains, satisfaits de nous-mêmes, injustes envers le prochain, malins dans nos jugemens, foibles, impies, ou indifférens pour ce qui concerne le service de Dieu.

C'est ici, Monsieur, le point essentiel sur lequel votre détermination ne doit jamais chanceler. Éloignez de vous sans hésiter, toute mauvaise pensée, tout mauvais livre, et bien plus encore tout homme vicieux ou corrompu qui ne connoît pas la crainte de Dieu. Si J. C. nous ordonne de nous arracher l'œil, de nous couper la main ou le pied qui nous scandalise ; à combien plus forte raison devons-nous éloigner de nous tout

(*) Pseaume XXV. 4, 5.

mauvais exemple? Un père de famille y est plus étroitement obligé, puisqu'il doit à ses enfans le bon exemple et l'éducation. Rien ne peut autant y nuire que les mauvais exemples; les peines qu'on a prises pendant une longue suite d'années pour bien élever un jeune homme, peuvent être perdues dans un instant par la séduction d'un libertin. Un père de famille a des domestiques; il ne doit pas se borner à leur servir de modèle par une conduite réglée, il doit encore veiller à ce qu'ils vivent en Chrétiens. *St. Paul* dit que celui qui n'a pas l'œil sur ses domestiques, est pire qu'un infidelle. La divine Providence l'a chargé du soin de leurs ames, et il en rendra un compte rigoureux. Il a des amis, et s'ils sont vicieux, ils parviendront bientôt à le corrompre lui-même ou au moins sa famille.

Celui qui connoît la foiblesse de la nature dégradée, ne peut ignorer quelle est la force du mauvais exemple. Il n'en faut qu'un seul pour renverser tout-à-coup l'édifice que plusieurs années de vertu avoient élevé; un seul peut pervertir une société de saints et détruire tout le fruit d'une longue et pénible éducation; un seul peut introduire le vice et la mort dans une famille, depuis long-temps Chrétienne et réglée. Il n'est point de peste aussi dangereuse, il n'est aucune contagion dont l'infection se communique avec

autant de rapidité que celle avec laquelle le vice s'insinue et s'établit dans notre foible cœur.

Soyez donc inexorable pour tout ce qui pourroit vous exposer, vous et tout ce qui vous entoure, à un si grand danger. Éloignez des yeux de vos enfans et de vos domestiques tout exemple capable de leur nuire ; qu'aucun discours séducteur et dangereux ne parvienne à leurs oreilles : vous leur devez le bon exemple et l'instruction, mais vous devez encore apporter la plus grande vigilance à ce que personne ne puisse détruire votre ouvrage.

Vous devez supposer que ne vous étant point procuré dans votre vie passée des domestiques Chrétiens ni d'amis vertueux, vous avez contracté la nouvelle obligation d'examiner leur conduite et de réparer ce mal autant qu'il est en vous. Que vos actions leur présentent une autre manière d'agir, vos discours une autre façon de penser. Mais avant de les convertir par vos discours, faites parler vos exemples, que votre conduite habituelle soit la première de vos exhortations. Si elle ne suffit point, tâchez de les persuader avec zèle, mais avec douceur et prudence ; si ce moyen est encore insuffisant, ne vous en tenez pas là : éloignez-les de vous et de cette petite portion de la société que la Providence a confiée à vos soins.

Considérez d'ailleurs, Monsieur, que celui qui ne craint pas Dieu, ne peut être ni bon ami ni bon domestique, ni bon père, ni bon fils. Celui qui n'est pas fidelle envers Dieu, le sera-t-il envers vous ? L'homme qui n'a pas la crainte de Dieu, ne peut être retenu par aucun frein dès qu'il est animé par les passions ou tenté par l'intérêt. Qui vous répondra d'un domestique lorsque l'amour propre l'engage à un délit secret qu'il a l'espérance de pouvoir cacher, si sa propre conscience et l'idée d'un Dieu vengeur ne l'arrêtent point ? Comment pourrez-vous compter sur un ami ? comment pourrez-vous confier vos secrets et l'honneur de votre maison à celui qui entraîné par sa passion, ne sauroit trouver dans la Religion un frein capable de le contenir ? Pourrez-vous espérer qu'il sacrifie à vos intérêts ceux de sa fortune et de son cœur ?

Détrompez-vous, Monsieur ; il n'y a de bons amis et de bons domestiques que parmi ceux qui craignent Dieu et qui règlent leur conduite d'après les principes de la Religion. Le monde est rempli d'hommes exercés dans l'art des démonstrations d'amitié. Rien de plus persuasif que leur langage, rien de plus séduisant que leurs caresses et les moyens dont ils se servent pour abuser les personnes imprudentes et persuadées de leur propre mérite ; mais rien d'aussi frivole, rien de plus

faux que ces protestations d'amitié. Dès qu'il s'agit d'intérêt, elles s'évanouissent comme la fumée. Il n'y a point, au contraire, d'amitié plus sincère que celle du Chrétien ; il est homme de bien, parce que le Dieu de vérité veut qu'il le soit. Le monde peut nous procurer des flatteurs, des compagnons de plaisir et de débauche ; la vertu seule peut donner de vrais amis.

D'autre part, rien n'entretient plus en nous le desir de servir Dieu avec ferveur, que le commerce et la fréquentation des vrais chrétiens. Leur entretien est une sorte d'oraison continuelle, un exercice habituel d'adoration et d'amour ; il purifie et embrase notre cœur ; il devient un foyer où notre amour pour Dieu s'accroît : nous les quittons pleins de l'ardeur de renouveler nos prières et nos pieux exercices. Attendrez-vous cet effet salutaire, je ne dis pas du commerce des méchans et des pécheurs scandaleux, mais même de ceux qui vivent au milieu des sociétés profanes ? quels sentimens peuvent-ils apporter dans le temple du Seigneur ? sont-ils capables d'écouter les louanges de Dieu, de se pénétrer de l'idée de sa grandeur et de la communiquer aux autres fidelles ? Comment paroîtront-ils aux assemblées religieuses ? loin de donner au peuple l'exemple de célébrer les merveilles de Dieu, ils ne lui présentent que celui de l'immodestie et de la dissipation, et le

scandalisent encore par le faste et la vanité qu'ils viennent étaler aux pieds d'un Dieu crucifié.

Voulez-vous être bon ? vivez avec les bons. Voulez-vous que votre famille soit réglée ? n'y admettez personne qui y puisse introduire le désordre. Voulez-vous avoir des domestiques fidelles ? choisissez-les parmi ceux qui craignent Dieu. Desirez-vous des amis sincères ? cherchez-les parmi ceux qui aiment et respectent la Religion. Il faut être bon Chrétien, pour être bon dans tous les genres. Ceux qui professent sincèrement le Christianisme, peuvent eux seuls être fidelles, honnêtes et sûrs.

La veritable Chrétien réunit deux qualités qui semblent opposées : il éprouve les maux inévitables de la vie et conserve la paix du cœur, la joie intérieure et le contentement de l'ame. Il est riche dans la pauvreté, il est maître de tout sans rien posséder. Il se console de vivre, parce qu'en vivant il a le temps d'aimer son Dieu ; il desire de mourir pour jouir éternellement de lui. Tout son trésor, toutes ses connoissances, tous ses amis sont dans le Ciel. Il s'empresse de se rendre utile à ses frères sur la terre, il prie du moins pour eux. Son aliment habituel est dans la prière et la sainte communion, sources intarissables de bonheur et de richesses. La vie de Jésus-Christ est présente à sa mémoire, et il l'étudie sans cesse pour l'imiter.

C'est

C'est sa première étude, celle qui l'enchante, qui l'élève et qui le console. Il parle peu, mais toujours avec douceur, avec charité, avec sagesse. Inconnu au monde, il ne méprise personne; il ne pense qu'à servir Dieu, et à imiter le Sauveur: il sent qu'il ne l'a pas connu assez tôt, et qu'il n'a pas consacré à son amour tous les instans de sa vie.

Tels sont, Monsieur, les hommes auxquels vous devez vous associer, si vous voulez ne jamais vous écarter des sentiers de la justice; tels sont ceux que vous devez choisir pour compagnons, pour amis et pour domestiques. Non-seulement ils vous aideront à vous soutenir dans l'exercice de la vertu, mais par eux vous éviterez un grand nombre de déplaisirs, et vous goûterez toutes les consolations dont l'homme est susceptible sur la terre.

Je t'ai rapporté en substance, mon cher ami, ce que le Père me dit dans le cours de cette heureuse semaine; je continuerai dans ma première lettre la suite de mon récit.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Ce fut avec un vif regret, mon cher *Théodore*, que je vis finir cette semaine trop courte et la plus heureuse de ma vie. Que tous ceux de mes jours qui l'ont précédé ne lui ont-ils ressemblé ! Elle a passé comme un instant ; à chaque jour qui s'écouloit, j'éprouvois avec déplaisir qu'il en restoit un de moins à venir. Je n'aurois jamais imaginé que des jours entièrement consacrés à des exercices de dévotion, sans aucune distraction, sans le mélange d'aucune dissipation, pussent s'écouler si rapidement et d'une manière si insensible, et qu'ils fussent bien plus agréables que ceux qu'on passe dans le monde au sein de ses plaisirs et de ses délices.

Je commençai alors à comprendre par expérience, (et l'expérience est le meilleur des maîtres) combien les hommes du siècle s'abusent lorsqu'ils s'acharnent avec tant d'obstination à chercher le bonheur où il n'est pas ! Combien ils sont dans l'erreur, lorsqu'ils se figurent que la vertu est austère, et que la pratique des exercices de piété est pénible ! erreur déplorable qui donne au vice de si nombreux partisans. Heu-

reusement pour moi l'expérience vient de m'apprendre que la vie Chrétienne et occupée est la plus douce qu'on puisse suivre, et que ceux qui vivent dans la retraite, dans l'innocence et dans l'espoir de la vie éternelle, sont dès-à-présent même sur la terre, bien plus heureux que ceux qui se livrent aux charmes perfides du plaisir.

Ainsi Dieu l'a disposé, et la raison conçoit cette vérité. Une fois que l'homme toujours avide et toujours tourmenté de la soif du bonheur, a commencé à le chercher où il ne peut le trouver et qu'il s'est trompé de chemin, chaque pas qu'il fait l'égare de plus en plus. Un faux plaisir dont il n'a pas été satisfait ou dont il a été rassasié, le porte à en chercher un autre qui ne le satisfait pas davantage ou dont il ne se dégoûte pas moins. L'oisiveté qui ne s'occupe qu'à remplir le vide du cœur, la nécessité de chercher de nouvelles sensations pour le tirer de cet état de léthargie, et les promesses trompeuses des nouveaux plaisirs qu'il ambitionne, entravent l'ame dans une chaîne successive d'erreurs et de desirs qui la précipitent d'abyme en abyme. Heureux celui qu'une lumière bienfaisante éclaire à temps et qu'elle retient sur le bord du précipice, en lui indiquant la véritable route de la félicité!

Dès-lors il distingue mieux les objets; il parvient à appercevoir le terme où le bonheur l'at-

tend ; il reconnoît le sentier qui y mène, il le suit avec ardeur et sans danger : il n'a plus d'autre desir que celui d'atteindre à ce but ; il renonce à la vie oisive. Le temps lui pesoit naguères si fort qu'il cherchoit à le tromper au prix de son innocence, en s'abandonnant aux plaisirs passagers des sens, et de là la véritable cause du désordre qui régnoit dans son ame : à présent, loin d'avoir du temps à perdre, il ne lui en reste pas assez pour les occupations sérieuses, et il en remplit tous les instans, satisfait à la fin du jour de voir qu'il l'a bien employé.

Ces exercices qui paroissent si insupportables au mondain, sont précisément ceux qui contribuent le plus à son bonheur et à employer le temps sans s'en appercevoir. Ceux qui se vouent à remplir en commun dans une vie solitaire et religieuse et par des pratiques de piété, toutes les heures de leur existence y trouvent une foule d'avantages, que ne peuvent avoir ceux qui vivent livrés à eux-mêmes ; ils sont si visibles et si palpables que la raison et la saine philosophie devroient les discerner, lors même qu'elles ne sont pas éclairées par la Religion.

Les Chrétiens unis entr'eux par la même foi et par la même espérance, marchent ensemble vers le terme auquel ils tendent, et se fortifient réciproquement. Par cela seul qu'ils sont occupés

et que tous leurs momens sont destinés à des exercices pieux mais variés, ils chassent l'oisiveté et avec elle les pensées vagues ou mauvaises qui enfantent les mauvaises actions.

La douce fatigue du jour leur donne un sommeil paisible qui les préserve de bien des dangers, en éloignant de leur imagination ces funestes pensées. Les bons exemples qu'ils se donnent mutuellement les animent et les fortifient; des instructions continuelles les soutiennent, une sainte émulation les remplit. Aussi les associations volontaires et chrétiennes, loin d'être pénibles et affligeantes pour la nature, ne sont-elles que des moyens prudens et bien entendus, que la raison inspirée de Dieu, inventa pour aider à notre foiblesse, pour venir à son secours, et pour nous faciliter le chemin du ciel.

Rien de tout cela n'étoit entré dans mes idées avant que j'eusse fréquenté cette sainte communauté; non-seulement je le compris alors, j'en fis moi-même l'heureuse et sensible expérience. Le peu de jours que j'y ai passés a fui comme un éclair. Si ce divin et salutaire effet se faisoit sentir même à mon cœur, combien ces saints solitaires, dignes de bien plus de graces et familiarisés par une longue habitude aux exercices de piété, devoient-ils mieux goûter le bonheur que j'éprouvois. Je n'ai pas même lieu d'en douter; le zèle ardent,

la joie douce et la fervente ponctualité qu'ils mettoient à les pratiquer, me le prouvoient évidemmment. Leur exemple faisoit une telle impression sur mon ame que, malgré ma corruption et mes vices, je me sentois entraîné à les imiter.

Lorsque je les voyois accourir avec tant d'exactitude et de joie à toutes les pratiques de leur règle, je me disois intérieurement : Qu'ils sont heureux de continuer à chercher si vivement notre Dieu, après avoir passé tant d'années dans l'innocence ! qu'ils sont heureux de faire tous les jours tant de pas vers la gloire que Dieu leur destine ! qu'ils sont heureux encore, d'avoir avec moins de risques et de peine que les gens du monde, trouvé ce sentier moins difficile, et d'arriver un jour aux portes du bonheur éternel, sans avoir senti le poids et l'amertume de la vie !

Enflammé par ces idées, je les communiquai à mon saint directeur, l'un des premiers jours de cette heureuse semaine, et je le priai de me permettre de prolonger mon séjour dans cette sainte maison. —Je me réjouis, me répondit-il, de vous voir cette pieuse disposition. Dieu nous fait une faveur bien grande, lorsqu'il nous fait connoître les avantages de la vertu. Pour l'aimer il faut la trouver aimable. Mais il est des vertus qui sont plus propres à un état qu'à un autre; et la sainteté

consiste toute à remplir les obligations du sien. Ces Pères à qui Dieu a fait la grace de les retirer du monde, n'y ont rien laissé qui pût encore arrêter leur attention. Libres de tout devoir humain, ils sont venus ici chercher Dieu. Ils s'y sont assujettis aux pratiques que la règle leur impose, et leur vertu consiste dans l'observance de ces pratiques.

Mais vous, Monsieur, à qui le Ciel a donné des vassaux et des enfans, des domestiques et des amis, vous avez d'autres obligations, et vous suivrez la vertu en vous en acquittant. Vous vous êtes réconcilié avec Dieu, vous avez obtenu la tranquillité de votre conscience; c'étoit là l'essentiel. Maintenant vous devez vous consacrer à votre famille et la régler, penser sérieusement à l'éducation de vos enfans, avoir l'œil sur vos domestiques, vous disposer à une vie chrétienne; et si vous en avez l'occasion et les moyens, enseigner et persuader à vos amis les vérités de la Religion que Dieu vous a montrées, et sur-tout leur prêcher à tous par votre exemple la pratique de l'Évangile.

Voilà en détail, Monsieur, les vertus et les devoirs de votre état. Et qui sait quels peuvent avoir été les desseins de la Providence lorsqu'elle a permis votre conversion? On ne peut se méprendre en suivant le chemin que nous indique le Ciel

par la situation où il nous a placés ; le choix d'un sentier différent peut être l'ouvrage de l'illusion ou de l'amour propre. Dieu n'attache aucun prix à ces vertus momentanées, fruit d'une ferveur subite, et que le temps attiédit quelquefois ensuite ; il n'aime que celles qui sont stables, que la prudence accompagne, que la raison approuve, et que notre état exige.

Le seul conseil que je voudrois vous donner, puisque vous êtes résolu de passer cette semaine avec nous, ce seroit d'en profiter pour vous préparer de nouveau à participer une seconde fois aux Sacremens, le dernier dimanche que vous passerez ici ; mais je desirerois que ce fût publiquement dans l'église, afin que tout le monde en fût témoin ; je voudrois que vous donnassiez à Dieu ce témoignage solennel de votre amour pour la Religion et pour son culte, et que cet acte fût le prélude de la profession publique de Chrétien dont vous devez désormais tirer gloire. —Je déférai à tout ce que le Père me dit, et dès-lors je m'appliquai à me recueillir pour me préparer à l'auguste Sacrement que je devois recevoir une seconde fois et que je reçus effectivement le dimanche ; je dois t'ajouter, *Théodore*, que cette communion quoique publique, me fut très-salutaire et très-avantageuse, par le recueillement et la dévotion que j'y apportai.

Après avoir accompli ces saints devoirs, le Père et moi nous retournâmes à ma chambre, où nous trouvâmes *Simon* qui, conformément à mes ordres, venoit me chercher. Son aspect me causa quelque peine, en me rappelant qu'il venoit me séparer d'une compagnie et m'arracher à un genre de vie auxquels j'étois si fort attaché. Par égard pour le Père, je dissimulai ce pénible sentiment. *Simon* me dit que j'étois attendu avec impatience et avec joie dans ma famille. Mais au moins, dis-je au Père, ce jour m'appartient, et déterminé à partir aujourd'hui, vous ne me refuserez pas de rester encore ici jusqu'à ce soir.

Il y consentit, en me disant : c'est notre jour de récréation, les Pères descendront au jardin cette après-midi, et ils auront le plaisir de vous voir. Vous vous entretiendrez avec eux, vous vous édifierez encore de leurs saints discours. *Simon*, à mon grand étonnement, nous demanda la permission de nous accompagner par-tout. Je présumois que ces occupations ne seroient pas de son goût. Je pensai qu'il étoit poussé ou par un motif de curiosité, ou par la crainte de ne savoir que faire en restant seul. Le Père n'y ayant point trouvé de difficulté, il eut la permission de nous accompagner.

Il nous suivit par-tout, et lorsque l'heure de descendre au jardin fut venue, nous nous y

rendîmes tous ensemble. Ces bons Pères vinrent m'entourer, et me convaincre de nouveau de cet amour universel et saint qui leur fait chérir et chercher Dieu dans toutes ses créatures. Je me sentis vivement ému de tant de bienveillance et d'attention pour quelqu'un qui se sentoit indigne de baiser la trace de leurs pas. Notre conversation roula sur des matières de dévotion, et fut plus animée que la première fois.

Ils semblèrent alors me traiter avec plus de cordialité et de confiance. Je sentois vivement combien j'aurois pu gagner à profiter plus longtemps de leurs saints entretiens. Leur aspect vénérable m'inspiroit le respect, et excitoit en moi le desir et l'amour de la vertu. Enfin le moment de mon départ arriva. Le cœur navré, je dis à *Simon* de faire approcher nos chevaux, et je fus obligé de me faire violence pour m'arracher à une société si douce et si chère.

Cet effort me brisa le cœur et mon visage fut inondé de larmes. Je trouvai la même sensibilité dans ces respectables Pères qui vinrent m'accompagner jusqu'à la porte. Là, ils me serrèrent dans leurs bras; confus et consolé de me voir embrassé par des hommes que leurs vertus devoient rendre si agréables aux yeux de Dieu ; je leur demandai le secours de leurs prières, ils me le promirent, et ils eurent l'humilité de m'in-

viter à prier moi-même pour eux. Combien il m'en coûta, mon cher *Théodore*, de m'éloigner de mon directeur, de m'arracher de cet ange de lumière destiné par le Ciel à être l'instrument de ma régénération, de ce saint homme que je chéris plus que mon père, et à qui je suis redevable de mon bonheur éternel ! Forcé de le quitter, le cœur plein d'amertume et les yeux baignés de larmes d'attendrissement, je montai à cheval et nous partîmes.

De nouvelles émotions de sensibilité m'attendoient chez moi ! Mes deux fils jusqu'alors victimes infortunées de mes désordres et de ma négligence, furent les premiers objets qui s'offrirent à mes regards. Je les aimois tendrement, mais de cet amour terrestre et charnel qui ne s'élève point au-dessus du sentiment aveugle que la nature inspire aux brutes mêmes. Jusqu'alors je n'avois vu dans eux que les héritiers de mon nom, des successeurs appelés à perpétuer la splendeur de ma maison. Mes idées n'avoient eu d'autre objet que de les faire élever comme des gens de qualité, de les faire instruire à se présenter dans le monde avec aisance et avec grace ; le soin de leur élévation et de leur fortune avoit été mon unique but : combien j'avois été loin de songer aux principes de Religion et aux devoirs du Christianisme que je devois leur inculquer !

Mon cœur tressaillit lorsqu'ils se jetèrent à mon cou, en me donnant le doux nom de père. Je les pressai contre mon sein, je leur rendis tendresse pour tendresse. Mes yeux se remplirent de larmes d'attendrissement et de douleur, je me reprochai mon aveuglement et l'excès de ma négligence à leur égard; je leur avois fait perdre un temps précieux et considérable ; quoique fort jeunes encore, j'appréhendois l'impression funeste que ma conduite déréglée avoit pu faire sur eux.

Je sentois toute l'influence des mauvais exemples sur la première enfance où ils se gravent profondément. Je demandai pardon à Dieu ; je lui disois du fond de mon cœur : Dieu de miséricorde ! je place désormais sous les ailes de ta providence ces jeunes plantes que tu ne m'as confiées que pour les cultiver pour toi, pour les élever dans ton amour et dans l'observation de ta sainte loi. Pardonnes, ô mon Dieu ma négligence passée, en faveur du zèle avec lequel je tâcherai de répondre à l'avenir à ta confiance et à ta bonté. Diriges le père et protéges les enfans.

En me retournant, j'apperçus leur précepteur qui me félicitoit sur mon arrivée; je ne pus me défendre d'un sentiment pénible ; je l'avois choisi précisément pour les motifs qui auroient dû me le faire rejeter. C'étoit un instituteur à la mode ; il ne manquoit point de talent; il étoit très-versé

dans les sciences profanes, mais en même temps très-propre à corrompre la jeunesse. Philosophe par ostentation, incrédule pour se mettre à son aise ou tout au moins indifférent sur la Religion, il ne pouvoit avoir que de mauvaises mœurs.

Sa seule présence me fit trembler; je fus effrayé en songeant à quelles mains j'avois confié l'innocence et la jeunesse de mes enfans. A mesure qu'il me parloit, je formois le projet de l'éloigner dès que je le pourrois, en cherchant néanmoins à m'en débarrasser avec décence. Pour le moment il me parut prudent de dissimuler; je me bornai à lui dire que j'espérois le soulager beaucoup, et que mon premier devoir étoit de m'occuper sérieusement de l'éducation de mes fils.

Mes autres domestiques parurent ensuite : hélas, *Théodore !* la plûpart d'entr'eux avoient été les instrumens ou les ministres de mes désordres; tous avoient été témoins de mes excès : jamais je n'avois connu la crainte du scandale. Je ne pus les voir sans une sorte de peine. Je ne pouvois en regarder aucun qui ne fût instruit de ma dépravation : cette idée me remplissoit de honte, et j'en rougissois malgré moi. Mes yeux ne se reposèrent avec quelque satisfaction que sur un vieux serviteur de mes pères, appelé *Ambroise ;* il étoit si heureusement né qu'il avoit échappé à toute la corruption que j'avois intro-

duite tout autour de moi; il avoit conservé ses anciennes mœurs, et mené constamment une vie chrétienne et réglée.

Le pauvre *Ambroise* étoit l'objet de nos mépris et de nos plaisanteries. Nous le regardions comme un insensé; je ne l'avois gardé chez moi que par pure humanité, pour ne pas congédier sans motif un domestique qui avoit très-bien servi mes pères, et enfin par égard à ce qu'il m'étoit vraiment utile. Ainsi, *Théodore*, cet *Ambroise* si méprisé, si dédaigné, fut le seul de mes gens que je vis alors avec satisfaction, et le seul auquel je marquai des attentions; je dirai plus, je commençai à avoir pour lui du respect et de la vénération; car tel est l'ascendant de la vertu lorsqu'on vient à la connoître. La prudence exigea que je me continsse, pour ne pas lui montrer dans ce moment combien il étoit cher à mon cœur.

Tous les objets avoient changé de face à mes yeux. Cette maison que j'avois trouvée trop simple, ne me parut par-là que plus convenable à ma situation. Les riches ameublemens, les recherches du luxe auxquelles j'avois attaché tant de prix, étoient devenus un reproche pour mon orgueil, je ne les envisageois plus sans peine et sans dépit. Les vêtemens brillans qui avoient flatté ma vanité et sous lesquels j'avois caché ma pro-

fonde corruption, ne m'inspiroient plus que de l'aversion. Ma main les repoussoit, et le plus simple me parut préférable pour mon usage. D'où avoit pu venir un si grand changement dans moi? d'où, *Théodore* ? de la grace du Seigneur, des lumières d'une raison désabusée, et de la sainte doctrine de l'Évangile.

Mes goûts avoient changé avec mes opinions. La révolution qui s'étoit opérée dans mes idées avoit été si entière et si complète que ce que je desirois ou j'estimois le plus auparavant, étoit précisément ce qu'alors je goûtois et je prisois le moins.

Les hommes qui ne m'avoient paru doués que d'un foible mérite ou qui me déplaisoient, parce qu'ils n'avoient pas ces dehors brillans auxquels le monde attache tant de prix, ou qu'ils n'avoient pas reçu de la nature cette vivacité, cette pénétration et ces graces qui conduisent si rapidement à la corruption; ces hommes, dis-je, me semblèrent alors les seuls dignes d'estime, lorsqu'ils compensoient le vide de ces frivoles agrémens, par la prudence, la modération et la vertu.

Ceux qui voués aux exercices de la Religion, travaillent sérieusement à échapper aux orages, aux dangers du monde et à gagner le port du salut, étoient à mes yeux les seuls prudens, les

seuls sages, les seuls qui fussent dignes de nos respects et de notre émulation. Ceux, au contraire qui dans l'ivresse de leur luxe et de leur orgueil, ne s'occupoient que de richesses, de grandeurs et de plaisirs, n'étoient plus à mes yeux que des insensés, des frénétiques ou des aveugles qui couroient sans le savoir, se jeter dans un précipice.

Dans l'examen de mes anciennes habitudes, je ne voyois sur-tout qu'avec effroi l'espèce de rage homicide et féroce qu'une fausse philosophie m'avoient inspirée contre les pauvres. Comme elle ne s'entretient que de principes exagérés, que les passions dénaturent les idées les plus saines et les portent à un excès qui choque la raison, je m'étois imbu d'une maxime juste en elle-même, mais odieuse dans sa trop grande extension. Les intérêts de la société exigent que tous ses membres travaillent; l'oisiveté sans doute est un mal qu'il seroit avantageux d'extirper. Écho des Sophistes, sans cesse je répétois après eux qu'on ne doit pas faire l'aumône, et que si personne ne la faisoit, on ne verroit plus cette foule de vagabonds et de fainéans qui s'en font une ressource pour vivre. Plein de ces idées inhumaines, j'avois conçu une si forte aversion contre les pauvres, que je ne pouvois en rencontrer sans

les

les voir avec indignation et sans les repousser avec dureté !

Je ne m'avisois pas de considérer que tant que le Gouvernement ne vient point à leur secours, il est indispensable d'y suppléer ; que s'il est des pauvres en état de travailler, il en est aussi qui ne le peuvent pas, et que dans le doute il vaut mieux faire l'aumône au malheureux qui ne la mérite pas, que de la refuser à celui qui en a besoin ; s'il est prudent d'en régler l'usage et l'application, il ne faut point user de ce principe trop rigoureusement. J. C. ne nous a-t-il pas ordonné de donner notre superflu ? m'établirois-je moi-même juge dans la cause publique ? et sur-tout quel droit pourrois-je avoir de traiter les malheureux d'une manière dure et barbare ?

Plus j'y réfléchis, et moins je comprends comment j'ai pu rester long-temps dans une si funeste erreur et dans des sentimens si odieux. L'aspect de la misère importunoit-il mon amour propre, et cherchois-je par cette raison à l'éloigner de mes regards ? Endurci par l'orgueil et le luxe, étois-je devenu insensible aux maux d'autrui ? ou croyant que rien ne pouvoit suffire à la satisfaction de mes goûts et de mes caprices, étois-je retenu par une secrète avarice dont je cherchois à pallier la dureté par de frivoles prétextes ? ou bien enfin, insensible aux maux de l'huma-

nité, mon cœur étoit-il devenu d'acier pour les autres ? Je l'ignore, mon ami, et je crains que toutes ces causes à la fois n'aient influé sur ma conduite.

Ce que je sais bien mieux, c'est qu'au moment où la lumière de l'Évangile a éclairé mon âme, aussitôt et sans autre réflexion nouvelle, ces cruelles illusions se sont dissipées, j'ai senti toute l'iniquité de ma conduite, j'ai eu tout-à-la-fois horreur et honte de moi-même. Il semble que Dieu a voulu me montrer toute l'absurdité de mes opinions et leur opposition à sa sainte Loi, lorsqu'il m'a rappelé les sentimens de compassion que J. C. avoit pour eux. Ma dureté m'inspire de l'effroi lorsque je considère qu'il disoit : *Ce que vous aurez fait pour un de ces pauvres, je le regarderai comme fait à moi.* Oui, mon ami, mon cœur n'est plus le même. Le pauvre est devenu pour moi un objet de respect ; sa pauvreté, lorsqu'il en fait un bon usage, excite mon envie ; s'il supporte dignement ses souffrances et ses misères, il est à mes yeux bien au-dessus des riches de la terre qui ne s'occupent que des pompes et des illusions du monde.

Lorsqu'un pauvre que son âge ou sa santé devroit empêcher de mendier, me demandera l'aumône, je le renverrai avec douceur et non avec ce mépris barbare dont je me suis rendu si

souvent coupable envers ses pareils. Ah ! mon ami, combien j'ai été abusé et perverti ! De tous les regrets que me laisse la corruption de ma vie, celui que j'éprouve à cet égard est le plus sensible ; le souvenir de l'indignité avec laquelle j'ai traité les membres de J. C. est le plus cuisant de mes remords : je les vengerai sur moi-même, et désormais je ne cesserai de respecter en eux J. C. mon Sauveur.

Je ne finirois pas, *Théodore*, si j'entreprenois de te rapporter en détail de combien d'erreurs cette divine lumière m'a désabusé. En général elle m'a fait reconnoître que toute ma présomption n'étoit que folie, que tout mon savoir n'étoit qu'ignorance; que mes opinions étoient fausses, mes idées absurdes, mes passions ignobles et corrompues ; je tâchois vainement d'en pallier la bassesse par les sophismes d'une philosophie audacieuse et téméraire, ses frivoles raisonnemens ne m'éblouissoient que parce qu'ils flattoient la corruption de mon cœur.

Tous ceux qui vivent dans le monde, qui l'estiment et qui l'aiment, sont aussi dépravés et aussi aveugles que je l'étois, quand ils se conduisent d'après ses fausses maximes et qu'ils adoptent cette philosophie pernicieuse ; oui, tous, *Théodore*, et toi-même aussi. Puisse le Ciel faire briller à tes yeux la même lumière dont je lui

rends graces ; et comme moi, tu seras étonné d'avoir pu être séduit par de si grossières erreurs, que la moindre lueur de la raison fait appercevoir et sentir. Le premier bienfait de la Religion est de les dissiper. Combien parmi ceux qu'elle répand n'en ai-je pas perdus ! combien n'aurois-je pas été exposé à en perdre encore ! l'étude de toute ma vie doit être maintenant d'en profiter. Mais revenons.

Le lendemain de mon arrivée, je conduisis mes enfans à la paroisse. Après y avoir entendu la Messe, je demandai le Curé qui ne m'étoit pas venu voir, et je m'acheminai chez lui. C'étoit un vénérable vieillard qui me reçut avec politesse, mais avec quelque froideur et beaucoup de réserve. Sa conversation m'annonça un homme instruit et solide, qui allioit la simplicité du langage à la gravité de son caractère. Je vis avec une vive satisfaction que Dieu m'avoit ménagé un digne et respectable Curé. Je me présentois comme un nouveau paroissien, une brebis qui venoit reconnoître son pasteur et occuper une place dans son bercail. Il me répondit froidement qu'il étoit depuis vingt ans Curé de cette paroisse et qu'il y étoit placé à sa satisfaction. Je lui parlai avec cordialité ; je cherchai à ramener la conversation sur les sujets qui m'intéressoient ; ses réponses furent toujours froides et évasives : je vis

qu'il ne se prêtoit point à mes desirs, et sentis bien qu'il ne vouloit pas s'ouvrir entièrement à moi.

Je n'en fus point surpris : je recueillois le fruit de ma mauvaise réputation. J'ai su depuis, et le Curé lui-même m'en a fait l'aveu, qu'il avoit connoissance de ma scandaleuse vie, que la nouvelle de mon arrivée avoit rappelé le souvenir de mes dérèglemens ; que les personnes sensées du lieu s'étoient affligées de ma présence, et que le Curé en avoit été consterné, dans l'appréhension de nous voir, moi et mes domestiques, achever de pervertir de bons villageois qu'il travailloit à convertir à Dieu.

Dans mon ignorance, je continuois à m'informer de tout ce qui pouvoit ou intéresser ma curiosité, ou m'aider à réaliser mes projets. J'appris du Curé que le bourg étoit fort grand, qu'il y avoit environ trois mille communians dont la plupart étoient pauvres ; il s'y trouve quelques cultivateurs, peu ou point d'artisans, et il y règne une grande misère ; j'appris encore que le Curé n'avoit qu'un revenu fort mince ; et que, quoiqu'il distribuât aux pauvres tout ce qu'il avoit, ils étoient en si grand nombre qu'il ne pouvoit les secourir tous. Il me dit qu'il n'y avoit que cela qui lui rendît sa situation pénible, et que tous les jours il étoit le triste témoin de

l'état de nécessité où se trouvoient une foule de malheureux qu'il n'étoit pas en son pouvoir de soulager.

Le Ciel, lui répondis-je, m'a accordé quelque fortune; je sais que mon devoir me prescrit d'en faire part à ceux qui n'en ont pas. La Providence qui m'a conduit ici, m'a déjà indiqué les pauvres à qui je dois du secours, et elle me présente dans la personne de notre Pasteur, la main qui doit le leur distribuer. Je veux, Monsieur, contribuer de tout mon bien au soulagement de vos pauvres. Daignez donc me faire connoître tous les besoins qui intéressent votre cœur compatissant : je vous seconderai de tout mon pouvoir, et vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

Il m'avoit écouté avec attention et il me regardoit avec une sorte de surprise. Convaincu de la nécessité de lui remettre sur-le-champ de quoi subvenir aux besoins les plus urgens de sa paroisse, je sortis ma bourse qu'heureusement je venois de remplir. Je l'offris au Curé : acceptez, lui dis-je, un léger secours pour le moment et pour les nécessiteux qu'il est le plus pressant de soulager. Une autre fois nous prendrons, un peu plus à notre aise, des mesures efficaces pour venir au secours de l'indigence, ou s'il est possible pour l'éloigner entièrement.

Le Curé reçut ma bourse avec beaucoup de politesse. Le Ciel, me dit-il, vous le rendra; vous avez été inspiré par la Providence : car j'étois dans ce moment dans une grande perplexité. Un journalier, homme de bien et bon Chrétien, dont le travail entretenoit sa femme et sept enfans dont l'aîné n'a pas plus de dix ans, se cassa malheureusement la jambe il y a huit jours. Je fis venir un chirurgien de la ville la plus voisine; il fallut le payer, ainsi que beaucoup de remèdes nécessaires. Le malheureux n'avoit pas une obole. Obligé de nourrir avec parcimonie une famille si nombreuse dans un moment où il étoit hors d'état de travailler, il ne pouvoit subvenir ni aux frais de son traitement, ni à la subsistance de toute sa famille. J'ai pourvu jusqu'à ce jour à ses besoins, soit à l'aide de mes propres moyens, soit par les secours des personnes charitables.

Ce matin, une de ses filles est venue m'apprendre que sa mère est accouchée cette nuit, et qu'elle me prie d'aller auprès d'elle. J'ai été pénétré de douleur, en apprenant que cette pauvre femme étoit la seule en état de servir son mari qui est encore alité. Loin de pouvoir continuer à le servir comme elle l'a fait jusqu'ici, elle a maintenant besoin qu'on la serve elle-même, sans compter les dépenses et les soins qu'exige sa situation.

J'avois à peine le courage de me rendre auprès de cette famille infortunée, honteux de n'avoir pas le plus léger secours à lui porter et ne sachant à qui recourir.

Poussé par mon devoir, je me disposois à y aller, lorsque la Providence vous a conduit ici et vous a porté à m'offrir cette aumône. Je crois vous devoir ces détails, pour que nous rendions graces au Dieu de bonté qui ne nous oublie jamais, et que vous vous réjouissiez d'avoir été l'instrument qu'il a choisi pour soulager des besoins aussi pressans; il est en même temps juste que vous sachiez l'usage que je vais faire du fruit de votre générosité. J'élevai mon cœur à Dieu; je lui rendis grace de son inspiration, bien résolu non-seulement de profiter toujours de ces heureuses occasions, mais de les chercher désormais moi-même.

J'éprouvai alors un autre sentiment bien doux. Pendant que le bon Curé m'entretenoit de l'état de cette triste famille, mes enfans l'écoutoient avec intérêt; leurs yeux se remplissoient de larmes. Je les vis palpitans de joie à la vue de la bourse que j'avois offerte au Curé. Ces heureuses dispositions me transportèrent de plaisir: chers enfans, disois-je en moi-même, si le Ciel vous a départi l'inestimable don de la sensibilité du cœur, je mettrai toute mon application à la

cultiver. J'avois eu d'abord l'idée de prier le Curé de nous conduire auprès de ces malheureux pour être témoins de leur misère ; je pensai ensuite que j'agirois peut-être trop prématurément : je ne faisois que d'arriver, cette démarche auroit pu montrer quelque affectation ; je renvoyai notre visite à un temps où elle pourroit être plus convenable.

Revenu chez moi, je m'occupai du soin de régler les heures et les occupations de toute la journée. Dans ce règlement de vie j'ai fixé l'heure de mon lever de grand matin et avant celle de tout le monde, pour employer les premiers momens du jour à adorer Dieu et à lui rendre graces de la vie qu'il daigne me conserver. Mes enfans se lèvent ensuite et lui rendent les mêmes actions de graces en commun, avec moi et leur précepteur. Nous nous rendons tous ensemble à l'église pour y entendre la Messe. L'heure du déjeûner vient ensuite ; leur instituteur leur donne sa leçon en ma présence, pour que je puisse m'en mêler quand je le juge convenable ; soit qu'ils la prennent ou qu'ils la répètent, je veux toujours être à leur portée, et employer ce temps à mes propres affaires : c'est en effet, mon cher *Théodore*, celui que j'emploie maintenant à t'écrire.

Lorsque mes enfans sont fatigués, je les envoie courir dans le jardin ; j'ai soin de mettre

quelque intervalle dans leurs occupations, soit pour les garantir du dégoût ou de l'ennui, soit pour qu'ils se livrent à l'exercice nécessaire à leur âge. C'est dans cette vue qu'après le dîner nous allons respirer l'air pur de la campagne ; là, je les excite à courir et à jouer, ils s'amusent et en même temps ils fortifient leur tempérament. Le soleil couché, nous revenons au logis ; mes enfans y reprennent leurs études, et moi mes occupations ordinaires.

A sept heures, toute la maison se rassemble. On fait en commun une lecture spirituelle ; on récite le Rosaire de la Vierge, et on fait les prières du soir. Ensuite on soupe, et le soupé fini, mes enfans vont se coucher ; je reste pour donner les ordres que je juge nécessaires, jusqu'au moment où je me retire. Tel est l'ordre que je me propose d'établir dans ma maison, autant que les circonstances le permettront, et j'ai pris les mesures convenables pour qu'il soit fidellement suivi.

J'ai voulu que mes enfans occupassent un appartement où l'on ne peut entrer que par le mien. Jusqu'à présent le précepteur avoit couché dans la même chambre qu'eux : je lui ai dit que, puisque je me trouvois ici, je devois lui épargner cette sujétion, attendu que le ciel et la nature m'avoient confié la garde de mes enfans,

J'ai réglé les heures des repas ; et les repas eux-mêmes sont composés d'alimens suffisans, simples et sains ; toute espèce de faste et toute ostentation sont bannis de ma table. J'ai pris en un mot toutes les dispositions qui m'ont paru convenables pour mener une vie réglée et chrétienne.

Rien n'a égalé l'étonnement de mes domestiques : je lisois dans leurs yeux leur surprise d'un changement si subit dans ma conduite. Ils ne savoient à quoi l'attribuer ; tous ignoroient ma retraite et mon séjour dans le saint monastère. *Simon* m'avoit fidellement gardé le secret. Parmi ceux qui m'entourent, celui qui étoit le plus surpris et qui pouvoit le moins dissimuler son étonnement, c'étoit le précepteur. Accoutumé à la légèreté de mes discours, à la dépravation de mes mœurs et à la violence de toutes mes passions, il ne pouvoit concevoir le ton sage et mesuré de mes paroles ; il ne pouvoit deviner comment j'agissois avec tant de justesse et de poids, comment enfin je m'occupois sérieusement de régler ma maison sur un plan si opposé à mes anciennes habitudes : cependant ni les uns ni les autres n'osoient rien me dire ; ils obéissoient en silence à mes ordres, mais sans pouvoir me dérober leur étonnement.

Je n'ai pas encore osé pousser la réforme plus loin. Il m'a semblé qu'un malheureux tel que

moi, à peine sorti de la fange d'une vie criminelle et dont les exemples pervers sont encore si récens, ne devoit pas s'arroger encore le titre et les droits d'un prédicateur ; il siéroit mal à un homme à peine converti, de prendre le ton et le caractère d'un Apôtre. J'ai cru ne devoir instruire que par mon exemple, ne laisser parler que ma conduite, et j'ai pensé que ma langue devoit être captive ; je n'ai cependant point renoncé à la résolution d'éloigner tous ceux sur qui des exemples longs et soutenus n'auront pu faire aucune impression.

Un de ces jours nous avons été parcourir une partie des terres dont j'ai hérité de mes ancêtres, et qui touchent à mes possessions. Pour la première fois mon attention se porta sur l'état des cultivateurs. Ces gens pauvres et honnêtes, jadis l'objet de mes dédains, nous font vivre au prix de leurs sueurs ; bien plus utiles que les hommes oisifs qu'ils nourrissent par leurs pénibles travaux, ils sont encore plus estimables par l'innocence de leurs mœurs et en général par l'absence des vices qui souvent accompagnent l'opulence.

Explique-moi, si tu peux, comment et par quel miracle ton ami jadis livré à tant d'illusions et d'erreurs, que les fausses maximes du monde avoient si profondément séduit, qui s'étoit au-

dacieusement forgé à sa fantaisie un système commode de morale, et qui soutenoit avec une obstination égale à son orgueil les paradoxes les plus absurdes, a pu dans un si court espace de temps voir toutes ses opinions changer à tel point ?

Dis-moi comment a disparu ce voile épais qui enveloppoit toutes les facultés de mon ame ? Qui a purifié cet air infect dans lequel je ne respirois que corruption ? Ce ne peut être, mon cher *Théodore*, que le flambeau de l'Évangile. Il est venu me montrer les choses, non par leurs apparences, non par l'estime qu'en fait le monde, mais d'après leur propre essence et le jugement qu'en porte Dieu lui-même. Il a brisé dans mes mains la fausse et trompeuse balance dont les passions se servent pour peser les biens et les maux de la terre, et il y a substitué celle du sanctuaire.

Je parcours maintenant les terres et les possessions que j'ai dans le voisinage. Quoique peu versé dans l'administration des biens de campagne que j'ai trop dédaignée, il m'a paru qu'avec quelque soin et un peu d'attention on pourroit y faire de grandes améliorations. Comme les hommes simples, ceux qui ont un cœur pur, les pauvres sur-tout, lorsqu'ils sont appliqués, sont devenus pour moi des objets de vénération ; je parle à mes fermiers ou à ceux qui dirigent la cul-

ture de mes terres avec douceur et avec aménité ; non-seulement je les entretiens de mes affaires, mais je m'occupe encore des leurs. Je m'informe de leurs familles, des personnes qui les composent ; je leur témoigne l'intérêt que je prends à eux, le desir que j'ai de leur prospérité et de contribuer de tout mon pouvoir à leur bien-être.

A la honte de notre siècle, ces gens simples sont stupéfaits de m'entendre leur parler d'une manière si affectueuse. Ils ne cessent de me dire que je suis un bon seigneur ; et ces mots ne sont point dans leur bouche l'expression d'une vaine politesse ou d'une humilité affectée : on lit dans leurs yeux que c'est un sentiment vif que la surprise ou la nouveauté leur inspirent. Tant ils sont accoutumés à se voir injustement méprisés par ceux qui se croient au-dessus d'eux, et humiliés par l'insupportable dureté de ceux qui ne savent être que riches.

Pendant que je m'occupois du règlement de ma maison, que tout me paroissoit aller au gré de mes desirs et que je croyois pouvoir m'occuper d'autres objets, je m'apperçus avec peine que *Simon*, depuis qu'il m'avoit trouvé au milieu des Pères que je venois de quitter, avoit changé de manière et de conduite à mon égard. Auparavant il me parloit avec cette familiarité

et cette licence qu'autorise entre le serviteur et le maître, en dépit de l'inégalité des personnes, l'égalité des excès auxquels ils se livrent l'un et l'autre ; il falloit sans doute rompre ces liens vicieux, mais j'aurois voulu ne pas rompre nos liaisons personnelles qui me paroissoient nécessaires à l'exécution du projet que j'avois formé de le ramener à Dieu.

C'étoit en vain que je m'en occupois. Du moment où il m'eut découvert dans ma retraite, il ne me vit plus qu'avec une sorte de chagrin et d'embarras. Loin de se livrer à son ancienne familiarité, il ne répondoit qu'avec peine à mes questions. Il m'obéissoit sans réplique, mais son air étoit toujours sombre et taciturne. Je pensois que mon nouveau genre de vie lui déplaisoit, et qu'il ne voyoit qu'à regret l'état de retraite et de solitude dans lequel je me proposois de passer mes jours.

Cette idée m'affligeoit parce que j'étois bien décidé à l'éloigner de moi, si mon exemple ne pouvoit rien sur lui. Ses longs services et l'attachement qu'il m'avoit inspiré ne m'eussent pas déterminé à le retenir chez moi. Je n'aurois pas voulu laisser auprès de mes enfans un homme vieilli dans le vice, et qui ayant résisté à la force de mes exemples ne pouvoit lui-même en donner que de mauvais. Mais j'étois extrêmement peiné

de l'idée de ne pas parvenir à persuader un homme que j'avois perverti moi-même, et de me voir forcé à me séparer de lui pour toujours.

Un matin, pendant que le précepteur donnoit la leçon à mes enfans et que j'étois occupé à t'écrire, *Simon* m'aborde et me dit à voix basse qu'il a quelque chose à me communiquer ; je le conduis dans une chambre d'où personne ne pouvoit nous entendre, et voici notre dialogue :

—Il me paroît, Monsieur, me dit-il, que votre maison est maintenant réglée, et que vous n'avez plus besoin de moi. —J'ai toujours besoin d'un ami que j'aime : que veux-tu ? —Je voudrois faire un voyage. —Un voyage ? jamais nous ne nous sommes séparés. —Jamais nous ne nous sommes séparés ? et n'avez-vous pas été plus d'un mois sans que je susse où vous étiez ? n'êtes-vous pas allé au couvent sans moi ? —C'est un accident imprévu, et qu'il m'étoit impossible de prévenir : mais es-tu dégoûté de ma nouvelle vie et ne peux-tu pas t'en accommoder ? Où prétends-tu aller ? —Au couvent. —Au couvent ? et dans quel dessein ? —Pour faire mon salut. Voulez-vous vous sauver seul ? n'est-il pas juste qu'après avoir été le complice et le compagnon de vos égaremens, je participe aussi à votre pénitence ? —Que dis-tu, mon cher *Simon* ? Dieu auroit-il aussi touché ton cœur ?

—Oui,

—Oui, Monsieur, me répondit *Simon* baigné de larmes; et se jetant à mes pieds il m'ajouta: Je ne vous demande qu'un service, celui de me permettre de passer quelques jours au couvent et de me donner une lettre pour le Père qui vous a ramené dans le bon chemin, afin qu'il fasse pour moi ce qu'il a fait pour vous.

—Ma surprise fut si agréable et si vive, je fus tellement ému du propos de *Simon*, que je ne pus retenir mes larmes, et sans savoir ce que je faisois, je me prosternai en m'écriant: Dieu de miséricorde infinie, de combien de manières ne me montres-tu pas ta bonté! Il nous fallut à l'un et à l'autre quelque temps pour pouvoir calmer l'émotion que nous éprouvions mutuellement; lorsque je fus un peu remis, je fis asseoir *Simon.* Expliques-moi bien, mon cher ami, lui dis-je, tes idées et tes intentions, et dis-moi quand et comment Dieu t'a éclairé de sa divine lumière?

—Monsieur, me répondit-il, lorsque j'eus le bonheur de vous découvrir dans ce couvent, après tant d'agitations et d'inquiétudes, mon cœur fut vivement touché; ces cloîtres vastes et silencieux me frappèrent d'étonnement; je crus respirer un air différent de celui que j'avois respiré jusqu'alors, j'éprouvois dans leur enceinte je ne sais quel mouvement de crainte et de respect. Ma surprise s'augmenta, lorsqu'introduit dans

l'humble cellule où je vous trouvai, je vis la satisfaction qui se peignoit dans vos traits.

Votre physionomie n'étoit plus la même, votre air sérieux et réservé m'étonna; il ne vous étoit pas ordinaire, et il produisit sur moi une forte impression. Vous n'aviez plus cette vivacité naturelle de caractère à laquelle j'étois accoutumé, elle avoit fait place à la modération et à la sagesse que votre air exprimoit; la gravité de vos discours me frappa, vous n'étiez plus l'homme que j'avois toujours connu. Je ne pouvois me rendre raison d'un changement aussi grand et aussi prompt; mais quand j'eus vu ce vénérable Père dont l'aspect inspiroit le goût et l'amour de la Religion, quand j'eus entendu les paroles douces qui sortoient de ses lèvres, je crus voir et entendre un Ange du Ciel, et je me dis à moi-même: ce monde-ci est bien différent de celui que je connois, et si je ne m'abuse pas, les hommes y sont meilleurs.

Dès-lors j'aurois voulu ne plus quitter le couvent et y vivre avec vous; mais voyant que vous aviez des ordres à me donner, je crus devoir d'abord m'en acquitter. Depuis ce moment, les mêmes idées et le même desir ne m'ont pas abandonné, mon retour au couvent les a beaucoup fortifiés, sur-tout lorsque j'eus le temps et l'occasion d'observer ces bienheureux Pères. Ce que j'ai vu, soit

au chœur, soit pendant les offices, soit dans le jardin, m'a convaincu que nous autres mondains nous sommes dans le chemin de l'erreur; que ceux qui se livrent à leurs goûts sont des insensés, et que ceux qui vivent sans la crainte de Dieu, sont également dépourvus de lumière et de raison.

Oui, Monsieur, ces dignes Pères entendent bien mieux leurs intérêts. Ils sont déjà plus heureux que nous autres, et ils ne sortiront de cet état que pour jouir de la gloire du Ciel. Je suis un pauvre ignorant; mais je remercie Dieu tous les jours de vous avoir conduit dans cette sainte maison, et je le prie de m'y conduire moi-même. Je n'ai pas osé vous demander la permission de m'y rendre, tant que j'ai vu que vous aviez besoin de mes services et que vous n'aviez pas terminé l'arrangement de votre maison; maintenant que vous y avez établi l'ordre que vous vouliez y mettre, permettez que je me rende au couvent, et que je cherche à vous imiter dans le bien comme je vous ai trop imité dans le mal.

—Si tu savois, lui répondis-je en l'embrassant, si tu savois de quel énorme fardeau tu soulages mon cœur, si tu connoissois tous les motifs que tu me fournis de rendre graces à Dieu, et combien il m'est doux de pouvoir compter sur le plaisir de vivre toujours avec toi dans l'union la plus

intime, tu jugerois de toute l'étendue du bonheur que tu me procures. Écoutes, *Simon*, j'avois mal interprété l'air triste que tu avois pris avec moi; je te croyois mécontent du changement de mes opinions et de mes sentimens, et fort peu disposé à marcher sur mes traces : j'en avois conçu la plus grande affliction, parce que je ne pouvois envisager que la triste nécessité de me séparer de toi ; car je veux ne laisser autour de mes enfans aucun sujet de scandale.

Je t'ai bien mal jugé, mon bon *Simon;* tes sentimens étoient tout différens, et Dieu qui te les a inspirés me garantit que nous ne serons jamais dans le cas de nous séparer. Oui, mon cher, je te regarde dès-à-présent comme mon meilleur ami. Nous l'étions auparavant, mais notre amitié nous étoit funeste à tous deux; tous les jours nous nous donnions l'un à l'autre la mort la plus funeste ; nous courions de concert au précipice, nous suivions la voie de la perdition : nous suivrons maintenant celle de la félicité, et nous nous servirons d'aide et d'appui l'un à l'autre.

Aucun motif humain ne m'engage à te faire retarder d'un instant l'exécution d'un si salutaire projet. Je dois continuer à te donner de bons exemples, pour réparer une partie du mal que je t'ai fait; je dois te demander pardon de t'avoir induit à te rendre, par une fatale complaisance, si coupable

envers Dieu. J'espère que tu ne me le refuseras pas, et que tu lui demanderas de me pardonner, comme je le supplierai de te pardonner également. Pars, *Simon*, quand tu voudras, et plutôt aujourd'hui que demain. L'ange du Ciel qui m'a guéri de mon aveuglement te guérira du tien. Livres-toi à sa direction, et reviens au plutôt jouir au milieu de nous des douceurs de l'union chrétienne que nous formerons entre nous autres. *Simon* me demanda une lettre pour le Père, et il partit le jour suivant.

Il est fâcheux pour moi qu'il me manque dans ma position actuelle. Quoique environné de beaucoup de monde, je me trouve seul; parmi ceux qui m'entourent, personne ne peut servir à mes desseins. Tous ont été les compagnons de mes désordres, et je subis la punition des méchans qui éloignent d'eux tous les gens de bien : viennent-ils à être éclairés d'une lumière nouvelle, ils ne savent plus sur qui tourner les yeux. Je n'ai ici près de moi que des hommes que j'ai rendus les instrumens de mes excès; tu juges qu'ils sont incapables de me rendre des services utiles. Ils ne se sont occupés avec moi que de plaisirs et de vices; ils ont fait comme moi, ils n'ont rien appris.

Maintenant je les mets à l'épreuve; je prends du temps pour voir s'ils ont quelqu'envie d'épurer

leurs mœurs et de commencer une vie chrétienne. Quelques-uns d'entr'eux sont encore bien éloignés de cette pensée, et je crains de me voir obligé de les congédier. Ce qui m'afflige le plus, c'est le sentiment de ma propre insuffisance, le regret d'être hors d'état par moi-même de les exhorter et de les conduire. J'y vois assez clair pour distinguer toute l'étendue de mes devoirs, mais je suis trop peu éclairé pour m'en acquitter complétement. Deux enfans à élever, une maison à conduire, des biens ruraux à administrer, des secours nombreux à distribuer : tout cela est pour moi un énorme fardeau, pour moi qui ne sais rien, qui n'ai point l'habitude de l'application. Je sens la nécessité d'être aidé par une personne intelligente et chrétienne, qui veuille bien s'associer à mes travaux ; mais où la trouver ?

Ce ne sera pas dans ce village ; je ne le connois encore qu'imparfaitement, mais je ne crois guère possible d'y trouver l'homme que je cherche. Sans doute on pourroit le rencontrer dans la capitale ; la difficulté est de le découvrir et de le connoître. Les bons fuient les méchans, et les méchans ne recherchent pas les bons. Après un grand nombre d'années passées dans cette grande ville, et après y avoir consumé en fêtes et en festins des trésors sacrifiés à former ou à entretenir des sociétés, je me trouve seul, isolé, sans

savoir à qui m'adresser pour me trouver un sujet honnête et vertueux. Toi-même, mon cher *Théodore*, tu serois embarrassé si je t'adressois cette commission, sur-tout si je te priois de me chercher pour mes enfans un instituteur vertueux et instruit : c'est de lui dont j'ai aujourd'hui le plus besoin.

Félix a dix ans accomplis, *Paulin* en aura bientôt neuf. Ils sont précisément dans l'âge où leur éducation demande le plus un guide attentif, un instituteur Chrétien qui grave dans leur cœur les vérités de la Religion et les principes de morale qui doivent les diriger vers l'amour et la pratique des vertus. Les impressions de cet âge sont les plus vives, les plus profondes et celles qui influent le plus sur le cours de la vie. Je crains de leur avoir fait perdre les deux années qui se sont écoulées depuis la mort de leur vertueuse mère. Veuille le Ciel que leur précepteur philosophe n'ait pas nui par anticipation aux principes que je voudrois faire germer dans leurs ames !

Cette idée m'afflige et m'effraie. Lorsque avec une cruelle indifférence je vis mourir, il y a deux ans, ma bonne et respectable épouse, je n'imaginois pas combien je déplorerois un jour sa perte ; je m'attendois peu à la connoissance trop tardive de la grandeur du bien dont j'ai été privé.

J'étois trop aveugle alors pour discerner ses éminentes vertus; j'en ai pris à présent une plus juste idée. Quelle consolation n'eût-elle pas éprouvée à me voir rentrer dans le chemin de la Religion et de la vertu ! quelle douce satisfaction n'aurois-je pas eue à lui demander pardon de mes dérèglemens, à chercher à les réparer à force de repentir et d'amour !

Cette vertueuse femme supportoit mes torts avec une patience héroïque; sa profonde sagesse les dissimuloit, et dans sa modeste retraite, elle ne s'occupoit que de l'éducation de ses enfans. Elle les a instruits dans leurs premières années; elle leur a appris à lire et à écrire; elle leur a sur-tout donné les premiers élémens de la Religion, ils ne les ont pas oubliés; car en les examinant l'autre jour sur le Catéchisme, j'ai trouvé qu'ils en répétoient bien les principaux articles, et qu'ils avoient à cet égard une intelligence supérieure à celle de leur jeune âge. Mais je ne crois pas que depuis deux ans ils aient rien appris; il n'est que trop vraisemblable que leur précepteur n'a pas daigné s'occuper de leurs études, ou que s'il a pris la peine de leur donner quelques instructions, elles n'auront roulé que sur des fables ou sur des objets profanes. Je suis porté à le penser, parce que l'autre jour il s'applaudissoit beaucoup de leur faire répéter

devant moi une scène de comédie. Je souffrois, tout en dissimulant ; je voyois bien que mes reproches seroient inutiles, et que pour extirper le mal il falloit en attaquer la racine.

Un trait de sa conduite te le fera mieux connoître encore. Je n'ai positivement ordonné à personne d'assister aux exercices du soir ; ma mauvaise conduite dont le souvenir est encore si récent, me prive absolument du droit de commander avec autorité ; je me suis borné à dire que tous ceux qui voudroient y venir en auroient la liberté : j'applaudis à ceux qui y viennent, je leur témoigne tout le plaisir qu'ils me font ; cet accueil de ma part y a amené le plus grand nombre de ceux qui composent ma maison ; le philosophe n'y a jamais paru, il a le déplorable courage de nous y laisser seuls. Sa conduite m'a dévoilé son caractère et m'a décidé à l'éloigner de mes enfans. Je l'ai déjà congédié. Ainsi me voici seul auprès d'eux, et une charge aussi difficile que celle de leur éducation est au-dessus de mes forces.

Ces détails te montrent l'indispensable nécessité de chercher un homme de confiance qui se dévoue à cette fonction et qui puisse la remplir. Il n'est pas aisé d'en trouver un qui soit doué des qualités qu'exige un soin de cette importance. Je ne regarderois à aucun des sacrifices possibles,

en faveur de celui sur les talens et sur les vertus duquel je pourrois me reposer ; mais où le trouverai-je ? Les sujets de cette espèce sont rares ; et quand j'en aurai trouvé un , puis-je espérer qu'un homme de mérite veuille se charger d'élever les enfans d'un père dont la mauvaise réputation doit l'éloigner ? Au milieu de cette perplexité, il m'est venu une idée que je vais te proposer et dont la réussite seroit un grand bonheur pour moi.

Tu te rappelles de *Marien*, de ce parent pauvre que nous voyions si peu, par rapport à l'opposition de ses mœurs avec les nôtres ; le relâchement de nos principes s'accommodoit mal de sa vertu. Malgré la différence de notre manière de penser, il m'a toujours traité avec une tendre amitié , ou pour parler plus juste, il m'a toujours vu avec compassion. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit : le moment de la miséricorde n'est pas encore arrivé, mais il arrivera ! . . . . Que de fois mes remords m'ont-ils rappelé le peu de cas que je faisois de ses exhortations, comme je l'ai déclaré à mon directeur , en lui dépeignant sa vertu ! Tu sais que dans le temps de nos études, il se distinguoit de tous ses camarades par la sagesse de sa conduite et par ses talens. Tu n'ignores pas non plus qu'il est le troisième ou le quatrième fils d'un père peu aisé, qu'il n'a qu'une

très-modique fortune, et que s'il vit indépendant et heureux, il ne le doit qu'à sa sobriété et à sa modération.

Il me semble, *Théodore*, que le Ciel ne pourroit pas me faire un plus beau présent. Si *Marien* pouvoit se résoudre à venir ici, à vivre avec moi et à se charger de l'éducation de mes fils, ma félicité seroit complète. Mes enfans trouveroient dans lui un ange tutélaire, qui les conduiroit au Ciel, et moi j'aurois un ami éclairé qui me fortifieroit dans mes bonnes pensées, qui me soutiendroit dans le sentier de la vertu, et m'aideroit par ses sages conseils. Mais comment oser espérer qu'un homme si juste, si vertueux, dont je suis trop bien connu et qui a été si récemment témoin de ma déplorable conduite, veuille venir vivre avec moi, sachant mieux que personne au monde à quel point je me suis rendu méprisable ? Puis-je penser qu'il daigne s'associer à une famille dont je suis le chef, et élever les enfans d'un père si déréglé ? Pardonnera-t-il à mes scandales publics, et ne se croira-t-il pas déshonoré de venir habiter la même maison que moi ?

Cependant, *Théodore*, j'ai une si haute idée de son humilité et de sa vertu, que je me flatte encore que la charité pourra le porter à un si grand sacrifice. Il me vient une idée... Fais-moi

le plaisir de lui remettre toutes les lettres que je t'ai écrites, fais-les lui lire successivement pour qu'il rende graces à Dieu pour moi, qu'il apprenne que le moment qu'il espéroit de la bonté divine est arrivé; et que s'il y consent, il peut devenir l'instrument que le Ciel emploiera pour accomplir et pour perfectionner son œuvre. Qu'il lise tout ce que je t'ai marqué; et sur le sujet présent les lignes que je lui adresse :

« Mon cher et respectable *Marien*, élèves vers Dieu ton cœur pur, consultes sa volonté et sa gloire; et si sa bonté te l'inspire, viens au secours d'un ami auquel ton amitié devient indispensable. J'ai formé de bonnes résolutions, viens les soutenir. J'aime la vertu et je la cherche, viens m'apprendre à la pratiquer. J'ai des pensées chrétiennes, et je desire de faire tout le bien dont je suis capable; viens à mon aide. »

« Viens sur-tout recevoir et adopter mes deux fils; ils passeront de mes bras dans les tiens. Reçois-les au nom du Dieu qui te destine à les élever dans sa crainte et à les former pour sa gloire. Reçois-les au nom de l'amitié qui t'implore, et qui les confie à ta sagesse et à ta vigilance. Je t'abandonne tous les droits d'un père. Amènes avec toi quelque domestique de confiance qui puisse les soigner et les servir sous tes ordres. Je vais éloigner tous ceux qui m'ont servi dans

le temps de ma dépravation, si le changement de ma conduite ne peut les engager à réformer la leur. »

« Si tu connois des personnes vertueuses qui puissent les remplacer, ne les perds pas de vue; qu'ils soient prêts à te suivre ici, quand tu jugeras à propos de les mander. Tu disposeras de tout, tu règleras tout suivant la religion et ta conscience. Je t'attends comme l'homme que Dieu m'a destiné pour ami, pour maître et pour compagnon dans le chemin du salut; et je le prie d'ajouter à toutes les graces qu'il m'a faites, celle de toucher ton cœur, et de le déterminer pour son amour à un si grand sacrifice. »

« Que ce Dieu de bonté qui me prodigue les marques de sa protection, t'inspire! que sur les aîles de son esprit divin, tu voles dans cette retraite que je veux consacrer à l'exercice de toutes les vertus; viens bientôt franchir ma porte, et que je puisse me précipiter dans tes bras! Adieu, mon cher *Marien;* adieu jusqu'au moment où Dieu nous unira pour ne nous plus séparer. »

Et toi, mon cher *Théodore*, sois mon intercesseur auprès de *Marien.* Attaches-toi à lui, accables-le d'instances, et décides-le à ne pas resister aux miennes. Dis-lui que ceci est l'œuvre du Ciel, qu'il doit venir au secours d'une famille

égarée et détrompée de ses erreurs, pour la garantir de retomber dans ses égaremens ; d'une famille qui veut se mettre sous sa direction et se conduire par ses exemples.

Tu te souviens qu'en commençant notre correspondance, je t'ai marqué de ne point me répondre sans que je t'en donnasse avis ; je n'ai voulu recevoir aucune lettre de toi que tu n'eusses su toute mon histoire et que tu ne fusses parfaitement instruit de tout ce qui pourroit me concerner. Tu l'es maintenant ; tu connois le miracle qui s'est opéré en ma faveur. Je ne te parle plus du passé, mais du présent. Réponds-moi donc : daigne le Ciel toucher ton cœur, ce cœur bon, généreux et noble, qui a été séduit et trompé comme le mien l'a été. D'ailleurs il m'importe beaucoup d'apprendre la résolution de *Marien*, pour agir d'après ce que tu me marqueras.

Ce qui m'afflige encore dans ma situation, c'est de me trouver éloigné de la maison sainte où j'ai reçu une nouvelle naissance, et de ne pas pouvoir m'y transporter aussi fréquemment que je le voudrois. Il me seroit doux d'y pouvoir aller souvent ; mais il faudra me contenter de visiter un jour de chaque mois une société si intéressante et d'un si grand prix. On m'a informé qu'à peu près à une lieue d'ici il existe

une réunion de solitaires qui vivent ensemble avec beaucoup d'édification ; je voudrois qu'ils ressemblassent à ceux que j'ai quitté, qu'ils pussent les remplacer à mon égard, et remplir les instans de loisir que me laisseront mes occupations. J'irai les voir demain. Adieu, mon cher *Théodore.*

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

Je t'ai dit, mon cher *Théodore*, que j'avois le dessein de visiter des anachorètes ou solitaires réunis dans notre voisinage, qui mènent une vie très-édifiante. Je sortis avec mes enfans pour leur donner le plaisir de la promenade; et les ayant confiés à un domestique, je pris seul le chemin du lieu qu'habitent ces pieux solitaires. Je méditois en marchant les instructions de mon directeur; elles sont pour moi une source de délices et me font une impression toujours plus vive: tous les jours j'y découvre de nouvelles lumières, dont l'éclat croît et s'augmente sans cesse.

Arrivé aux environs du lieu qu'on m'avoit indiqué, j'apperçus un village médiocre. Je demandai la demeure des saints solitaires; on me montra une maison de fort peu d'apparence. J'y portai mes pas; et sans avoir rencontré personne, je me trouvai dans une espèce de jardin, entouré de quelques bosquets. Je m'avançai dans l'espoir de voir paroître quelqu'un, et errant de côté et d'autre, j'entrevis une chapelle.

J'approche, et j'apperçois un homme agenouillé revêtu d'un sac; il tenoit dans ses mains un crucifix,

crucifix, dont il baisoit fréquemment les pieds; il le fixoit d'un œil plein d'expression, de tendresse et de componction. Je ne doutai point que ce ne fût un des Anachorètes. Le respect et la curiosité me faisoient desirer de le voir de plus près; une touffe d'arbres dont l'épaisseur pouvoit me cacher, dominoit la chapelle : je m'y cachai avec précaution pour ne pas être entendu. Je voulois l'observer sans le distraire.

Il étoit pâle, maigre et baigné de larmes. Mais quel fut mon étonnement, lorsque l'ayant fixé avec beaucoup d'attention, je crus reconnoître les traits de *Manuel*, de ce malheureux *Manuel* dont j'avois tant déploré la mort, dont la destinée éternelle m'avoit tant alarmé, dont le sort par son affreuse incertitude m'avoit causé une si vive affliction ! Il n'est pas en mon pouvoir de te peindre, *Théodore*, l'émotion que me causa cette apparition imprévue, tous mes membres tremblèrent; mon cœur battoit avec force, troublé par une ressemblance aussi complète, je ne sus où j'en étois.

Je cherchois à me persuader qu'il n'y avoit rien de réel dans ce que je voyois; je crus que ce n'étoit qu'un songe, une pure illusion de mon imagination; cependant je le fixois encore avec plus d'attention : sa figure toujours plus ressemblante m'inspira un nouvel effroi. Ma perplexité alloit

toujours en augmentant ; plus je m'appliquois à le considérer, plus je crus reconnoître *Manuel ;* je ne pus plus me contenir. Par l'effet d'un mouvement que ma prudence ne put arrêter, je m'écriai : Dieu saint ! seroit-ce *Manuel !* comment celui qui repose dans la tombe peut-il t'adorer parmi les vivans ? En disant ces paroles, je sortis sans réflexion du taillis où j'étois caché pour m'approcher et le reconnoître de plus près.

Le bruit que je fis, la force et la vivacité de mon exclamation tirèrent l'Anachorète de sa méditation profonde. Il leva les yeux, les fixa sur moi, me considéra avec attention et avec surprise ; et se relevant, il vint à moi : tu ne te trompes point, ami, me dit-il ; je suis le malheureux *Manuel*. Pourquoi viens-tu troubler ma solitude ? j'avois résolu d'ensévelir ici, ignoré de tous les humains, les restes d'une vie criminelle. Quelle fatalité funeste t'a fait découvrir un secret destiné à mourir avec moi dans ce réduit solitaire ? . . .

Mais que vois-je ! tu pleures ! la simplicité de ton extérieur, ton air et ton maintien respirent la modestie ; serois-tu désabusé et converti ? Grand Dieu ! tes miséricordes se sont donc répandues en même temps sur deux cœurs que les mêmes passions avoient égarés ! Ami, hâte-toi de m'ex-

pliquer ce mystère : nous sommes l'un pour l'autre le sujet d'un grand étonnement. La bonté divine me réservoit donc la consolation de te voir et de te trouver changé ; c'étoit la seule qu'elle pût ajouter à toutes celles qu'il lui plaît de répandre sur les jours de mon repentir.

Lorsque mes sens furent un peu calmés et que je fus en état d'articuler quelques mots, nous nous assîmes ; car je ne pouvois me soutenir. Je lui racontai briévement tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation, et la fausse nouvelle qu'on m'avoit donnée de sa mort. Il m'écoutoit avec des témoignages d'étonnement et de joie que je ne saurois te rendre ; de pareilles situations ne peuvent se décrire : il auroit fallu en être témoin et avoir un cœur disposé à les sentir. Après avoir entendu le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, récit souvent interrompu par nos larmes, il en rendit à Dieu les plus ferventes actions de graces, et m'instruisit à son tour des causes qui avoient amené le changement de son cœur et qui l'avoient déterminé à quitter le monde.

Tu as cru, me dit-il, et tous nos compagnons ont dû le croire avec toi, que j'étois un homme abandonné, audacieux et intrépide dans le mal, portant un cœur de pierre, insensible à tout remords, au-dessus de toute inquiétude, accordant tout à mes passions ; tu as pu penser qu'au

milieu de nos dérèglemens je jouissois du calme d'une conscience imperturbable. La licence effrénée de ma vie devoit vous le persuader à tous ; j'affectois ce calme insensé : mais dès que je l'affectois, tu comprends qu'il étoit loin de moi.

J'avois beau m'efforcer d'y parvenir, jamais il ne fut en mon pouvoir de l'obtenir ; jamais je ne pus surmonter l'importune et secrète terreur qui empoisonnoit toutes mes jouissances ; jamais je ne pus faire taire la voix intérieure qui me menaçoit d'une éternité de tourmens. Je sens à présent que beaucoup de personnes affectent cette tranquillité au milieu du désordre, tandis qu'un ver rongeur les dévore.

Cette monstrueuse conduite paroît incompréhensible ; la féroce violence des passions et le charme corrupteur des exemples produisent et entretiennent ce mélange de contradictions qu'on conçoit à peine.

Je me suis toujours montré le plus ardent dans le mal ; le plus fougueux, le plus déterminé à défier la colère du Ciel : malgré cette sécurité feinte, j'étois intérieurement en proie à mille terreurs. Le bruit du tonnerre, un incident imprévu, la moindre apparence de la mort me remplissoient d'effroi ; et toujours déchiré de ces inquiétudes, je ne pouvois jouir en paix du fruit de mes perversités. Elles se multiplioient néan-

moins, comme si à force d'excès j'eusse pu me procurer la paix; ou comme si la réputation d'un homme impie et dissolu acquise à un si haut prix, avoit pu compenser mes souffrances : enfin, tandis que d'autres ont l'hypocrisie de la vertu, j'avois, moi, celle de la dépravation et de l'incrédulité.

Tel étoit l'état de mon ame, mon cher ami, lorsque je vous quittai, dans cette nuit où j'allois préparer cet assaut de débauche projeté entre nous pour le jour suivant. J'avois fait une grande partie du chemin lorsque je perdis connoissance, sans savoir ni comment ni pourquoi, et sans qu'aucun accident préalable eût pu me l'annoncer. Je ne saurois rendre compte de ce qui m'arriva alors. Tout ce dont je me souviens est qu'en sortant de cette fatale léthargie, je me trouvai au milieu d'une grande salle. Mes premières sensations furent foibles et confuses. J'étois effrayé de tous les objets, sans en pouvoir distinguer aucun. Les nuages qui m'offusquoient, se dissipèrent insensiblement; je parvins enfin à jouir de mes sens.

Dans quel état me vis-je, grand Dieu! Étendu sur un lit funèbre, enveloppé d'un suaire, les mains et les pieds attachés; quatre flambeaux éclairoient mon cercueil, on avoit placé un crucifix sur ma poitrine : je tressaillis d'horreur. Je portai

mes regards de tous côtés pour voir s'il n'y avoit personne, j'apperçus que j'étois seul. Je voulus appeler, ma voix s'étoit éteinte moins par foiblesse que par l'effet de la terreur. Je ne tardai pas à voir entrer une femme à qui j'adressai quelques paroles mal articulées ; épouvantée de me voir vivant, elle jeta des cris d'effroi et s'enfuit.

Un moment après vint un homme vêtu comme tu me vois. Il s'approcha de moi à pas lents, comme pour vérifier ce que la femme lui avoit rapporté, ou comme retenu par la crainte de m'incommoder. Me voyant les yeux ouverts et entendant mes questions, il me répondit avec douceur : ne vous inquiétez pas, Monsieur, tranquillisez-vous ; Dieu vous rappelle à la vie, et vous ne tarderez pas à la recouvrer. A l'instant même il détache mes liens, me débarrasse de tout cet appareil de mort ; et à l'aide de deux paysans qu'il appelle, on me transporte dans une autre pièce où on me mit au lit.

Je m'abandonnois à leurs soins, sans rien comprendre à tout ce qui se passoit autour de moi. Lorsqu'ils eurent fini, je demandai à cet homme comment je me trouvois dans cet état ? Il me répondit : je vous rendrai compte de tout ce qui s'est passé, lorsque vous serez rétabli et que vous pourrez m'entendre : vous êtes affoibli, et une impression trop forte pourroit vous nuire. Il faut

donc commencer par reposer et prendre quelque aliment pour réparer vos forces ; sur-tout il faut éviter de parler et de vous agiter. Je me bornerai à vous dire, pour vous tranquilliser, que vous avez été surpris dans votre voiture par une léthargie si profonde que nous vous avons cru mort ; voilà pourquoi vous vous êtes trouvé dans l'état où vous étiez tout-à-l'heure ; mais Dieu vous a conservé la vie. J'espère que ce ne sera rien, et qu'à l'aide de quelques secours vous vous rétablirez bientôt. Je ne vous recommande maintenant que du repos et du silence.

Peu à peu mes idées se développoient : mon premier étonnement fut de ne pas voir auprès de moi les deux domestiques qui m'avoient accompagné. Malgré le silence qu'il m'avoit recommandé, je ne pus m'abstenir de lui en demander des nouvelles. L'un, Monsieur, me répondit-il, vous croyant mort, est retourné sur ses pas pour avertir vos amis ; l'autre est au lit, grièvement malade. La maison où vous êtes est celle de mon père, elle est un peu solitaire et au milieu de la campagne ; mais il vient de se rendre au village le plus voisin pour y chercher un chirurgien. Il n'y a maintenant ici que ma mère et une domestique, celle qui s'est effrayée lorsque vous lui avez parlé. Vous êtes instruit maintenant de ce qu'il vous importe le plus de savoir ; en voilà assez

pour le moment. Il fit signe à sa mère de s'approcher. Je la vis ; mais il ne voulut pas souffrir que je disse la moindre parole.

Cette respectable vieille et ce saint Hermite me prodiguèrent leurs soins et tous les secours qu'exigeoit ma situation. Je ne tardai pas à me sentir très-soulagé, et dans le même état que s'il ne m'étoit rien arrivé ; plus maître alors de moi et de mes idées, je leur demandai le récit détaillé de tout ce qui s'étoit passé. Ils me dirent que j'avois été attaqué d'une *asphyxie* et qu'on m'avoit cru mort : ils me rassurèrent sur cet accident qui n'est pas rare, en me faisant espérer qu'il n'auroit aucune suite. Ils ajoutèrent que *Jacinthe*, le domestique qui ne m'avoit point abandonné, accablé de douleur et de fatigue, avoit pris une fièvre violente et qu'il étoit en danger.

Ces nouvelles m'inquiétèrent vivement. L'accident subit et si imprévu que je venois d'éprouver, l'idée de mon sort, si la mort qui m'avoit approché de si près eût terminé mes jours, et la crainte de voir le même accident se renouveler, me remplirent de trouble et d'effroi; le long désordre de ma vie, mes crimes, mes blasphèmes, mon abominable conduite, s'offrirent à moi sous l'aspect le plus effrayant. Je ne pus envisager qu'avec horreur l'abyme profond où j'étois plongé : ce fut la première pensée qui

me fit appercevoir combien je m'étois abusé. Bientôt après, la terreur menaçante, les angoisses dévorantes, les remords, s'emparèrent de mon cœur. J'aurois sacrifié tout ce que j'avois au monde pour sortir de cet état pénible ; mais comment y parvenir ? Vainement je m'attachois à considérer les ressources de la miséricorde divine, le poids énorme de mes crimes m'accabloit. Je ne voyois personne à qui m'adresser, je ne savois comment m'y prendre ; au milieu de cette agonie mortelle, des sueurs froides et abondantes épuisoient mes forces et me causoient de fréquentes défaillances. La crainte d'un nouvel accident redoubloit mes inquiétudes.

Ce qui m'affligeoit bien plus encore, c'étoit d'avoir été conduit par le hasard dans une maison solitaire au milieu d'un désert, où je n'avois point à ma portée de prêtre qui pût me secourir : je regardois cet état comme un châtiment de Dieu qui ne vouloit plus me pardonner. L'agitation continuelle que j'éprouvois, les soupirs violens que j'exhalois dans mon inquiétude et les mots mal articulés qui s'échappoient de ma bouche, excitèrent l'attention de l'Hermite ; il s'approcha de moi, pour s'informer si j'avois besoin de quelque chose. Je lui demandai quelle heure il étoit ? minuit, me répondit-il : il ajouta, que sa mère, âgée et infirme étoit couchée; qu'il me veilloit

et qu'il étoit resté pour me donner tous les secours que mon état pouvoit exiger.

J'aurois voulu lui dévoiler les motifs de mon trouble ; une fausse honte me retenoit. Que m'auroit-il servi d'ailleurs de me découvrir à un homme dont l'extérieur ne m'annonçoit qu'un simple paysan, hors d'état de me secourir dans ma déplorable situation ? Livré à toutes les terreurs, privé de toute espérance, ne voyant aucun moyen d'échapper à un si grand danger, j'éprouvai des convulsions causées par le découragement et le désespoir ; et ne pouvant résister à tant d'afflictions et d'angoisses, je retombai dans la même léthargie. Mes yeux se fermèrent de nouveau à la lumière, et je perdis une seconde fois toute connoissance.

Cet accident fut pareil au premier ; mais il fut moins long, et je revins à moi vers quatre heures du matin. Je me souviens seulement qu'ayant repris mes sens avec autant de lenteur que la première fois, je me trouvai au lit sans avoir bien recouvré la mémoire. Le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut le Solitaire qui lisoit : je poussai un soupir ; il se hâta de venir à moi, la joie peinte sur le visage. Il m'adressa quelques paroles de consolation et me renouvela affectueusement la recommandation de ne point parler, attendu que le plus léger effort pouvoit être dangereux. Mais

j'étois agité d'autres desirs, parce que je me trouvai alors en état de recueillir plus promptement mes idées, et que je reconnus distinctement que j'étois retombé dans une profonde léthargie. J'étois cruellement affligé de voir que je tombois dans ce triste état sans éprouver aucun symptôme qui me l'annonçât ; la nature ne m'en avertissoit point. Les accidens se renouveloient, j'en avois subi deux dans un intervalle très-court ; leur retour n'étoit que trop vraisemblable. Quelqu'une de ces attaques, la première peut-être, pouvoit devenir la dernière ; et sans m'y attendre, sans rien prévoir, je pouvois être précipité dans les abymes de l'éternité.

Ces lugubres idées réveillèrent toute l'anxiété de mes terreurs ; mes cheveux se dressoient sur ma tête. Dans un instant, je me représentai comme dans un seul tableau toutes les horreurs de ma vie ; je me persuadai qu'il n'y avoit plus de ressource pour moi. Que n'aurois-je pas donné pour avoir alors un directeur qui pût me conseiller et m'instruire ! la fréquence de mes accès ne me laissoit ou pouvoit bien ne me laisser aucun temps dont je pus disposer.

Ces amères réflexions se succédoient en foule, et me tourmentèrent à tel point que n'étant plus maître de me contenir, je me mis à crier comme un forcené. Le bon Hermite voulut chercher à

me consoler, mais je n'écoutois rien ; je me répandis en discours extravagans : à peine savois-je ce que je disois. Probablement il m'échappa quelques mots qui annonçoient mes remords et mes frayeurs. Lorsque je fus un peu calmé, ce digne homme me dit : Monsieur, si vous avez quelque inquiétude de conscience, je suis Prêtre. Vous seriez Prêtre ! répondis-je avec transport ; hélas que m'importe, si Dieu ne veut pas me pardonner !

Le bon Hermite chercha avec beaucoup de douceur et de ménagement à m'exciter à la confiance. J'écoutai ses discours d'abord avec intérêt, et mon cœur s'ouvrit enfin à l'espérance. Le temps ne me permet pas de te rapporter la longue et intéressante conversation que nous eûmes. Il me suffira de te dire, que dans la crainte du retour de mon accident et m'abandonnant à cet homme de Dieu dans qui j'ai reconnu depuis autant de sagesse que de sainteté, je fis à la hâte et dans des dispositions très-imparfaites, une de ces confessions qu'inspire l'effroi de la mort, confessions dont Dieu seul peut apprécier le mérite ; et combien n'ai-je pas d'actions de graces à lui rendre de ce qu'il a permis que je ne comparusse pas devant lui immédiatement après celle que je venois de faire !

Elle étoit trop imparfaite pour que je pusse en être satisfait ; mais l'espérance d'en faire une

meilleure, si Dieu m'en donnoit le temps, me donna quelque tranquillité. L'Hermite que jusqu'alors je n'avois vu qu'avec indifférence, que je croyois laïque et peu instruit, m'inspira bientôt un grand respect. Sa qualité de Prêtre que je n'avois pas soupçonnée, me le faisoit envisager d'un œil différent; sa prudence, son zèle et sa charité avoient déjà touché mon cœur. D'ailleurs cette découverte subite et imprévue, le bonheur d'avoir rencontré dans lui, contre toute espérance, un Ministre de la Religion, me portèrent à penser que Dieu me l'avoit offert pour le salut de mon ame, et cette réflexion me remplit d'une consolation inexprimable.

Je résolus donc de m'abandonner à sa conduite; je le regardai comme un Ange du Ciel, que la miséricorde divine m'avoit envoyé. Son zèle ne se ralentit pas un instant; et quoique je m'apperçusse qu'il avoit beaucoup d'attention à ne pas me fatiguer, il mettoit tous les momens à profit. Il me parloit sans cesse avec une extrême douceur, de la bonté de Dieu et de son desir de pardonner au pécheur véritablement converti. Il employoit toute son industrie à soulager mon cœur et à animer ma confiance: il ne s'occupoit qu'à m'exciter à la contrition, à l'amour de Dieu, et à m'inspirer la résolution de changer de vie.

Le maître de la maison revint avec un chirurgien qui m'administra quelques remèdes. Son arrivée me fit un très-grand plaisir par rapport au malheureux *Jacinthe;* mais, hélas ! il ne put le sauver : sa fièvre le conduisit au tombeau. J'eus au moins la consolation d'apprendre qu'il étoit mort dans les mains de mon bon directeur, qui le confessa et le secourut dans ses derniers momens. Combien la mort de ce serviteur qui avoit eu tant de part à mes iniquités, renouvela mes remords ! que de nouveaux motifs de reconnoissance ne me fournit pas la bonté du Dieu qui me donnoit le temps de me préparer à une confession salutaire !

J'avois passé deux jours sans éprouver de rechûte : je me sentois assez bien rétabli pour pouvoir m'habiller, et je le fis sans danger. Le saint Hermite m'aidoit en tout : il ne dédaigna pas de me rendre tous les services que j'aurois pu attendre d'un domestique fidelle et empressé. J'étois confus de voir un homme que je respectois, descendre auprès de moi à ces ignobles services; son humilité ne se refusoit à rien, et la nécessité me forçoit à les recevoir.

Il me fit asseoir, et se mettant à genoux, il me dit : que votre premier soin, Monsieur, après avoir recouvré la santé, soit d'en remercier l'Auteur de tout bien, de lui promettre de

nouveau l'entier changement de votre vie, et de commencer dès-à-présent une bonne confession générale qui supplée à l'imperfection inévitable de la première, qui puisse vous ouvrir vraiment les portes de la miséricorde divine et les bras de notre sainte mère l'Église, et qui vous établisse plus solidement dans sa divine affection.

Ce discours, son ton de ferveur et de charité, m'émurent profondément; mes yeux se remplirent de larmes. Je voulus me mettre à genoux; il m'en empêcha, me disant que Dieu ne demandoit que le cœur. Il se releva lui-même, et je renouvelai toutes les promesses que j'avois déjà faites. Il s'assit à côté de moi. Je ne puis te rendre exactement compte de tout ce que me dit ce serviteur de Dieu, sur le peu de confiance que mérite une confession si précipitée et qui n'est inspirée que par la crainte de la mort; sur la nécessité d'y revenir, de la faire dans toute l'ardeur de mon ame et avec des sentimens plus dignes du Dieu de miséricorde qui m'accordoit du temps, et m'appeloit visiblement à un changement de vie.

Ce saint homme me fit fondre en larmes. Je lui répondis que puisque le Ciel me l'avoit destiné pour guide, j'étois disposé à ne me conduire que par ses conseils, et que je ferois tout ce qu'il exigeroit. Il m'ajouta que les attaques que j'avois éprouvées étant si subites et pouvant devenir

funestes, la prudence vouloit que je ne perdisse pas un instant ; et dès le moment même, je recommençai ma première confession, et nous débrouillâmes ensemble le chaos ténébreux de ma déplorable vie.

Trois jours entiers avoient été consacrés à ce travail ; et nous en étions encore occupés, lorsqu'on vint avertir l'Hermite qu'un exprès chargé d'une lettre le demandoit : il la lut devant moi, et je vis son visage s'altérer sensiblement. Je lui en demandai le motif. C'est une nouvelle, me dit-il, qui m'affecte vivement : car elle me force à m'absenter et à me séparer de vous pour quelque temps. Ma Communauté m'appelle : un de nos Frères est à l'article de la mort, et il desire que je l'assiste en ses derniers momens.

Quoi ! mon ami, lui dis-je, tout effrayé ! vous m'abandonneriez dans les circonstances où je suis ? —Je ne puis absolument pas, répondit-il, me refuser à des devoirs qui sont parmi nous de la plus stricte obligation. J'espère que d'une manière ou d'autre je serai bientôt de retour, et que nous reprendrons le fil de notre travail. —Mais, lui répliquai-je avec vivacité, si j'éprouve un nouveau paroxisme de la maladie qui me poursuit ? —Dieu ne le permettra pas, répondit-il ; le Seigneur ne laisse pas ses œuvres imparfaites.

Je

Je restai abymé dans la plus profonde douleur. Il vouloit que tout en faisant les préparatifs de son départ, nous reprissions notre confession ; j'étois hors d'état de le faire. J'éprouvois une peine extrême et je me sentois prêt à défaillir. Il insista sur les raisons qui l'obligeoient à s'éloigner ; et à cette occasion il m'apprit que sa communauté étoit formée de douze individus réunis de leur plein gré pour vivre en commun, et se livrer ensemble avec plus de ferveur à des actes de religion et de pénitence ; qu'étant tous laïques, ils avoient cherché un Prêtre qui vécût avec eux, qui leur dît la Messe et pût leur administrer les Sacremens ; que malgré son indignité, ils avoient jeté les yeux sur lui et lui avoient proposé de se charger de ces fonctions, qu'il avoit acceptées avec empressement.

Il m'ajouta que depuis trois ans cette Communauté s'étoit établie à douze lieues de l'endroit où nous étions, dans une maison appartenante à l'un d'eux qui l'avoit cédée pour l'usage commun ; qu'on y avoit établi une chapelle avec la permission de l'Évêque et des Magistrats, que depuis l'établissement de cette communauté, il n'avoit point cessé d'y résider ; mais que sa mère l'avoit prié avec tant d'instance de venir la voir avant sa mort qu'il n'avoit pas cru devoir se refuser à sa tendre sollicitation, et qu'avec la permission

de ses compagnons, il étoit venu passer quelques jours auprès de ses parens, après avoir laissé son adresse à son supérieur pour être averti dans le cas où l'on auroit besoin de son ministère.

Maintenant, Monsieur, me dit-il, vous voyez qu'étant le seul Prêtre de cette maison, je ne puis me dispenser de m'y rendre dans une occasion aussi essentielle et aussi pressante que la mort d'un compagnon. Je sentois toute la force de ses raisons et je l'avouai, mais je ne pus me dispenser de lui dire qu'elles ne dissipoient ni mes inquiétudes ni mes craintes. Il me vint en idée que je pouvois le suivre, et je le lui proposai; il m'objecta que l'état de ma santé ne le permettoit pas, que d'ailleurs je ne trouverois ni mes commodités habituelles ni les remèdes qu'exigeoit ma situation. Je lui dis que je me sentois assez fort pour entreprendre un voyage aussi court, et que quant à mes aises, un pécheur tel que moi devoit s'estimer heureux de partager les austérités de cette sainte association. Le bon Hermite voulut insister; je lui parlai d'un ton si décidé qu'il ne répliqua plus. Mon ami, lui dis-je enfin, si je ne suis pas indigne de votre société et de celle de vos saints Confrères, j'irai avec vous; j'irai profiter des exemples de ces dignes pénitens qui n'ont pas à déplorer une

vie aussi scandaleuse que la mienne. —Je ne réplique plus, me dit-il : Dieu me garde de m'opposer à un dessein qui peut être l'effet d'une sainte inspiration.

Le lendemain, nous arrivâmes de bonne heure à cette humble maison qu'habitent des saints. Mon cœur déjà prévenu par le bienfait de la grace divine, céda bientôt à l'impression des grands exemples de vertu, de piété et d'austérité que j'avois sans cesse sous les yeux dans l'enceinte de cette solitude. Quels hommes, mon ami ! le silence, la ferveur, la félicité pure, habitent au milieu d'eux. Le spectacle de l'ordre qui y règne, de cette sévère harmonie qui pour la première fois se présentoit à mon admiration, élevoit mon ame. Je m'apperçus que la terre offroit des délices tout autres que celles que j'éprouvois, lorsque je ne suivois que l'impulsion de mes sens et les maximes du siècle. Les saints Hermites m'accueillirent avec cette douce et sincère bienveillance dont le monde ne présente que l'apparence, et qui n'appartient réellement qu'à la charité chrétienne.

Ce fut là que j'achevai ma confession générale, et que le Seigneur daigna m'aider à me rapprocher de lui à l'aide de son saint Ministre, et à trouver le pain du Ciel. Le temps, (car l'heure d'aller à la chapelle approche,) ne me

permet pas de continuer plus long-temps cet entretien. Mais si nous pouvons nous voir une autre fois plus à loisir, je te raconterai des choses admirables qui te montreront les prodiges de la Providence et l'étendue de ses miséricordes.

Je me bornerai à te dire que m'étant acquitté de tous mes devoirs, je m'appliquai d'après le conseil de mon confesseur à repasser toutes les charges de ma conscience et à mettre mes affaires en ordre, mais secrétement et de manière qu'on ne sût pas qui j'étois. Mon intention étoit de mourir au monde, et dans cette vue de ne pas démentir le bruit de ma mort, pour pleurer ici mes égaremens et consacrer le reste de mes jours aux gémissemens de la pénitence. Mes saints compagnons daignèrent admettre parmi eux un Frère qui ne pouvoit que les admirer ; et je tâchai d'imiter, quoique très-foiblement, leurs exemples édifians.

Jamais je n'ai passé de jours aussi heureux, aussi sereins, aussi paisibles ; je ne puis te retracer à présent ni tout ce que je dois à Dieu, ni les douceurs de la tranquillité dont je jouis. Tu te contenteras d'apprendre pourquoi tu me trouves ici, et comment Dieu m'a conservé la vie ; rends-lui graces d'avoir rencontré l'ancien et le perfide apôtre de l'incrédulité, l'apologiste insensé du crime et de l'iniquité ; dans la maison du Sei-

gneur, couvert des vêtemens de la pénitence. Je n'étois affligé que de te croire encore abymé dans l'erreur. Quelle consolation n'éprouvai-je pas, en voyant que le bonheur qui m'a conduit au repentir et à la douleur, s'est étendu sur toi et t'a ramené à la Religion et à la vertu ! Quelle inconcevable combinaison, digne de notre étonnement et de toute notre admiration, ne trouvons-nous pas dans les voies du Seigneur ! Qui eût pu prévoir que les conseils du Tout-Puissant eussent destiné un seul et même instant à la conversion de deux hommes aussi pervers, de deux monstres livrés sans mesure à la corruption de leurs opinions et de leurs mœurs ?.... La cloche sonne : ici, nous ne nous faisons pas attendre ; adieu. —*Manuel* se retira me laissant aussi étonné que le voyageur qui vient de voir la foudre tomber à ses pieds. Je fus long-temps à revenir de ma profonde stupeur. O Dieu ! disois-je, en sortant du jardin, où je venois de voir et d'entendre des choses aussi inattendues ! quel homme de bonne foi peut considérer la cause et le principe d'un changement si général et si complet, sans y reconnoître la force de ton bras !

Mais quoi, Dieu de bonté ! ne trouvai-je pas dans ce que je viens d'apprendre un avertissement que tu me donnes, ne me fais-tu pas entendre

que je n'ai pas encore accompli tous les desseins de ta miséricorde ? Te chercherois-je, Seigneur, avec moins d'ardeur que *Manuel* ? ne dois-je pas au moins faire ce qu'a fait pour toi l'ami, le compagnon dont j'ai égalé et peut-être surpassé les crimes ? Dieu de miséricorde !... je promets, en présence du Ciel, unique témoin de mon entrevue avec *Manuel*, de l'imiter dans sa pénitence, comme je l'ai imité dans ses excès ; de suivre ses traces, et de venir ensévelir ma vie et expier mes péchés dans le même tombeau.

Quoi ! lorsque le compagnon de mes désordres pleure ses iniquités sous l'austère livrée des martyrs de l'abnégation de soi-même, quand je le vois admis dans la société pénitente des athlètes de la croix, quand il consume ses jours dans la méditation de l'éternité et qu'il unit les tendres gémissemens de sa douleur aux Cantiques sacrés qui retentissent dans le long silence des nuits ; quand sur la terre dure et dans un lieu consacré aux soupirs et aux larmes, *Manuel* demande sans cesse à Dieu le pardon des péchés que nous avons commis ensemble ; quand enfin l'image de son austère pénitence me suivra par-tout, pourrai-je sans rougir me voir dans une maison commode et y vivre au milieu de l'abondance ? Non, non, j'ai partagé ses crimes, il est juste que je partage ses expiations.

Mon Dieu, soutiens ma résolution ! sans doute elle te sera agréable, puisque tu me l'inspires. Ce n'est point en vain que tu m'as conduit ici ; tu as voulu me montrer le chemin que je dois suivre. Mon dessein, je n'en doute point, aura l'approbation du saint directeur de ma conduite ; il est trop conforme à ses principes et à la fermeté des propos qu'il m'a fait former. Rentré chez moi, je lui écrivis ce qui m'étoit arrivé, et lui fis part de la disposition où j'étois. Je lui envoyai ma lettre par un exprès, qui au bout de trois jours me rapporta sa réponse. Je t'en envoie la copie ; elle est conçue en ces termes :

« Quelle admiration et quel plaisir m'a causé votre lettre ! Combien devons-nous adorer et aimer ce Dieu de bonté qui au milieu du tumulte des passions et les mouvemens de la terre, forme et mûrit en silence ses élus, pour les retirer de l'abyme où leur foiblesse les plonge et les élever jusqu'à sa lumière inaccessible ! Comment ce monde si misérable et si petit par la nature des intérêts qui l'agitent, se transforme-t-il, aux yeux du sage qui l'observe à la lueur du flambeau de l'Évangile, en un théâtre immense et magnifique, où se montre par-tout la main puissante de l'éternelle sagesse qui le dirige et le gouverne ; cette main douce et prévoyante qui du fond de la plus frêle argile sait tirer des êtres

sur lesquels se réfléchit la splendeur de sa divinité ; cette main sage qui par des voies profondes et inexplicables les conduit au terme sublime de son royaume ; cette main miséricordieuse qui veut qu'au jour du triomphe et de l'ascension des membres de J. C., ils accompagnent ces ames choisies, et séjournent à jamais avec elles dans le sein de son repos, de son alégresse et de son éternité !

Que de sujets d'admiration me fournit l'événement dont vous me faites le récit ! Vous ne cherchiez que le plaisir innocent d'une promenade solitaire, et Dieu vous a manifesté au fond d'une austère solitude la force invincible de sa puissance ; par un exemple extraordinaire et qui vous touche de si près, il vous a montré clairement qu'au milieu des maux de la corruption humaine, il s'occupe d'en retirer ceux qu'il veut glorifier dans sa divine demeure ; et qu'avec une promptitude qui étonne jusqu'aux esprits célestes, il sait conduire les hommes les plus pervers à la classe auguste et vénérable de ses élus.

Comment ou pourquoi Dom *Manuel* a-t-il pu si-tôt devenir l'objet de l'attention et de l'amour de l'Éternel ? D'où lui est venu cette force, qui tout-à-coup et contre sa propre espérance, l'a rendu supérieur au monde, à ses sens et à cette multitude de vices et de chaînes qui avoient fait de lui un monstre d'incrédulité et de dépravation ?

D'où est descendue cette lumière nouvelle qui lui a si subitement découvert les vanités de la vie et dévoilé les secrets de l'éternité ? Dieu infini ! Dieu bon ! ce sont là tes œuvres, toujours grandes, toujours admirables. Ton bras invisible et tout-puissant peut seul opérer sur la terre ces prodiges et ces vocations d'un ordre si supérieur au pouvoir humain, et si contraire à tout ce qui peut nous paroître vraisemblable.

Vous avez trouvé, Monsieur, sans vous y attendre, un second exemple, et un exemple frappant du grand miracle de miséricorde que la bonté divine a opéré dans votre cœur. Ce Dieu de compassion vous a ménagé cette rencontre merveilleuse pour vous faire mieux sentir le bonheur d'être sorti de l'abyme où vous étiez plongé. Il a voulu vous délivrer de la crainte où vous étiez que Dom *Manuel* ne fût mort, sans avoir pu pleurer ses scandales et sanctifier ses derniers soupirs. Rendez-lui graces, Monsieur ; mais réfléchissez que la terrible image d'une mort imprévue et précipitée, ne perd rien de sa vérité et de sa force, pour ne s'être pas réalisée dans la circonstance qui a fait sur vous une impression également profonde et salutaire. Pendant que l'ami dont vous pleuriez la mort, vivoit encore, le malheur auquel il avoit échappé avoit atteint en plusieurs endroits de la terre, des personnes

aussi coupables que lui et aussi peu disposées à comparoître devant le divin Tribunal.

J'ai vu de même avec beaucoup de plaisir la noble et courageuse émulation que cet exemple vous a inspirée ; elle annonce un cœur disposé à tout et capable des plus grands sacrifices. Les tabernacles du Seigneur sont sans doute dignes d'amour ; mais il est des règles de modération et de prudence que nous ne devons pas oublier, même en cherchant Dieu et la vertu. *St. Paul* veut que nous soyons réservés et discrets jusques dans le bien. Nous devons tous nous soumettre à la loi de l'Évangile ; mais cet Évangile nous indique différentes voies pour parvenir à la sainteté ; et personne ne doit choisir ceux qui peuvent contrarier les lois naturelles, lorsqu'elles nous tiennent attachés par des liens plus étroits et plus importans même que les plus saintes institutions, ceux de l'état où l'on se trouve engagé.

Dieu, l'auteur suprême de la Religion, a su la rattacher à la nature, de manière que toujours unie avec elle, elle l'élève, au lieu de la contrarier. Il veut qu'elles marchent ainsi de concert, et que le Chrétien respecte dans l'une et dans l'autre les desseins de celui qui les créa toutes deux. De tous les rapports qu'il a établis dans la société, le titre de père est celui auquel

il a imprimé le caractère le plus tendre et le plus auguste. Quand la vertueuse compagne de votre vie descendit dans la tombe, elle laissa dans vos bras deux enfans; vous leur devez vos soins, vos instructions et vos exemples.

Dom *Manuel* n'avoit pas les mêmes obligations. Il étoit libre, et ne vivoit que pour lui seul. Sa retraite ne pouvoit donc nuire à l'ordre social. Il lui étoit permis de se livrer tout entier à l'ardeur de son zèle et de sa pénitence; mais Dieu vous a dicté vos occupations, en vous donnant cette postérité précieuse qui doit croître et s'élever à vos côtés: si cette impulsion puissante a pu quelquefois ne pas retenir un petit nombre d'ames extraordinaires; si, malgré les gémissemens de la nature, on les a vu voler dans le désert; si elles ont eu le courage de rompre les barrières que leur opposoit leur propre sang: ce sont des exceptions que la profondeur de la divine inspiration peut seule autoriser et qui ne peuvent servir de règle dans le cours ordinaire de la vie, ni déterminer le genre de nos sacrifices et de nos expiations.

Lorsque vous viviez sans loi et sans principes, il eût été alors utile à vos enfans que vous vous séparassiez d'eux pour leur dérober la vue contagieuse de mœurs irréligieuses et effrénées; maintenant qu'ils peuvent trouver dans votre conduite

un moyen de bonheur s'ils l'imitent, votre éloignement leur seroit très-nuisible; il les priveroit du plus grand préservatif que la compassion divine ait pu leur présenter contre la contagion de ce siècle. Vous n'êtes vraiment père que depuis que vous craignez le Seigneur et que vous vous êtes rendu capable de manifester sa gloire à deux innocentes créatures dont votre sang remplit et parcourt les veines.

Ah ! Monsieur, puisque votre tendre épouse fut digne de votre respect et qu'elle l'est maintenant de vos regrets, soyez bien persuadé qu'elle n'a pu mourir sans déplorer le peu de succès du plus ardent de ses desirs et de son espérance la plus douce. Ne doutez point qu'elle ne soit morte en demandant au Dieu qui alloit la juger, de toucher votre cœur et de vous rendre digne du nom sacré de père. Que votre zèle paternel la fasse donc jouir à présent dans le Ciel du fruit de sa dernière prière, et que votre application devienne la récompense des douleurs dont vous avez abreuvé son innocente vie. Travaillez avec ardeur à l'éducation et à la félicité des enfans qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a nourri avec tant de sollicitude et qu'elle serra tant de fois contre son cœur maternel.

Restez donc, Monsieur, au milieu de ces fruits chers et sacrés d'une union à laquelle vous

auriez dû être plus fidelle, et dont vous êtes obligé de réparer l'infraction. Rien de plus grand ni de plus méritoire sur la terre que de former des hommes religieux, en leur donnant la connoissance de Dieu et leur enseignant la vertu. Rien de plus doux et de plus satisfaisant que d'exercer cet emploi sublime envers ceux dont la félicité nous intéresse, parce que nous nous chérissons nous-mêmes dans eux. Figurez-vous la joie qu'un cœur éclairé par la foi doit goûter lorsqu'il peut se dire à lui-même : ce tendre enfant que j'aime tant, qui est si cher à mes yeux, sera un jour le saint de Dieu, le fils du Très-Haut, et se verra dans peu en possession d'un empire qu'aucune révolution ne pourra renverser. O Religion divine ! tu peux seule couronner avec tant de magnificence les affections de la nature ! Ceux qui se dirigent d'après ta lumière peuvent seuls goûter avec ce degré de douceur le bonheur d'être pères !

J'ai cru devoir, Monsieur, vous présenter ces réflexions, pour vous confirmer dans la résolution où vous étiez de vous occuper très-sérieusement de l'éducation de vos enfans, sur-tout de leur éducation religieuse. Je voudrois pouvoir vous indiquer, quoique légèrement, le point de vue ou le rapport sous lequel il me semble

que vous devriez leur développer l'esprit et les intentions du Christianisme ; et si vous me le permettez, je le ferai plus au long dans une autre lettre. Cet objet est le plus essentiel de tous, parce que la connoissance exacte de la Religion est le meilleur préservatif des mœurs et le contrepoison le plus sûr de l'incrédulité.

Il y a des personnes aimant le bien pour la plupart, mais extrêmement timides, qui voudroient interdire aux simples tout examen de la Religion, c'est qu'elles ne la connoissent pas bien. Ce système de foi, simple et aveugle, seroit peut-être le plus sûr, si les mœurs et le caractère du siècle la respectoient, s'ils la laissoient absolument intacte, s'ils n'en altéroient point la pureté ; mais quand la corruption des sens et les faux raisonnemens des sophistes ne cessent de l'attaquer et font tant de prosélytes parmi la brillante jeunesse qui se vante d'être instruite, il y auroit une indolence coupable à ne pas la défendre avec les armes supérieures, qui lui assurent la victoire.

Cette jeunesse séduite, parce qu'elle n'a été instruite qu'à moitié, devient incapable d'une meilleure instruction et ne peut se désabuser des sophismes qui l'ont pervertie. Les avantages de la naissance et de ses connoissances prétendues,

la mettent à portée de donner le ton à tout ce qui l'entoure ; ses discours retentissent et ses exemples se propagent jusques dans les classes inférieures, et toute la masse de la société s'infecte de proche en proche. L'unique remède à ce mal, c'est de bien enseigner la Religion, de reproduire sans cesse les fondemens solides qui la prouvent, les raisonnemens évidens et sans réplique qui la démontrent. Et qu'ils ne craignent point, ces esprits pusillanimes, qu'on examine la Religion sous tous ses points de vue ! rien ne peut la rendre plus adorable, qu'un examen sévère et réfléchi. Les gens timides seroient bientôt eux-mêmes délivrés de cette inquiétude, s'ils en connoissoient mieux les principes et les preuves.

Mais enfin, Monsieur, le soin de cet enseignement regarde le gouvernement, et nous ne pouvons nous en charger. Je crois vous avoir fait appercevoir, dans nos premiers entretiens, combien l'insuffisance de l'éducation contribue aux progrès de l'incrédulité ; et si je vous en reparle encore, c'est pour vous prouver la nécessité indispensable où sont les pères de famille d'exercer une espèce de magistrature domestique, et d'être dans le sein de leurs foyers les précepteurs et les apôtres de leurs enfans. Un père qui a de

la foi et qui vit dans l'espérance de ses promesses ne peut voir croître à ses côtés ces tendres rejetons de lui-même sans verser des larmes de joie et de consolation, lorsqu'il considère la haute destinée qu'il peut préparer à ces objets de son amour, à l'aide de l'instruction et de sa vigilance.

O innocente et précieuse enfance ! qui peut te voir sans t'aimer ! et qui peut t'aimer, sans déplorer l'inconcevable aveuglement de ces pères cruels qui ne pensent à t'enseigner que ce qui peut te pervertir, te tourmenter et te perdre, ainsi qu'ils se perdent eux-mêmes ?

Mais je ne veux pas retenir plus long-temps votre exprès. Je n'ai voulu que répondre à votre lettre, vous faire sentir la nécessité de vous conformer à votre vocation, en remplissant les obligations de l'état où Dieu vous a placé, et vous rappeler que vos enfans, votre famille, vos domestiques, vos vassaux et vos concitoyens, sont les objets dont le Père universel de la famille humaine vous a chargé. Je vous ai entretenu de la nécessité de remplir ce devoir ; une autre fois je vous présenterai quelques réflexions sur les moyens de vous acquitter dignement d'un si haut emploi. Que Dieu vous soutienne et vous conserve long-temps !

—Que

—Que dis-tu, *Théodore*, de cette lettre ? je ne m'attendois pas à cette décision. Mais il faut bien se rendre à des idées aussi lumineuses et aussi chrétiennes. Je serois coupable de ne pas la recevoir comme un oracle émané de la volonté suprême. Je bénis mille fois tous les jours l'homme vertueux qui saisit toutes les occasions de me confirmer dans la foi, et qui me promettant un plan pour enseigner la Religion à mes enfans, me facilite les moyens de m'en mieux instruire moi-même.

Mais enfin, *Théodore*, quel fardeau, quelle entreprise pour moi ! élever mes enfans, gouverner une maison nombreuse, travailler à sa conversion, moi qui ai si fort contribué à la pervertir ; distribuer l'emploi de mes revenus au plus grand avantage des pauvres ; donner l'exemple salutaire d'une conduite qui puisse réparer mes scandales et rétablir une réputation que j'ai perdue ; faire le bien à propos avec publicité et avec prudence : que de choses au-dessus de mes forces, et pour l'exécution desquelles j'ai le plus pressant besoin d'un ami solide, d'un guide éclairé qui me dirige, qui me soutienne et qui m'aide !

Mon cher *Théodore*, fais encore lire à *Marien* cette lettre et toutes celles que je t'écrirai dans

la suite. Invoques son amitié, excites son zèle; hâtes sa diligence, ne lui donnes aucun relâche. Dis-lui qu'un ami auquel il est nécessaire, l'attend avec inquiétude, les bras ouverts pour le recevoir; qu'il vienne le conduire au Ciel, après en avoir enseigné le chemin à ses enfans et à toute une famille qui va l'adopter pour son père commun et pour son bienfaicteur universel. Adieu, *Théodore.*

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

Le Philosophe à Théodore.

MON cher *Théodore*, j'ai déjà reçu la lettre que mon zélé directeur m'avoit promise. Je t'en adresse la copie.

« Pour vous développer, Monsieur, mes idées sur les moyens de faire connoître et aimer la Religion à vos enfans, je commencerai par vous dire que dans cette noble entreprise le succès de votre travail dépend de votre attention à leur bien faire entendre l'esprit et le véritable objet de la foi. Pour y parvenir, il faut méditer long-temps et souvent les Livres sacrés ; ce n'est que dans cette source pure et intarissable qu'on peut s'abreuver de l'eau salutaire qui purifie nos ames, et nous rend capables des efforts les plus héroïques et les plus sublimes.

Ce n'est que dans les saintes Écritures qu'on peut trouver les vrais principes de l'instruction qui fixe nos idées d'ordre, de justice et de bonheur. Ce n'est que là que nous trouverons des tableaux dignes de la grandeur de notre imagination, des objets proportionnés à ce besoin naturel qu'éprouvent les esprits nobles et élevés, de contempler et d'admirer ce qui est grand et

magnifique ; ce n'est que là que nous puiserons des affections capables d'exciter et de nourrir la sensibilité d'un cœur tendre et généreux.

Si nous connoissions mieux la constitution morale de l'homme, nous verrions que ce qui l'éloigne communément des biens que la foi promet, c'est une infirmité de sa nature qui prévaut sur tout le pouvoir de sa raison. Et celui qui saura lui persuader que la nature elle-même trouvera son intérêt dans celui de la Religion, parviendra sans peine à la lui faire aimer. Rarement et plus rarement qu'on ne pense, la raison seule détermine le jugement, les préférences et la conduite des hommes. L'imagination et la volonté s'élèvent au-dessus d'elle, et parviennent ordinairement à nous faire adopter leurs suggestions.

Cette disposition générale, résultat de notre foiblesse, est plus sensible dans les enfans ; et disons-le, elle constitue leur caractère. Leurs ames, sans expérience, ne savent que voir et sentir. A peine peuvent-ils croire qu'il existe d'autres objets que ceux qu'ils voient de leurs yeux ou qu'ils touchent de leurs mains ; et nous autres hommes, pour la plupart, nous sommes enfans dans ce sens pendant toute notre vie. Nous ne croyons point à ce qui ne frappe pas nos yeux ; ou si l'autorité nous porte à croire, nous ne nous y déterminons que froidement

et sans que ces objets nous fassent une forte impression.

Le moyen le plus propre à nous inspirer l'amour de la Religion, est de nous bien faire connoître que tout ce que nous desirons, tout ce que nous recherchons avec le plus d'ardeur, dépend uniquement d'elle ; qu'elle est la fin dernière de notre bonheur, la véritable richesse, la solide gloire, la suprême félicité, la fortune immense et sans bornes ; qu'enfin tout ce qui flatte le plus le cœur humain, se trouve compris dans le salut que J. C. a apporté sur la terre.

Je sais bien que l'établissement du royaume de Dieu n'est pas l'ouvrage de la prudence des hommes ; mais comme il leur a confié l'honorable mission de préparer les esprits au triomphe de sa grace, les hommes doivent tout employer, nos passions et nos foiblesses mêmes, pour nous conduire à la connoissance et à l'amour de la vérité, et nous disposer à recevoir cette vive lumière qui nous rend les exhortations et les instructions inutiles.

Aussi Dieu voulant ouvrir les portes de la vie aux plus grossiers enfans des hommes comme aux génies les plus sublimes, a-t-il renfermé toute la Religion dans un ordre ou une série d'événemens, également palpables pour tous, et qui prennent un ascendant victorieux sur les ames

sensibles et droites. Depuis l'instant solennel où Dieu rompit son éternel silence et commanda à la lumière de sortir du chaos de la nuit, jusqu'à l'établissement de son peuple dans la Terre promise, et le triomphe de son culte au milieu de Jérusalem et du monde, tout n'est qu'une longue chaîne d'événemens et de prodiges, qui devroit seule exciter notre curiosité, lors même que ce spectacle attachant et auguste n'auroit pas une fin plus élevée et ne nous intéresseroit pas aussi personnellement.

Nous lisons dans l'Histoire sacrée, que les enfans des Patriarches et des Prophètes ne trouvèrent la consolation de leurs tardives espérances, et de vrais motifs de patience et de constance dans les vicissitudes de leurs destinées, que dans les souvenirs continuels des merveilles éclatantes par lesquelles Dieu avoit établi son antique empire. Leurs pères, pour leur enseigner la Religion, leur montroient les monumens de ce que Dieu avoit fait pour leurs ancêtres ; ils exposoient à leurs yeux la longue histoire des faits miraculeux qui préparèrent le grand jour où tout devoit trouver sa consommation dans la mort et la résurrection du divin Messie.

C'est aussi ce que firent nos pères, et ils étoient mieux instruits que nous. Il y eut dans les siècles passés des Écrivains qui ramenèrent

cette méthode si naturelle, si solide et si sûre pour connoître et pour aimer la Religion. En effet, les meilleures preuves de sa divinité se tirent de son histoire et du grand et majestueux spectacle qu'elle présente. Il subsiste encore de nos jours, comme autant de souvenirs et de restes précieux pour la curiosité, d'anciens monumens, sur lesquels le burin et le pinceau gravèrent ou dessinèrent tous les faits dans leur ordre chronologique. A l'aide de ce moyen, les enfans se gravoient les événemens dans la mémoire, en satisfaisant leurs yeux et leur imagination, et apprenoient la Religion presque en jouant.

Comment une forme d'instruction, si utile à nos aïeux, a-t-elle pu se perdre de nos jours ? Comment l'art supérieur à tous les arts, le seul enseignement nécessaire, a-t-il pu être absolument négligé ? comment a-t-on pu abandonner presque totalement, pour l'instruction publique, le dépôt des divines Écritures, le patrimoine des enfans de Dieu, et le trésor de tous les Chrétiens ? Et comment ne gémissons-nous pas de l'ignorance déplorable d'un si grand nombre de Fidelles qui ne connoissent ni les principes, ni les preuves, ni les faits dont se compose la substance de leur Religion ? Lorsqu'un pieux Israélite vouloit se recueillir pour admirer la conduite et

les hautes idées que présente la loi divine, il lui suffisoit de se rappeler la mémoire de *Noë*, d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob.* L'ardente foi de *David* considéroit avec un étonnement plein d'admiration, la grandeur ineffable des plans de la Majesté suprême; et dans le ravissement de sa joie, il entonnoit ce cantique (*) : « O Dieu éternel ! nous avons ouï, et nos pères nous ont appris les merveilles que vous avez opérées de leurs temps et dans les siècles passés. »

Et aujourd'hui que l'histoire de la Religion s'est complétée, aujourd'hui que nous touchons en quelque sorte à l'accomplissement et au terme des prophéties anciennes et nouvelles, aujourd'hui qu'il n'y a guère plus à craindre de révolution, et que l'état actuel du Christianisme semble devoir être stable et permanent jusqu'à l'heureux jour de l'ascension triomphante de l'Église dans la gloire de Dieu; aujourd'hui que tous les secrets, tous les desseins de la Divinité sont découverts à nos yeux; aujourd'hui que tout annonce la fin et la consommation de la sublime entreprise de l'Éternel; lorsque le lion de *Juda* a remporté la victoire, lorsque les temples du Christ se sont élevés sur les monumens profanes, lorsque d'innombrables tours placent près du Ciel

(*) Pseaume XLIII. 1, 2.

le signe adorable de la croix sur laquelle s'opéra la rédemption du genre humain : aujourd'hui enfin que tout est révelé ; tout est découvert, les Chrétiens n'ont plus que des idées imparfaites, des notions confuses et obscures. Comment pourront-ils embrasser d'un seul regard toute la majesté de l'édifice de la Foi ? comment pourront-ils admirer la manière dont toutes ses parties se correspondent, se communiquent et s'enlacent ? Appercevant à peine les parties les plus saillantes et la surface de l'édifice, ils ignorent le principe et la fin des idées que l'Éternel nous a révélées ; ils ne savent plus voir les rapports admirables, la liaison intime qui unissent et enchaînent les événemens de l'ancienne économie avec les mystères de la dernière alliance.

Et où a pu nous conduire l'abandon d'une étude si salutaire ? L'intelligence des divines Écritures s'est presque perdue parmi les Fidelles, leur lecture est devenue désagréable et fastidieuse au commun des hommes ; peu d'entr'eux ont une juste idée du grand dessein et du véritable esprit de la Foi : nous regardons comme étrangers à notre temps tous les événemens qui l'ont précédé. Nous avons oublié que nous étions présens aux yeux de Dieu quand il créa le Monde, que nous fûmes alors l'objet de ses divines idées, que nous sommes aujourd'hui la réalité des figures

et l'accomplissement des prophéties, que c'est pour nous qu'il a existé un *Abraham* et des Patriarches, un *Moyse* et des Prophètes, une Jérusalem et un Temple, et qu'enfin tout s'est fait et se conserve pour les Saints.

Qu'en est-il résulté ? Le peu de prix que nous attachons à notre vocation, l'instabilité ou la foiblesse de notre vertu, l'ascendant presque toujours vainqueur de nos passions, la facilité à sacrifier tous les jours les espérances éternelles dont l'Évangile anime notre foi, au perfide plaisir de la concupiscence et de l'orgueil; et enfin le déplorable progrès d'une philosophie perverse qui ose entreprendre de décréditer la Religion, d'anéantir toute croyance et de bannir toute vertu.

Dans les premiers temps du Christianisme, il suffisoit qu'un Apôtre montrât à une nombreuse assemblée l'enchaînement des mystères de Jésus-Christ, avec les événemens successivement dispersés dans l'immensité des temps antérieurs à sa résurrection, pour que des milliers d'hommes se prosternassent aux pieds de la croix et demandassent à être incorporés dans son alliance. Aujourd'hui nous avons la douleur de voir que les incrédules ne se convertissent point, et que les croyans ne persévèrent pas. Les uns n'ont jamais apperçu la lumière, et à peine les seconds en ont eu l'idée. Ni ceux-là ni ceux-ci n'ont connu l'excellence et l'étendue

du don de Dieu. Cela seul explique pourquoi les uns le réprouvent, et les autres l'abandonnent.

Après sa résurrection, J. C. fit connoître à ses Disciples la manière dont s'étoit accompli tout ce que les Prophètes avoient annoncé. N'est-il pas vrai, disoient ces premiers, que lorsqu'il nous expliquoit le sens des Écritures, nos cœurs brûloient d'un feu divin ? Ce que le Seigneur leur manifesta de ses humiliations et de sa gloire se lioit à tous les événemens, à tous les oracles et à l'histoire entière des temps figuratifs. Cette connexion, cette correspondance entre l'ancienne et la nouvelle alliance forme un même corps de Religion, une même suite de desseins, un concert harmonieux, où brille la magnificence de l'œuvre et de la science du Rédempteur. Cette admirable consonnance des prédictions avec les événemens produisoit dans les Disciples ce ravissement, ce feu céleste qui embrasoit leurs cœurs.

Étienne, disent les Actes des Apôtres (*), plein de grace et de force, frappoit d'étonnement tous ceux qui l'écoutoient. On ne pouvoit résister à l'abondance et à la majesté de l'Esprit qui parloit par sa bouche : *Mes frères*, leur disoit-il, *soyez attentifs*. Que va-t-il leur dire ? Il met sous leurs

(*) Actes des Apôtres, VII. 2 et suiv.

yeux les merveilles du Seigneur. Il leur rappelle que les prophéties les plus cachées et les plus obscures des siècles anciens viennent de s'accomplir dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ ; qu'une voix du Ciel sépare *Abraham* des contrées de l'idolâtrie, que Dieu l'accompagne dans sa fuite, qu'il le rend agréable aux yeux des étrangers, et le comble de biens et de richesses ; qu'il fait voler son nom jusqu'aux limites du monde, et console sa vieillesse par la naissance miraculeuse d'un fils ; que cette famille chérie du Seigneur s'étend et se multiplie comme les sables de la mer, au point qu'en très-peu de temps ce ne fut plus une famille, mais une nation digne de l'attention du Tout-Puissant.

Il leur ajoute qu'après la multiplication des descendans d'*Abraham*, Dieu leur suscite un conducteur, dépositaire de son autorité et de sa puissance ; *Moyse* parle, et les miracles s'opèrent à sa voix, les ondes lui obéissent, la mer sépare en deux montagnes ses flots écumeux, et l'abyme élève jusqu'au ciel les masses énormes de ses eaux ; l'Éternel fait tomber des nues un aliment qui fait subsister un peuple innombrable ; des rochers arides, seuls habitans du désert, il fait couler des torrens dont l'abondance rafraîchit les voyageurs fatigués et tempère l'ardeur de ses sables brûlans.

Les enfans d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob* entrent dans la Terre-Promise, le seul nom de *Josué* fait trembler ses ennemis ; à sa voix les astres s'arrêtent, les murailles ébranlées s'écroulent, les empires et les états tombent en ruine ; et enfin Israël chante en paix les miséricordes du Dieu qui l'avoit tiré de l'Égypte, dans le Temple le plus magnifique qu'ait jamais vu l'univers. Tels sont les augustes préparatifs de la venue du Messie ; telle est l'aurore éclatante qui précéda le grand jour de l'Évangile. Et leur souvenir qui inspira à *David* les Cantiques les plus sublimes que l'homme ait jamais entendus, répand encore sur le visage d'*Étienne* la splendeur divine dont brillent ses traits.

Le grand Apôtre emploie la même méthode pour annoncer l'Évangile. Avec quelle énergie son pinceau ne trace-t-il pas les faits qui l'ont précédé ! sous sa plume, cette Religion est éternelle, elle descend sur la terre des hauteurs de l'immensité divine. *Adam* est son premier temple. Il nous explique à quel dessein Dieu a créé le monde ; pourquoi il a donné l'être à des intelligences capables de l'adorer ; comment, malgré la dégénération de l'espèce humaine, la vertu du Tout-Puissant lui a conservé un sanctuaire et l'a sauvé avec *Noë* des eaux qui submergèrent la terre, et avec elle tous les vices, toutes les passions qui la pervertissoient.

Il nous peint la majestueuse et sage lenteur avec laquelle cette vertu toute-puissante s'acheminoit vers le dernier des jours, à travers les révolutions, les chocs et les ruines des empires; les gradations douces et prudentes par lesquelles sa marche posée se débarrasse insensiblement du voile mystérieux qui la couvre; il nous montre comment tout cède dans l'univers à celui qui a résolu de la faire triompher de toute domination, de toute puissance; comment tous les royaumes et tous les hommes, par leurs ébranlemens, par leurs entreprises, par leurs victoires, par leurs défaites, par tous les mouvemens enfin qui les agitèrent, préparèrent, sans le savoir, les voies de cette grande et brillante lumière qui les conduisoit avec elle.

Il nous apprend enfin, comment dans nos jours, qui sont la plénitude des temps, Dieu se manifeste d'une manière réelle et visible au milieu de nous, par l'accomplissement du grand mystère prédit et espéré dès l'origine du monde, en faisant nager aujourd'hui ses Disciples fidelles dans un océan de biens et de richesses; comment il s'incorpore à nous, comment il élève notre nature et procure aux enfans de son alliance l'immortalité et la gloire du Christ son Fils; comment de son chef universel, qui est aussi le prince du siècle futur et de tous ceux qui ont reçu ses

promesses, se forme un même corps, une même société, une seule famille, que le Dieu de l'éternité recueillera au dernier jour dans le sein de sa splendeur, pour vivre avec lui dans les siècles des siècles.

Ce sont là, Monsieur, les grands objets que l'Écriture nous propose, le magnifique spectacle que la Religion nous dévoile; et c'est sous ces admirables rapports que l'ont vue dans tous les temps et que la voient encore aujourd'hui les esprits humbles et appliqués que le flambeau de la foi et le feu de l'amour éclairent. Ce sont là les lumières que Dieu montre aux petits et cache aux superbes; et c'est le chemin par lequel vous devez conduire vos enfans. Heureux, si vous parvenez à les appeler à cette grande sagesse, et si vous les guidez sur ce plan sublime ! Je ne vous en donne ici qu'une idée légère et imparfaite, mais vous en connoîtrez l'importance et vous verrez que l'exécution n'en est pas difficile.

Il seroit à desirer qu'une nation aussi religieuse que la nôtre, et dans le sein de laquelle s'est élevé le premier trône du Christianisme, adoptât généralement une méthode aussi simple, aussi commode et aussi sûre pour l'éducation chrétienne de ses enfans. Elle auroit sur-tout un grand succès dans le temps présent, où l'art de l'imprimerie est parvenu chez nous à un degré de perfection

qu'il n'avoit jamais atteint, et qui est aujourd'hui l'objet de l'envie et de l'émulation des étrangers. La gravure a fait de grands progrès et s'est également perfectionnée. Des talens éminens illustrent notre nation par des productions estimables; et la réunion de ces deux arts a fait sortir de nos presses des éditions superbes, objet de l'admiration des autres peuples. Notre *Salluste* est à peine égalé, et l'Europe a admiré la richesse et la perfection de notre *Dom-Quichotte*.

Nos Imprimeurs et nos Graveurs pourroient-ils faire un plus noble usage de leurs soins et de leurs talens, que de les employer à l'impression et à la gravure de tous les faits historiques de la Religion, depuis la création du Monde jusqu'à l'établissement de l'Église, pour en former une collection complète et suivie, en observant l'ordre des temps ? Chaque fait remarquable qui se lie à ceux qui le précèdent et qui le suivent, devroit avoir son estampe particulière qui en présentât l'histoire avec exactitude; et pour mieux conserver la vraisemblance, les peintres devroient donner la même physionomie et les mêmes traits aux principaux personnages dont la figure se répéteroit fréquemment.

Au bas de chaque estampe on placeroit une explication succincte, mais exacte, claire et à la portée du peuple même; de sorte que les enfans

et les jeunes gens, les hommes incultes et grossiers dont les facultés ne s'élèvent guère au-dessus de celles de l'enfance, pussent l'apprendre sans peine. Ceux qui par défaut d'âge ou d'instruction n'ont que peu d'idées, se figurent difficilement que ce qu'ils ne voient point puisse exister. Les yeux sont les uniques organes de leurs idées; un tableau, une image peuvent seuls suppléer dans leur esprit à la réalité ou à la présence des objets.

Cette collection seroit divisée par époques, qui par-là se graveroient mieux dans la mémoire; c'est au moins ce qu'on feroit pour l'ancien et pour le nouveau Testament. Je voudrois qu'on en fît une édition magnifique, digne de l'habileté de nos Artistes actuels. Elle seroit un monument glorieux à notre nation, elle serviroit à hâter le progrès de ces deux arts; mais comme cette entreprise seroit fort dispendieuse, et que cette forme d'instruction devroit être générale et s'étendre à toutes les classes du peuple, je voudrois que pour l'utilité générale on en fît en même temps une autre édition moins coûteuse.

Sous quelque point de vue qu'on envisage cette entreprise, elle est digne d'un Gouvernement éclairé. Non-seulement elle offriroit un moyen plus commode et plus facile d'apprendre la Religion, elle ne seroit pas sans avantage pour

l'état. Un ouvrage de cette espèce, fait avec toute la perfection dont nos Artistes sont capables, seroit recherché par toutes les nations dont l'esprit est cultivé, et elles s'empresseroient d'acheter un ouvrage précieux qui satisferoit tous les goûts.

Mais abandonnant ces considérations qui ne sont point de mon sujet, je me borne à desirer deux éditions, dont l'une pût servir à la classe riche, et l'autre à la classe pauvre; je voudrois qu'on en distribuât des exemplaires dans les écoles, et que les maîtres en fissent usage sans distinction auprès de tous les enfans qui leur sont confiés. Loin que cette étude les dégoûtât, je pense qu'elle seroit leur plus agréable délassement, et que ce moyen d'enseigner la Religion avec ordre et avec exactitude seroit bientôt adopté.

Mais comme cette idée n'est proprement qu'un projet, et que l'âge de vos enfans exige une instruction plus prompte, je vous conseille de suivre cette méthode en employant d'autres moyens. Dans les siècles passés, où les hommes attachoient plus de prix et d'honneur à s'instruire de la Religion de leurs pères, on avoit adopté la méthode que je vous propose aujourd'hui. La philosophie a fait renoncer à cette étude, elle a préféré la culture des sciences profanes; mais les ouvrages qui furent composés sur ce plan sub-

sistent encore et attestent sa bonté. J'ai vu différentes éditions de ces estampes, accompagnées de leurs explications historiques. Il y en a une *in-folio*, intitulée *Bible de Mortier ;* une autre *in-4°*, sous le titre de *Figures de la Bible ;* une troisième, exactement conforme à notre idée, appelée *Bible de Royaumont.* On aura encore les planches qui se gravent actuellement pour la *Bible Espagnole*, et par-dessus toutes, celles d'*Arias Montanus.*

Peut-être en existe-t-il d'autres ; cependant comme la perfection de l'art est inutile à l'éducation particulière de vos enfans, et qu'il suffit que les faits soient rangés avec exactitude et avec ordre, je vous conseille de vous procurer un de ces ouvrages, et d'en faire votre occupation et leur amusement. Je ne crois point que vous deviez le leur proposer sous le point de vue d'une étude sérieuse, quelque digne qu'elle soit de toute votre attention, mais comme une récréation ou plutôt comme une récompense de leur application. Vous devez leur cacher adroitement l'importance de cet objet; les enfans ont tant de goût pour les estampes, et ils y prennent tant de plaisir qu'il faut profiter de cette disposition pour leur faire envisager cette occupation comme un délassement des autres études, et un divertissement

que vous leur offrez pour les délasser de leurs autres travaux.

Ainsi vous les porterez à s'occuper sans ennui d'un objet qu'ils étudieront avec plaisir. Quand vous serez content d'eux, vous pourrez leur faire présent de quelques-unes de ces estampes pour qu'ils les placent dans leur chambre. Faites en sorte qu'ils les aient toutes à la fin, et qu'ils en tapissent leur appartement de leurs propres mains : veillez cependant à ce qu'elles y soient toujours rangées dans l'ordre de leur date, afin de fixer également dans leur esprit et l'histoire et la chronologie.

Ce moyen est sans doute utile pour l'instruction et l'occupation de l'enfance ; mais il ne sauroit dispenser de l'attention qu'il faut avoir par-dessus tout, de les instruire des motifs qui assurent la vérité de ces faits, et de leur montrer la connexion et l'enchaînement qui les lient aux autres événemens de la Religion. Cette importante étude doit être renvoyée à un âge où ils seront plus en état d'en profiter, mais ce moyen préliminaire les aura rendus plus propres à en retirer alors le fruit.

Examinons maintenant quelle doit être la conduite d'un Chrétien avec ses égaux. Vous desirez, me dites-vous, de vivre dans la solitude ; avant d'y avoir été excité par l'exemple de Dom

Manuel, vous étiez déjà résolu de vivre séparé du monde, de partager votre temps entre Dieu et le soin de vos enfans. Je n'approuve point, Monsieur, les résolutions promptes, sur-tout lorsqu'elles sont trop sévères. Le dessein de rompre sans motif particulier tout commerce avec les hommes, n'est point dans l'esprit d'une dévotion solide et aimable, et ne peut servir qu'à dénaturer aux yeux du monde son auguste et vénérable caractère.

Les déterminations violentes ne sont que trop souvent l'effet de l'humeur. Elles offrent d'ordinaire un caractère de dureté et de tristesse, qui fournit à la malignité un prétexte de décrier la vertu et de ridiculiser les principes des hommes religieux. Les esprits frivoles qui ne connoissent point la Religion en elle-même, la jugent d'après le caractère et les mœurs de ceux qui la professent. Ils supposent que la conduite des Disciples de l'Évangile est la pratique de sa doctrine. Lorsqu'ils voient des Chrétiens sombres et chagrins qui prennent dans l'excès de leur inquiétude toutes les précautions de la défiance, ils attribuent à la Religion ce qui n'est qu'un défaut de caractère dans celui qui la professe; ils imaginent que le Christianisme détruit les affections sociales, qu'il n'est bon qu'à faire des hommes inutiles : de là il arrive que ceux qui se sentent

quelque desir de retourner à la vertu, résistent à leurs remords et à leurs craintes, pour ne pas paroître rudes et insociables.

Les bons Chrétiens, Monsieur, doivent au contraire se rendre aimables et de la plus douce société. La plus grande gloire de la Religion, quand elle est bien entendue, quand elle est pratiquée suivant son esprit, est d'inspirer une bienveillance universelle, une paix douce, le desir de faire le bien, des affections même d'amitié et de tendresse. Combien n'a-t-on pas vu de génies violens et féroces, combien n'est-il pas de caractères difficiles ou sauvages qui sont devenus, par l'effet d'une heureuse métamorphose et à la voix seule de la Religion, des hommes pleins d'aménité et de douceur ! Combien de Saints n'ont dû leur retour à la vertu qu'au bonheur d'avoir rencontré des Justes remplis de charité et d'indulgence !

J. C. n'ordonne point à ceux qui reçoivent son esprit et son nom, de se séparer entièrement du monde et de se cacher aux hommes : au contraire, il veut qu'ils soient comme un flambeau au milieu des profanes, afin qu'ils puissent admirer et connoître le pouvoir de sa doctrine; et qu'en les voyant transformés par l'Évangile en hommes utiles et bons, ils songent à puiser eux-mêmes dans cette source pure, d'où découle le

vrai bonheur de la terre. Il compare son Église à un champ où croissent pêle-mêle le froment et la zizanie jusqu'au jour de la moisson ; ce mélange entre tellement dans le plan de la sagesse divine, que ce que nous admirerons peut-être le plus au jour où le Seigneur viendra nous révéler sa gloire, sera de voir comment tout a concouru à la formation, à l'augmentation et à la perfection du corps éternel de ses Élus, et de reconnoître que les crimes les plus horribles et les plus scandaleux ont contribué au triomphe de la grace.

Aimons donc les hommes, Monsieur, et cherchons à leur être utiles. Notre sainte et charitable Religion qui change les cœurs les plus pervers, et qui rend humains et sensibles les naturels les plus durs, les plus féroces, ne peut jamais nous refroidir envers nos frères. Celui qui les fuit, semble les mépriser ou du moins ne leur être bon à rien. Gardons-nous bien de leur donner une idée aussi triste et aussi injuste des effets de la Religion sur ceux qui l'aiment. Elle ne nous interdit ni le commerce ni la société de ceux que le Ciel n'a point éclairés et qui sont encore asservis au joug de l'illusion et de l'erreur. Elle nous avertit seulement de ne pas nous conformer à l'esprit du siècle, et de ne pas nous laisser corrompre par la contagion des mauvais exemples.

Lorsque Dieu convertit un pécheur, ce n'est

pas quelquefois sa conversion personnelle qu'il a eu seulement en vue, son plan s'étend d'une manière digne de l'immensité de sa miséricorde. Chaque conquête de sa grace devient une pépinière féconde d'Élus ; celui que sa voix puissante a fait sortir de l'obscurité du sépulcre devient la lumière qui dissipe d'autres ténèbres, et le germe d'un grand nombre de résurrections.

Une ame, Monsieur, est si grande par l'excellence de sa nature et par la faculté qu'elle a de connoître l'infini et d'en jouir, que nous devons respecter, même dans celles qui sont le plus dépravées, la possibilité de leur conversion. Il faut respecter en elles ce pouvoir qu'un souffle de la grace peut animer, pour la manifestation de sa gloire et le triomphe de la bonté divine.

Voyez d'ailleurs que la foi et la Religion n'apportent aucun changement dans nos relations et nos rapports avec les autres hommes ; la société humaine n'est pas moins l'ouvrage de Dieu que la création de l'univers ; l'Évangile, son appui le plus sûr, ne peut être contraire à sa conservation ; son esprit n'est-il pas de nous éclairer et de nous sanctifier dans notre état de citoyen ? Notre sainteté doit donc servir, comme notre existence, à l'utilité de nos frères. Que deviendroit le monde, s'il n'y restoit que des

hommes sans religion, sans mœurs, sans loi, sans aucun principe de vraie sociabilité ?

Savez-vous pourquoi le vice conserve encore quelques ménagemens et n'a pas l'audace de franchir certaines limites ? c'est que la vertu lui impose la nécessité de la décence ; la présence des hommes de bien oppose une résistance invisible et sourde à l'intempérance des passions et au débordement des excès. Quelque indépendance qu'affectent la licence et l'incrédulité, il existe dans les serviteurs de Dieu une force secrète qui modère leur audace, qui contrebalance leurs scandales, et qui lutte sans cesse contre les tentatives de l'iniquité acharnée à corrompre tout. Si la communication et le commerce des enfans de Dieu avec les enfans des hommes cessoit d'avoir lieu, et que ces derniers se vissent affranchis de toute sujétion, de tout égard, il ne resteroit bientôt plus dans le monde un seul principe de sécurité ou de consistance sociale ; les mœurs publiques qui sont les seuls asiles dans la décadence des vertus, ne connoîtroient plus de frein.

Voulez-vous sentir mieux la force de ces réflexions, jetez les yeux sur votre vie passée. N'est-il pas vrai que seul avec *Manuel*, vous formiez une société très-dépravée ? Vos maximes étoient horribles, vos discours abominables ; vos

actions, vos projets, vos délires portoient le caractère effrayant d'un abandon total et d'une corruption profonde. Vous auriez laissé périr le monde entier pour satisfaire vos passions; vous auriez sacrifié tout à votre intérêt personnel et bouleversé un empire, si vos forces eussent égalé votre perversité, et si vous eussiez pu satisfaire par-là la vivacité de vos desirs ?

Dites-moi encore : si dans ces circonstances un homme pieux, tel que vous m'avez dépeint dom *Marien*, fût venu vous voir, n'est-il pas vrai que votre société auroit présenté un aspect tout différent; et qu'un étranger n'y auroit vu que la réunion de trois hommes décens, polis et modestes ? N'est-il pas vrai qu'il y auroit trouvé l'apparence de la modération; qu'il auroit entendu d'autres principes, et qu'il n'auroit pu y distinguer l'homme vraiment vertueux de ceux qui se bornent à en imiter les manières et à en revêtir les apparences ? Convenez-en, Monsieur, et appliquez cet exemple à toute la société. Il vous donnera une idée de l'avantage qu'elle trouve à conserver dans son sein quelques personnes fidelles à la Religion.

Et ne me dites point que tout le fruit de cet apostolat imperceptible et muet qu'exercent dans le monde les bons qui y vivent confondus avec les méchans, se réduit à former quelques hypo-

crites, et que ces fausses apparences ne peuvent produire un bien véritable. Il est de la gloire et de l'avantage de la Religion, que ceux qui violent ses préceptes, soient astreints à dissimuler leur caractère et à se cacher pour fouler aux pieds dans l'ombre la vertu et leurs devoirs. Les exemples édifians des bons Chrétiens déshonorent la profession du vice, et rien ne devroit plus animer les méchans à embrasser l'Évangile que l'expérience qu'ils font journellement de la nécessité d'observer ses lois, pour avoir l'estime du monde même.

La dépravation est rarement poussée à un tel excès, qu'un homme vertueux ne puisse pas la contenir dans les limites de la décence. Plus communément elle est susceptible de l'impression intime et vraie de la Religion et de la vertu. C'est avec effort qu'elle déguise son caractère, pour agir et parler comme le Juste; mais ni sa raison ni sa conscience ne démentent cet effort. Au contraire, elle voudroit être réellement vertueuse; et si elle feint la vertu, c'est parce qu'elle en connoît les avantages et qu'elle a honte de sa mauvaise conduite. Il y a dans nos ames un sentiment sain qui nous fait reconnoître que le germe de la vertu est dans nos cœurs.

Vous-même vous avez éprouvé cette disposition secrète, lorsque vous fréquentiez dom *Marien*

Vous vous livriez alors à une philosophie aveugle qui travailloit à effacer dans vous toute idée de Dieu et de conscience ; le ton de sagesse que l'ascendant de sa vertu vous forçoit de prendre, n'étoit pas absolument feint. Peut-être seriez-vous encore aujourd'hui dans les mêmes ténèbres, si vous n'aviez pas eu le bonheur de fréquenter un Juste dans les jours de vos erreurs, et si vous n'eussiez pas trouvé un ami parmi les amis de Dieu.

En conservant les relations auxquelles votre état et votre rang vous obligent, vous n'exposez pas plus votre salut que dom *Marien* n'exposoit le sien, en vous fréquentant dans le temps où vous faisiez si peu cas de lui. Si l'esprit et les mœurs du monde actuel comme ceux des siècles passés, prétendoient se borner à l'adoucissement de l'austérité de l'Évangile par des opinions molles et sensuelles ; s'ils vouloient seulement concilier le Christianisme avec nos foiblesses et nos défauts, son commerce seroit plus dangereux, et nous éprouverions plus de difficulté à persévérer dans l'alliance de Jésus-Christ. Ce seroit alors qu'il faudroit prendre la fuite, et chercher dans les montagnes ou dans les cavernes un asile contre la séduction d'un si pernicieux artifice.

Aujourd'hui le monde a cessé d'être dangereux par l'excès même de sa dépravation. Les

mœurs d'un Chrétien diffèrent tellement de celles des insensés de ce siècle, que la vue des désordres qui nous environnent ne peut ébranler notre amour pour l'Évangile ni la confiance qu'il nous inspire. Loin de là, ce spectacle scandaleux confirme notre foi et resserre les liens qui nous unissent à J. C. Il n'est aucun Chrétien qui, sortant d'une assemblée profane où il a vu et entendu les délires des enfans des hommes, ne se dise à lui-même, comme autrefois Salomon : O innocence ! ô vertu ! je te retrouverai dans ma demeure solitaire, et là je reposerai dans ton sein.

Jamais les Israélites n'observèrent la sainte loi plus exactement qu'au milieu des scandales et des abominations de Babylone. De cette terre étrangère leurs yeux couverts de larmes se tournoient sans cesse vers Jérusalem, en voyant prodiguer l'encens à des dieux de métal ; consternés de cette profanation sacrilége, ils se recueilloient en eux-mêmes, ils s'écrioient dans l'affliction de leur cœur : *O Dieu ! Dieu d'Israël ! tu es le seul Dieu qu'on doive adorer.* Leur commerce avec les Scribes et les Pharisiens au milieu de Jérusalem, étoit plus dangereux pour eux que tous les excès de l'idolâtrie ; c'est qu'il est plus difficile, c'est qu'il en coûte plus et qu'on a plus d'horreur de fouler aux pieds tout d'un coup la

Religion et la vertu, que de céder insensiblement à la tentation lente et continue qui nous induit à altérer leur austérité et à la plier à nos goûts et à notre paresse.

Lorsqu'à la naissance de l'Église les Fidelles ne furent entourés que de Juifs aveugles ou endurcis qui blasphémoient le nom de Jésus, ou de Gentils qui méconnoissant le vrai Dieu, s'abandonnoient aux excès de la plus brutale corruption; les Apôtres n'avoient pas besoin de prévenir leurs disciples contre la contagion de si mauvais exemples, et jamais les vertus chrétiennes ne se pratiquèrent avec une perfection si sublime.

Ce ne fut point pour se dérober au commerce des incrédules ou pour fuir les persécutions, que les Chrétiens eurent l'idée de s'éloigner du monde et de chercher un asile dans les déserts; les premiers Anachorètes ne commencèrent à craindre pour leur salut, que lorsqu'ils virent les mœurs évangéliques se relâcher et s'altérer dans l'Église même de J. C.; quand l'Évangile, devenu la Religion publique, commençoit à se défigurer par les interprétations et les tempéramens que l'esprit du monde introduisoit dans la sévérité de sa doctrine : alors les Chrétiens fervens s'effrayèrent du péril qui les menaçoit, alors ils commencèrent à se séparer des hommes, à se

dépouiller de leurs biens et à se cacher dans des grottes, pour conserver dans toute sa pureté l'incorruptible dépôt de la doctrine et de la morale de Jésus-Christ.

C'est ainsi que se peuplèrent les déserts et que se formèrent les établissemens monastiques. Ce ne fut ni par la crainte d'imiter les pervers ni par l'appréhension d'être séduits par les sophismes des impies ou par le spectacle d'une grossière corruption : ce fut le danger de périr au pied même de la croix ; ce fut la peur de se laisser entraîner aux abus et aux relâchemens d'une morale qui vouloit rabaisser la sublimité de la loi divine à la foiblesse des imperfections et des misères humaines, qui peuplèrent tout-à-coup les lieux les plus agrestes, les plus solitaires, et qui obligèrent les hommes à occuper les antres des bêtes sauvages. Les maximes relâchées de ceux qui vivent avec nous peuvent avoir la force de nous pervertir ; la vue des plus grands scandales anime communément à la vertu.

Malheureusement, Monsieur, nous ne vivons pas dans ces temps moins corrompus, où la fragilité du cœur pouvoit trouver une consolation dans le respect de la loi et dans l'espérance d'un changement au milieu du naufrage, ou ne perdoit pas de vue le fanal qui dirige au port de la croix. De nos jours, le vice est en divers

endroits déjà parvenu à son dernier période, et a effacé tout signe de christianisme soit dans les manières soit dans les actions de ceux qu'il a corrompus. On ose aujourd'hui méconnoître toute espèce d'obligation ; on s'acharne à nier ou à contester toutes les vérités ; on a l'infamie de renoncer à toute vertu ; on vit dans la dépravation la plus honteuse, et ces excès ont enfanté l'horrible monstre de l'incrédulité.

Aujourd'hui donc un cœur droit ne doit ni s'effrayer des désordres du monde, ni redouter ses séductions. Les bons qui sont forcés à y vivre, ne peuvent y trouver que des motifs d'aimer et de pratiquer l'Evangile. Il leur suffit de répéter sans cesse au fond de leur cœur : *Seigneur ! tu es le seul Dieu qui mérite d'être adoré ;* pour retourner avec un nouveau plaisir dans leurs chers et paisibles asiles, pour y goûter de plus grands ravissemens, et s'y entretenir délicieusement avec les amis de Dieu, des beautés et des douceurs de sa sainte loi. Tels des voyageurs qui ont traversé avec effroi des nations barbares et féroces, trouvent enfin des peuples humains et affables. *O Dieu !* s'écrioit David, (*) *les méchans m'ont conté des fables ; et ce qu'ils disent est bien contraire à tes admirables lois !*

(*) Pseaume CXVIII. 85.

Je

Je suis loin de penser que vous deviez vous jeter dans le tumulte et dans le tourbillon des faussetés mondaines ; je nê cherche qu'à vous persuader de ne pas vous éloigner avec affectation de votre famille ; de ne pas rompre brusquement avec les amis accoutumés à vous voir ; de vous prêter avec douceur et avec bonté à tout ce que vous prescrit la décence, lorsque dans tout cela rien ne contrarie vos obligations ; de voir et de supporter avec indulgence tout ce qui n'offense point Dieu ; de ne pas être le premier à interrompre vos anciens rapports ; de savoir, comme J. C. modèle incomparable d'indulgence, accueillir les pécheurs et manger avec eux. Soyez sûr que ceux qui, malgré votre changement, vous continueront leur amitié, ne vous empêcheront pas de persévérer dans votre vie chrétienne ; et que ceux à qui votre société aura cessé d'être agréable, s'en retireront d'eux-mêmes, et vous délivreront de la peine de les voir et de les entendre, sans que vous leur donniez lieu de se plaindre de vos procédés.

D'ailleurs, votre rang et votre naissance feront respecter généralement la délicatesse religieuse de vos principes. Votre dévotion ne sera pas exposée au déplaisir amer d'entendre blasphémer ce qu'elle adore. Quelles que soient les mœurs

et les opinions des personnes de votre rang ; elles sont ordinairement réservées, circonspectes et décentes. Leur éducation, l'habitude de se présenter par-tout avec une contenance noble et polie, les rend capables de s'accommoder à toutes les circonstances et de ne choquer aucune bienséance. Les railleries et les discussions impies sont aujourd'hui bannies de toute société honnête. Les détracteurs de la Religion ne se manifestent point ; ils savent qu'ils seroient mal accueillis, chez nous sur-tout, où au mépris commun se joindroit le danger d'être dénoncés aux zélés conservateurs de la foi.

Ajoutons encore que le respect du culte national forme une partie de la probité, et que les esprits les moins délicats ont enfin senti que l'action de décrier la croyance et la morale ne peut provenir que d'un cœur pervers et mal intentionné, ou d'un mauvais citoyen qui veut préjudicier au bien public. Vous-même, quand vous étiez ébloui par les illusions du monde, vous n'auriez pas voulu blesser les oreilles des hommes respectables que vous rencontriez dans les sociétés; vous devez attendre les mêmes procédés de ceux qui ont reçu la même éducation que vous, et qui vivent avec la même bienséance. Les personnes vraiment décentes savent allier au malheur

d'être ingrats envers Dieu, le talent de ne point offrir de scandale. Il est bien triste qu'ils ne le doivent qu'à des motifs de bienséance et non à la vertu.

Pourquoi ne partageriez-vous pas les récréations innocentes et paisibles de vos amis et de vos parens ? *Réjouissez-vous*, disoit David, *réjouissez-vous dans le Seigneur* (*). La vertu n'est point triste, elle n'est ni chagrine ni défiante ; elle est franche, douce, bienveillante, patiente ; elle souffre tout, elle pardonne tout, elle s'alimente et se fortifie de tout. Il est vrai qu'un pénitent doit pleurer jusqu'au tombeau le malheur d'avoir ouvert son cœur à l'iniquité ; mais cette douleur même, quelque vive qu'elle puisse être, doit être accompagnée d'un sentiment de tendresse et d'affection qui s'unit et se concilie avec la joie de la vertu.

Il n'est pas possible en effet de se souvenir de son état d'avilissement et d'infirmité, sans songer en même temps au remède qui nous en a retiré, et à l'état de régénération où l'on se trouve. On doit avoir un repentir filial d'avoir connu trop tard un père qui nous rend si grands et si heureux. Ce repentir doit porter notre alégresse au plus haut degré, comme le souvenir

(*) Pseaume XXXI. 11.

d'une difficulté vaincue augmente la joie du succès, et comme celui de la misère passée rend plus doux le plaisir de l'abondance présente. Ceux qui ont éprouvé les tourmens insensés de l'amour profane, sont plus capables que qui que ce soit de comprendre cette vérité.

Voilà l'idée sommaire des principes qui peuvent vous servir de règle auprès de vos égaux. En vous parlant maintenant de vos inférieurs, j'espère que la sagesse suprême que j'implore ne m'abandonnera pas. Lorsque les occupations journalières de mon état me laissent quelque loisir, rien ne m'est plus agréable que de le consacrer à l'édification et à l'utilité d'une ame que Dieu m'a rendue précieuse, en lui donnant des droits sacrés à toute la sollicitude de mon zèle. Je vous parlerai d'abord des personnes qui vous servent et qui ont par conséquent avec vous des relations indispensables et journalières; je vous entretiendrai ensuite des pauvres.

« Si quelqu'un, dit *St. Paul* (*), n'a pas soin de ceux qui lui appartiennent, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidelle. » Sentence terrible qui n'épouvante point assez, parce

(*) I. à Timothée, V. 8.

que les maîtres sans religion qui renoncent pour eux-mêmes aux espérances de la foi, sont loin de penser qu'elle leur prescrit des obligations envers les autres, et que Dieu les rende responsables de la damnation de leurs domestiques. L'homme juste que son bon cœur porte seul à s'occuper du salut de tous ceux qui l'entourent, remplit à leur égard les préceptes de cette charité si strictement prescrite, même avant de savoir que la négligence sur ce point est si rigoureusement condamnée.

Je ne chercherai point à vous développer dans une lettre tout ce qu'un maître doit à ses domestiques; cela deviendroit impossible. Dieu qui vous a parlé avec tant d'efficace et de clarté sur sa loi divine, vous donnera plus de lumières sur cet article fondamental que vous n'en trouveriez dans les leçons de tous les docteurs de la terre. Au moment où il vous a éclairé sur l'excellence et la grandeur de votre nature, il vous a fait connoître le prix et la dignité de toutes les créatures qui ont la même origine et la même destination que vous. Toutes ces distinctions qui mettent une si grande distance entre les serviteurs et les maîtres, sont donc peu de chose; elles s'anéantissent sous le rapport du caractère également indélébile et grand que Dieu a imprimé aux uns et aux

autres ; la Religion et la vertu font disparoître tous les intervalles qui séparent les hommes.

Jésus-Christ considérant cette unité de bonheur et de biens immortels qu'il destinoit à ses Apôtres, leur dit avec amour et bienveillance : *Ah! désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs ; mais mes amis* (*) ! Ce divin Maître nous a fait entendre par ces expressions que ce nom d'*amis* répondoit seul à la grandeur de ceux que sa grace sanctifie ; il nous a manifesté avec quel amour il demeure dans le cœur de tous ceux qui doivent vivre et régner avec lui dans la perpétuité de sa splendeur.

La Religion confirme et consacre la fraternité naturelle à tous les hommes, avec cette seule différence que quoique la Nature nous dise que nous sommes tous frères, elle ne console personne de la dépendance et de la misère auxquelles l'imperfection inévitable des sociétés assujettit la plus nombreuse portion de ceux qui les composent : la Religion seule nous offre cette consolation ; elle rend insensibles ces disproportions, elle les absorbe dans l'immensité de la glorieuse perspective qu'elle présente indistinctement à tous les hommes.

(*) St. Jean, XV. 15.

La Nature ne sait point fortifier le foible, adoucir les plaintes des malheureux, tempérer l'orgueil des riches et des grands; elle ne peut que leur dire à tous : « Un jour vos os seront confondus dans la même poussière ; » la Religion apprend aux plus infortunés, aux esclaves même qui sont courbés sous le poids de leurs chaînes, à mépriser tout autre avantage que celui de l'immortalité de leurs ames; elle instruit les grands à mépriser leur grandeur même et les titres qui pourroient les séduire ; elle leur dit à tous : « Ceux qui sont ensévelis et qui dorment dans les entrailles de la terre, se réveilleront; les Justes seront élevés à la gloire de Dieu, et les méchans précipités dans les supplices éternels. »

Vous, Monsieur, à qui la foi a maintenant donné ses yeux, ses sentimens et son esprit; vous qui savez que la vertu peut seule élever véritablement un homme au-dessus des autres; vous qui apprenez tous les jours à l'école de l'Évangile que tout être humain est nécessairement votre égal; que la moindre portion de grace dans le cœur du dernier de vos serviteurs lui donne un degré d'élévation que tous les sceptres et les couronnes de la terre ne sauroient lui procurer, pourriez-vous regarder comme indignes de votre zèle et de votre attention, des créatures

qui ont les mêmes droits que vous à l'éternité ; qui vous égalent dans la seule qualité qui constitue votre grandeur, je veux dire, dans la capacité d'être saint et dans l'espérance de régner avec J. C. dans son empire indestructible ? O hommes ! qui que vous soyez, riches et pauvres, grands ou petits, maîtres ou serviteurs, tous vous pouvez être rois. N'est-il pas ridicule que vous vous arrêtiez aux différences puériles et passagères qui vous distinguent dans le court et rapide trajet que vous avez à faire pour monter sur le trône qui vous attend.

D'après cette seule considération, il devient inutile de vous détailler ce que vous devez faire. Ce n'est point par ignorance qu'on néglige les devoirs privés et domestiques ; c'est par indifférence sur ce qui intéresse la Religion ; c'est parce qu'on ne donne aucune attention aux motifs élevés de la foi. De là tant d'omissions si graves et si criminelles ; de là cet endurcissement qui éloigne toute inquiétude sur ce point. De là cette apathie avec laquelle nous voyons le dérèglement de ceux qui sont sous notre dépendance : nous les voyons courir à leur perdition éternelle sans daigner y faire la plus légère attention. Comment celui qui ne s'attache qu'à la vie présente, qui ne met aucun prix à sa propre

immortalité, voudra-t-il s'occuper du salut de ses domestiques ?

Celui qui est mauvais envers lui-même, disoit le Sauveur, peut-il être bon envers quelqu'un ? Lorsqu'on veut connoître le caractère et les principes de ceux qui habitent des palais somptueux, il n'est pas nécessaire de pénétrer dans leur intérieur ni de s'informer de leur conduite : il suffit de voir ces magnifiques portiques sous lesquels un peuple de valets oisifs étale stupidement son grossier orgueil ; ces vestibules où de nombreux domestiques sans morale et sans principes croupissent dans l'oisiveté ; leur inutilité seule devenue un scandale public, insulte à la modestie de l'artisan et à la misère du pauvre. Ce spectacle ne décèle que trop souvent l'esprit et les mœurs de beaucoup de riches. Pour les connoître, il est inutile de les voir ; il suffit de passer devant les portes de leurs maisons.

Vous ne m'avez point parlé des changemens et des réformes que vous vous proposez ; mais n'importe : j'imagine déjà quels projets peut avoir conçu une ame conduite et nourrie par la grace. Votre première pensée sera d'éloigner tous ceux de vos serviteurs que vous ne parviendrez pas à rendre meilleurs ; à l'exemple d'un saint roi de Juda, vous fixerez vos yeux sur les Fidelles de

la terre pour les admettre dans le nombre de vos domestiques, vous ne confierez le service de votre maison qu'à des personnes qui ayant un cœur droit marchent dans la voie de l'innocence.

Vous ne permettrez point que les environs de votre habitation retentissent de ces discours libres, de ces clameurs indécentes de valets paresseux qui comptant sur l'indifférence du maître pour le bien et sous la livrée de sa grandeur, ont déjà perdu l'habitude du travail, de la modestie et de la sobriété, et se préparent après des jours malheureux une vieillesse misérable et sans considération; vous n'admettrez au nombre de vos serviteurs que des hommes dignes de votre estime, que vous puissiez aimer comme des gens d'honneur ou respecter comme des Justes.

Non, Monsieur, je n'en doute pas, votre maison jadis le théâtre de la licence et d'une dissipation sans bornes, deviendra bientôt par votre zèle un séjour de paix, où règneront l'harmonie, la tranquillité, le bon ordre et la charité. On n'y verra point d'hommes inutiles; les superfluités du faste, l'étalage puérile de la vanité en disparoîtront. Vous ne retomberez plus dans la coupable habitude des riches du siècle qui, pour entretenir le train fastueux d'un déplorable orgueil, enlèvent les cultivateurs aux

campagnes, les soldats à la patrie, et les artisans aux besoins de la société.

Chaque domestique aura chez vous son emploi, chaque heure sa destination; tout s'y fera avec ordre et économie. Vous ne dédaignerez point la première, la plus essentielle, la plus digne obligation d'un père de famille, celle de se mettre à la tête de son régime domestique, de présider à la conduite de toutes ses affaires, de voir tout, de vérifier tout de ses propres yeux : voilà ce que l'Esprit-Saint appelle savoir gouverner sa maison. L'amour de l'ordre et la justice doivent diriger ces soins ; celui qui les néglige et qui se décharge sur des subordonnés d'un objet qui l'intéresse d'aussi près, ne connoît point la sagesse de l'Évangile. Il mérite le sort de ceux qui par paresse ou par orgueil négligent cette vigilance; il mérite de se voir bientôt ruiné, de perdre son état, la tranquillité de sa vie et la fortune de ses enfans.

L'idée que je me forme de votre maison est celle que les Apôtres nous donnent des saintes familles des premiers Chrétiens. On les nommoit alors Eglises ou Congrégations d'Élus. Les maîtres étoient bons, doux, indulgens et modérés; ils ne voyoient dans ceux qui leur étoient soumis que des frères et des compagnons de leur vocation

céleste. Les domestiques étoient dociles, humbles, laborieux et fidelles ; ils craignoient moins la colère et les reproches de leurs maîtres que les remords de leur propre conscience.

Lorsque les heures consacrées aux exercices journaliers de la Religion étoient venues, toutes les différences de fortune, d'état et d'âge disparoissoient : pères, enfans, serviteurs, tous se réunissoient dans le lieu consacré au culte domestique. Les serviteurs étoient toujours avertis pour assister et aux lectures de piété et aux saintes instructions que les pères de famille donnoient à des époques règlées, à leurs enfans. Ah ! Monsieur, il n'y a qu'un cœur excellent qui soit capable d'apprécier et de sentir tout ce que la sublime pratique d'une conduite réglée renferme de gloire et d'avantage. Heureux l'homme qui sait se rendre utile à ceux que le Ciel a confiés à ses soins et à son zèle !

Qu'il est beau, qu'il est admirable de voir la Religion dissiper les erreurs des passions et inspirer à beaucoup de grands de la terre une conduite opposée à celle du monde ! Elle les porte à respecter l'esprit immortel et éternel qui anime les misérables même que l'infortune et la pauvreté réduisent à la servitude, et dans lesquels des maîtres orgueilleux aussi sourds à la

voix de la nature qu'à celle de l'Évangile, ont peine à distinguer des hommes.

Avec quel plaisir j'ai vu quelquefois le spectacle des mœurs patriarcales et antiques, au milieu des cités les plus bruyantes, dans des familles qui vivoient réunies ! Je les ai trouvées encore dans l'habitation solitaire de gens revenus des illusions du monde, et qui s'étoient choisi dans les champs une retraite tranquille : jamais mes yeux ne se sont reposés sur ce spectacle touchant sans se mouiller de larmes abondantes et douces. Les jours que j'ai pu employer dans l'exercice de ces pratiques chrétiennes et consolantes m'ont fait souvent regretter de ne pouvoir y passer ma vie toute entière. Comment cesser d'admirer ces asiles de paix où Dieu se montre si grand, et où les hommes sont si bons et si heureux !

Pénétrez-vous, Monsieur, de l'esprit des temps apostoliques, et n'oubliez jamais que ceux qui vous servent sont des hommes ; n'oubliez jamais que s'ils servent le Seigneur, ils sont destinés à être rois, et qu'un jour ils jugeront avec J. C. les juges de la terre et les maîtres du monde ; que le premier des souverains de l'univers, s'il n'est ni religieux ni juste, sera infiniment au-dessous du plus obscur des serviteurs de Dieu ; que, parvenu à être saint, il ne sera pas plus

que son frère ; souvenez-vous qu'aucun homme ne peut avoir d'autre excellence, d'autre prix que par ses rapports avec l'Homme-Dieu, auquel il est redevable de la sainteté et de la sublimité de son origine.

Cette vérité tourne à la gloire de Dieu et fait la consolation des pauvres et de ceux qui composent les dernières classes de la société. *St. Paul* en étoit si persuadé qu'on l'a vu parler et s'employer pour le sort d'un malheureux esclave avec un zèle aussi vif, aussi ardent que s'il se fût agi du destin des Césars ou de l'intérêt de l'univers. Ce fait mérite de vous être rapporté.

Onésime étoit esclave d'un Chrétien ; *Onésime* ne confessoit point Jésus-Christ, ne connoissoit ni sa doctrine ni ses promesses. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'il fût un serviteur infidelle. Il trompa son maître. Convaincu d'infidélité, il prit la fuite : heureusement il tomba entre les mains de *St. Paul*, alors détenu et chargé de chaînes dans les prisons de Rome. Ce grand Apôtre s'appliqua à lui enseigner la foi de J. C. et fit un Saint d'un malheureux prêt à s'enrôler dans des bandes de voleurs ; voyez avec quelle force et avec quelle tendresse il le recommande à son maître, et dans quels termes il sollicite le

pardon d'un esclave, pleurant alors aux pieds de J. C. son infidélité et sa désertion.

« J'implore, lui dit-il, votre bonté pour mon cher fils *Onésime*, pour ce fils que j'ai engendré dans le Seigneur pendant mon séjour dans cette prison. Je vous le restitue comme un bien qui vous appartient, mais maintenant capable de vous servir utilement. Recevez-le comme mon sang et comme un homme cher à mon cœur. Peut-être Dieu a-t-il permis qu'il restât quelque temps éloigné de vous, pour y revenir plus digne de vous servir, et pour qu'il vous demeurât éternellement attaché. Il m'a rendu des services tendres et affectueux dans la captivité que je souffre pour l'Evangile ; je le regardois moins comme un serviteur que comme un frère chéri et respectable. Si vous m'aimez, faites-lui l'accueil que vous me feriez à moi-même, et chargez-moi de toutes ses fautes. C'est la plus douce consolation que je puisse éprouver dans les peines que je souffre ; et vous soulagerez mon cœur oppressé d'angoisses et d'afflictions. »

Et qui tient ce langage? *St. Paul*, cet homme divin, la terreur des magistrats de Rome, le destructeur de l'idolâtrie, le réformateur du culte et des mœurs du monde entier, le flambeau le

plus éclatant que la vérité ait jamais montré à l'univers, l'admiration d'Athènes, l'oracle des Césars, le plus vénérable des docteurs et des bienfaicteurs de la terre. Cet homme, l'un des plus grands des hommes, l'un de ceux dont le caractère a été le plus élevé, s'intéresse avec tant d'ardeur et supplie en termes si expressifs en faveur d'un pauvre esclave qui s'est enfui de la maison de son maître !

Ah ! Monsieur, et il m'est doux de le répéter : la Religion Chrétienne est l'unique philosophie qui sait réparer les inégalités nécessairement attachées aux institutions sociales. La portion la plus malheureuse et la plus foible de l'humanité a donc beaucoup de raison pour l'aimer, pour en pratiquer les devoirs et pour adorer un Evangile qui la rétablit si glorieusement dans sa dignité d'homme et dans son égalité originelle, à l'égard de tout ce que le monde appelle grandeur et pouvoir.

Quand la Religion ne feroit aux hommes que ce seul bien, quand son influence se borneroit à nous faire connoître la bonté, la douceur, l'estime et l'amour que nous devons à tout ce qui partage notre nature et notre sang ; cela ne suffiroit-il pas pour confesser que J. C. et ses Apôtres, à qui nous devons cette précieuse doctrine ;

doctrine, ont été les véritables amis des malheureux, et qu'ils ne le sont pas moins des grands de la terre, puisqu'ils les rendent bienfaisans et humains. Les sophistes de notre siècle qui se récrient sans cesse contre l'orgueil et la dureté des riches, devroient consacrer toute leur étude à leur faire recevoir et adorer la doctrine de l'Évangile.

Ce seroit ici le lieu de vous entretenir des pauvres ; l'excessive longueur de cette Lettre et la crainte de fatiguer votre attention, m'engagent à renvoyer à un autre moment ce que je pourrois vous dire, d'autant plus que sur un sujet aussi abondant il est difficile d'être court. Priez Dieu de m'éclairer, comme je le prie de mon côté de vous conserver long-temps.

—N'admires-tu pas, mon cher *Théodore*, la fécondité et le zèle infatigable de cet homme de Dieu ? Je ne me lasse point de remercier le Ciel de m'avoir donné un directeur qui chaque jour me fait découvrir de nouvelles beautés, de nouvelles grandeurs dans le caractère auguste de la Religion. Combien j'étois loin de les connoître ! Combien il a raison de s'étonner qu'il puisse y avoir des incrédules ou des méchans sur la terre, depuis que la lumière de l'Evangile a éclairé les hommes. Celui qui voit la Religion avec les

yeux qu'elle nous donne, ne peut concevoir qu'on puisse porter la démence et la brutalité jusqu'à la méconnoître ou à la profaner. Je t'enverrai une copie de la nouvelle lettre qu'il me promet : je dis la copie, car en transcrivant ce qu'il m'écrit, je le lis mieux et m'en pénètre davantage. Puissent-elles t'être aussi utiles qu'à moi ! Adieu, mon cher *Théodore.*

Fin du Tome troisième.




163
B
31

